

# MINDY KLASKY



**RED  
DRESS  
I N K®**



*Petit guide  
de survie pour  
New-Yorkaise  
en dérouté !*

MINDY KLASKY



RED  
DRESS  
I N K®



*Petit guide  
de survie pour  
New-Yorkaise  
en dérouté !*

MINDY KLASKY

*Petit guide  
de survie pour  
New-Yorkaise  
en dérouté !*



**RED  
DRESS  
I N K®**

# 1

On prétend qu'un malheur n'arrive jamais seul, mais par séries de trois.

Et d'un... Comme toute comédienne en herbe qui se respecte, j'arrive en avance à mon audition de 16 heures. Je patiente dans le couloir avec tous les autres jeunes espoirs, à répéter mon monologue. Une fois de plus. Pour la millième fois. De quoi ai-je peur ? Je connais mon texte par cœur.

Dix minutes très exactement avant mon tour, le responsable des auditions se pointe avec son bloc-notes.

« Erin Hollister ! » aboie-t-il en louchant sur sa sortie papier, refusant de regarder dans les yeux les futures stars que nous sommes. Je bondis vers lui, un sourire professionnel plaqué sur le visage, et lui tends un dossier impeccable avec mon CV et ma photo d'identité. Il le prend sans un mot et disparaît dans le saint des saints de la salle d'audition.

Je baisse la tête, les mains tremblantes, essayant de chasser la tension qui envahit mes épaules et mes bras. Je peux le faire ! Je suis capable de passer l'audition pour obtenir un rôle dans la toute dernière pièce de David Mamet à Broadway. Capable d'impressionner le directeur de casting grâce à mon énergie vitale, mon ardeur, ma volonté de me battre avec des textes difficiles et des messages sociaux plus épineux encore.

La porte donnant accès à la salle d'audition s'ouvre, et le responsable aboie de nouveau mon nom. Vite, je m'empresse d'entrecroiser le majeur et l'index (des deux mains !) en murmurant : « S'il vous plaît, faites que ça marche, cette fois. » Je ne suis certaine ni de l'objet exact de ma prière ni de son destinataire, mais j'ai pris l'habitude de faire des vœux depuis ma plus tendre enfance.

Ce rituel un peu débile me permet de me concentrer, de prendre mes marques. Je plaque de nouveau un sourire professionnel sur mes lèvres avant de remercier le responsable. Je m'avance dans la salle, m'abstenant de lui tendre la main. S'il souhaitait me serrer la main, il aurait tendu la sienne le premier.

Dans la pièce, trois personnes assises sur des chaises me fixent, l'air blasé. Je me force à sourire en faisant très exactement deux pas dans leur direction. Je connais bien cette salle, j'y ai déjà fait des essais une bonne demi-douzaine de fois pour décrocher un rôle. En pure perte.

Je déteste cet endroit. Il est minuscule et empiète sur le studio de danse contigu qui, lui, est beaucoup plus grand. Sans doute une idée de l'architecte après coup. A ma droite, le mur est couvert de miroirs et une barre d'exercice coupe mon reflet au niveau de la taille. J'ai toujours pensé que dans une pièce aussi exigüe que celle-ci, chaque postulant a intérêt de vérifier l'état de ses dents avant de se présenter. Car nul doute que les casteurs, assis tout juste à quelques mètres, pourraient

repérer la moindre particule d'épinard égarée. Voire sentir un relent d'ail.

Moi, je me suis prémunie contre le danger et j'ai sucé des bonbons à la menthe quelques instants plus tôt dans le couloir. Il faut savoir tirer parti de son expérience. Sachant que j'ai trois minutes maxi pour impressionner mon trio de spectateurs, je me redresse, les épaules bien en arrière, avant de déclamer :

— Je m'appelle Erin Hollister et je vais lire un extrait de *The End of My So-Called Affair*, de Jeanine Thompson Walker.

Je prends une longue inspiration, tentant d'ignorer mon reflet dans le miroir que je perçois du coin de l'œil.

Et je me lance.

— « Je n'en peux plus ! »

Le directeur de casting m'arrête aussitôt d'un geste dédaigneux :

— Ce sera tout. Merci d'être venue.

**Merci d'être venue ?**

Tu parles !

Ce « Merci d'être venue », c'est le baiser de la mort, quand on passe une audition. Une prétendue formule de politesse, universelle, signifiant qu'ils m'ont jugée rien qu'en regardant ma photo. Ils ont pris leur décision avant même que j'entre dans la pièce. Il n'y a pas de place, dans leur spectacle, pour une « Américaine moyenne », une fille saine et sérieuse aux cheveux blonds et raides et aux yeux bleus. Ils ne m'ont même pas accordé trois minutes de leur temps.

Je plaque un nouveau sourire d'automate sur mes lèvres, et les remercie. New York est peut-être la plus grande ville d'Amérique, mais elle est encore trop petite pour que je me mette à dos un seul directeur de castings. Je n'attends pas qu'ils hochent la tête, haussent les épaules, fassent la grimace, ou quoi que ce soit d'autre prouvant qu'ils sont bien trop occupés pour me prêter attention.

Et de deux... (Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit sur les malheurs qui arrivent par trois ?)

En quittant l'Equity Audition Center, j'enfile la veste légère Ralph Lauren que Sam m'a offerte – l'idéal en cette fin mai à New York – en jetant des regards découragés au cadran de ma montre. Je suis en retard pour ce que j'appelle mon job de survie, le boulot qui me permet de manger, de me loger et de faire face aux menues dépenses de la vie quotidienne en attendant le rôle de ma vie. Ou plutôt le rôle qui me révélera. Enfin, un rôle tout court, ce serait déjà bien !

Depuis trois ans que je galère pour intégrer le monde du théâtre new-yorkais, la société SOS Traiteurs est pour moi un cadeau du ciel. Elle me permet de programmer mes interventions en fonction des auditions. Si jamais je décrochais un vrai rôle, je pourrais même rester hors circuit pendant plusieurs semaines.

Mais qu'est-ce que tu racontes ? Pas si jamais ! Quand je décrocherai un vrai rôle.

Comme à mon habitude, j'arpente le trottoir à grandes enjambées, faisant de mon mieux pour ignorer mon début de migraine tout en essayant de pêcher mon portable au fond de mon énorme sac fourre-tout. J'appuie sur une touche et j'attends que Sam décroche.

Dring. Dring. Je vais avoir droit à son répondeur. Dring.

Il répond juste au moment où je me préparais à laisser un bref message pour lui annoncer la triste nouvelle.

— Salut !

Il a l'air sous pression.

— Salut !

Je l'entends retenir son souffle. Il émet comme un petit hoquet... Apparemment, il a déjà décodé le son de ma voix. Voilà l'avantage de sortir avec un mec pendant deux ans et de vivre avec lui depuis presque dix mois.

Il s'exclame :

— Désolé, mon cœur. Je sais à quel point tu tenais à ce rôle.

— Oui...

Mais il m'interrompt.

— Je peux te mettre en attente ? J'ai l'avocat de la partie adverse sur l'autre ligne. Je pense que nous allons régler le cas Lindstrom aujourd'hui.

— OK, c'est pas grave. On se voit ce soir !

Il raccroche sans même me dire au revoir. De toute évidence, il ne tient pas à faire poireauter son interlocuteur trop longtemps.

Je range mon téléphone dans mon sac, m'efforçant de ne pas prendre trop à cœur la façon dont Sam vient de me rembarrer. Ça fait tellement longtemps qu'il bosse sur cette affaire Lindstrom ! Régler cet énorme contentieux, ce n'est pas rien, surtout pour un mec qui compte bien devenir associé en fin d'année.

Et puis, de toute façon, je n'ai pas des heures devant moi pour bavarder. Je suis à un pâté de maisons de la Van Bleeker Mansion, là où l'Amicale des Knickerbockers organise son dîner annuel de remise des prix. Je jette un nouveau coup d'œil à ma montre. J'ai une demi-heure de retard. J'avais espéré passer mon audition plus tôt, mais j'ai pris le dernier créneau horaire qui restait pour une actrice non syndiquée.

Bien décidée à effectuer un boulot parfait pour me faire pardonner mon retard, je franchis d'un bond les marches de la propriété. Forte de mon expérience de professionnelle accomplie, je fonce jusqu'à la zone réservée aux réceptions de la gigantesque demeure. Comme je m'y attendais, une table pliante drapée de blanc a été dressée dans le couloir, devant la cuisine. Un morceau de tissu est agrafé sur le devant, qui proclame fièrement :

« SOS Traiteurs... Votre bonheur est notre souci majeur ».

Un bloc-notes est posé très exactement au centre de la nappe carrée.

C'est Jack Skellar qui est responsable de l'événement. Jack Skellar, qui m'a prise en grippe depuis qu'il a rejoint la société en qualité de superviseur il y a six mois. Jack Skellar, qui est debout dans l'encadrement de la porte de la cuisine, l'œil rivé à sa montre. Jack Skellar, dont le principal objectif dans la vie semble être de « caser » tous ses cousins dans la boîte. Il a déjà viré au moins trois amis à moi – de vrais bosseurs – pour des infractions mineures au règlement, au profit de membres de sa famille de gogols.

A peine j'arrive, un doigt pointé vers l'écritoire, il rugit :

— Hollister !

Super ! Il va m'avoir dans le collimateur pendant toute la soirée.

C'est le moment de révéler tout mon talent d'actrice.

— Je suis vraiment désolée. J'avais une audition...

— Mais bien sûr... ! Attrapez votre T-shirt et venez dans la salle à manger. Ils sont encore en train de disposer les centres de table.

Bon, je crois que j'ai été convaincante. Bravo, ma fille ! Je griffonne mon nom sur le bloc-notes de pointage, en prenant soin de garder l'air contrit, tandis que Jack sort une boîte en carton de dessous la nappe blanche. La boîte contient un amas de tissus orange et vert chartreuse, une combinaison de couleurs si horrible que j'en louche presque.

Je lui dis :

— C'est une plaisanterie, je suppose ?

SOS Traiteurs est une entreprise de premier plan dans son domaine d'activité. Un des éléments qui nous distingue du tout venant, c'est la « tenue » que nous portons pour chacune de nos prestations, jamais la même. Je peux même garder mon costume à la fin de chaque prestation. Un des prétendus avantages en nature...

Mais, hélas, l'idée que SOS Traiteurs se fait de l'uniforme, c'est le T-shirt le plus affreux qu'on puisse trouver sur le marché. L'entreprise les achète en gros (autant dire que la quantité ne compense pas la qualité !) et les fait teindre pour chaque prestation. Les couleurs sont censées avoir un rapport avec le client, l'incarner en quelque sorte.

Ça, c'est la théorie. Mais dans la pratique...

Jack sort un des T-shirts du fatras contenu dans le carton, tentant de faire disparaître les plis d'un geste brusque du poignet. Et je découvre alors, avec un certain choc qu'en plus du vert et de l'orange fluo ils ont fait imprimer un lion rouge flamboyant, probablement inspiré de je ne sais quel blason chic.

Mon patron bien-aimé (je blague !) s'est vraiment surpassé, sur ce coup-là.

Je ne peux dissimuler davantage mon effarement :

— Vous êtes sérieux ?

— Le vert chartreuse vient du genièvre.

Je dois avoir l'air vraiment ahuri car Jack pousse un soupir d'exaspération en répétant :

— Le genièvre. Le gin hollandais. Une des marques porte sur sa boîte l'étiquette chartreuse.

Nous en servons dans le petit salon pour l'apéritif.

— Et pourquoi cet orange si... vif ?

J'ai l'œil rivé sur cette fripe innommable comme si elle pouvait prendre vie par je ne sais quel tour de magie.

— Eh bien, Guillaume d'Orange.

Il me lance un regard furieux pendant que je me creuse les méninges pour rassembler mes maigres connaissances sur l'histoire des Pays-Bas.

— Sachez, avant que vous ne posiez la question, que le lion fait partie du blason de l'Amicale des Knickerbockers. Venez, Hollister. Nous n'allons pas y passer la nuit !

Jack me fourre dans les mains, contre mon gré, l'horrible T-shirt.

J'ai un haut-le-cœur en constatant que l'étiquette porte la mention « small ». Je bosse dans cette boîte depuis suffisamment longtemps pour savoir que le grossiste qui nous fournit ces T-shirts nous consent de grosses remises sur la taille « small ». Et que ces petites tailles sont vraiment minuscules. Mes collègues, plus scrupuleuses sur les horaires, ont déjà raflé les rares T-shirts de taille « medium » qui étaient fournis. Dommage ! Ceux-là sont beaucoup plus agréables à porter – conçus pour des filles aux mensurations normales, avec un minimum de poitrine.

Bref, tant pis pour moi. Je me soumetts en soupirant à l'ordre de mon chef et je m'engage dans le couloir qui mène aux toilettes du personnel. Comme je m'y attendais, le T-shirt est tellement étroit que mes... atouts, d'ordinaire plus discrets, ressemblent maintenant aux airbags de Lolo Ferrari. Pis encore, les manches restent bloquées au niveau des aisselles. Je tends les bras au-dessus de ma tête pour essayer de desserrer ce fichu truc, ne serait-ce qu'un peu. Mais mon dos proteste, ce qui provoque un élanement aigu. Ça fait un mal de chien. J'en suis à me demander comment je vais me dépêtrer de tout ça.

Mais l'heure n'est pas aux conjectures. Je me précipite vers la salle à manger.

Vous devinez sans doute qu'aucune fleur naturelle ne pourrait s'harmoniser avec le vert chartreuse et l'orange... Du coup, SOS Traiteurs a fait teindre pour l'occasion des tonnes de fleurs artificielles, des chrysanthèmes de soie. Un vrai massacre.

En l'espace d'une heure, la salle de réception est entièrement décorée. Fleurs artificielles, assiettes de présentation dorées devant chaque siège (c'est pour la touche de... style), assiettes de service blanches, verres à vin, verres à eau, bataillon entier d'argenterie... Ça brille tellement qu'il me faudra plus d'un battement de cils pour faire disparaître les étoiles qui dansent devant mes yeux. Mais j'ai à peine cligné les paupières que Jack bondit.

— Hollister ! Au vestiaire !

J'obéis en grinçant des dents. Je déteste bosser au vestiaire. On se sent seul, loin de la bonne ambiance qui règne dans les cuisines. C'est ennuyeux à mourir, et il fait froid. Chaque fois que la porte d'entrée s'ouvre, une bouffée d'air glacial s'engouffre dans l'entrée de marbre. Et mon T-shirt est trop mince pour me protéger du froid.

C'est incroyable le nombre de femmes qui portent des manteaux de fourrure en cette saison. De la fourrure ! Au mois de mai ! Je ne suis déjà pas très fan de ces morceaux d'animaux morts qu'on porte sur le dos mais, à une soirée de printemps, c'est le pompon. Même si les températures sont anormalement basses. De toute façon, ce sera sans doute le dernier coup de froid de l'année. Et le vison sera enfin remisé au placard, jusqu'à l'arrivée de l'automne, la saison des m'as-tu-vu qui en font des tonnes...

Pendant un bon moment, le flot de convives continu se déverse sur moi. Puis, soudain, plus rien durant de longues minutes. Et juste quand je pense en avoir fini avec ma mission solitaire au vestiaire, voilà que quatre femmes s'engouffrent en même temps par le portail en acajou. Elles se précipitent les unes vers les autres en s'embrassant sur la joue (enfin, elles font semblant) et en papotant sans se soucier que je me tiens là, dans le froid, à les attendre...

Deux d'entre elles portent des robes noires austères, comme si elles assistaient à des funérailles. Une autre arbore des cascades de perles sur son décolleté vertigineux. Quant à la quatrième, c'est la reine de cette soirée du mauvais goût. De toute évidence, elle a reçu la note de service sur le prince Guillaume, car elle porte une robe d'un orange criard, un vêtement chatoyant qui tombe de sa plantureuse poitrine jusqu'à ses orteils aux ongles assortis. Et comme si elle craignait de passer inaperçue, elle a fiché au sommet de son chignon strié de mèches grises un diadème en diamants.

La « Femme aux perles » me fourre son vison entre les mains au moment même où « Diadème orange » me lance son renard argenté. Les deux manteaux doivent peser plus lourd que moi car j'en perds mon équilibre. Les fourrures glissent l'une sur l'autre, et je me débats pour les retenir. Mais trop tard, le renard est à terre.

Diadème orange pousse alors un hurlement, comme si je venais de la poignarder.

Avant que je puisse bredouiller une quelconque excuse, Jack s'invite dans l'entrée d'un pas leste. Apparemment, il m'observait depuis le couloir en guettant le moindre faux pas.

Jack ramasse le manteau outragé d'une main, tout en offrant son autre main à la matrone folle de rage.

— Je suis terriblement confus, madame, murmure-t-il. Cette godiche aurait dû faire davantage attention. Veuillez accepter mes excuses et adresser la facture de votre teinturier à SOS Traiteurs.

Il sort une carte de visite de la poche de poitrine de sa veste en continuant à égrener des banalités obséquieuses. Je fixe le sol impeccable devant moi, gênée d'être la cause de ce désastre. Par chance, la fourrure n'a subi aucun dommage.



Alors que Diadème orange passe dans le salon, Jack se tourne vers moi.

— Faites très attention, Hollister, siffle-t-il.

Je ravale ma frustration et retourne à mon poste pour attendre d'éventuelles autres retardataires. Dès que Jack est parti, j'essaie d'oublier le froid glacial de l'entrée en faisant des spéculations sur le menu.

Sûrement de la cuisine néerlandaise. En l'honneur de la Nouvelle-Amsterdam et des anciens colons hollandais. En hors-d'œuvre, il y a peut-être du gouda, un fromage savoureux, libéré de son emballage de cire rouge et servi fondu sur du pain croustillant. En général, je ne suis pas accro au fromage, mais quand je pense à ce délice du palais, onctueux et chaud, tout droit sorti du four... Voilà un bon petit plat qui réchauffe le cœur ! Et de nature à vous faire oublier une audition ratée et un vestiaire glacial. Je déglutis, subitement prise d'une faim de loup.

J'attends encore une demi-heure après les dernières arrivées, comme le stipule le règlement, pour être sûre qu'aucune autre des dames de l'Amicale n'aura besoin de mes services. Puis, sans donner à Jack une bonne raison de me réprimander, je me précipite vers la cuisine pour participer au service des derniers plats.

Une poubelle de recyclage située près de la porte est pleine de bouteilles portant l'étiquette vert chartreuse. C'est sûrement le genièvre. Apparemment, l'Amicale a fait un sérieux trou dans les réserves de la ville de New York. Avec autant de bouteilles vides, quelque chose me dit que bon nombre de femmes seront complètement ivres ce soir.

D'autant qu'elles n'ont pas touché à leur hors-d'œuvre. Et comme je les comprends ! Car, au lieu des amuse-gueule à base de gouda fondu sur lesquels je fantasmais, le chef leur a concocté une authentique gourmandise d'Amsterdam : des « harengs frits en brochettes ». A voir la quantité de hareng frit et totalement froid qui reste, le hors-d'œuvre n'a pas eu le succès escompté.

Jack est d'humeur encore plus massacrant. Je le regarde passer un savon à deux de ses cousines pour ne pas avoir su vanter les mérites de ces hors-d'œuvre typiquement néerlandais. Si les cousines de Skellar elles-mêmes font les frais de sa colère, le reste de la soirée risque d'être un vrai cauchemar.

Soucieuse d'avoir l'air occupé, je soulève une des cloches en argent et je regarde sous l'assiette. Asperges grillées. Rien de méchant. De minuscules pommes de terre rôties sculptées en forme de roses. C'est assez joli. Et aussi du ragoût.

Un ragoût gluant, grumeleux, à l'odeur âcre.

Prise d'un haut-le-cœur, je repose brutalement la cloche sur son assiette. Alors qu'une cousine de Skellar se dirige vers la porte avec un plateau chargé d'assiettes, je lui demande :

— C'est quoi, ce truc ?

Son visage paraît livide au-dessus de son T-shirt vert et orange.

— Des kippenlevertjes met abrikozen.

Je ne parle pas le hollandais, mais je crois reconnaître le dernier mot.

— Des abricots ?

Elle fronce les sourcils en hochant la tête.

— Oui, avec du foie de poulet.

Quand je pense au slogan de la boîte : « Le bonheur de nos clients est notre souci majeur »... Tu parles ! Il faudrait peut-être envisager d'en changer si l'on veut continuer d'exploiter le filon hollandais.

Avant que je puisse faire un quelconque commentaire, le chef pâtissier m'ordonne de le rejoindre à son poste de travail. Conformément à ses instructions, je dispose douze verres à parfait

sur un plateau. Sous le regard d'aigle de Jack, qui m'observe depuis son perchoir près des portes à deux battants, je compose ma douzaine de desserts en suivant les instructions du chef, totalement débordé. A l'aide d'une cuillère, je pêche des morceaux de fruits flétris dans le saladier rempli de vin sucré où ils macéraient depuis bien trop longtemps. J'ajoute ensuite trois boules de glace – deux à la vanille et une à la fraise. Mais elles ne sont pas assez consistantes et la glace, à moitié fondue, dégouline en une masse informe et bicolore au fond des coupelles. Le chef pâtissier en personne étale une sauce à la fraise sur chacun des monticules en pleine déconfiture, formant ainsi de malheureuses stries pourpres. Ce dessert m'a tout l'air d'un passeport pour les urgences.

J'ose enfin une question.

— Heu... comment s'appelle ce dessert ?

Il grommelle :

— Un Knickerbocker Glory. Allez, pas de temps à perdre !

Je ne pense pas que cela pose problème.

— Super !

Je plaque un faux sourire sur mon visage, si bien imité que je devrais recevoir ici même sur-le-champ un Oscar. Malheureusement, quand j'ai disposé les verres à parfait sur mon plateau, j'ai supposé que je serais en pleine possession de mes mouvements pour soulever l'ensemble. J'ai oublié combien ce satané T-shirt me coupe la circulation au niveau de l'épaule. Allez, courage !

Je serre les dents et je passe près de Jack en frôlant la cata. On ne peut pas dire que je sois aidée par le flux continu des plats rapportés en cuisine par mes malheureux collègues, des douzaines d'assiettes de kippenlevertjes à peine entamées. Quelques abrikozen ont été repoussés sur le bord des assiettes par les fourchettes des dîneurs les plus hardis, mais le plat principal se révèle être – lui aussi – un échec quasi complet.

Je réussis à transporter mes desserts sans incident jusqu'à la salle de réception bondée. Je dépose le premier Glory sur l'assiette de la personne la plus âgée de ma table. Puis le deuxième et le troisième. Le quatrième Glory est destiné à la femme la plus bourrée de la bande : Diadème orange.

Elle a beau s'être pointée en retard, de toute évidence, elle a rattrapé le temps perdu en ingurgitant une double ration de liqueur de genièvre. Elle est à présent en train de nous faire un grand discours sur les origines de sa famille, notamment un ancien parent, son grand- (elle lève une main, emportée par son élan), grand- (son bras suit le mouvement), grand- (hochement de tête qui fait voler son diadème en diamant, et dans la foulée le plateau de Knickerbocker Glories fondus)...

Huit desserts atterrissent d'un coup sur deux robes du soir noires qui n'avaient rien demandé à personne et sur un décolleté couvert de perles.

On ne peut pas dire que la cascade de glace fondue rose et blanche soit du plus bel effet sur les toilettes de ces dames.

— Hollister ! A la cuisine ! s'époumone Jack, cramoisi de fureur.

Je m'aperçois qu'il m'a suivie dans la salle. Il s'agite autour de la table, œuvrant de son mieux pour faire cesser les cris de surprise et d'indignation. Il sème des cartes de visite à droite, à gauche, offrant les services du teinturier avec l'option livraison à domicile...

Et, dans le lot, il glisse un mot sur la sanction qu'il compte m'infliger.

Moi ? Mais je n'ai rien fait !

L'œil furibard, et avec le zèle que je lui connais, il m'ordonne de retourner en cuisine en attendant que mon sort soit scellé. Je passe les portes en titubant et je me blottis dans un coin. Lamentablement. En prenant garde de rester à l'écart du reste de la famille Skellar.

Jack ne fait pas durer le suspense très longtemps.

— Vous êtes virée ! éructe-t-il, hargneux.

Jamais je n'aurais cru qu'il puisse régner un silence aussi assourdissant dans une cuisine en plein coup de feu.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais » ! Vous êtes arrivée en retard, vous avez bousillé un manteau de fourrure et laissé tomber un plateau entier de desserts !

— Non, je...

— Inutile de me présenter des excuses !

— Mais elle...

— Dehors ! Tout de suite ! Avant que vous ne fassiez d'autres dégâts !

— Mais quel...

Il sort brusquement son portable de sa poche, envoyant valser une flopée de cartes de visite dans toute la cuisine.

— Faut-il que j'appelle la police pour vous faire sortir d'ici ?

Il est tout à fait sérieux.

Je regarde autour de moi. Deux douzaines de paires d'yeux sont rivés sur moi, des yeux larmoyants (ceux de deux filles qui ont commencé à peu près en même temps que moi), horrifiés (ceux de deux mecs qui craignent d'être les prochains sur la liste), ou brillants de satisfaction (ça, c'est toute la bande des cousins de Skellar qui spéculent déjà sur celui ou celle de leur famille qui prendra ma place).

J'ai les joues en feu, plus rouges à coup sûr que le lion étincelant imprimé sur ma poitrine. Je tourne les talons et je m'enfuis de la cuisine en prenant tout juste le temps de ramasser ma veste légère, mon manteau dépenaillé – fort heureusement sans fourrure – et mon sac fourre-tout en cuir râpé.

Alors que mes talons claquent sur le trottoir gelé devant le Van Bleeker, je prend conscience que je viens de perdre mon boulot. Mon job de survie. Le job qui me permettait de rester digne, de payer une partie du loyer et des courses, et de partager ma vie avec Sam.

J'ai envie de vomir.

Et de trois... (Ne me dites pas que vous aviez oublié ! Je ne vous ai encore raconté que les deux tiers de mes malheurs.)

Je repêche mon portable dans mon sac et je presse le premier chiffre de ma numérotation abrégée. Celui d'Amy, ma sœur. Nous nous téléphonons au moins une fois par jour depuis ma première année de fac ; la mort de nos parents dans un accident de la route nous a beaucoup rapprochées. Pendant les sept années qui ont suivi, Amy et moi sommes devenues bien plus que des sœurs. Nous sommes les meilleures amies du monde.

Elle décroche dès la première sonnerie.

— Salut ! Tu es devant ta télé ?

— Qu'y a-t-il de spécial à voir ?

— La chaîne Cuisine. L'histoire des alcools distillés.

— Je ne veux plus jamais entendre parler d'alcool.

Amy ronchonne. Je l'imagine en train de changer de position sur son canapé convertible bien trop grand.

— Que se passe-t-il ?

Je lui raconte les deux événements tragiques de la journée, d'abord mon audition, puis ma course éperdue sur la Cinquième Avenue, les mains crispées sur mon manteau pour cacher mon T-

shirt vert et orange, hésitant à gaspiller de l'argent dans une course en taxi jusqu'à l'appart que je partage avec Sam dans le très chic Upper East Side.

La réaction d'Amy est telle que je l'imaginai : grognements consternés devant l'attitude du directeur de casting, soupir d'exaspération devant la muflerie de Jack.

— Ne te fais pas de souci, me rassure-t-elle après que j'ai terminé mon récit. La restauration, ce n'est pas du tout ton créneau.

Je grince des dents. Je déteste que ma sœur utilise le jargon des écoles de commerce, ce qui lui arrive bien trop souvent depuis qu'elle a quitté son boulot de comptable pour intégrer un cabinet d'avocats et qu'elle commence à prendre des cours de management à l'université Rutgers, dans le New Jersey.

— Et ton boulot au Mercer ? suggère-t-elle, visiblement insensible à mon irritation. Tu ne peux pas passer quelques heures de plus à la billetterie ?

Je soupire. Le Mercer est un théâtre de Greenwich Village qui, en dépit de sa taille modeste, a acquis une certaine notoriété en montant des spectacles résolument novateurs. Ces trois derniers mois, j'ai travaillé deux fois par semaine au guichet à vendre des billets, en appliquant la politique maison du « ni remboursement ni échange », et en rêvant au jour où je ferai partie du casting d'une de leurs productions.

— Je peux toujours essayer, je travaille chez eux demain après-midi. Je leur en toucherai un mot.

— Tu sais que si tu as besoin de quoi que ce soit, de l'argent par exemple...

— Merci, fais-je en la coupant aussi sec.

Comme si j'allais emprunter de l'argent à ma sœur ! Elle qui se bat déjà pour joindre les deux bouts, avec un mari militaire en mission à l'autre bout de la planète pendant qu'elle reste aux Etats-Unis pour décrocher son diplôme de commerce. Tout ce qu'elle gagne lui sert à payer la crèche de mon neveu. Tiens, à propos...

— Où est Justin ?

— Je l'ai envoyé au lit plus tôt.

— Encore des problèmes ?

Amy soupire.

— Oui, si tu appelles « problème » le fait qu'il se soit bagarré pendant la récré. Qu'il ait refusé de dîner. Et qu'il m'ait dit deux fois le mot à cinq lettres lorsque je lui ai interdit de regarder la télé.

— Ma pauvre Amy !

Je suis désolée pour elle, mais je ne peux malheureusement pas l'aider. Justin supporte de plus en plus mal l'absence de son père. Ce dont Amy a besoin c'est que Derek rentre, et fissa !

— Et pour couronner le tout, j'ai des crampes terribles, ce soir ! pleurniche-t-elle à l'autre bout du fil.

Eh oui, c'est ça les discussions entre sœurs... J'écoute Amy se plaindre de ses problèmes d'hormones et ça ne date pas d'hier. Ce n'est pas sa faute, c'est sa nature. Elle a toujours eu plus d'ennuis que moi avec ses ovaires. Au lycée, elle était chaque fois dispensée de cours de gym. Elle restait à la maison, calée sur des coussins chauffants, shootée au paracétamol pour calmer la douleur.

Du paracétamol. Je me demande si j'en ai sur moi. Il faut dire que mon dos me fait toujours souffrir. Une sorte d'élancement qui s'ajoute à ma migraine, laquelle a repris de plus belle...

Lorsqu'elle était enceinte de Justin, Amy se plaignait de maux de dos et de migraines. Elle prétendait que les antalgiques ne lui faisaient pas le moindre effet, tout en refusant de prendre quelque chose de plus fort. Elle disait qu'elle ne pouvait pas faire courir de risque à son bébé, et qu'en plus

elle avait constamment des nausées.

Un peu comme ce haut-le-cœur que j'ai eu en voyant cette horrible préparation à base de foie et d'abricots.

Attendez un peu... Maux de dos. Maux de tête. Nausées. Plus une envie folle de ces amuse-gueule imaginaires au gouda...

J'ai lu le bouquin *Tout ce qu'une future maman doit savoir*. Je l'ai appris par cœur pour pouvoir aider Amy.

Oh, mon Dieu !

Nous sommes le 21 mai. Je fais mes calculs. Quatre semaines. Cinq. Six.

Oh mon Dieu.

D'accord, je prends la pilule. Mais j'ai attrapé une angine récemment, celle que Justin m'a refilée un soir de baby-sitting. Une angine traitée par antibiotiques... et chacun sait que les antibiotiques diminuent l'efficacité de la pilule.

Oh, mon Dieu !

— Allô ? Erin ? Tu m'entends ?

Dans mon esprit embrumé, la voix agacée d'Amy semble venir de si loin.

— Oui, oui. Ecoute, je suis complètement vannée. Je vais prendre un taxi pour rentrer.

Je suis certaine d'avoir ajouté autre chose, une formule bien choisie pour mettre fin à la conversation. Mais je ne me rappelle plus quoi. Finalement, je ne prendrai pas de taxi. Je préfère continuer à marcher. J'ai besoin de temps pour réfléchir.

Que va dire Sam ? Lui et moi sommes toujours en train de nous plaindre de ne pas avoir le temps de vivre normalement. Il n'est pas rare que nous nous fassions livrer de quoi dîner, que nous mangions sur le pouce, quitte à exploser son salaire d'avocat, car ni lui ni moi n'avons le temps de cuisiner. Nous nous plaignons sans cesse de ne pas avoir de vêtements propres, car nous n'avons pas le temps de faire la lessive pendant les rares moments de liberté que nous arrivons à passer ensemble. Nous nous frayons un chemin entre les piles de revues et les montagnes de *Times*, car nous n'avons ni l'un ni l'autre le temps de mettre de l'ordre dans notre appartement.

Mais je peux changer tout ça. Prendre en main notre foyer. Devenir la parfaite femme de cadre supérieur : cuisiner, laver le linge et faire le ménage... tout en élevant notre enfant.

Les événements récents ne sont peut-être pas le fruit du hasard. Peut-être que j'ai perdu un après-midi à passer cette audition – celle pour la pièce de Mamet, mais aussi toutes celles que j'ai passées depuis un an – parce que j'étais destinée à suivre une nouvelle voie. Et si j'ai poussé mon patron à bout, ce n'était peut-être pas un hasard non plus. Serait-il temps pour moi de cesser de me comporter comme une enfant, une petite fille émerveillée certaine de percer un jour dans le monde inaccessible du théâtre ? Peut-être est-il temps pour moi de devenir adulte. Pragmatique. D'être une épouse.

Une mère.

Je suis un peu étonnée de prendre la chose aussi bien. C'est quand même un drôle de choc. Jamais je n'aurais souhaité un changement aussi soudain dans ma vie, une transition aussi brutale. Mais tout ça est bien réel, ce n'est pas le fruit de mon imagination. Et tout prend un sens.

Jusqu'à ce que je me demande comment annoncer la nouvelle à Sam.

J'ai peut-être tout faux. Si ça se trouve, je ne suis pas enceinte. Après tout, je n'ai que quinze jours de retard. Et puis je prends toujours la pilule. Avant de dire quoi que ce soit, mieux vaut acheter un test de grossesse à la pharmacie.

Sam m'accueille à la porte de notre appartement, au premier étage (à propos, le premier étage,

c'est plus facile pour une poussette, pas vrai ?).

Il se blottit dans mon cou en fermant la porte derrière moi. Son haleine empeste la bière.

— Tu rentres bien tôt, aujourd'hui...

Tout en me laissant guider jusqu'au canapé du salon, je me contente de répondre par une onomatopée qui n'engage à rien. Sam était en train de regarder un match des Yankees à la télé. Deux bouteilles de bière vides trônent sur la table basse, à côté d'une troisième, à peine entamée celle-là. Sam fait un geste du menton dans leur direction.

— Tu veux une bière ?

Je secoue la tête en me débarrassant de mon manteau. Alors que je m'écroule dans un coin du canapé, Sam bondit vers le poste de télé en hurlant contre l'arbitre, tellement aveugle qu'il serait incapable de voir qu'il y a eu faute, même s'il prenait la balle en plein dans le derrière ! J'attends que le batteur fasse sortir deux joueurs d'un coup avant de demander :

— Au fait, et l'affaire Lindstrom ? C'est réglé ?

Sam se met à jurer.

— Non. Ce salaud a fait machine arrière à la dernière seconde. Il a dit qu'il ne pouvait pas recommander un accord à son client sans un nouveau versement de dix millions de dollars pour l'amadouer.

Soudain, il semble intrigué par mon allure. Aurait-il enfin remarqué mon horrible T-shirt trop petit, trop vert, trop orange ? Il me reluque d'un air méprisant. Je sens qu'il se retient de faire un commentaire peu flatteur.

— Ta boîte a au moins une chose pour elle : elle n'a pas peur de prendre des risques !

Je croise les bras, sur la défensive. Je devrais lui dire qu'ils m'ont virée. Lui dire que ce « costume » sera le dernier.

— Quoi ?

S'est-il rendu compte que j'étais contrariée au moins, ou râle-t-il parce que le match vient de laisser la place à une pub ?

— Je crois que je suis enceinte.

Waouh ! C'est sorti tout seul. J'avais pourtant décidé d'attendre. D'avoir une confirmation médicale, quelque chose d'autre qu'une simple intuition. Il faut croire que non.

Il recule brusquement comme si j'avais renversé sur ses genoux un plateau de Knickerbocker Glories fondus.

— Dis-moi que tu plaisantes...

Je secoue la tête.

— Je ne crois pas. J'ai deux semaines de retard.

— Mais c'est...

Il bondit du canapé et me regarde comme une pestiférée.

— Ne crains rien, ce n'est pas contagieux, fais-je.

— Quoi ? Tu trouves ça drôle, peut-être ? articule-t-il, comme si les mots lui écorchent la bouche. Tu n'as pas l'air de comprendre que, cette année, je suis sur les rangs pour devenir associé ! Je n'ai pas de temps pour ça.

Du temps pour ça ? On dirait que je viens de l'inviter à une fête à laquelle il n'a pas envie d'assister. Je m'efforce de rester calme, de contrôler ma voix – il est sous le choc, c'est tout. Quand il s'en sera remis, il me dira combien il est ravi de cette nouvelle.

— Bien sûr que je le sais ! Mais où est le problème ? Ça nous arrive juste un peu plus tôt que nous ne l'avions prévu, c'est tout...

— Un peu plus tôt ? Mais comment as-tu pu te conduire de façon aussi irresponsable !

Sa voix est rauque, comme s'il vient de recevoir un coup de poing dans le ventre.

Là, je sens que je vais exploser.

— D'après ce que je sais, il faut être deux pour faire un gosse, non ?

— Tu es certaine qu'il est de moi ?

Et vlan ! Je suis tellement sous le choc que j'en ai le souffle coupé.

— Sam ! Je ne t'aurais jamais cru capable de me sortir un truc pareil !

Son regard se pose sur mon ventre, sur le tissu moulant de mon T-shirt orange et vert. Il peut encore se racheter, me faire des excuses. Nous pouvons encore prendre le temps d'en discuter. Mais tout ce qu'il trouve à dire, c'est :

— Je n'arrive pas à y croire, moi non plus. Je ne peux pas croire à tout ça.

Il tourne les talons et quitte la pièce d'un pas décidé. Je l'entends foncer dans l'entrée et empoigner une veste. Faire sauter les verrous d'une main impatiente, comme si sa vie en dépendait. Puis claquer la porte et décamper comme s'il avait le diable aux trousses.

Et ensuite... plus un bruit. Le silence s'installe dans notre appartement de rêve, dans notre immeuble parfait de grès brun, idéalement situé dans l'Upper East Side.

Je m'écroule sur le canapé et j'éclate en sanglots.

## 2

Oui, je sais ! Je devrais m'estimer heureuse.

Je devrais allumer des cierges dans une église ou envoyer des chèques pour venir en aide aux orphelins d'un pays dont je n'ai jamais entendu parler. J'ai de la chance. Vraiment.

J'ai découvert le vrai Sam. Je sais à présent ce qu'il ressent, sans aucun filtre ni artifice. D'accord, je lui ai balancé la nouvelle sans ménagement, et il a réagi avec agressivité. Mais ce n'est pas tellement ça qui m'inquiète.

Ce qui m'inquiète, c'est qu'il n'est toujours pas rentré. Il aurait pu se contenter de faire le tour du pâté de maisons, histoire de se calmer, avant de rentrer à l'appartement pour discuter de la situation, en homme digne de ce nom. Mais non, il m'évite, m'ignore, me traite comme si j'étais un monstre de foire.

Bref. Il n'est pas rentré.

Le lendemain matin, on est jeudi. Tout d'abord, je me fais porter pâle auprès du Mercer, même si j'ai vraiment besoin de ce petit boulot. Maintenant que mon passage chez SOS Traiteurs est de l'histoire ancienne, j'ai besoin du moindre centime que je peux récolter à droite et à gauche.

Je laisse un message à Amy, un message sans grand intérêt et faussement jovial. J'ai pris soin d'appeler pendant qu'elle est en cours pour être sûre de tomber sur sa boîte vocale. Inutile de partager avec ma sœur le gâchis spectaculaire que je viens de faire de ma vie. Elle a déjà assez de soucis comme ça avec la mauvaise conduite de Justin, l'absence de Derek et ses cours du second semestre qui touchent à leur fin.

Je reste les yeux rivés sur mon téléphone pendant toute la journée et toute la nuit en espérant un coup de fil de Sam.

J'ai vraiment tout fait foirer. Ce pauvre Sam avait passé une rude journée... Il croyait en avoir fini avec le dossier Lindstrom, et voilà qu'il apprend qu'il faudra en passer par le procès pour régler cette fichue affaire. En plus, il avait bu plusieurs bières et le match de base-ball l'avait mis en rogne. Quant à moi, je n'ai pas vraiment réfléchi à la façon de lui annoncer la nouvelle. J'aurais dû y aller en douceur.

Nous sommes vendredi, et le remords me pousse à tenter de le joindre à son bureau. C'est sa secrétaire qui décroche, et je sens mon estomac se nouer. C'est pire que tout ce que j'ai pu endurer avec mes auditions !

— Un moment, je vous prie, dit la secrétaire d'un ton solennel qui me terrifie. Je vais voir s'il est dans son bureau.

Je reprends mon souffle, prête à demander des excuses à Sam, prête à le supplier de rentrer à la



maison pour discuter tranquillement de tout ça.

Une minute plus tard, la voix suave de la secrétaire retentit de nouveau :

— Désolée, mais il s'est absenté.

Rien qu'à son ton, je sais qu'elle ment.

Je ne laisse pas de message.

Le soir, je l'imagine traînant avec ses copains, à boire de la bière et à jouer au billard. Il est probablement en train de squatter le canapé de quelqu'un, à revivre les heures insouciantes de sa jeunesse, comme s'il était toujours membre de je ne sais quelle fraternité d'étudiants. A-t-il vraiment sept ans de plus que moi ? Tout en regardant machinalement la télé, je sens ma colère monter. Je ne peux me résoudre à grimper au premier pour rejoindre notre chambre, ni à dormir dans notre grand lit froissé.

Le fond du problème, c'est que j'ai le sentiment d'avoir déjà eu ce genre de comportement. Je ne parle pas de ma sortie « je suis enceinte »... Ça, c'était une première pour moi. Je parle de mon côté « faisons en sorte que ce mec s'intéresse à moi » ou « pourquoi ne se décide-t-il pas à m'appeler alors que j'ai terriblement besoin de lui parler ? » ou encore « je changerai de vie, je ferai tout ce qu'il faut pour que notre couple marche ».

Le problème, c'est moi. Avoir un petit ami est important pour moi... Ça m'aide à surmonter mes soucis, à me sentir en paix avec moi-même. Je me sens accomplie. Équilibrée. J'ai toujours eu un petit ami, même s'il n'était pas au goût d'Amy, même si, au final, il devenait chaque fois évident que ce n'était pas un mec pour moi ...

Les hommes de ma vie ont fait de moi ce que je suis, et ce depuis le collège, lorsque je cherchais à tout prix à faire partie de la pièce de théâtre de l'école parce que j'avais un faible pour le garçon qui tenait le rôle principal. Jamais je n'aurais découvert mon amour du théâtre sans Corey. Corey qui, déjà ? Je ne me souviens plus de son nom de famille, mais je n'oublierai jamais l'excitation qui s'est emparée de moi, la décharge d'adrénaline qu'il a provoquée en moi lorsqu'il m'a offert un tour de cou que j'ai porté pendant tout le second semestre de la classe de quatrième. Du moins jusqu'à ce qu'il finisse par avoir lui-même un faible pour une autre fille, Alicia Gold. Celle-là, je me souviens de son nom de famille, et pour cause ! Corey m'a demandé de lui rendre son tour de cou pour pouvoir l'offrir à Alicia ...

Je me rappelle qu'Amy me caressait les cheveux pendant que je sanglotais de frustration. Elle me disait qu'aucun mec ne valait la peine qu'on se mette dans un état pareil. Elle ne comprenait pas, voilà tout. Elle n'a jamais compris, d'ailleurs. Amy ne s'est sans doute jamais abandonnée à l'excitation insensée et enivrante d'un nouvel amour. Ma sœur est bien trop pragmatique pour ça. Elle a épousé Derek, son petit copain du lycée, et je suis convaincue qu'elle ne se rappelle même pas ce que c'est que de tomber raide dingue d'un mec.

Le samedi matin, je me réveille roulée en boule sur le canapé de Sam, empêtrée dans une couverture crochetée. Au début, je me dis que la douleur dans mon ventre vient de ma mauvaise position. Mais je comprends bientôt qu'il ne s'agit que de mes bonnes vieilles crampes. Celles qui se déclenchent chaque mois au premier jour de mes règles. Mon retard était sûrement dû au stress avant l'audition Mamet. Mamet, et ma carrière de comédienne sans avenir.

Après ma douche, j'avale sans boire deux comprimés de paracétamol en contemplant le bordel typiquement masculin qui règne dans la salle de bains. De la crème à raser, un rasoir sale, une brosse à dents qui aurait dû être remplacée depuis des mois. Je me dirige en traînant des pieds vers la chambre, et j'aperçois son linge sale entassé dans un coin. Un petit tas de vêtements destinés à la laverie automatique, et un autre au teinturier. J'enfile mon sweat-shirt le plus miteux, et un pantalon

de survêtement couvert de taches de javel pour compléter le tableau.

Je vais dans la cuisine faire chauffer de l'eau pour le thé. En attendant que la bouilloire siffle, je parcours la pièce du regard. Des plats sales sont entassés dans l'évier. Un paquet de Pop-Tart est éventré, et les gâteaux restants sont durs comme de la pierre. Il y a aussi une banane qui ne va pas tarder à virer au noir.

Mais qu'est-ce que je fais ici ? A quoi avais-je la tête ? Dire que je me voyais déjà en Caroline Ingalls des temps modernes, comblée par son mari et ses enfants. Pourquoi ai-je été si prompte à troquer ma future carrière de comédienne ?

Gênée par tout le cinéma que je me suis fait, je verse lentement l'eau bouillante dans un mug. Je laisse infuser mon thé Irish Breakfast tellement longtemps que je pourrais décaper la peinture des murs de notre minuscule cuisine avec, et je me force à réfléchir aux tout derniers mois passés avec Sam.

Quand avons-nous vraiment discuté ensemble pour la dernière fois ? Nous sommes devenus une sorte de couple de bambins faisant leurs premiers pas et jouant à côté l'un de l'autre dans je ne sais quelle salle de jeux. Lorsque Sam s'est senti menacé par la nouvelle que je lui ai assenée, il a fait une grosse colère, comme un gosse. Et comme un gosse, il ne s'est pas excusé. Il n'a même pas cherché à essayer. Et, aujourd'hui, je suis convaincue qu'il ne le fera jamais.

Quand je pense que j'étais prête à passer toute ma vie avec lui ! Quand ai-je perdu confiance en moi à ce point ? Quand ai-je décidé que mon bonheur personnel avait si peu de valeur ?

Je bois une gorgée de thé mais, à ma grande surprise, il est complètement froid. Combien de temps suis-je restée assise ici, devant le plan de travail, à repasser dans ma tête l'attitude de Sam ?

Bon ! Ça suffit.

Je retourne dans la chambre et j'exhume ma valise ainsi qu'un sac en toile du fond de mes placards. Je vide mes affaires de la commode haute, je fourre mes robes dans la valise, plus deux ou trois jupes et mes corsages. Sans oublier les chaussures, les socquettes et la lingerie. En cinq minutes, je récupère mes affaires de toilette dans la salle de bains et me voici de retour dans la cuisine pour chercher mon mug préféré.

Voilà. C'est fini.

Je m'étonne de ne posséder que si peu de choses. Lorsque j'ai emménagé chez Sam, j'ai commis la bêtise de donner les affaires que j'avais à l'université. J'ai trouvé très intelligent de me séparer de mon solide futon, de ma vaisselle ébréchée, de mes couverts poids plume et de ma petite table de cuisine dont les pieds ne tenaient jamais droit.

Tout ça est bien loin. Mais je dois une fois de plus trouver un toit pour m'abriter. Je décroche mon téléphone et je compose le numéro d'Amy. Dès qu'elle répond, je lui lance :

— Ça te dirait d'avoir un peu de compagnie ?

\* \* \*

Amy est merveilleuse, comme toujours. Elle m'accueille littéralement les bras ouverts. Justin pleurniche au prétexte que je le chasse de sa chambre, mais comme il passe sa vie à pleurnicher à propos de tout, je m'en fiche un peu.

J'ai mis plus de deux heures pour me rendre chez Amy. Elle vit à New Brunswick, dans le New Jersey. Comme je suis incapable de traverser la ville à pied jusqu'à la gare routière, je me suis payé un taxi jusqu'à Port Authority. J'ai raté un bus de justesse, et j'ai donc dû attendre une heure le suivant. Puis j'ai marché vingt bonnes minutes de l'arrêt de bus jusqu'à la petite maison d'Amy.

Tandis que je me bats avec ma valise et mon sac en toile pour atteindre le haut des marches, je remets déjà en cause ma décision de trouver refuge ici. C'est si loin de la ville. Et si loin de ma vie.

Bien sûr, je ne travaille plus pour SOS Traiteurs, mais j'ai conservé mon boulot au Mercer. Et j'ai bien l'intention de multiplier les auditions. C'est du moins ce que je me suis juré de faire dans le bus. Pour moi, décrocher un vrai rôle est plus important que jamais. La première chose que je ferai dès que j'approcherai un ordinateur sera de me connecter à ShowTalk, un site du coin consacré à l'univers du théâtre à New York. Je pense y trouver de bons tuyaux. Comme ça, je retrouverai mes repères. Ça me rappellera que j'appartiens à Broadway et que je peux être autre chose que l'(ex-)petite amie de Sam, faire autre chose que collectionner les échecs, ce que je n'ai cessé de faire depuis que j'ai décroché mon diplôme.

Mais, pour un samedi soir, New Brunswick est parfait.

Dans le New Jersey, tout est simple... Je suis la petite sœur d'Amy et la tante relativement tolérante de Justin. Je fais une orgie de Tater Tots en constatant que j'ai une faim de loup après avoir passé deux bonnes journées à traîner comme une âme en peine. Nous sommes samedi, journée consacrée à Super Soldier, le jour de la semaine où Justin prépare un album de dessins et de coloriages pour son père à partir d'images représentant tout ce qu'il a fait au cours des sept derniers jours. Justin m'a sommée de dessiner Soldierman, un superhéros capable de voler, et qui descend en piqué pour aider les gentils chaque fois qu'ils ont besoin d'un coup de main. J'essaie de ne pas me vexer lorsqu'il prétend que mes dessins – très basiques, il est vrai – ont l'air idiots.

Après avoir couché Justin dans la chambre d'Amy, ma sœur et moi faisons un sort – ou presque – à une carafe de mauvais chablis. En un rien de temps, je suis plus que pompette.

— Je me demande comment j'ai pu m'imaginer aussi facilement dans le rôle de la femme de Sam. C'est incroyable ! Il faut dire qu'il a tout : avocat, riche, installé dans la vie. J'étais fin prête à endosser la panoplie de la mère de famille.

— Oui, bon !

— Ça veut dire quoi ?

— Que tu n'es jamais prête à faire quoi que ce soit de responsable.

Je la regarde, l'œil mauvais.

— C'est vraiment nul !

— C'est la vérité. Chaque fois que tu as un petit ami, c'est-à-dire en permanence, tu t'arranges toujours pour adapter ta vie à la sienne. Et tu y laisses des plumes, chaque fois. Ce n'est pas nouveau.

Après m'avoir fait partager cette pensée profonde, Amy s'assied sur le canapé, droite comme un « i », comme il se doit. C'est la première fois que je me rends compte à quel point elle est ivre. Tout comme moi, d'ailleurs. Sa tête ne bouge pas d'un centimètre lorsqu'elle me dit :

— Si tu veux changer de vie, tu dois mettre au point un projet.

Je sursaute – est-ce un hoquet de surprise ou l'effet de l'alcool ? – et je renverse une partie du vin que je me resserrais.

— Quel genre de projet ?

— Un master plan.

Je la regarde comme si elle avait perdu l'esprit.

— Oui, un master plan. C'est comme un business plan, mais appliqué à ta vie.

Je lève les yeux au ciel, mais Amy fait fi de mon scepticisme.

— Tu dois envisager les choses différemment, Erin. Pas selon tes schémas de pensée habituels. Tu dois explorer et hiérarchiser toutes les données, faire une analyse complète de rentabilité de tes problèmes relationnels.

Je commence à grogner – je déteste ce jargon d'école de commerce –, mais elle m'emprisonne le poignet de sa main libre.

— Erin, tu es une femme forte, une femme libre. Mais il faut toujours que tu le caches en t'accrochant à un homme ! Tu n'as plus besoin de Sam. Tu n'as besoin de personne.

Je cligne des yeux pour chasser mes larmes, bouleversée soudain par cette solidarité entre sœurs. A moins que ce ne soit – hic ! – l'effet du chablis. Je me racle la gorge et je réponds :

— Si. De toi.

— C'est vrai. De moi.

Elle se cache derrière sa main pour dissimuler un léger renvoi.

— Mais en quoi un ma... mars... master plan peut-il m'aider ?

Je suis convaincue que manger mes mots ne fera pas partie du nouveau schéma.

— Il relancera ton image de marque.

— Mon image de marque ?

J'ai beau être sous l'emprise de l'alcool, je le prends plutôt mal.

— Je ne suis ni une nouvelle voiture ni je ne sais quel produit dont on fait la pub dans un cours de marketing !

— Tu n'as rien de nouveau, je sais. Mais tu vas renaître. Tu seras enfin toi-même, Erin, pas esclave de ce qu'un mec attend de toi.

Je voudrais protester, me plaindre. Je voudrais dire à Amy qu'elle est injuste et qu'elle simplifie beaucoup trop les choses. Qu'elle ne me comprend pas.

Mais elle a au moins raison sur un point : j'ai vraiment besoin de faire une pause, d'abandonner ce à quoi se résume ma vie privée – une sorte de manège infernal. J'ai besoin de découvrir pourquoi ça n'a jamais marché, avec aucun des mecs avec qui je suis sortie depuis belle lurette. Je m'enfonce dans le coussin du canapé et je lui demande en m'efforçant de ne pas lui faire la tête :

— Alors, je fais quoi ?

Amy me dit en levant le doigt.

— Pour commencer, tu dois t'acheter une plante.

— Une plante ?

Je me demande si je ne suis pas encore plus ivre que je ne le pensais. Ma sœur dit vraiment n'importe quoi.

— Oui, une plante. Mais pas trop grande. Une plante d'intérieur qu'on peut loger dans un coin de sa cuisine.

Je hoche la tête comme si tout cela est parfaitement logique. Amy m'explique.

— En prenant soin de ta plante, tu vas développer une compétence fondamentale.

Je suis terrifiée par cette responsabilité. Je répète les mots « compétence fondamentale » avant de vider mon verre d'un trait. Si je dois être responsable d'une plante, c'est peut-être ma dernière chance ce soir de me prendre une bonne cuite.

Amy lève de nouveau le doigt.

— Deuxième phase ! Un mois plus tard, tu t'achètes un poisson.

— Un poisson ?

J'ai tout juste le temps de remettre la bouteille droite pour ne pas inonder le canapé de mauvais vin.

Amy confirme.

— Oui, un poisson. Rien d'extraordinaire, un tétra néon par exemple. Un petit poisson, pas fragile. Et là, tu vas exploiter davantage encore ta compétence fondamentale. Tu vas développer ta capacité à créer une relation.

— Génial !

Mais elle est déjà passée à l'étape suivante.

— Après avoir réussi à garder ce poisson en vie pendant trois mois, tu pourras prendre un chaton.

Amy incline la tête de côté, comme si elle évaluait mes capacités d'adoption, avant de rectifier :

— Enfin, disons un chat. Ils causent moins de problèmes que les chatons. Tu auras beaucoup plus d'emprise sur un chat.

— Mais je suis tout à fait capable de gérer un chaton !

Je remonte ma manche jusqu'au poignet pour éponger le vin que je viens de renverser sur la table basse.

Amy me répond, avec cet air dubitatif exaspérant des sœurs aînées :

— Bien sûr que tu peux le faire. Bon. Après avoir réussi à garder en vie ton chat pendant un an, là tu pourras envisager de sortir avec un mec.

— Un an ?

Amy hoche la tête en répondant avec une assurance sans faille :

— Douze mois, oui. L'idée derrière tout ça, c'est de ralentir le rythme. De te concentrer sur toi... sur ce que tu désires, ce que tu peux faire. Décrocher plus de rôles, même des petits rôles, comme ceux que tu as déjà eus. Il faut que tu oublies un peu les hommes et ce que tu penses qu'ils recherchent chez toi ou attendent de toi. Il te faudra douze mois pour réussir ce passage du chat à l'homme. Fais-moi confiance, ce **master plan** changera les règles du jeu.

Tic tac. Tic tac. Tic tac. Mon horloge biologique n'a pas envie que je change les règles du jeu. A moins que ce ne soit ma vessie qui se manifeste. Mes reins sont en train de faire des heures supplémentaires.

— Bon, voyons voir si j'ai tout compris : un mois pour la plante plus trois mois pour le poisson et douze mois pour le chat. Ça fait...

Je suis obligée de m'interrompre pour additionner les chiffres, ce qui n'est pas une mince affaire vu mon état d'ébriété.

— Seize ! Seize mois !

— Tu es restée avec Sam plus longtemps que ça, et où cela t'a-t-il menée ?

Amy secoue la tête avec l'assurance sans faille d'une sœur aînée doublée d'une étudiante d'école de commerce. Puis elle ajoute :

— C'est pour ton bien !

Seize mois. Ça ne peut pas être pire que ce que je viens de traverser. Pas pire que les décisions que j'ai prises et qui m'ont amenée ici, sur le canapé de ma sœur, sans boulot, sans toit, sans mec. Et ivre.

A la fac, j'ai changé pratiquement tous les trimestres de matière principale, chaque fois que j'avais un nouveau petit ami. Je partais avec lui découvrir de nouveaux cours, plus excitants. Aujourd'hui, il s'agit de consacrer moins d'un an et demi à m'améliorer en suivant le **master plan** d'Amy. Je peux quand même consacrer seize mois de ma vie à devenir une personne plus responsable, non ? A assumer mon indépendance, et à être au final plus heureuse.

Je lève mon verre.

— Au **master plan** !

Amy trinque avec moi et nous vidons le fond de nos verres. Pour faire bonne mesure, nous décidons de piquer dans la réserve de chocolat planquée dans le congélateur en cas d'urgence. Sur le coup de 3 heures du matin, nous sommes épuisées. C'est tout juste si je peux rester éveillée suffisamment longtemps pour avaler deux comprimés d'aspirine avec un grand verre d'eau. Je

m'endors en récitant la liste des différentes étapes de mon **master plan**.

Naturellement, Justin est debout aux aurores et il se glisse dans sa chambre pour récupérer un jouet, son hélicoptère de transport militaire. En dépit de ma consommation d'aspirine au beau milieu de la nuit, j'ai des élancements dans le crâne. Si seulement je pouvais inventer un remède infaillible contre la gueule de bois, la pilule parfaite contre les maux de tête, les nausées et la bouche pâteuse ! Je m'abstiens in **extremis** d'aboyer contre Justin. Ce n'est quand même pas sa faute si sa tante est une pocharde.

Je finis par renoncer à dormir et je passe le coup de fil que j'ai évité la veille pendant toute la journée. Naturellement, Sam ne répond pas sur son portable, mais je lui laisse un message enjoué, en m'efforçant de prendre une voix insouciant et désinvolte pour lui annoncer que je lui rends sa liberté. Je lui demande de m'appeler et je raccroche avec un petit rire comme si je ne lui en voulais pas du tout, comme si tout me souriait en ce bas monde.

Une fois de plus, je déplore que les plus grands metteurs en scène de New York ne soient pas là pour me voir sortir le grand jeu...

Amy sort de sa chambre d'un pas mal assuré au moment même où je referme mon portable. Les yeux chassieux, elle aussi, elle nous prépare un café fort et des piles de toasts beurrés bien chauds et revigorants, ce qui ne l'empêche pas de lancer des vanes sur notre difficulté croissante avec l'âge à nous remettre d'une soirée arrosée. Un heure plus tard, mon corps n'a pas assimilé mes excès d'alcool de la veille que je reprends déjà le bus pour New York.

Je passe le trajet à me dire que j'ai fait table rase du passé et que je prends un nouveau départ. Oubliée, la fille d'avant ! Maintenant que mon **master plan** est en place, je vais passer le plus d'auditions possible et me trouver un nouveau job de survie. Je vais changer ma vie du tout au tout, prendre en main ma carrière. Je suis une femme libre et indépendante qui peut faire tout ce qu'elle veut, quand elle le veut.

Vas-y, fonce !

J'ai tout mon temps pour me motiver à fond, car le trajet, de porte à porte, dure une heure et quarante-cinq minutes. Côté bus, j'ai réussi à avoir une meilleure correspondance qu'à l'aller, mais il faut encore que je rejoigne le Mercer, au centre-ville.

Jamais ça ne marchera, à long terme.

Le samedi, c'est toujours la folie à la billetterie. Il y a une matinée à 14 heures et une soirée à 20 heures. Alors c'est toujours le même cirque : ou bien les clients oublient leurs billets chez eux, ou bien ils croyaient avoir réservé pour l'autre horaire de spectacle. Certains veulent juste vérifier que les dates de la saison prochaine coïncident avec leur propre calendrier, afin de pouvoir programmer un échange de billets pour le prochain spectacle de décembre sept mois à l'avance.

Et comme pour me pourrir un peu plus la journée, la collègue qui devait faire équipe avec moi ne vient pas. Je suppose que ce sont des représailles karmiques... après tout, c'est moi qui me suis portée pâle, la dernière fois. Bref, plus l'après-midi s'avance, plus je m'apitoie sur mon sort.

La politique officielle du Mercer est : ni remboursement ni échange. Mais il est important de satisfaire le client chaque fois que l'on peut. C'est pourquoi la file d'attente devant mon guichet n'en finit jamais, et les gens se mettent à me poser des questions bizarres auxquelles je n'avais jamais éprouvé le besoin de répondre jusqu'ici.

Les fauteuils du théâtre sont-ils tapissés de velours ? Ça, c'est parce qu'une femme est allergique au velours. Et comme les fauteuils sont effectivement en velours, je lui rembourse son billet.

L'écriteau accroché à la porte du théâtre précise que le prochain spectacle est une simple séance

de lecture. Mais un homme estime que cela viole ses droits d'abonné (il voulait assister à un spectacle avec mise en scène, sinon rien). Comme le programme a changé pratiquement à la dernière minute, je lui rembourse son billet.

Y a-t-il quelqu'un sur scène qui ait mangé des cacahuètes au cours des dernières vingt-quatre heures ? Parce que la moindre exposition aux cacahuètes pourrait déclencher une crise d'allergie chez une gamine. Comme je n'en ai pas la moindre idée, je me dis qu'il vaut mieux prévenir que guérir, et je lui rembourse le billet.

C'est alors que le car scolaire arrive. La solution la plus simple serait de confier une pile de billets de groupe au malheureux responsable, mais il semble qu'aujourd'hui le destin ait choisi de me contrarier. Le car est rempli d'étudiants de première année à l'université qui s'ennuient comme des rats morts et qui doivent retirer un à un leur billet au guichet des réservations...

Je jette un coup d'œil à ma montre. Il reste vingt minutes avant le début du spectacle et la file d'attente des gens venus chercher leur billet s'allonge jusqu'au coin de l'immeuble.

Plus qu'un quart d'heure. Je suis au bord de la crise de nerfs.

Plus que dix minutes. Je n'y arriverai jamais.

— Vous voulez un coup de main ?

J'arrive tout juste à lever les yeux.

— Becca ! Ça, c'est vraiment sympa.

Becca Morris est la conseillère du Mercer. Elle fait des travaux de recherche pour chaque production, se livre à une étude approfondie de tous les détails historiques ainsi qu'à une analyse littéraire de chaque pièce, se chargeant ensuite de fournir tout ce dont les acteurs et l'équipe technique ont besoin pour rendre crédible leur vision restituée de la réalité. Certains prétendent que les conseillers littéraires sont des critiques maison, et qu'ils aident à affûter le spectacle. Personnellement, je les ai toujours considérés comme des psychologues de théâtre dont le rôle est de faire en sorte que le spectacle soit le meilleur possible.

Quel que soit le profil exact de son poste, Becca (et ses deux mains) m'apporte une aide considérable à la billetterie. Comme par magie, les étudiants se mettent à parler plus distinctement. Tous les billets se retrouvent soudain rangés comme il faut, par ordre alphabétique. Et plus personne ne vient me soumettre de nouveaux casse-tête.

Le dernier client s'en va à 14 heures précises. Je m'écroule sur ma chaise.

— Dieu soit loué ! J'ignore ce que j'aurais fait sans vous !

Becca repousse ses boucles d'un roux flamboyant derrière l'oreille.

— Certains jours sont plus motivants que d'autres.

Je soupire.

— Ne m'en parlez pas !

Elle se met à imprimer d'un geste machinal les billets pour la représentation du soir, manifestement intriguée par ma réponse.

— Tiens, tiens... Vous me cacheriez quelque chose ?

— Pas du tout. Rien qui puisse vous intéresser, en tout cas.

Elle sourit.

— Ça m'étonnerait fort !

Je connais peu Becca, mais je l'aime bien. Nous nous voyons souvent lorsque je bosse à la billetterie, et nous avons déjà rencontré toutes les deux pas mal d'acteurs au Pharm, un bar fréquenté par tout le personnel artistique et technique du Mercer.

Encore que je ne sois pas près de retourner au Pharm avant longtemps. Je dois rentrer à New

Brunswick tous les soirs après le travail. Je réprime un frisson en pensant aux habitués du quartier de Port Authority, le soir.

— Eh bien, pour commencer, je suis arrivée du New Jersey en car.

Elle grimace, l'air attristé.

— Je croyais que vous habitiez dans l'Upper East Side.

— Jusqu'à hier, oui.

Je serre les dents en commençant à ranger les billets des spectateurs de ce soir par ordre alphabétique. Est-ce à cause de mes gestes mécaniques pour les trier, ou à cause du silence de Becca qui continue de bosser sans vraiment m'adresser la parole ? Ou parce que j'ai besoin de faire l'inventaire de ce qui m'est arrivé, de comprendre comment et pourquoi ma vie s'est vue complètement chamboulée du jour au lendemain ? Ou parce que Becca est peut-être une sorte de thérapeute à sa manière, un genre de psychologue qui a le don de faire parler de leur vie ceux qui l'entourent ?

Toujours est-il que je me retrouve en train de tout déballer.

Lorsque j'en ai fini, alors que les billets sont prêts depuis longtemps, je m'exclame :

— Mince alors ! Je suis désolée. Je n'avais pas l'intention de vous raconter tout ça.

— Ne vous excusez pas.

Elle s'empresse de me tendre la main pour me reconforter, mais nous constatons aussitôt l'une et l'autre qu'elle a une grande trace noire sur le poignet. De la terre. Elle éclate de rire.

— J'ai jardiné, ce matin. J'ai aidé ma voisine à planter de jeunes pousses.

Je hoche la tête alors que je n'y connais strictement rien en matière de jardinage. Apparemment, Becca n'est pas du genre à avoir besoin d'un **master plan**. Je serais incapable, moi, de savoir quoi faire de jeunes pousses.

Elle inspire longuement, puis expulse lentement l'air de ses poumons. Elle me fixe de ses yeux verts, soudain sérieuse.

— Erin, j'ai un service à vous demander.

Super ! Je ne me sens vraiment pas d'attaque à aider qui que ce soit ! Mais Becca a bossé avec moi pour la représentation de cet après-midi, et elle a prêté une oreille attentive à mon interminable monologue. Je lui dois bien ça.

Je me force à sourire.

— Mais bien sûr. De quoi s'agit-il ?

— J'ignore si vous en avez entendu parler, mais je vais prendre un congé sans solde d'un an. Tout est tellement soudain... Je pars en Afrique avec Ryan. Il s'agit d'un périple organisé par le ministère des Affaires Etrangères.

— En Afrique !

La pièce de Ryan – celle dont on va donner la lecture cet après-midi – se passe au Burkina Faso. Apparemment, elle va faire un tabac, même s'il n'y a aucune mise en scène.

— C'est totalement dingue. Le programme du théâtre était déjà entièrement planifié mais, lorsqu'ils ont entendu parler de cette pièce, ils ont décidé d'y inclure l'œuvre de Ryan. Je vais juste l'accompagner.

Elle rougit. Son teint pâle vire carrément au rouge tomate.

— Ryan et moi pourrons donc passer pas mal de temps ensemble.

Je bredouille quelques mots de félicitations, mais je ne vois toujours pas ce que je peux faire pour aider Becca.

Elle soupire.



— Tout est arrivé si vite... Je n'ai pas eu une seconde à moi pour trouver un locataire pour nous remplacer. Car nous n'avons aucune intention de laisser l'appartement vide pendant un an.

Elle joue nerveusement avec ses doigts, puis me regarde droit dans les yeux.

— Accepteriez-vous d'emménager chez moi pendant que nous sommes en Afrique ?

J'ai eu l'occasion de voir l'appart en question la semaine dernière, lors du pot organisé pour tous les gens de la production après la première lecture sur scène de la pièce de Ryan. Il est sensationnel : dans un immeuble de West Village, avec vue sur le fleuve, et un salon avec d'immenses et splendides baies vitrées. Ce n'est pas possible, elle me fait marcher...

— Où est le piège ?

— Il n'y a aucun piège.

— Quel est le prix du loyer ?

— C'est gratuit.

— Quoi ?

Je suis tentée de regarder autour de moi pour voir s'il n'y a pas de caméras cachées. C'est sûrement une farce, peut-être une sorte de bizutage propre au monde du théâtre et dont je n'avais encore jamais entendu parler.

Becca hausse les épaules.

— Je sais que ça peut paraître incroyable, mais je ne paie ni loyers ni charges pour cet appartement. Parce que quelqu'un m'a rendu un immense service à une époque de ma vie où je traversais une mauvaise passe. Alors c'est peut-être à votre tour d'accepter un coup de main, de profiter de cet appartement pendant que nous serons à l'étranger. Ce serait pour moi une façon... comment dire... de renvoyer l'ascenseur, ou de payer ma dette. Et sans aucun doute un souci de moins avant mon départ de New York.

Je commence à protester, à lui dire que son offre est bien trop généreuse. A expliquer que je ne la connais pas assez.

Mais il me semble avoir pris une décision pas plus tard qu'hier, non ? Celle de repartir de zéro. Je ne suis plus la même, je suis devenue une femme indépendante et sûre d'elle.

— Bon, d'accord.

Je teste de nouveau l'idée de vivre dans cet appart absolument splendide.

— Je voulais juste vous remercier. Merci beaucoup, vraiment ! Je ne sais pas quoi dire.

— Dites-moi simplement que vous prendrez bien soin des lieux.

— Bien sûr que oui !

Elle éclate de rire.

— Quand revenez-vous travailler ici ?

— Mardi.

— Super. Je laisserai les clés à Jenn.

C'est son assistante. Becca attrape une feuille de papier brouillon et note une adresse.

— Vous vous rappelez comment y aller ?

Je hoche la tête. J'ai l'impression d'être en état de choc.

Et voilà. En l'espace d'un quart d'heure, la sans-abri que j'étais a appris qu'elle allait mener la grande vie.

J'en oublie presque de lui dire :

— Vous ne pouvez pas savoir ce que tout ça représente pour moi.

Becca se contente de lâcher :

— Je crois que si.

L'espace d'un instant, son regard devient distant, comme si elle se remémorait quelque chose de triste. Puis elle secoue la tête en répétant :

— Si, c'est vrai. Je le sais.

\* \* \*

Lorsque j'annonce à Amy que je retourne habiter à New York, elle lève les yeux au ciel. Je me hâte de lui expliquer que je ne pars pas rejoindre Sam, dont je n'ai d'ailleurs toujours aucune nouvelle, en dépit du message amical que je lui ai laissé. (Cela dit, son silence m'aide à m'habituer à penser à lui au passé. Et me conforte dans ma volonté de mettre en œuvre le **master plan**.)

Je parle donc à Amy de l'offre généreuse de Becca. Jouant comme toujours son rôle de sœur aînée, elle exige de savoir ce qui cloche dans l'appart, quelles charges Becca a l'intention de me faire payer en douce, et quel malheur me guette au coin de la rue. Décidément, son cerveau d'étudiante d'école de commerce ne se déconnecte jamais !

Je finis par dire :

— Je ne sais pas. J'ignore pourquoi elle m'a choisie, moi. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a vraiment envie de m'aider.

Comme Amy semble toujours sceptique, je soupire.

— Voyons, je suis comédienne ! Mon métier, c'est de raconter des histoires purement imaginaires. Si elle m'avait menti, je l'aurais vu.

Et voilà comment je me retrouve dans l'entrée de l'immeuble de copropriété Bentley, ma valise posée à mes pieds, mon sac en toile toujours sur mon épaule. Je tiens délicatement entre mes mains un cadeau « d'adieu » d'Amy, un spathiphyllum (qu'on appelle aussi « lys de la paix ») dans un pot de dix centimètres.

— Quand ses feuilles piquent du nez, c'est le signe qu'elle a soif. De toute façon, même si tu le voulais, tu ne pourrais pas la laisser crever. En tout cas, pas en un mois.

Et toc ! Ma sœur s'est toujours fait une haute idée de mes capacités. Mais ça y est, le **master plan** est lancé.

Becca a tenu parole, elle a laissé une clé à mon intention au Mercer. Conformément à mes bonnes vieilles habitudes, je croise les doigts en pensant très fort : **Faites que cette fois, ça marche**. Je ne sais d'ailleurs pas trop ce que je souhaite. Je respire un bon coup avant de récupérer les clés au fond de ma poche. Elles tournent facilement dans les trois serrures, comme si elles venaient d'être huilées.

La porte s'ouvre, et je retiens mon souffle. Le soleil se couche sur le fleuve. Des paillettes de lumière flottent au-dessus de l'eau et dansent comme des confettis dans l'air du soir.

J'ai beau m'attendre à ce que l'appartement soit vide, je crie :

— Il y a quelqu'un ?

Je ne suis pas déçue : il est bel et bien vide.

Je pousse ma valise dans la pièce, et j'entre à mon tour en refermant la porte à clé derrière moi, comme toute bonne New-Yorkaise qui se respecte. Actionnant l'interrupteur juste à côté de la porte, j'admire le salon – mon salon ! – qui baigne dans la douce lumière d'un lampadaire.

Waouh !

Je ne connais pas l'histoire de Becca et j'ignore comment elle est entrée en possession de cet appart d'enfer, mais cette femme doit être l'une des personnes les plus chanceuses de la planète. La plupart des gens de théâtre se saignent aux quatre veines pour louer des appartements miteux et vivre en colocation avec le maximum de gens (la limite étant que cela ne nuise pas à l'équilibre mental de

chacun). Nous n'avons pour ainsi dire pas d'argent et nous sommes tous tributaires des caprices des metteurs en scène, des producteurs, de la situation économique et autres aléas du métier.

Mais Becca a pour ainsi dire trouvé l'appartement idéal. Et voici qu'il est à moi, tout à moi pendant un an. Je secoue la tête, redoutant un peu de me réveiller après un merveilleux rêve...

Mais non, tout cela est bien réel. Je m'empare de ma valise et la transporte jusqu'à ma chambre. La salle de bains principale est plus grande que mon premier appartement à New York. Tout est d'une propreté irréprochable... Becca doit avoir passé ces deux derniers jours à tout récurer. La moquette de la chambre porte les traces du passage de l'aspirateur. Tout est si impeccable que j'ai le sentiment d'être le premier humain à mettre les pieds ici. Quant au dressing, je pourrais le sous-louer sans problème si jamais je ne parvenais pas à trouver un nouveau Job de Survie.

Perplexe, je pars explorer la cuisine. Le robinet étincelle, comme si je venais de faire irruption dans je ne sais quelle pub pour produits d'entretien. Derrière les vitrines des placards, j'aperçois suffisamment de vaisselle et de verres pour renouveler entièrement le stock d'un magasin Crate & Barrel.

Une boîte en carton est posée sur le plan de travail. Les rabats du dessus sont repliés comme si quelqu'un s'apprêtait à l'ouvrir. Je me rapproche, et je vois mon nom écrit sur l'un d'eux en lettres majuscules : ERIN. Je reconnais l'écriture, c'est la même que sur l'enveloppe que Becca m'a laissée. Celle qui contenait les clés.

OK.

Finalement, Amy avait peut-être raison. Il se peut que je sois sur le point de découvrir le sale petit secret de Becca, d'apprendre pourquoi cet incroyable appart est mis gracieusement à ma disposition. Je n'attends pas d'être tentée de me dégonfler : je respire un grand coup et je tire d'un coup sec sur les rabats du carton.

J'ignore ce que je m'attendais à découvrir. Une réserve de médicaments peut-être. Ou des billets de banque non marqués, maculés de teinture violette. Ou encore une patte de singe poussiéreuse, tendue vers moi dans un geste accusateur.

Mais je ne trouve qu'une lampe de cuivre jaune... une lampe à huile d'un autre âge.

On dirait un accessoire de théâtre. J'imagine qu'elle devait briller autrefois, mais elle s'est ternie au fil des ans. Soucieuse de ne pas laisser mes empreintes digitales, je m'empare du torchon nickel accroché sur le côté du frigo. Je sors délicatement la lampe de son enveloppe de coton et je la retourne pour voir s'il n'y a pas de message scotché au fond du carton, m'expliquant pourquoi Becca a jugé bon de me laisser cet objet.

Rien.

Nerveuse, je me mordille la lèvre en attrapant un coin de torchon pour frotter la lampe ronde. Si je parviens à nettoyer cette chose, à retirer suffisamment de ternissure, j'arriverai peut-être à comprendre ce que je suis censée en faire. Au début, j'y vais doucement pour éviter de rayer la surface, mais ça n'entame même pas la multitude de taches. Je frotte plus fort en appuyant sur le torchon.

Je change la position de mon bras de façon à pouvoir y aller en force. Mais mes doigts glissent et la paume de ma main atterrit à plat sur le cuivre terni. Aussitôt, une décharge électrique secoue mon bras, avec une force telle que je me mets à jurer. Si je ne craignais pas de briser le carrelage de la cuisine, qui a dû coûter très cher, je laisserais tomber la lampe. J'ai l'impression d'avoir les nerfs en boule au niveau des doigts, et c'est tout juste si je parviens à poser ce truc sur le plan de travail.

Mon cœur bat si fort que je n'arrive pas à retrouver mon souffle. Bon sang, pourquoi Becca a-t-elle fait ça ? Avait-elle l'intention de m'électrocuter ? Mais avant que j'aie le temps de sortir de la

cuisine en courant et de fuir mon nouveau toit, voire de penser à appeler la police ou les pompiers – ou toute autre personne qualifiée pour combattre une lampe en cuivre hargneuse –, je m’aperçois que quelque chose a changé.

Un brouillard s’échappe du bec de la lampe. Mais pas n’importe quel brouillard, rien à voir avec la vapeur d’une bouilloire à thé, ou du chaudron de sorcière de je ne sais quelle maison hantée d’Halloween.

Cette volute de fumée est clairsemée de minuscules joyaux aux tons chatoyants : du bleu cobalt à l’émeraude, en passant par le jaune citrine et le grenat. Ils tourbillonnent à travers la cuisine, prisonniers de cette mini-tempête, tournoyant sur eux-mêmes comme une tornade. Les paillettes dansent de plus en plus vite, et enflent, occupant tout l’espace devant le réfrigérateur.

Je recule d’un pas en retenant mon souffle. Que se passera-t-il si ces particules touchent ma peau ? Je dérape un peu sur le sol, et réussis à me raccrocher au granit froid.

Dès que je regarde de nouveau la lampe, le brouillard a disparu.

A sa place se tient un homme en uniforme bleu foncé de policier, équipé de pied en cap : une ceinture porte-outils, une matraque et une arme à feu. Sa casquette à visière est enfoncée sur sa tête jusqu’aux yeux, sa mâchoire semble avoir été sculptée dans la pierre, et ses yeux sombres luisent comme de l’agate en fusion. Il lève la main droite, geste qui dans le langage universel signifie « Stop ! », et je ne serais pas surprise de le voir sortir de sa poche un sifflet, comme celui des agents de la circulation.

Mais ce mec n’a rien à voir avec le banal flic des grandes villes. Il porte un tatouage autour du poignet, une sorte de bracelet de flammes éclatantes. Orange, dorées et rouges, toutes cernées de noir, elles attaquent sa peau comme si le feu était réel, une entité vivante, un souffle. Incapable de détourner mon regard du tatouage, je suis hypnotisée, tel un voleur sans talent interrompu en plein braquage.

Avant que je puisse retrouver l’usage de la parole, le policier sort un petit carnet à spirales de sa poche de poitrine. Il l’ouvre à la bonne page comme un pro et sort un stylo-bille de je ne sais où.

Puis il dit d’un ton sec :

— Très bien, madame. Tenons-nous-en aux faits. Veuillez énoncer vos souhaits, et nous pourrons boucler ce dossier sans tarder.

### 3

Je bredouille :

— Excusez-moi monsieur... ?

Il aboie :

— Teel !

— Monsieur l'agent Teel ?

Je m'efforce de digérer ce qui vient de se passer.

— Non, madame. Teel tout court.

D'accord. C'est bizarre mais, après tout, son nom n'est pas si important. Il ne peut pas être réel ! C'est sûrement une blague.

J'inspecte la cuisine en essayant de comprendre ce qui se passe. Becca aurait-elle truffé sa cuisine de je ne sais quels trucages de théâtre ? C'est peut-être un projecteur qui crée l'image de ce flic costaud. Mais pourquoi prendre la peine de faire ça ? Et comment a-t-elle procédé ?

La lampe en cuivre est sur le plan de travail, là où je l'ai laissé tomber après le choc électrique. Elle est inclinée sur le côté mais, même sous cet angle, je constate que toutes les ternissures ont disparu. Le métal brille sous les lumières de la cuisine. Becca n'aurait jamais pu faire ça !

Tandis que j'ai les yeux fixés sur la lampe, le flic – euh... je veux dire Teel – fait un pas vers moi. Il est suffisamment près pour que je sente l'odeur de sa lotion après-rasage, une odeur forte et épicée.

Abstraction faite de tout le reste, ce mec n'a rien d'une image sortie d'un projecteur. Il est fait de chair et de sang. Je vois ses muscles saillir sous son uniforme et je sens la chaleur de son corps malgré les quelques centimètres qui nous séparent. Il lève la main droite, celle avec le tatouage au poignet, et je vois les poils frisés qui recouvrent ses doigts. Cela peut paraître impossible, et totalement farfelu, mais ce mec est bel et bien réel.

D'un claquement de doigts, il fait apparaître une liasse de papiers dans sa main à la place du bloc et du stylo.

— Mais c'est quoi, ce b...

J'essaie de reculer d'un pas, mais le plan de travail en granit s'enfonce dans mon dos, me clouant sur place. Impossible de bouger.

— Votre contrat, madame !

Il me tend les documents en hochant la tête. Je jette un coup d'œil sur la première page. La partie... d'une part, et la partie... d'autre part, acceptent d'un commun accord, considérant le temps passé à l'extérieur de ladite lampe par le Génie...

Je coasse :

— Le Génie... ?

— Madame !

Il ponctue sa réponse d'un bref hochement de tête, comme si toute réaction de ma part était inutile.

— Mais... les Génies ne sont-ils pas censés être vêtus de robes, de pantalons bouffants et de turbans ?

— Neuf fois sur dix, ceux qui font des vœux pour la première fois s'attendent à voir apparaître leur Génie dans cette tenue classique. Cependant, des études en cours sur l'efficacité des Génies préconisent de prendre une apparence plus moderne, pour faciliter la rapidité de réalisation des vœux.

Ce mec et Amy sont faits pour s'entendre. Entre son jargon d'école de commerce à elle, et son discours de flic à lui, personne ne serait capable de les suivre une fois lancés... Cependant, les trois derniers mots de l'agent attirent mon attention.

— La réalisation des vœux ?

Il change de position, les pieds bien ancrés dans le sol, comme s'il était au repos.

— Vous avez le droit de faire quatre vœux. Tout ce que vous désirez peut vous être accordé, sauf dans tous les cas de violation du Quotient d'interférence éthique, du Vecteur d'impact physique, ou de violations graves du Facteur d'ajustement temporel. Vous êtes en droit de différer vos vœux. Si vous n'obtenez pas la pleine et entière réalisation de ces vœux dans un délai maximal de vingt-quatre heures, il est de mon devoir de vous informer du délai probable à prévoir. Avez-vous bien compris vos droits ?

— Euh, oui. Absolument.

Même si je continue de douter de mon équilibre mental, une des choses que m'a confiées Becca commence à prendre un sens. Elle a hérité de son fabuleux appart parce que quelqu'un lui a rendu un immense service. Ce quelqu'un, c'est sans doute le Génie. Becca a dû voir ses quatre vœux exaucés. (Quatre ? Je croyais que ça marchait par série de trois. Mais je ne suis pas vraiment spécialiste en la matière.)

La question est : pourquoi Becca m'a-t-elle transmis la lampe à moi ?

Je demande au flic :

— Qu'y a-t-il en contrepartie ? Pourquoi Becca m'a-t-elle donné votre lampe ?

Un éclair de compréhension s'allume au fond de ses yeux couleur acajou.

— Je ne suis pas autorisé à débattre du comportement de miss Morris.

Aussitôt après, voici que notre policier exemplaire se ravise et consent à me parler.

— Quand miss Morris vous a-t-elle confié la responsabilité de cette action magique ?

Action magique ? Ça me rappelle étrangement l'expression « action criminelle ». Mais bon, je me sens obligée de répondre. Ce flic en uniforme – ou le corps musclé qu'on entrevoit dessous – a un pouvoir de conviction indiscutable.

— Euh... aujourd'hui. Je veux dire, je viens juste d'ouvrir le carton.

— A quelle date précise et à quelle heure précise êtes-vous intervenue ?

— Je l'ignore.

Je consulte ma montre.

— Disons à 7 heures du matin... le 27 mai.

Il retient son souffle.

— De quelle année ?

Je lui donne la réponse. Il s'exclame alors :

— Deux semaines !

Je vois briller une lueur de cupidité dans ses yeux. Je me demande tout à coup si ce mec n'est pas du style ripou, le genre à toucher des pots-de-vin.

Je trouve enfin le courage de demander :

— Euh... Monsieur ? Monsieur l'Agent, est-ce que tout va bien ?

Il se fige de nouveau au garde-à-vous.

— Tout est parfaitement satisfaisant.

Mais il semble plus agité. Beaucoup plus pressé.

Il ajoute :

— Le temps est un facteur essentiel. Chaque minute compte, miss... ?

— Hollister.

Il répète :

— Hollister.

Puis il pointe son doigt vers la liasse de papiers que j'ai toujours en main.

— Etes-vous prête à signer ?

Ça, c'est une bonne question !

Je parcours le document, survolant les titres. Il faut dire que les caractères sont minuscules et que chaque article est long et embrouillé. Il semblerait que ce Génie soit dans l'obligation de réaliser mes vœux et que je ne lui doive rien en retour. J'ai déjà agi en sa faveur en le libérant de sa lampe.

Qu'est-ce que j'ai à perdre ? Après tout, je n'ai pas de compte en banque à vider, je ne risque pas de me faire virer de mon boulot à temps complet, vu que je n'en ai pas. Et puis ce Génie ici présent n'est pas du genre à voler les âmes... Ça, c'est sans aucun doute le boulot du diable.

Dès que je viens à bout de cet énorme document, le policier me tend un stylo. Je me sens un peu nerveuse lorsqu'il approche sa main pour feuilleter le document dans l'autre sens, s'arrêtant sur une des premières pages.

— Veuillez apposer votre paraphe ici.

Et quelques pages plus loin.

— Ici également.

Il feuillette de nouvelles pages.

— Et ici. Là aussi.

Je ne devrais peut-être pas obtempérer.

Il appuie son large index sur la feuille, à l'endroit où je dois signer, à la dernière page du contrat.

— Veuillez préciser la date, celle d'aujourd'hui, et signer ici.

Oh ! et puis zut ! Mes vœux ne peuvent guère aggraver ma situation. Et si je dois mettre en pratique le **master plan** un peu déjanté d'Amy, avoir plus d'un tour – pardon, d'un vœu – dans mon sac pourrait m'être utile. Même si je n'ai aucun besoin de recourir à la magie pour faire pousser une plante. Ni pour garder un poisson en vie. **Idem** pour le chat.

C'est vrai, quoi !

Il hoche la tête tandis que j'ajoute un point sur le i de Erin et de Hollister, et une barre sur le t de mon nom de famille.

— Très bien !

Il rassemble les pages et tapote le document sur la table pour que toutes les feuilles soient bien alignées. Avant que je puisse dire quoi que ce soit, il fait tourner son poignet tatoué, et la liasse

disparaît.

Je m'exclame.

— Hé là ! Je n'ai pas droit à un exemplaire ?

Au lieu de récupérer le contrat dans sa cachette, il fixe sur moi ses yeux couleur chocolat et me dit :

— Quel est votre premier vœu, madame ?

Mon premier vœu ? Déjà ? J'essaie d'avaler ma salive, mais ma gorge est complètement sèche. Je connais cette sensation, elle se manifeste à chaque audition. Mon cœur bat plus fort et je dois me concentrer pour respirer à fond. Je sens aussi quelques picotements dans les doigts.

Des vœux. Toute la puissance d'un Génie à ma disposition. Il me vient à l'esprit toutes sortes de petits plaisirs parfaitement égoïstes, mais je m'empresse de les laisser de côté. Je ne peux pas faire preuve d'égoïsme compte tenu des énormes problèmes que connaît le monde en ce moment. Le réchauffement climatique. La destruction des habitats. La pauvreté.

C'est alors que je pense à Amy, et à Justin. Ils attendent l'un comme l'autre le retour de Derek.

Je réponds :

— La paix.

Dès que les mots sortent de ma bouche, je me sens un peu stupide. Mon vœu est un peu naïf, voire utopique. Mais franchement, avec un Génie à ma botte, pourquoi pas ? Difficile de demander moins...

Je répète :

— Je veux que la paix règne dans le monde. Je veux éradiquer la guerre partout où elle sévit.

Apparemment, ce n'est pas une bonne idée.

Teel serre ses énormes poings. Je l'imagine très bien en train de maîtriser un criminel au fond d'une ruelle. Il pousse une sorte de grognement, venu du plus profond de sa gorge. Lorsqu'il reprend la parole, on dirait que ses mots se bousculent sur du verre pilé.

— Pour réaliser ce souhait, il me faudrait cinq cent vingt et un ans, quarante sept jours, onze heures et... quarante deux minutes !

Je suis abasourdie.

— C'est si long que ça ?

Là, il explose.

— Mais qu'est-ce que vous avez, tous ? Vous croyez que nous autres, Génies, pouvons réaliser vos Vœux Extraordinaires en l'espace d'une seconde ? Guérir une maladie par-ci, faire disparaître la faim dans le monde par-là ! Quatre-vingt-dix-huit pour cent des gens veulent que je leur sorte le grand jeu ! Et tout le monde est déçu lorsque j'explique que faire des miracles prend du temps !

— D'accord, d'accord.

Je ne pense qu'à une chose : le calmer.

Mais il n'en a pas encore fini.

— On me dit d'avertir les gens, de leur parler des vœux réalisables en plus de vingt-quatre heures. D'obtenir leur consentement par écrit.

— C'est plutôt bien, non ?

— Nous autres, Génies, avons un cœur, nous aussi. Le monde nous cause bien des soucis. Nous aimerions faire en sorte que règnent ici-bas la beauté, la gentillesse, la sécurité.

— OK, ça va !

J'ai parlé plus fort que je ne l'aurais voulu. Cela étant, il fallait bien que je hausse le ton. Il râle tellement fort qu'il n'aurait jamais pu m'entendre !



— Laissez tomber ! Oubliez la paix dans le monde.

Il cesse aussitôt de se plaindre.

— Bien.

Il a retrouvé le contrôle total de sa voix, en phase avec son uniforme. Je me demande s'il ne vient pas de me jouer un tour à sa façon, pour me faire renoncer à l'idée d'un monde où les lions dormiraient près des agneaux.

Il s'exclame :

— Faisons un nouvel essai. Quel est votre premier vœu ?

— Mais je n'en sais rien !

Je suis terrifiée à l'idée de provoquer un nouveau coup de gueule, semblable à celui dont je viens d'être témoin. Naturellement, il y a un million de choses qui m'aideraient à améliorer ma vie de célibataire. Un Job de Survie sûr, un premier rôle dans la pièce de Mamet, une épilation à vie de mes sourcils. (Oui, je sais. J'ai beau être excitée comme une puce à l'idée qu'on exauce mes vœux, je reconnais que ce dernier exemple ne se situe pas tout à fait au même niveau que les autres. Mais compte tenu du temps que cette « opération épilation » peut me faire perdre sur une vie entière, ce serait autant d'heures consacrées à des choses autrement plus importantes !)

De quoi ai-je vraiment envie ? Qu'est-ce qui peut me rendre heureuse et forte ?

— Pourriez-vous me laisser un délai d'un jour ou deux ? Il me faut un peu de temps pour m'habituer à cette idée.

Ecœuré, il secoue la tête.

— Oui, vous pouvez attendre. Convoquez-moi dès que vous serez décidée.

— Vous convoquer ?

Totalement repassé en mode flic, il hoche brièvement la tête.

— Madame, si vous voulez bien prendre un instant pour examiner vos doigts...

Examiner mes... Je lève la main et l'examine à la lumière de la cuisine. Je note juste la présence d'un tatouage à peine visible sur le pouce et l'index – des flammes ondoyantes – mais qui n'est qu'une pâle copie de celui du poignet de Teel. Lorsque je fais tourner ma main, la couleur devient plus brillante et change d'aspect comme une nappe d'huile sur de l'eau.

— Comment avez-vous...

— Pressez vos doigts les uns contre les autres si vous avez besoin d'aide, madame. Et pour me convoquer, il vous suffit de prononcer mon nom.

C'est dingue. S'il n'était pas flic, et s'il ne parlait pas avec une telle assurance, jamais je ne le croirais.

Avant que j'aie le temps de protester, il lève la main à la hauteur de sa casquette pour me saluer, avec un simple « madame » en guise d'adieu.

— Mais où allez-vous ?

Suis-je censée le laisser partir ? Les Génies sont-ils autorisés à traîner dans les rues de New York ?

— Vous avez lu le contrat, madame.

Oui, enfin, si l'on peut dire. Disons plutôt que j'ai parcouru les paragraphes qui me semblaient importants.

— Je suis en droit de patrouiller entre chaque vœu.

Je fais celle qui est au courant depuis le début.

— Mais bien sûr. C'est évident.

— Madame...

Il traverse la cuisine à grandes enjambées. Une fois devant la porte d'entrée, il hoche la tête d'un air approbateur en voyant les trois verrous.

— Surtout, refermez-les bien après mon départ.

Ce que je m'empresse de faire. Après quoi, je me précipite sur le téléphone mural de la cuisine. Tout en composant le numéro d'Amy, je m'efforce de respirer longuement plusieurs fois de suite afin d'éviter l'hyperventilation. En attendant qu'elle décroche, je note des picotements sur les lèvres.

Elle répond à la troisième sonnerie. Je la sens stressée.

— Salut ! Je peux te rappeler ?

— Non !

J'entends le soupir d'exaspération qu'elle réussit presque à étouffer. Elle m'explique, la voix tendue :

— Justin et moi finissons nos brocolis. Avant son bain. Pour qu'il puisse se coucher à l'heure.

Je jette un coup d'œil sur l'horloge de la cuisinière. D'accord. Je les ai dérangés pendant le dîner, un repas manifestement à haut risque car les brocolis sont les légumes que mon neveu déteste le plus.

— Excuse-moi. Je sais que le moment est mal choisi pour appeler, mais il faut absolument que je te dise ce qui vient de m'arriver.

Elle m'ignore, et lance d'un ton sec à Justin :

— Tu dois tenir ta promesse, sinon tu ne quitteras pas cette table ! Allez, encore deux bouchées !

Un ange passe. Dire que mon destin dépend de la bouche d'un gamin de cinq ans... Si seulement je pouvais inventer un truc qui change la saveur des aliments, pour que tous les légumes aient un goût de friandise ! Combien de relations parents-enfants seraient sauvées...

J'entends Amy compter :

— Un...

Long silence, pendant lequel j'imagine le visage crispé de mon neveu souffrant le martyre.

— Deux. Allez, avale, et après tu pourras aller jouer un peu !

Amy pousse un énorme soupir et me dit :

— Désolée. Que se passe-t-il ? L'appart ressemble à une zone sinistrée ?

— Non, pas du tout. Il est parfait. Mais tu ne croiras jamais ce que j'ai trouvé dans la cuisine.

— Des cafards de la taille du Montana ?

Pourquoi être aussi négative ?

— Amy ! Je parle sérieusement.

Elle passe aussitôt en mode sœur aînée inquiète.

— Qu'y a-t-il ?

C'est déjà mieux.

— En arrivant là-bas, je suis allée voir la cuisine. Il y avait une grande boîte en carton sur le plan de travail, avec mon nom écrit dessus. Je l'ai donc ouverte, et il y avait une lampe en cuivre à l'intérieur.

— Tu veux dire, un genre de lampe de table ?

— Non !

Je prends l'objet dans le creux de mes mains, admirant avec un temps de retard ses courbes gracieuses à la lumière du plafonnier.

— Une lampe à huile. Tu sais, comme celle d'où sort le Génie d'Aladin.

Amy rétorque d'un ton sec :

— Je connais Aladin, oui.

Il faut dire que Justin adore le film de Disney... Il peut passer des heures à regarder le Génie au visage bleu.

— Alors, c'est quoi ? Un cadeau de pendaison de crémaillère ?

— C'est ce que j'ai cru. Mais lorsque j'ai sorti la lampe du carton, elle était vraiment dégoûtante. J'ai commencé à la frotter, et c'est alors qu'un...

Soudain, je suis incapable de parler. Ma gorge se resserre brusquement et les mots restent prisonniers de mes poumons. Je m'éclaircis la gorge et je fais un nouvel essai.

— Désolée. Je l'ai donc fait briller et un...

Le même phénomène se reproduit. Ce n'est pas ce qu'on appelle avoir un chat dans la gorge, c'est comme si mes cordes vocales avaient disparu. Si je suis incapable de parler, c'est parce que mon corps n'est plus capable d'émettre un son.

— Alors... ?

Amy articule « alors » d'un ton exaspéré, comme si je l'appelais avec un portable déchargé.

— Je ne t'entends plus. Ta voix disparaît.

Je regarde fixement mon téléphone : pas de doute, c'est un fixe. Mon portable est enfoui quelque part dans mon sac fourre-tout.

— Désolée...

Le fait de pouvoir sortir ce « désolée » me soulage d'un grand poids. Je procède alors avec précaution, testant chaque mot avant même d'y penser, le tout aboutissant à un résumé – formulé avec soin – de ce qui s'est passé.

— J'ai... frotté... la... lampe... et... un...

Fini, plus rien. Je ne peux pas prononcer le mot Génie. Ni brouillard ni magie.

Je ne peux pas expliquer à Amy ce qui s'est passé.

Ce policier n'a pas que des biceps ravageurs dans ses manches. J'ignore comment, mais il contrôle tout ce que je dis. Je pousse un soupir, cherchant à trouver un sujet de conversation qui puisse empêcher Amy de croire que j'ai totalement perdu la boule.

— J'ai donc nettoyé la lampe et je l'ai posée sur ma bibliothèque...

Je finis ma phrase d'une toute petite voix.

— Je pense qu'elle plaira beaucoup à Justin... Il fera semblant de se déplacer sur un tapis volant, comme dans le film.

Amy semble décontenancée.

— Et c'est pour ça que tu m'appelles ?

— Euh, oui.

Il faut absolument que je dise autre chose !

— Vous me manquez, tous les deux. Merci de m'avoir invitée à la maison pendant deux jours.

— Tu peux revenir quand tu veux. Mais à une condition : c'est toi qui appelleras la patrouille des brocolis et qui t'occuperas de Justin avant de le mettre au lit.

Soulagée de voir qu'elle a gobé mon baratin, je lui dis :

— Je te propose un marché : donne-lui son bain, et je te rappelle demain.

Bon, j'avoue que je suis dépassée. Pourquoi ne puis-je parler à Amy de ces lumières de pierres précieuses, de ces paillettes qui sont sorties de la lampe ? Ni de ce Génie apparu dans la peau d'un flic ni de mes vœux ? Je tends la main devant moi pour scruter les flammes à peine visibles tatouées sur le bout de mes doigts. Quels autres pouvoirs Teel possède-t-il pour exercer une telle emprise sur moi ?

Avant même de pouvoir envisager sérieusement de le reconvoquer dans la cuisine, je sens mon

estomac protester. Bruyamment. Subitement, j'ai une faim de loup. J'ai pris vite fait un bol de céréales chez Amy, ce matin, et une barre de céréales en guise de déjeuner sur le chemin du Mercer pour prendre mon service.

Je jette un rapide coup d'œil dans le garde-manger, le frigo et le congélateur : Becca a fait du bon boulot. Elle a vidé sa cuisine pour moi. Il ne reste rien, pas même les boîtes de sauce au soja et de moutarde chinoise qui remplissent au bas mot un tiroir entier dans tous les appartements de Manhattan.

Bon. Je ne suis pas non plus au beau milieu du désert de Gobi ! Le moment est venu de prendre mes repères dans mon nouveau quartier.

Après un instant d'hésitation, je range la lampe dans sa boîte et je planque le tout dans le placard de ma chambre. A présent, j'ai tellement faim que j'en ai les jambes flageolantes. J'attrape mon manteau et mes clés, j'enfile mon sac fourre-tout sur mon épaule et je me dirige d'un pas rapide vers l'ascenseur.

Debout sur le trottoir au pied de l'immeuble, je joue mentalement à pile ou face. Face. Je tourne à gauche.

A mi-chemin du coin de la rue, je suis assaillie par une bonne odeur de pain chaud. Je suis aussitôt propulsée dans mes souvenirs d'enfance, et plus précisément une sortie de classe éducative : la visite de l'unité de fabrication du pain de Mme Harton. J'ai presque encore dans la bouche le goût des gros morceaux de pain tout chauds tartinés de beurre que l'on faisait déguster aux élèves du cours élémentaire.

J'en ai l'eau à la bouche. Je regarde autour de moi pour essayer de trouver la source de ce fabuleux arôme. Une minuscule allée me conduit entre deux immeubles. J'avise une pancarte écrite avec soin et clouée au mur sur laquelle on peut lire : « Un Jardin dans la ville ». Une flèche indique qu'il faut descendre l'allée.

Ce que je m'empresse de faire, telle une possédée. Les murs couverts de lierre me conduisent vers une étonnante petite cour. Quatre tables en métal se fondent dans la pénombre, sur lesquelles on devine le reflet de la flamme joyeuse qui vacille près d'une porte de bois peinte en vert. Ce coin repas est idéal pour fuir l'effervescence de la ville. C'est comme si je venais de faire irruption dans un conte de fées. Je m'attends presque à voir des Hobbits fouler à tout moment les dalles de pierre en riant à la pensée de déguster un bon petit plat de champignons pour le dîner.

Après tout, dans un monde de Génies aux allures de policier et venus de nulle part pour exaucer des vœux, tout est possible, non ?

— Il fait encore un peu frisquet pour manger dehors, vous ne croyez pas ?

Je sursaute, retenant un cri. Je n'avais pas vu l'homme qui se tient dans l'ombre près de la porte. Lorsqu'il fait un pas en avant, je comprends pourquoi je l'ai manqué. Il est vêtu de noir des pieds à la tête, avec une blouse de travail à manches longues fourrée dans son jean râpé. Un tablier noir fait le tour de sa taille, et les longues cordelettes croisées dans son dos se terminent par un nœud lâche. Les cheveux ondulés et indisciplinés de l'homme sont aussi noirs que l'ombre qui le dissimulait, défiant visiblement toute intervention d'un coiffeur. On dirait qu'il a oublié de se raser depuis plusieurs jours.

Il tient à la main un grand mug en grès. De la vapeur s'en échappe, et je sens une odeur de bergamote. Du thé Earl Grey.

Il hausse les épaules d'un air désarmant.

— Désolé ! Je ne voulais pas vous faire peur.

Je réponds machinalement :

— Non, pas du tout.

Je me donnerais volontiers un coup de pied pour mentir aussi mal.

— J'étais juste...

Il attend poliment, mais comme je suis incapable de trouver une histoire qui tienne debout, il fait un geste du menton vers la porte verte.

— Vous souhaitez dîner ?

C'est l'odeur de pain chaud qui m'incite à accepter. L'homme tourne le bouton de porte en fer forgé et m'invite d'un geste à le précéder.

Le restaurant est minuscule. Un critique indulgent le qualifierait d'« intime »... Les tables – pour quatre personnes – sont dispersées sur le plancher lessivé. Il y en a une demi-douzaine. Chacune est recouverte d'un carré de papier brun, comme celui qu'utilisent les bouchers. Devant chaque chaise, des assiettes dépareillées sont flanquées de couverts mis n'importe comment. La pièce entière pourrait donner l'impression qu'on se retrouve dans l'arrière-boutique d'un magasin Goodwill, sans la simplicité et la bonne humeur qui émanent de l'ensemble.

Une impression confirmée par la présence de quatre groupes de dîneurs, qui bavardent tous gaiement. Un homme seul est assis à la table la plus proche de la cuisine, avec pour tout compagnon un sac à dos.

Le patron attend patiemment que je reporte mon attention sur lui.

Puis il me demande :

— C'est pour une personne ?

Je confirme. Il se glisse vers la seule table libre, en face de la grande cheminée de pierre. J'examine rapidement la pièce : le seul décor qu'on puisse voir ici, ce sont des gravures encadrées d'une grande sobriété... des dessins au trait d'architecte représentant des bâtiments qui n'ont peut-être jamais existé. Ces œuvres, d'une certaine façon, rendent les murs plus réels.

Réels. Je frissonne, m'interdisant délibérément de penser aux flammes tatouées sur le bout de mes doigts et aux marques que mon Génie portait à son poignet.

A quoi bon me creuser la cervelle pour trouver quels vœux sont réalisables ou pas ? Je vais dîner. Prendre un repas normal, dans un restaurant normal. Comme une personne normale.

L'homme est suspendu à mes lèvres, guettant ma réponse tandis que je détache mon regard de cette pièce où l'on se sent si bien.

— Oui, pour une personne.

Il sourit.

— Nous n'avons pas de menu écrit. Je cuisine selon mes envies, en fonction des produits de la saison. Ce soir, nous avons en entrée un velouté d'asperges ou une salade de betterave jaune. Puis un excellent pain de viande, ou un poulet rôti. Avec un gratin de macaronis.

Tout cela m'a l'air délicieux. De bons petits plats dont je mourais d'envie sans même m'en rendre compte. Mais je suis un peu sur mes gardes, car je me rends compte que je n'ai aucune idée des prix.

Cela étant, il est un peu tard pour reculer. Pas avec le chef en personne planté devant moi comme un ninja vigilant, attendant que je me décide. Au pis, je paierai mon dîner avec une de mes cartes de crédit, et dès que je rentrerai chez moi, je m'empresserai de faire une croix dessus, du moins jusqu'à ce que je trouve un nouveau Job de Survie. Bof, qui ne risque rien n'a rien...

— Je prendrai une salade et un gratin de macaronis.

Il hoche la tête comme si j'avais fait le choix auquel il s'attendait.

— Je vous apporte de l'eau et un peu de pain. Je viens de le sortir du four. Vous prendrez du

vin ? J'ai un vin rouge qui s'accorde à merveille avec les macaronis en gratin.

Au point où j'en suis, autant aller jusqu'au bout !

— C'est une très bonne idée.

La comédienne que je suis lui jette son plus beau sourire. Je tiens la pose jusqu'à ce qu'il disparaisse dans les cuisines.

Je regarde de nouveau autour de moi. Les gens portent tous des tenues décontractées. C'est plutôt bon signe... S'ils arboraient costumes et robes de soie, je serais mal partie, c'est sûr ! Le mec au sac à dos porte même un sweat-shirt à capuche sur un jean déchiré.

Comme je suis ostensiblement seule, je fouille dans mon fourre-tout pour trouver quelque chose à lire. Il y a le ticket de bus de New Brunswick, celui que j'ai acheté ce matin, et un ticket de caisse d'un Starbucks où j'ai fait un saut, il y a quelques jours. Pas grand-chose d'autre, hélas.

— Et voilà !

Je sursaute en levant les yeux tandis que mon bienfaiteur tout de noir vêtu pose une corbeille de pain sur la table. La divine odeur qui m'a attirée au départ jusqu'à cette cour s'échappe en volutes de la serviette en vichy bleu.

Le chef ajoute :

— J'ai pensé que ça vous plairait...

Il sort une pile de magazines de la grande poche de son tablier, son autre main jonglant sans difficulté avec un verre à pied et une énorme bouteille de vin. Il m'en verse une gorgée et s'exclame :

— N'hésitez pas à vous resservir.

Avant que je puisse faire un quelconque commentaire sur le côté peu conventionnel du service, le mec au sac-à-dos s'approche de nous en traînant des pieds, se frayant avec précaution un chemin entre les tables.

Il lance :

— Merci, Timothy.

L'homme en noir – **alias** Timothy – se tourne vers son client sur le départ et lui tend la main, telle une panthère faisant patte de velours.

— Bonne nuit, Peter. Essaie de ne pas prendre froid dehors.

— Merci.

Je souris au client, mais il se dépêche de sortir sans même croiser mon regard.

Timothy se retourne vers moi.

— Votre salade sera prête dans une minute ou deux.

Il fait un geste vers les revues.

— Ça vous aidera à patienter.

Je jette un coup d'œil sur la pile. Il y a là la dernière édition du **New Yorker**, le **Gourmet** du mois et un magazine spécialisé dans la décoration de la maison, **Circle**, dont je n'ai jamais entendu parler.

— Merci.

Je suis sincèrement touchée par cette gentille attention.

Il disparaît dans la cuisine, et je commence par m'attaquer au **New Yorker**. Il y a juste assez de lumière pour lire sans s'abîmer les yeux. Je feuillette les critiques des pièces de Broadway. Rêveuse, je me dis qu'un jour... Voilà, c'est le vœu que je dois faire à Teel... un premier rôle pour démarrer dans le métier. Quelque chose qui me convienne mieux que la pièce de Mamet. Puisque la paix dans le monde ne dépend pas de moi...

Je tends la main vers la corbeille que Timothy vient de m'apporter et j'en extrais une épaisse tranche de pain. La texture est épaisse et riche en bouche. Je suis sûre que si j'étais prête à y passer le temps qu'il faut, je pourrais dénombrer au moins douze sortes de céréales. Je plonge mon couteau dans le petit pot d'étain rempli de beurre chaud. J'engloutis une tranche entière, puis une deuxième, mais en me forçant cette fois à un peu plus de modération. Impossible de me rappeler quand j'ai mangé du pain fait maison pour la dernière fois. En tout cas, ni Sam ni moi n'en avons fabriqué, ça, c'est sûr.

Sam. Le simple fait de penser à lui me met hors de moi. Il n'a pas jugé bon de me rappeler, et n'a aucune excuse.

Les mâchoires serrées, je tends la main vers la larme de vin que m'a versée Timothy. Dès que je le goûte, il s'épanouit au contact de mes papilles, corsé et capiteux. C'est comme si on m'avait transportée en Toscane à mon insu. Je remplis mon verre et je hausse les épaules. Si ma carte de crédit doit souffrir et sortir meurtrie de cette soirée, autant profiter du combat !

Comme pour me remercier de ce consentement de ma part, Timothy émerge de la cuisine avec mon hors-d'œuvre. La salade de betterave dessine sur l'assiette un cercle parfait. Elle est relevée d'une vinaigrette parfumée au citron et surmontée de copeaux délicats d'échalotes frites. Il me souhaite « bon appétit » avant d'aller débarrasser les assiettes d'une autre table.

Dès la première bouchée, je n'ai qu'une envie : me ruer sur le reste. Tout en mâchant, je me dis qu'il me faut poursuivre le chemin qui mène à mon nouveau moi. Je dois absolument décrocher un premier rôle pour vivre la vie que je veux à New York. Seule. Sans petit ami avocat pour me tirer d'affaire lorsque les fins de mois seront difficiles.

Timothy interrompt ma sombre méditation en me servant le plat principal qui grésille encore après son passage dans le four. Le fromage de chèvre joue un rôle prépondérant dans le gratin de macaronis, prenant le pas sur le cheddar et quelque chose de moelleux... peut-être du provolone ? La chapelure croustillante étalée sur le dessus avec une noix de beurre rend ce plat absolument exquis, et je dois lutter contre mon envie de lécher les bords du ramequin.

A chaque bouchée pourtant, je m'efforce de faire le tri des différentes options qui se présentent à moi pour ma carrière de comédienne. Il est temps de chercher une nouvelle audition qui me permette de présenter autre chose qu'une simple ligne de mon monologue. Les auditions sont affichées chaque jour chez Equity, le syndicat des acteurs. Demain, je m'inscrirai pour le spectacle qui me semble le plus prometteur. Il faudra aussi que je prenne le temps de surfer sur le site ShowTalk, pour glaner les infos les plus pertinentes. Et si je n'ai vraiment plus d'autre option, je ferai l'investissement d'un de mes vœux pour décrocher une audition et avoir la garantie d'obtenir le rôle dont je rêve.

Problème résolu. Du moins pour le reste de la soirée.

Je me laisse aller contre le dossier de ma chaise afin de mieux appréhender ce qui m'entoure. Pendant que je mangeais, une femme a franchi la porte d'entrée d'un pas traînant, chargée de trois gigantesques sacs. Timothy l'aide à stocker ses affaires dans un coin de la salle, puis la place à la table précédemment occupée par le mec au sac à dos. Il ne prend pas sa commande, se contentant de lui apporter de quoi manger : une soupe et une salade avec un bon plat de macaronis au fromage, plus un quart de poulet rôti encore brûlant.

A l'instant précis où je me dis que je suis incapable d'avaler une bouchée supplémentaire, Timothy cesse d'aller et venir à travers la salle pour faire une pause à ma table.

— Ce soir, j'ai un magnifique buckle à la fraise et à la rhubarbe et une génoise au chocolat, avec une crème au beurre à la noisette.

Je commence par décliner son offre. Puis je me dis que c'est peut-être la dernière occasion que j'ai de me payer un restaurant avant longtemps.

— Je prendrai le **buckle**.

— Vous allez adorer !

Il a raison. Des fraises fondantes et des morceaux de rhubarbe acidulée sont disposées au sommet d'un gâteau au beurre et le tout est recouvert d'une couche de caramel. Si seulement je pouvais emporter chez moi un plein panier de ce truc pour le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner de demain ! C'est à contrecœur que je finis par poser ma cuillère.

Bon. L'heure est maintenant venue d'affronter la douloureuse. Trop repue pour avoir vraiment peur, je referme le **New Yorker** et j'attends que Timothy m'apporte la mauvaise nouvelle...

Mais il commence par débarrasser la table. Il rapporte de la cuisine une minuscule friandise, un feuilleté blanc à la menthe. Ça ressemble à l'intérieur d'un **york peppermint patty**, mais avec juste un quartier de lune de ganache au chocolat noir sur le dessus. A ma grande surprise, Timothy coince la chaise le plus proche avec son pied et la fait glisser près de moi, puis il s'assied avec grâce et souplesse. Il sort un crayon de l'énorme poche de son tablier et se met à écrire sur la nappe en papier.

— Voyons voir : une salade de betterave, un gratin de macaronis, un **buckle** et le vin.

Il lève la bouteille et l'incline un peu, pour évaluer le niveau du liquide à la lumière du feu de bois.

— Ça doit faire un verre.

Un grand verre, alors. Je dirais même un très grand verre.

Il fait le calcul à toute vitesse, soulignant de deux traits le résultat de l'addition, d'une main ferme.

— Et voilà !

Je proteste.

— Vous avez dû vous tromper.

Il fronce les sourcils et commence à vérifier ses comptes. Je précise ma pensée.

— Ce n'est pas assez.

Il éclate de rire, un rire qui jaillit du plus profond de sa poitrine, comme un ronronnement.

— Vous n'êtes pas au **Rainbow Room**, ici !

Je sors mon portefeuille en souriant.

— Ah ! ça, non !

Je peux sans problème le payer en liquide, et il me restera encore de quoi me sustenter pendant le reste de la semaine sans aucun souci. Je pose les billets sur la table, plus trente pour cent de pourboire.

J'en reviens à la mission que je me suis fixée, à savoir réorganiser ma vie. Point numéro deux : trouver un nouveau Job de Survie. Je respire un grand coup et je dis à Timothy :

— J'ai une question à vous poser.

Mais, avant que je puisse développer, la femme aux trois sacs – qui mourait de faim – s'approche de notre table.

— Monsieur Timothy, puis-je utiliser les toilettes avant de partir ?

Ça me semble plutôt bizarre. Mais le patron n'a pas l'air perturbé du tout.

— Bien sûr, Lena.

Tandis qu'elle se dirige vers l'arrière du restaurant, les épaules voûtées, je perds ma belle



assurance. Difficile de demander un boulot à ce mec alors que je suis assise à cette table en tant que cliente. Lorsque Timothy pose de nouveau son regard sur moi, je lui dis :

— Je vous en prie, allez-y ! Je ne veux pas vous empêcher de faire votre travail. Allez récupérer votre argent !

Pendant une brève seconde, il hausse les sourcils.

— En fait, Lena est mon invitée.

Sans le vouloir, je lance un œil sur les grands sacs empilés dans un coin. Je comprends alors la situation avec un temps de retard. Lena est une SDF, comme le mec au sac à dos, d'ailleurs. Timothy gère une sorte de soupe populaire de luxe, du moins pour ce qui concerne la table près des cuisines.

Ça, alors ! Travailler dans un endroit pareil, ça doit être quelque chose ! Faire à la fois des bons petits plats et des bonnes actions... Je m'efforce de croiser le regard insondable de Timothy. Je suis surprise de ce que je lis au fond de ces yeux couleur d'ambre : calme et gravité. Ils semblent appartenir à un homme plus âgé que l'homme à la barbe négligée assis à mes côtés. Le Timothy fait de chair et de sang ne doit pas dépasser les trente ans.

— Vous n'embauchez pas ? J'ai travaillé un certain temps chez un traiteur.

Il s'étire en soupirant.

— J'ai bien peur que non. J'ai ce qu'il me faut.

La déception gâche le souvenir du vin que je viens de déguster. Bien sûr, qu'il n'a pas de boulot ! Pas pour moi. Qui serait assez fou pour me confier des clients et me laisser préparer une cuisine de gourmets ? C'est comme si SOS Traiteurs avait gravé son nom au fer rouge sur mon front.

Je m'en veux aussitôt d'avoir eu cette pensée négative. Oui, je suis capable de faire autre chose. Je prends ma vie en main, et j'avance. J'assume. La devise de la nouvelle Erin Hollister, c'est : voir plus grand, vivre mieux et donner rendez-vous au succès. C'est ça, mon **master plan**. J'ai même le lys de la paix dans mon appart pour le prouver.

Ignorant apparemment tout de mon discours de motivation intérieur, Timothy me dit :

— Laissez-moi vos coordonnées. Je me souviendrai de vous si j'ai besoin de quelqu'un.

C'est tout juste si je ne refuse pas. Si je ne lui dis pas que j'ai eu tort de lui demander du boulot. Si je ne lui explique pas que je n'ai aucune envie de servir à table. Que je veux être comédienne, catapulter ma carrière professionnelle dans la stratosphère...

Mais Timothy se fiche bien de tout ça. Ce n'est qu'un patron de restaurant, même s'il vient de me servir le meilleur repas que j'aie jamais pris à New York. Je n'ai aucune raison de l'insulter au prétexte que ma vie privée est un vrai fiasco.

Je prends le crayon qu'il me tend et j'arrache un coin de nappe pour noter avec le plus grand soin mon nom et mon numéro de portable. Lorsque je connaîtrai mon heure de gloire, si jamais il m'appelle, je pourrai toujours décliner l'offre.

Il jette un coup d'œil sur mes notes avant de fourrer le bout de papier dans son tablier. Puis il dit, l'air grave :

— Merci, Erin.

Il insiste un peu sur mon prénom, sans doute pour bien le garder à la mémoire.

Je me sens aussitôt réagir. Je me penche un peu plus vers lui en baissant la tête, avec un soupçon de séduction. Mes mains frémissent, et j'ai la sensation que mes doigts voudraient bien se poser sur sa manche.

Quelque chose en moi me pousse à m'arrêter. Cette façon de faire était celle l'ancienne Erin, celle qui n'avait pas la moindre idée de la façon de s'y prendre pour être forte, indépendante et réussir sans l'aide de personne. L'Erin sans **master plan**.

Renonçant au flirt, je lui tends la main dans le plus pur style femme d'affaires.

— Non, Timothy. C'est moi qui vous remercie.

Je m'intime l'ordre de me lever, de marcher vers la porte, de me précipiter dans la cour, puis dans la ruelle pour regagner mon appartement. Me voici de retour dans la nouvelle vie que je suis en train de me construire. Seule.

## 4

Debout dans le couloir devant la salle d'audition, je me force à faire quelques exercices de respiration. J'ai dans la main le texte de l'audition, le passage du scénario qu'ils veulent m'entendre lire à haute voix. Ces précieuses pages m'ont été confiées très exactement vingt minutes avant le créneau horaire qui m'est imparti. Pas une seconde de plus, pas une seconde de moins. Dans ce genre d'audition, chaque détail compte pour éviter les injustices.

Je parcours une nouvelle fois le texte. Depuis mercredi matin, je suis sur un petit nuage. J'ai respecté la promesse que je m'étais faite et mon vœu du Jardin dans la ville. En bonne apprentie comédienne qui se respecte, je me suis informée sur les auditions à venir, et lorsque je suis tombée sur le mot « ménagerie », j'ai eu une sacrée décharge d'adrénaline. Le descriptif me correspond si bien que je ne pouvais pas rater cette occasion.

« Nous recherchons :

Important : tous les chanteurs doivent avoir également des qualités de comédien pour être capables de se produire dans une comédie musicale contemporaine.

LAURA : dix-huit ans. Femme timide et sensible, bien trop perdue dans son monde imaginaire pour pouvoir intégrer une école de commerce.

Alors que Laura est un peu faible dans les scènes parlées, c'est une danseuse exceptionnelle et pleine d'énergie dans les numéros musicaux.

IL NOUS FAUT IMPÉRATIVEMENT UNE SOLIDE CHANTEUSE. »

D'accord. J'ai vingt-cinq ans, pas dix-huit. Mais je peux faire illusion. J'ai d'ailleurs joué le rôle de Laura dans une production de *La Ménagerie de verre* à l'université, et j'ai été encensée par les critiques (enfin, par la critique du *Daily Wildcat*. Mais un bon papier, c'est toujours ça !). J'ai compris par quelles épreuves Laura Wingfield passe, tous les obstacles qu'elle doit affronter. Je connais ses souffrances, et les œillères qui l'empêchent de voir que tous les gens ont peur en abordant le monde réel, en vivant leur vie comme ils l'entendent. J'ai appris à montrer sur scène toute sa vulnérabilité. Des spectateurs ont même pleuré lorsque la Laura que j'incarnais s'est révélée incapable de laisser derrière elle les ruines d'une vie gâchée pour aller de l'avant, et affronter la vie hors du foyer protecteur d'une mère despotique.

Je n'aurais pas dû être surprise qu'Amy me taquine le soir de la première. Elle m'a dit qu'il était évident que je pouvais me glisser facilement dans la peau de Laura. Laura fantasme sur les hommes – les fameux Galants – comme moi avec tous mes petits amis. Je me rappelle qu'à l'époque je n'étais pas d'accord. Je lui ai fait remarquer que moi, j'avais des rendez-vous... ce que Laura n'a jamais réussi à obtenir dans la pièce. Amy s'est contentée de me sortir son sourire de sœur aînée qui

sait tout assorti d'un « mmm-mouais » dubitatif.

Ah, ce bon vieil amour entre sœurs... toujours aux petits soins, toujours là pour vous soutenir.

Je me fichais de ce que ma sœur pensait. J'estimais que mon interprétation de Laura Wingfield donnait une vision plus fouillée d'un classique de la littérature.

C'est pourquoi, lorsque j'ai vu l'affiche présentant la version « comédie musicale » de la pièce de Tennessee Williams, j'ai sauté de joie. Et mon excitation n'a fait que croître lorsque j'ai lu les commentaires des internautes sur ShowTalk. Tous les gens du coin parlaient de ce spectacle. Le metteur en scène était, disait-on, quelqu'un de fantastique, et les producteurs étaient prêts à investir beaucoup d'argent. J'étais aux anges ! On sait qu'à New York les comédies musicales rapportent gros, et je me suis dit que toute ma carrière pouvait décoller avec ce seul rôle. J'étais parfaite pour le rôle principal.

A l'exception d'un détail : je n'étais pas une danseuse exceptionnelle.

Et c'était beaucoup dire que de voir en moi une solide chanteuse.

Mais tout cela n'a pas d'importance. Ce qui fait une bonne audition, c'est à cinquante pour cent la façon de se présenter, d'avoir le look du rôle et de prouver qu'on est certaine d'être celle que le responsable du casting attendait. Et puis je passe d'abord l'audition pour le côté « comédienne » du rôle, sans avoir à me soucier de mes qualités de chanteuse et de danseuse. Mon jeu d'actrice est ma carte maîtresse... c'est un registre dans lequel je me sens bien. Enfin, à condition de me sentir à cent pour cent à l'aise avec les pages du texte que je suis en train d'étudier. Il ne me reste que dix précieuses minutes pour maîtriser les mots, voir en quoi le créateur de la comédie musicale a modifié la langue de ce grand classique qu'est la pièce de Williams.

Dix minutes. C'est pour ça que j'hésite à répondre lorsque mon portable se met à vibrer dans ma poche. Mais difficile de résister aux bonnes vieilles habitudes. Je quitte à peine mon texte des yeux pour vérifier l'identité de mon correspondant.

Sam.

Je peux très bien laisser mon répondeur enregistrer l'appel. C'est ce que je dois faire. J'ai laissé mon message à Sam il y a très exactement cinq jours pour lui dire que l'alerte grossesse était terminée. Cinq jours ! Et il n'a pas trouvé d'autres occasions de me rappeler ?

Mais si je l'ignore, qu'est-ce que ça prouvera ? J'ai déjà abandonné le côté donneuse de leçons en lui faisant savoir que je lui rendais sa liberté. Autant l'écraser de ma supériorité. Je lui réponds, avec un soupir d'exaspération :

— Je ne peux pas te parler maintenant.

— Erin !

— Je passe une audition. Je ne peux pas parler.

— Très bien.

A en juger le ton de sa voix, il a l'air plutôt déconfit.

Il ajoute :

— Viens ce soir. Je serai à la maison après 20 heures.

A la maison... La maison de grès de Sam n'est plus la mienne. Sans compter que Sam n'a en aucune façon le droit de me dicter mon emploi du temps.

Je réponds avec véhémence :

— Non. Je n'ai aucune envie de discuter chez toi.

L'époque où je me laissais marcher sur les pieds par les mecs est révolue. Amy serait fière de moi. Sam hésite avant de répondre, au point que je le soupçonne d'appeler juste pour la bagatelle. A-t-il l'intention d'avoir une vraie discussion avec moi, ou simplement d'arranger les choses ? Si ça se

trouve, il est tellement persuadé de sa supériorité qu'il me voit déjà replonger dans son lit grand format pour faire des galipettes en souvenir du bon vieux temps...

Mais mon petit côté femme indépendante resurgit (je dois dire que je m'y habitue très bien). Je mets donc fin au suspense sans attendre la réponse de Sam.

— Si tu as vraiment l'intention de discuter, autant se donner rendez-vous dans un restaurant. Quelque part dans le Village. C'est là que je vis, maintenant.

— Le Village ?

Il n'en croit pas ses oreilles, c'est évident. La conversation ne se passe pas comme il le souhaitait.

Bien que je n'aie pas eu beaucoup de temps à moi pour explorer mon nouveau quartier, je le connais assez pour pousser mon avantage un peu plus loin.

— Je connais un resto qui s'appelle le Jardin dans la ville. On peut se retrouver là-bas à 20 heures.

Je lui donne l'adresse. Il tente de négocier, faisant appel à toutes les ficelles du métier d'avocat en matière de manipulation, mais je clos l'entretien d'un ton sec.

— Sam, je dois y aller. A ce soir.

Et je raccroche avant qu'il puisse ajouter quoi que ce soit.

Mes doigts serrent le tissu qui couvre mon ventre, un geste purement inconscient. J'ai choisi de porter aujourd'hui un twin-set rose pâle qui correspond bien, je pense, à la fragilité désuète de Laura. Une sorte de cocon douillet, mais qui trahit la moindre rondeur. Si j'avais été enceinte, jamais je n'aurais pu le cacher, avec ça ! Je tente de reporter mon attention sur mes pages de texte, mais je ne parviens pas à me concentrer sur le scénario.

Et zut ! Pourquoi Sam m'a-t-il appelée là, maintenant ? Il aurait pu choisir son moment pour se sentir coupable... ou être en manque de câlins, allez savoir. Hier, par exemple, ou dans trois heures ! Pourquoi faut-il qu'il gâche cette audition, la piste la plus intéressante que j'aie trouvée depuis mon arrivée à New York ?

J'aurais quand même dû être plus aimable, ne pas lui raccrocher au nez. Ça ne m'était encore jamais arrivé avec un mec.

Et pourquoi en faire tout un plat quand il m'a proposé de passer chez lui ? De toute façon, il sera épuisé après sa journée de travail. J'aurais dû lui laisser le choix du restaurant. J'hésite, puis je prends mon portable pour le rappeler et lui dire que je suis d'accord pour passer, comme il me l'a demandé, dans cette maison où j'ai vécu pendant dix mois entiers.

— Hollister !

Le type du couloir aboie mon nom. Je m'empresse de chasser Sam de mes pensées, lui et le désastre que j'ai perpétré dans notre relation de couple. Puis je me force à plaquer un sourire guilleret sur mon visage. J'ai coiffé mes cheveux en queue-de-cheval pour avoir l'air le plus jeune possible. Mes doigts ont une envie folle de triturer quelques mèches pour chasser mon stress. Mais je résiste, préférant les croiser en murmurant mon incantation habituelle : « Faites que, cette fois, ça marche ».

Et je pénètre dans la salle d'audition.

Je me présente aux trois personnes qui tiennent mon avenir professionnel entre leurs mains, et je lis les pages choisies. Le directeur de casting se propose de lire les quelques lignes du rôle du Galant.

Mais la plus grande partie de la pièce étant un monologue, c'est une chance qui m'est offerte de faire revivre l'angoisse de Laura face à son amour perdu.

Alors je me lance.

Je regarde tour à tour le directeur de casting, le directeur artistique et le troisième type de l'équipe.

Pendant tout le temps que je reste là, debout devant eux, je n'arrête pas de penser : **Il faut que je me concentre.** Que tout en moi soit exclusivement axé sur cet instant. Pas question de penser à Sam, au passé. C'est la promesse que je me suis faite. Il faut que je me concentre. Mon esprit n'arrête pas de tourner en rond, de courir après lui-même tel un chaton jouant avec sa queue. J'essaie d'exploiter la confusion de mes émotions, de l'intégrer dans ma lecture, de faire en sorte que les sentiments mêlés que j'éprouve pour Sam et les autres composantes de mon triste passé nourrissent le rêve de Laura et son attitude vis-à-vis de son soupirant.

Mais j'ignore si ma prestation est géniale ou si je ne suis que la femme la plus pitoyable du monde.

Dès que j'ai terminé, le directeur de casting me remercie. Puis il ajoute cette phrase incroyable :

— Pouvez-vous revenir cet après-midi pour l'audition des chœurs ?

— Oui.

Je surfe sur la crête d'une soudaine vague d'adrénaline. Derrière ce simple « oui », j'ai mis en œuvre toutes les astuces de comédienne que je connais, essayant de donner l'impression que, quoi que je fasse, je franchis toujours le premier barrage. En quittant la salle, je réussis à refréner mon enthousiasme mais, une fois la porte refermée, c'est plus fort que moi, je saute en l'air en émettant une sorte de jappement.

Ils ont aimé ! Suffisamment en tout cas pour me faire revenir passer une audition de chant. Pour me donner une chance de jouer Laura comme je ne l'ai encore jamais jouée, avec plus de conviction encore qu'à l'université. Malgré Sam, qui a fait diversion, et malgré mes doutes, je leur plais.

Quatre heures plus tard, pourtant, mon enthousiasme se mue en panique totale. L'angoisse à l'état pur.

Je reprends le chemin de la salle d'audition pour midi, sachant très bien que je devrai attendre un bon moment. Mais je n'ai pas voulu courir le risque de me faire piéger par un cortège, ou un vide-grenier, voire une bande de loubards traînant dans les rues, et qui m'auraient fait rater mon créneau horaire de l'après-midi.

Mon souci de ponctualité, qui confine à la paranoïa, me fait presque perdre la raison. J'attends dans le couloir, devant la porte, écoutant la prestation des candidats hommes. Le candidat a seize mesures de musique... et une minute pour prouver qu'il est le parfait ténor, le parfait baryton, le Tom Wingfield ou le Galant idéal. A plusieurs reprises, je dois courir me réfugier à un autre étage pour ne plus entendre ces voix trop parfaites.

Ce n'était déjà pas drôle avec les hommes, mais voici que les Amanda commencent à chanter – des voix puissantes de contraltos qui poussent la chansonnette comme si elles voulaient se faire entendre depuis la Statue de la liberté jusqu'au centre-ville.

Je sais bien que je ne me présente pas pour le personnage d'Amanda. Et que je ne suis pas en concurrence avec ces femmes. Mais quand même...

C'est alors qu'arrive la première Laura. Sa voix est chaude et claire, si puissante que la porte qui donne accès à la salle n'affaiblit pas le son qui me parvient. Cette fille est géniale. Plus question d'entrer dans la salle après ce que je viens d'entendre. Il n'y a aucune comparaison possible entre elle et moi. Même la prière ne me serait pas d'un grand secours.

Je suis au bord de la nausée. Il reste un quart d'heure avant qu'on m'appelle... un quart d'heure à écouter des concurrentes autrement meilleures que moi. Je tourne les talons et fonce aux toilettes.

Je me passe de l'eau fraîche sur les poignets, et je m'oblige à faire une douzaine de respirations abdominales pour me calmer. En m'essuyant les mains, je me regarde dans la glace couverte de chiures de mouches. Contrairement à mon habitude, je cherche mon collier et je tire un peu sur mes perles. Pourquoi avoir choisi de m'habiller en rose ? Mes cheveux blonds et la couleur rose soulignent la pâleur de mon visage et ma mine de papier mâché. Quelle bêtise ! J'aurais dû me présenter devant le jury « théâtre » sous mon meilleur jour. Je tire encore sur les perles, comme si je pouvais changer la couleur de mes vêtements.

Au moment où je me force à éloigner ma main de mon cou, voilà que les perles se mettent à briller sous la lumière fluo du plafonnier. Des vaguelettes dorées à peine visibles jettent une faible lueur sur ma peau, comme pour me rappeler discrètement la promesse de Teel. J'ai droit à quatre vœux... Ce rôle taillé sur mesure de Laura Wingfield dans une comédie musicale vaut bien un vœu, non ? C'est tout mon avenir professionnel qui se joue.

Je jette un coup d'œil autour de moi pour m'assurer qu'aucun des box des toilettes n'est occupé, puis je serre très fort mon pouce contre mon index en invoquant le nom de Teel.

Aussitôt, un épais brouillard se forme entre les lavabos et les box. Des lueurs aux tons chatoyants de pierres précieuses sont réfléchies par les miroirs, les robinets, les portes métalliques. J'ai le souffle coupé devant l'étonnante beauté de ces volutes tourbillonnantes. Je cligne des yeux. Lorsque je les rouvre, une femme est debout face à moi.

Une femme. Pas le flic que j'attendais.

Je ne peux détacher mon regard de cette femme. Ses cheveux sont coiffés en queue-de-cheval ridiculement haute, comme une copie de ma propre coiffure derrière le prisme déformant d'une bouteille. Elle a les yeux verts, mais si j'en crois leur couleur criarde, il est évident qu'elle porte des lentilles de contact. Elle arbore un pull rouge si moulant que je me demande si elle peut respirer normalement. Sa jupe plissée lui arrive largement au-dessus du genou, et je suis prête à parier mon dernier salaire de SOS Traiteurs qu'elle porte un string. Un E géant s'étale sur sa poitrine, et ses mains sont cachées derrière deux pompons rouge et blanc. Avec son look de pom-pom girl, on la croirait tout droit sortie du rêve d'un ado obsédé par le sexe. Le sexe vu par le manoir de Playboy.

J'en reste bouche bée. C'est tout juste si j'aperçois la lueur des flammes tatouées autour de son poignet droit.

Consciente de la regarder un peu trop fixement, je bredouille :

— Excusez-moi. Euh... êtes-vous un Génie ?

D'accord, c'est une question idiote, compte tenu de l'apparition soudaine de cette femme devant moi. Mais, franchement, qu'auriez-vous fait à ma place pour entamer la conversation avec une créature magique inconnue ?

— Salut ! dit-elle tout en se regardant dans la glace, sourcils froncés. Elle fait passer son pompon droit dans sa main gauche et, de ses doigts libres, rectifie le contour de son gloss à lèvres qui partait dans tous les sens.

Puis elle ajoute :

— C'est moi, Teel ! Nous avons fait connaissance dans votre cuisine.

— Teel !

Cette fois, je ne peux m'empêcher de la fixer des yeux.

— Mais... vous...

J'allais lui dire : vous êtes un policier. Vous êtes un homme. Vous êtes... magique. Si Teel est vraiment capable de se manifester n'importe où, d'apparaître dans un nuage de lumières chatoyantes, pourquoi ne peut-il... enfin... ne peut-elle pas changer de look ?

Toujours est-il que je fais quelques pas en arrière. Je recule doucement jusqu'à ce que le bord du lavabo en porcelaine me ramène à la réalité. Il ne me reste pas beaucoup de temps si je ne veux pas rater l'audition. Si je me présente après mon créneau horaire, mon rêve de Ménagerie s'envolera à jamais.

Malgré tout, mon esprit insiste pour avoir une réponse à ma question.

— Qui êtes-vous donc ? J'ai bien compris la situation lorsque vous étiez policier. D'une certaine façon, ça tenait debout, avec le contrat et tout ça... Mais quand je vous vois...

Je fais un geste vers son pull et sa minijupe d'une indécence totale.

— Qui êtes-vous ?

Un claquement de langue exaspéré, suivi d'un soupir. Puis elle envoie sept couches de mascara dans ma direction rien qu'en battant des cils.

— Je suis comédienne. Je passe une audition pour un rôle.

Je demande, avec une fascination qui me met mal à l'aise :

— Dans quel spectacle ?

— Le cours de comédie musicale de l'université 7. La dernière année de fac.

Elle ébouriffe ses pompons sous mon nez. Je ne sais pas par où commencer. Lui dire tout ce qui ne colle pas ? Lui expliquer dans un premier temps qu'il n'y a pas de spectacle de ce nom sur le tableau d'affichage, en bas ? Je préfère jeter un coup d'œil à ma montre. Il me reste sept minutes avant mon audition. J'ai encore un peu de temps.

Je dois accepter le départ de mon Génie policier, pourtant très compétent. Voilà qu'on me colle à la place cette pseudo-bombe sexuelle et, apparemment, c'est à prendre ou à laisser. J'ai la gorge sèche, m'efforçant d'ignorer l'odeur sucrée et écœurante de son chewing-gum. Ma voix tremble un peu lorsque je lui dis :

— Vous m'avez demandé de vous appeler dès que je serais prête à faire un vœu.

Sous sa panoplie de pom-pom girl dévergondée, la femme adopte soudain un ton plus sérieux.

— Oui ?

— J'ai besoin de votre aide pour mon audition. Il faut que je chante et que je danse comme une star.

Une lueur cupide éclaire soudain les yeux verts de Teel.

— C'est de mon ressort. Et quels sont vos deux autres vœux ?

Teel me ferait-il marcher ? Je rectifie aussitôt :

— Trois. Mes trois autres vœux.

Cette minette de pom-pom girl et le policier ne font-ils vraiment qu'un ?

Elle secoue la tête, si fort que sa queue-de-cheval manque de l'éborgner. On entend le bruit furtif de ses pompons quand elle se campe devant moi, les mains sur les hanches.

— Premier vœu : savoir chanter. Deuxième vœu : savoir danser. Il en reste bien deux, non ?

Elle claque la langue, exaspérée par mes faibles aptitudes pour les maths.

— Le chant et la danse sont un seul et même vœu ! Ils ont tous deux le même objectif : ma participation au même spectacle.

Teel fait crever une bulle de chewing-gum. Ça fait un tel bruit que je fais un bond en l'air.

— Pas question. Le chant est totalement différent de la danse. Regardez tous ces chanteurs d'opéra... Quatre-vingt-dix-sept pour cent d'entre eux seraient incapables de lever le pied en cadence.

J'ai des doutes quant à la capacité de mon Génie à tenir des statistiques précises sur l'opéra.

Je rétorque d'un ton cinglant :



— Ce n'est pas de l'opéra ! C'est une comédie musicale ! Le chant et la danse vont forcément de pair.

Teel se campe un peu plus sur ses hanches, faisant ressortir la lettre E de son pull de façon encore plus... suggestive qu'avant.

— Dites-moi, qui est le Génie, ici ? Qui de nous deux connaît les règles ? Moi, je vous affirme que vous demandez deux vœux différents !

Devant mon silence, elle me lance un regard noir et pousse un soupir exaspéré.

— Bien. Désirez-vous invoquer votre clause d'arbitrage ?

Comme si j'avais le temps de demander un arbitrage ! Je jette des regards désespérés sur ma montre. Plus que quatre minutes.

— Bon, d'accord. Deux vœux pour le chant et la danse.

Quelle importance, après tout ? Lorsque j'ai entendu le mot Génie pour la première fois, j'ai supposé moi-même que j'aurais droit à trois vœux. Alors si je dois en utiliser deux aujourd'hui, il m'en restera toujours deux, ce qui correspond à ce que j'avais prévu au départ. Ou du moins à ce que j'avais imaginé, car je n'ai personnellement rien planifié de ce qui m'arrive.

Tandis qu'elle fait tourner le bout de sa queue-de-cheval autour de son doigt, je lui souffle :

— Euh... vous pouvez faire vite ? Il faut que je retourne là-bas car ils ne vont pas tarder à m'appeler.

— Ce sont des vœux que vous devez formuler, pas des requêtes. Neuf personnes sur dix dans votre situation ne pensent pas à ce détail !

Il y a, derrière son discours ennuyeux comme la pluie, un soupçon de triomphalisme. Elle sait très bien qu'elle est sortie gagnante de notre prise de bec.

Bien, je dois donc faire deux vœux. Cette façon idiote de vouloir tout contrôler à tout prix...

Je préfère mettre un terme à mon monologue intérieur. Le monde est géré partout par des règles : des règles pour servir des dîners de traiteurs hors de prix à des clientes aisées de la haute société, des règles aussi pour rompre avec ses petits amis, des règles encore et toujours pour pouvoir passer une audition organisée par un syndicat et qui pourrait être le point de départ de la carrière que je vise depuis mon arrivée à New York.

— Très bien. Je voudrais que vous exauciez les deux vœux suivants : que je sois capable de chanter et de danser. Je veux dire, mieux qu'avant. Et suffisamment bien pour décrocher un rôle dans une pièce de Broadway, et dans...

La pom-pom girl me coupe le sifflet en poussant un nouveau soupir exaspéré, toutes hanches dehors. Efficace.

— Vous allez continuer comme ça pendant longtemps ? C'est vous qui vous plaigniez de...

Cette fois, c'est à moi de l'interrompre.

— OK, c'est bon ! Il ne me reste que...

Nouveau coup d'œil à ma montre. Mais Teel a déjà passé les pompons de sa main droite sur sa main gauche.

— Qu'il en soit ainsi.

Ces quelques mots prennent dans sa bouche des allures de jugement déclaratif. C'est assez surprenant. Elle approche les doigts de sa main droite de son oreille, agrippe le lobe et le tire à deux reprises.

Je sens une force s'échapper de mon Génie et envahir mon corps, comme un éclair fusant d'un cumulo-nimbus pour frapper le sol. Une force aussi puissante que lorsque j'ai libéré Teel de sa lampe. Elle chasse l'air de mes poumons et les minuscules poils de mes bras se hérissent. Si le

lavabo n'était pas là pour résister à la pression de mes jambes, je crois bien que je serais déjà partie en arrière.

Et puis, soudain, l'énergie qui s'est emparée de moi se dissipe aussi vite qu'elle est venue.

Je me mets à tester ma gorge pour voir si je constate une différence, une aptitude musicale magique que je n'avais pas un quart de seconde plus tôt. Rien. J'avance d'un pas mal assuré, dans l'espoir qu'une grâce nouvelle donne à ma démarche la légèreté d'une ballerine. Aucun résultat non plus dans ce registre. Je m'écrie :

— Teel !

Elle me répond :

— Pas de temps à perdre ! C'est l'heure de votre audition.

Elle lève son poignet tatoué, comme si je pouvais voir un cadran de montre au milieu des flammes.

— Plus que deux minutes ! Non, une minute.

— Teel...

Je repars à la charge, furieuse de ne déceler derrière mon cri aucun don particulier pour la mélodie, aucune capacité particulière à chanter. Le timbre n'est ni plus clair ni plus sonore. Il n'y a aucune différence. Absolument rien.

Ignorant mes protestations, cette pimbèche qui se prétend Génie secoue ses pompons de cheerleader. Elle se met à chantonner tout en esquissant quelques pas de danse rythmés par ses pompons en plastique rouge et blanc :

— Prête ? C'est bon ! Allez-y, Erin, vite ! Allumez le feu, Erin ! Battez-vous ! La victoire vous attend !

Je fais la grimace. Ces encouragements sont vraiment absurdes ! Puis je tourne les talons. Je n'ai pas le temps de lutter contre elle, je n'ai plus une seule seconde à moi pour plaider ma cause. En revanche, dès que j'en aurai fini avec ce qui s'annonce comme la pire audition de ma vie, j'irai jusqu'au bout, jusqu'au tribunal d'arbitrage s'il le faut.

Je descends le couloir au pas de course, en priant le ciel de n'avoir pas perdu trop de temps. J'arrive devant la salle au moment précis où le superviseur de l'audition crie mon nom.

Feignant la bonne humeur, je m'exclame :

— Je suis là !

Le désespoir me noue l'estomac. Ma voix est toujours la même... Une belle voix, une voix solide. Mais qui ne fait pas le poids pour Broadway. Vraiment pas.

J'entre dans la salle, les épaules en arrière et le menton haut. Je croise les doigts à la hâte en murmurant mon éternel mantra : « Faites que, cette fois, ça marche ! » C'est vrai quoi, si Teel me fait faux bond, il faut bien que je compte sur mes rituels à moi pour m'en tirer.

Je plaque un sourire confiant sur mes lèvres et je traverse la salle pour rejoindre le piano droit de l'accompagnateur. Je lui tends ma partition, attendant un bref hochement de tête de sa part pour me tourner vers les trois membres du jury qui attendent, eux aussi, les fesses calées sur leurs sièges. J'essaie de ne pas prêter attention aux gobelets de café jetés à leurs pieds, aux emballages froissés de biscuits et de barres chocolatées. De toute évidence, la journée a déjà été longue pour eux, et mon audition ne fera qu'enfoncer le clou.

Luttant contre les larmes, je leur dis :

— Je m'appelle Erin Hollister.

J'ai la confirmation que ma voix n'a pas changé d'un pouce.

— Je vais interpréter un extrait d'*Aspects of Love*, « Love Changes Everything ».

Le pianiste attend que je sois prête. Puis il plaque un brillant accord et me fait signe de commencer.

Le premier mot franchit ma gorge.

— Love...

C'est tout juste si je ne m'arrête pas de chanter.

Le son qui sort de ma gorge n'a rien à voir avec tout ce que j'ai entendu jusqu'ici. En tout cas, venant de moi. La note est puissante, ronde. Elle emplit ma poitrine et s'envole de ma bouche comme une bulle éclatante. La perfection. Je chante la suite, et chaque syllabe captive le jury. Ils se penchent en avant sur leurs chaises, comme suspendus à mes lèvres.

La pleine puissance d'un orgue Wurlitzer monte en volume pour m'accompagner. Le contrôle de ma respiration ferait rêver les plus grandes voix de l'opéra. Les paroles de la chanson montent en moi comme une houle, s'affranchissant de toute contrainte, vibrantes d'émotion. Le pianiste adapte ses notes aux notes chantées, suivant mon rythme au fur et à mesure que la chanson prend corps pour devenir un hymne à la puissance de l'amour sans espoir, de l'amour malheureux.

Je sais qu'on m'arrêtera au bout de quelques mesures. C'est ce qu'on fait avec tous les acteurs.

Mais ils me laissent continuer, terminer tout le premier couplet. Et aussi le deuxième. J'attaque le troisième couplet, plus dramatique, en ajustant parfaitement mes notes à celles du piano, sans aucun effort. Et je sors l'aigu sans problème, en insistant sur le mot « flamme » comme si mon salut dépendait de ma capacité à étreindre ce mot, à m'envelopper dedans, moi et tous les gens présents dans la salle.

Je n'en crois pas mes oreilles. Personne n'a jamais chanté un air en entier dans le cadre d'une audition. En tout cas pas moi. J'ai envie de me ruer vers le piano, de supplier le pianiste de jouer autre chose, n'importe quoi, pour me permettre d'explorer davantage ma nouvelle voix.

C'est tout juste si je résiste à l'envie folle de presser mes doigts l'un contre l'autre pour faire apparaître Teel dans la salle, là, sur-le-champ. Je voudrais la remercier, lui présenter mes excuses, lui dire que j'ai eu tort, que je n'aurais jamais dû douter d'elle ni la soupçonner de me carotter un vœu.

Naturellement, c'est impossible. Ce n'est pas le moment de laisser planer le moindre doute sur ma prestation, de leur faire penser à un phénomène extraordinaire. Moi ? Mais bien sûr que je chante comme ça sous ma douche ! Un extrait de comédie musicale par-ci, un autre par-là. Je suis une autodidacte, je le dis bien humblement.

Une des femmes s'exclame d'une voix chaleureuse et sincère :

— Merci, mademoiselle Hollister. Pouvez-vous monter à l'étage. Les auditions de danse ont lieu salle 401.

— Merci à vous.

J'accompagne ce merci d'un hochement de tête fervent et d'un sourire à l'attention du pianiste.

Je suis à deux doigts de tourner de l'œil en découvrant que mes vœux mettent encore plus en valeur ma façon de danser que ma façon de chanter. Côté chant, j'avais déjà un certain talent au départ, même minime, et mon vœu m'a permis de développer ce don. Il m'est déjà arrivé d'avoir de vrais moments de perfection dans le chant – de brefs instants – lorsqu'un air était très exactement dans mes cordes. Je prenais alors possession du texte et je sortais les mots avec la puissance d'une Barbra Streisand.

Mais avec la danse, je n'ai jamais eu cette chance. Il m'est arrivé de participer d'un pas mal assuré à une demi-douzaine d'auditions de danse professionnelle, mais j'ai toujours su que d'autres que moi seraient choisies pour les rôles.

Tandis que je me mets en place en compagnie de sept autres jeunes espoirs, je ressens des picotements dans les doigts de pied, un plaisir anticipé grâce à l'intervention de Teel. Le chorégraphe nous montre un enchaînement assez difficile : simple au début, mais finissant par des mouvements syncopés qui laissent la moitié de mon groupe perplexe et frustré. Dès que je plie les genoux, je sais que mon corps sait très précisément ce qu'il est censé faire. Je reproduis les mouvements du chorégraphe comme si mes bras et mes jambes étaient liés aux siens. Ma position des mains est la copie conforme de la sienne, tout comme mon port de tête. Quant à mes pieds, ils exécutent les pas comme s'ils les connaissaient depuis toujours. Comme si je les esquissais tous les matins après avoir franchi le pas de ma porte.

Le metteur en scène et les producteurs discutent tranquillement entre eux, après quoi ils renvoient trois filles chez elles. Les candidates qui restent se voient proposer une nouvelle chorégraphie. Deux de mes concurrentes en puissance sont à leur tour remerciées. Nous restons à trois pour exécuter une troisième chorégraphie, puis une quatrième. On nous demande alors de quitter la pièce sur un bref « nous reprendrons contact avec vous ».

Je devrais être à bout de souffle et en train de récupérer, après les effets conjugués de l'épuisement physique et du stress des auditions. Mais mon corps a été totalement transformé par le choc électrique de Teel. Ce Génie avait peut-être un look de pom-pom girl, mais elle était bien plus que ça : une scientifique, une faiseuse de miracles. Mon cœur bat à peine plus vite que la normale. Quant à mes poumons, ils s'emplissent d'air et se vident comme s'ils n'avaient rien fait d'extraordinaire. Chaque fibre de mon corps est prête, tous mes systèmes corporels attendent la suite.

Lorsque je me retrouve dans le couloir, je capte les regards envieux des autres danseuses. Leur jugement rapide est à peine masqué derrière leurs sourires mielleux. Nous sommes toutes d'accord pour dire que le chorégraphe était un vrai sadique, qu'il aurait pu nous expliquer les pas plus lentement et les exécuter en prêtant davantage attention à nous.

Je prends mon temps pour mettre de l'ordre dans mon fourre-tout, faisant semblant de chercher mon portable quelque part là, au fond. En réalité, je veux juste que les autres danseuses partent, car j'ai une furieuse envie de descendre les quatre étages seule, à toute allure. Je veux sentir mes doigts effleurer la rampe métallique de l'escalier.

J'ai encore cette sensation enivrante d'être dans une forme physique sans faille. Je sens encore la musique monter en moi comme une lame de fond. Une sensation sans pareil. Avec l'assistance de Teel, mon audition s'est déroulée à la perfection.

A présent, je n'ai plus qu'à attendre le coup de fil du metteur en scène.

## 5

Sur le coup de 20 heures, mon enthousiasme après l'audition laisse place à une vague sensation d'angoisse. Je passe un temps ridiculement long dans mon appartement, à faire des essais de vêtements pour choisir la tenue parfaite en vue de mon rendez-vous avec Sam.

Mon choix finit par se porter sur un corsage de soie bleu glacier qu'Amy m'a offert pour Noël l'an dernier. Je le choisis comme pense-bête, pour me rappeler ce que me dirait ma sœur si elle était assise près de moi. La semaine dernière, Amy est devenue membre fondatrice du club « Que Sam aille se faire voir ailleurs ». Lorsque les gens qu'elle aime sont menacés, Amy devient aussi féroce qu'une tigresse. Elle a toujours été la première à me défendre, mais son côté protecteur a triplé après la mort de nos parents. Elle m'a dit je ne sais combien de fois cette semaine : « Il est aussi utile que du bois mort. Tu dois le démotiver, pour qu'il ne te rappelle plus. Tu aurais dû réduire ta consommation depuis longtemps. »

J'adore Amy, mais j'attends avec impatience qu'elle décroche le diplôme de son école de commerce. Peut-être que, ce jour-là, elle reparlera enfin un anglais correct.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre de ma chambre. Des nuages noirs s'amoncellent à l'horizon, au sens propre du terme. Ils ne sont pas le fruit de mon imagination, parfois débordante je l'admets. J'enfile une veste de pluie légère. Mieux vaut prévenir que guérir.

Alors que je suis à mi-chemin de l'ascenseur, je me rappelle que je n'ai pas arrosé mon lys de la paix posé sur le plan de travail de ma cuisine. Ça fait trois jours que je l'ai, et j'avais promis de l'arroser deux fois par semaine quand je travaillais à mon projet de **master plan**.

Trois jours. Dites-moi un peu quelle plante a besoin d'être arrosée tous les trois jours ! En plus, Amy m'a affirmé que si elle avait besoin d'eau, cette plante se chargerait elle-même de me le faire savoir. Elle m'a assuré que les feuilles piqueraient un peu du nez, signe évident que le lys aurait soif.

Tout cela n'est qu'une excuse pour éviter Sam. J'essaie de repousser l'inévitable. La plante attendra.

Je descends l'escalier et j'arrive au Jardin dans la ville à 20 h 5. Un petit retard de cinq minutes... la classe ! C'est tout moi. Cette fois, Timothy ne m'attend pas dans la cour. Alors que je pénètre dans le restaurant, j'entends le grondement du tonnerre. Je m'efforce de ne pas y voir de mauvais présage.

La moitié des tables est occupée. Une SDF s'est réfugiée à la table du fond et est en train de manger, penchée sur une grande assiette. Sam est assis à « ma » table, juste devant la cheminée.

En le voyant, je m'arrête net. Il a les cheveux en pétard, comme s'il avait passé la main dedans pendant toute la journée (ce qu'il a d'ailleurs fait, j'en suis pratiquement sûre). Il a plié son

imperméable sur une chaise, juste à côté de l'âtre. Je le reconnais, c'est un Brooks Brothers qu'il s'est acheté en janvier, et je me souviens qu'à l'époque une grande partie de sa généreuse prime de fin d'année y est passée... Je me suis dit que c'était une dépense absurde. Sam avait rarement besoin d'un imper et nous avions d'autres achats plus prioritaires. Un nouveau canapé pour le salon, par exemple. Le nôtre était constellé de taches de bière témoignant de soirées enthousiastes devant la télé à regarder des matchs. J'ai donc défendu ardemment ma cause.

Mais, de toute évidence, j'ai perdu la bataille. De toute façon, à quoi bon continuer à ruminer sur le canapé miteux de l'appartement de Sam ? Ce n'est plus mon problème. Celui de Becca est autrement plus beau.

Je me raidis un peu en fixant des yeux l'homme que je pensais épouser. Sam a dû passer au tribunal ce matin car il est en costume. Il a juste desserré son nœud de cravate pour être plus à l'aise.

J'ai toujours adoré Sam en costume. J'aime ses airs de petit garçon rebelle, de gosse qui se tortille pour échapper à sa mère dès qu'il pénètre dans une église. J'ai toujours eu envie de l'aider à rajuster les revers de son veston ou à rentrer les pans de sa chemise dans son pantalon. Mais c'est absurde. Sam est un homme de trente-deux ans. Il devrait être capable de s'habiller comme un adulte et de passer une journée entière de travail sans ressembler à Denis la Malice version brune.

Il me voit dès que j'entre dans la salle et me décoche son sourire des mauvais jours. Où est passé le temps où il se levait quand j'entrais dans une pièce et où il approchait ma chaise de la table ? Aujourd'hui, nous avons dépassé le stade des bonnes manières. A quoi bon se faire des politesses quand on a vécu dans le même appart, quand chacun a vu l'autre se brosser les dents, se couper les ongles des pieds, enfin tous ces trucs qui pourrissent la vie à deux ?

Je m'avance au milieu du restaurant. Au moment précis où je m'apprête à croiser les doigts pour réciter mon mantra habituel, voici Timothy qui émerge de la cuisine. Ses cheveux noirs sont hirsutes et il a sa barbe de trois jours, toujours aussi mal entretenue. Ses yeux couleur caramel s'éclairent en me reconnaissant. Lorsqu'il s'exclame « Erin ! » avec sa voix de baryton, je ne peux m'empêcher de lui répondre par un sourire.

Je suis ravie qu'il se souvienne de mon prénom.

C'est comme un bon présage, un signe suffisamment fort pour neutraliser l'orage qui gronde dehors. Timothy fait partie de ma vie de femme libre et indépendante, ici, dans le Village.

Il jette un coup d'œil autour de lui pour repérer les places libres et demande :

— Une table pour une personne ?

Je fais un signe en direction de Sam.

— Non, je suis avec un ami.

— Très bien.

Mais je vois ses lèvres se pincer.

Il ajoute :

— Je reviens dans un moment vous dire ce qu'il y a au menu.

Je me débarrasse de ma veste de pluie en traversant la salle. Il fait chaud, ici, et je sens mes joues virer au rouge. J'essaie de me convaincre que cette couleur se marie très bien avec mon corsage bleu. Ça rappellera à Sam ce qu'il rate !

En approchant de sa table, j'envisage un instant de l'embrasser sur la joue. Mais ça me paraît un peu trop gentil compte tenu de mon état d'esprit du moment. D'un autre côté, lui serrer la main serait absurde. Je décide de me concentrer sur ma veste que je plie avec un soin minutieux sur la quatrième chaise. Espérons qu'il comprenne le message, à savoir : je suis sûre de moi et bien trop occupée pour répondre favorablement à ton accueil. Je suis une femme libre et indépendante. Un roc.

Je me demande soudain pourquoi j'ai cru bon de mettre en scène mon arrivée. Sam est rivé à son BlackBerry, il tape avec le pouce un message urgent sans doute destiné à son boulot. Puis il appuie avec détermination sur la touche « Envoyer » et se laisse aller en arrière sur sa chaise.

Il regarde Timothy regagner sa cuisine.

— Si je comprends bien, tu as déjà tes habitudes, ici.

Je sens la jalousie pointer sous cette phrase. Ma réaction est immédiate.

— Qu'entends-tu par là ?

— Si ma mémoire est bonne, tu ne m'as jamais parlé de cet endroit avant aujourd'hui.

— En effet. Je ne le connaissais pas avant d'emménager dans...

Je stoppe net. Je me rends compte soudain que je n'ai aucune envie que Sam sache où j'habite. Aucune envie qu'il apprenne quoi que ce soit sur moi tant que son visage affiche un tel mépris (qui lui ôte d'ailleurs tout son charme, soit dit en passant).

Je termine ma phrase.

— ... dans mon nouvel appartement.

Sam s'exclame, avec une tension perceptible dans la voix :

— A propos, si tu voulais déménager, ce n'était pas la peine de mentir en prétendant que tu étais en cloque !

— Mais je n'ai pas menti !

Avant que Sam ait le temps de me hurler dessus, Timothy surgit près de notre table avec l'agilité d'une panthère. Il pose une corbeille de pain entre nous, plus deux verres d'eau avec des glaçons. Aussitôt, nous nous réfugions chacun dans notre coin, ce qui nous donne une chance inespérée de nous calmer et de presser la touche **reset** de notre conversation.

Timothy me jette un regard indéchiffrable. Mais, dès qu'il se met à parler, sa voix est un parfait modèle de calme et de professionnalisme.

— Ce soir, nous avons une soupe à l'ail vert, à base de bouillon de volaille. Et une salade verte avec des mange-tout et une vinaigrette au vinaigre balsamique.

Sam jette à peine un regard à Timothy.

— Laissez-nous les menus. Nous passerons la commande dans quelques minutes.

J'interviens.

— Sam... euh... il n'y a pas de menus. C'est Timothy qui nous dit ce qu'il a ce soir.

Je note le regard agacé de Sam. Il déteste être tributaire des autres, devoir se conformer à leurs exigences. Ça fait partie de son personnage de Peter Pan. Je me demande pourquoi je ne m'en suis pas aperçue plus tôt.

Il lâche :

— Bon. Si c'est Timothy qui commande...

Ce dernier refuse de mordre à l'hameçon. Il garde les mains sur le côté, comme pour montrer qu'il ne constitue pas, en cet instant précis, une menace. Et sa voix reste d'une neutralité absolue lorsqu'il nous lance :

— Je reviens dans quelques minutes. Ça vous donnera encore un peu de temps pour faire le point.

J'ai envie de lui dire que ce n'est pas nécessaire, et lui présenter mes excuses pour l'impolitesse de Sam. Lui dire aussi que je meurs de faim et que je prendrais bien une soupe pour commencer, et qu'il nous apporte un peu plus de pain dès qu'il aura le temps de repasser à notre table. Mais ça ne rendrait pas les choses plus faciles pour la suite de ma conversation avec Sam. Je décide donc de m'en tenir à un bref sourire et un « merci ! » enjoué.

Où est mon Tony Award ? Je l'ai pourtant bien mérité !

Timothy s'éloigne pour aller faire un brin de causette aux clients d'une autre table, mais je sens qu'il nous regarde du coin de l'œil. J'essaie de me rassurer en me disant que c'est normal. Un bon serveur se doit de traquer le moindre indice lui indiquant qu'un client est prêt à passer sa commande. Un serveur digne de ce nom espère aussi que ses clients ne vont pas se massacrer juste au-dessus de la corbeille de pain.

Sam marmonne :

— C'est quoi, ce restaurant qui n'a même pas de menus ?

— Calme-toi, Sam. C'est nouveau. C'est différent.

— Alors c'est ça le fond du problème ? Tu avais besoin de changement ?

Je reconnais sa voix d'avocat. Il m'interroge comme si j'étais à la barre des témoins je ne sais où...

Je me force à conserver un ton neutre.

— Sam, je ne cherchais pas le changement.

C'était même tout le contraire ! J'essayais de m'installer dans la vie. Je cherchais une relation durable, de celles dont on ne peut s'échapper. Je me sens d'ailleurs de plus en plus ravie d'avoir manqué un tel rendez-vous.

Sam reporte son attention sur la salle, embrassant du regard les tables mal assorties, avec les couverts mis n'importe comment. Je vois ses yeux s'attarder sur la femme attablée près de la cuisine, et sur sa collection de sacs. Je sais à quel instant précis il comprendra que c'est une SDF. Il est d'ailleurs plus rapide que moi à saisir la vérité. L'air incrédule, il s'exclame :

— Côté changement, on peut dire que c'est gagné ! Mais je suis incapable de comprendre pourquoi tu y tenais tant !

Et voilà ! Sam et moi, c'est fini. J'ai tourné la page.

Même si c'est dur de l'admettre, Amy a raison. En tout cas concernant Sam, et peut-être aussi ma vie privée en général. Je me suis reniée pour être avec lui. J'ai adopté ses idées sur ce qui est bien. J'ai découvert la vie dans l'Upper East Side, comme si c'était mon choix, ma préférence à moi.

Mais je ne suis pas le genre de fille à vivre dans l'Upper East Side. Du moins, pas le genre de fille que Sam attendait.

Alors que nous sommes assis, là, au beau milieu du Jardin dans la ville, c'est tout juste si je me souviens du moment où je me suis dit que j'étais enceinte, l'instant où j'ai commencé à rêver de bonheur aux côtés de Sam. « Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants... » Comment ai-je pu croire un instant que je pouvais m'épanouir pleinement en faisant la lessive ? En préparant le dîner pendant que lui ne penserait qu'à sa carrière ? En abandonnant ma carrière de comédienne pour devenir sa femme ?

Lorsque Sam m'a appelée cet après-midi, juste avant l'audition, j'avais commencé à renouer avec mes anciens modes de pensée. A reprendre mes vieilles habitudes, si usées que je n'avais même pas besoin de réfléchir. Je m'inquiétais d'avoir été dure avec lui, de lui avoir raccroché au nez... alors que c'est lui qui avait refusé de prendre mes appels pendant presque une semaine ! Il n'avait pas non plus jugé bon de me rappeler, même après avoir appris, de ma bouche, qu'il n'y avait rien à craindre dans l'immédiat.

Amy a raison. Ce **master plan**, j'en ai vraiment besoin... bien plus que je ne l'aurais cru. J'ai besoin de comprendre pourquoi j'ai cédé aussi facilement, pourquoi il m'a été si naturel de modeler ma personnalité en fonction de ce qu'un mec attendait de moi.

Assommée par cette vérité que je vois enfin pour la première fois, je me cale le dos à la chaise



et je dis à Sam :

— Ecoute... Ça ne marche pas entre nous, c'est évident.

Je fais un geste futile de la main, comme pour lui faire comprendre que ces deux années de vie en couple se soldent par un échec.

— Nous ne sommes plus en phase, sans doute depuis un bon moment. Mais nous étions tous deux trop préoccupés par notre carrière pour nous en rendre compte.

— Notre carrière ?

Il a l'air de tomber des nues. Rien de méchant dans sa réaction, mais c'est on ne peut plus clair : il est juste certain que je ne réaliserai jamais mes rêves.

J'ai envie de lui parler de l'audition que j'ai passée cet après-midi, de *La Ménagerie*, et de Laura Wingfield. J'aimerais lui dire que je vais décrocher le rôle de ma vie.

Mais à quoi bon ? Sam a déjà décidé que je ne réussirai jamais. Il ne comprendra jamais – il en est incapable – ce que le théâtre représente pour moi. Sam ne m'a jamais vraiment comprise.

A la réflexion, je me dis pourtant que ce n'est que justice. Moi non plus, je ne l'ai jamais compris. Je le prenais pour un mec responsable, un type génial sous ses dehors frustes. Je me suis imaginé qu'il finirait bientôt par cesser de jouer, de se comporter comme un éternel étudiant, qu'il serait prêt à devenir un homme avant le siècle prochain... Si seulement je pouvais inventer un test de compatibilité qui soit aussi facile à utiliser qu'un test de grossesse ! Un test qui permettrait de savoir si un couple a tout ce qu'il faut pour une relation durable, au lieu de se pourrir la vie pendant des mois à essayer de s'entendre.

Je soupire.

— Inutile de développer, d'accord ? Faisons comme si tu m'avais dit le fond de ta pensée sur mes projets de comédienne. Tenons pour acquis que j'ai pleuré, et que tu t'es senti coupable. Que nous avons tous deux promis de changer et que nous avons essayé de repartir du bon pied pendant une semaine, voire un mois ou même deux. Et contentons-nous d'en finir, d'accord ?

Il me regarde avec des yeux ronds comme des soucoupes. Dieu sait si je les connais, ces yeux ! Je les ai vus briller dès qu'il s'amusait de quelque chose, du moins à notre première rencontre. Je les ai vus rire lorsqu'il m'a traînée jusqu'au lit. Puis je les ai vus se durcir sous le coup de la colère, et se rétrécir en me jugeant. En me jugeant.

Mais j'ai beau connaître ces yeux par cœur, je n'ai jamais vraiment connu Sam. Enfin, disons que le Sam que j'ai connu n'est pas celui avec qui je pourrais passer toute ma vie.

Il repousse sa chaise de la table. Du regard, il fait le tour de cette salle à manger un peu bizarre, et l'interrogation que je lis dans son regard estompe la beauté de ses traits. Il secoue la tête, commence à parler, puis s'arrête. Il finit par se décider.

— Y a-t-il encore quelque chose que tu veuilles récupérer chez moi ?

Chez moi. Il a déjà accepté de passer à autre chose. Tourner la page.

Je secoue la tête.

— Non, rien.

Naturellement, ce n'est pas à lui que je vais dire qu'il n'y aura aucune démarche administrative. Il n'a jamais fait figurer mon nom sur le bail. Je lui ai juste payé ma part de loyer chaque mois. Du gâchis. J'aurais dû voir un avertissement derrière cette réticence à rendre notre liaison officielle. Et je prends conscience aujourd'hui que des tas d'autres choses auraient dû m'ouvrir les yeux.

Il me dit, avec un simple hochement de tête :

— Alors... au revoir. A un de ces jours.

Ça m'étonnerait fort. A moins qu'il ne commence à traîner du côté des bureaux d'Equity. Ou que

je me mette à hanter les couloirs des cabinets d'avocats.

— Au revoir.

En le regardant récupérer son manteau et sa mallette, j'essaie d'analyser mes émotions. Je devrais ressentir de la colère, de l'embarras, de la frustration. Et une longue liste d'autres émotions négatives, de sentiments confus et de sombres pensées que je devrais étudier et garder à la mémoire pour mes futurs rôles à la scène.

Mais laissons tomber mes futurs rôles pour l'instant. En me libérant du fantasme romantique de l'histoire d'amour et du rêve qui ne pourra jamais se réaliser, je viens de jouer une étrange scène de libération pour le personnage de Laura Wingfield dans *La Ménagerie*.

J'ignore ce qu'aurait ressenti Laura si jamais elle avait réussi à parler avec un homme. Tout ce que je sais, c'est que moi, je suis soulagée.

La porte se referme derrière Sam. Je me rends compte que j'ai retenu mon souffle. Lorsque j'expulse de nouveau l'air de mes poumons, c'est comme si une main de fer relâchait ma poitrine, comme si la sensation de tension se dissipait le long de ma colonne vertébrale. Soudain, je suis prête à m'allonger sur les larges dalles, devant la cheminée. La seule chose que j'ai hâte de retrouver, c'est le canapé confortable de Becca et une couverture bien chaude, éventuellement un oreiller en plumes pour y blottir ma tête.

— Je vous sers une soupe ?

Je quitte la porte des yeux, et je vois Timothy poser un grand bol devant moi. Des volutes de vapeur s'en échappent, chatouillant mes narines. Je reconnais l'odeur de l'ail frais, et un fumet fugace de poulet rôti bien chaud. Plus une bouffée de cherry. Je m'efforce de redescendre sur terre.

Timothy s'exclame, en guise d'explication :

— Vous avez l'air d'avoir faim.

C'est tout juste s'il note l'absence de Sam. Disons qu'il lui faut une seconde pour lancer un bref coup d'œil sur la chaise vide où se trouvait le manteau Brook Brothers.

— C'est vrai, j'ai faim.

Timothy fait un geste du menton vers le bol, pour m'inviter à goûter sa soupe. Les saveurs de l'ail fondent sur mes papilles, parfumées mais sans excès.

— Elle est parfaite !

— Ce soir, j'ai des coquilles Saint-Jacques. Et de la poitrine de bœuf.

Je secoue la tête.

— Vous savez, je crois que je vais m'en tenir à la soupe.

— D'accord. Faites-moi signe si vous avez besoin d'autre chose.

— Entendu.

Timothy se tourne vers la cuisine, et je repense aux magazines qu'il m'a proposés l'autre soir. Je me demande s'il a reçu le dernier numéro du *New Yorker*.

Avant même que je puisse lui poser la question, tout disparaît autour de moi. L'espace d'une seconde, je me dis que c'est sûrement une réaction à retardement due au départ de Sam. Je n'ai pourtant pas la sensation d'avoir le cœur brisé. Et je pense n'avoir eu ni attaque ni rupture d'anévrisme ou autre urgence médicale provoquée par le départ de mon petit ami qui a quitté la salle sans même un regard en arrière. Je voulais qu'il s'en aille.

Je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe. L'instant d'avant, je regardais Timothy regagner sa cuisine. Et voici que c'est le néant autour de moi... un espace grisâtre qui s'étend à perte de vue. La cheminée, ma table, le restaurant, tout a disparu, purement et simplement. Je ne vois plus ma soupe, je ne peux même plus la sentir.

Je fais un pas en avant, les jambes tremblantes. Je suis surprise de constater que je suis debout alors que, l'instant d'avant, j'étais assise dans ce restaurant. Mes jambes vacillent et je lutte pour conserver mon équilibre. Lorsque je baisse les yeux, je vois mon corps, mais rien d'autre autour. Il n'y a absolument rien sous mes pieds. Je me sens tellement perdue que mon estomac se noue. Heureusement que j'ai avalé une seule cuillerée de soupe !

Je crie :

— Il y a quelqu'un ? Pouvez-vous m'aider ?

Je déteste entendre ma voix trembler de cette manière. Mais en même temps, je suis fière d'avoir au moins réussi à émettre un son.

— Vous, les humains, je ne vous comprends pas !

Je fais un demi-tour pour regarder qui est derrière moi.

— Sept personnes sur dix regardent au loin au lieu d'exploiter le temps qu'ils passent ici à étudier le Jardin !

Je demande bêtement :

— Quoi ?

Je me sens ridiculement reconnaissante de pouvoir concentrer mon regard sur quelque chose.

Disons plutôt sur quelqu'un. Un homme super-musclé se tient devant moi. Ses cheveux blond roux sont coiffés en brosse courte, et ses yeux bleus sont si perçants qu'ils pourraient couper du bois. Il porte un T-shirt gris – sur lequel sont imprimés les mots « Club d'Athlétisme du Jardin » – avec un pantalon de survêtement assorti. Il sautille sur place dans ses Nike, comme s'il venait de terminer sa petite séance de jogging revigorante, prêt à se laisser tomber par terre pour faire une vingtaine de pompes.

Je ne suis pas vraiment surprise de voir un tatouage autour de son poignet. Dans l'atmosphère neutre où nous baignons, les flammes brillent d'un éclat particulier, jetant une lumière orange et jaune, comme si elles rayonnaient de l'intérieur. Leurs contours noirs vacillent sous mon regard.

— Vous êtes Teel ?

— Attendez-vous quelqu'un d'autre ?

L'effet produit par son ébauche de sourire est souligné par le chronomètre qu'il tient dans sa main droite. Je suis prête à jurer que cette chose a surgi de nulle part. Je l'aurais quand même aperçue lorsque j'ai vu les flammes vaciller à son poignet. Il hoche la tête en regardant l'aiguille des secondes dépasser je ne sais quel repère, visiblement important pour lui, puis il approche sa main gauche de son cou pour prendre son pouls. Au bout de quinze secondes, il semble satisfait de son rythme cardiaque car il appuie de nouveau sur son chrono.

— A vos marques ? Prête ? Partez !

— On va où ?

Si je continue de regarder fixement mon Génie, je parviens à refouler la nausée qui m'envahit chaque fois que je prends conscience du néant qui m'entoure.

— Au Jardin, bien sûr !

— Mais de quoi parlez-vous ?

Il bondit comme un coach privé débordant d'enthousiasme, le genre à être d'attaque dès l'aube.

— Celui qui est juste devant nous !

Il me transperce de son regard bleu azur.

— Allons-y. Vous êtes capable de le voir. De le faire apparaître !

Je réussis à ne pas grogner.

— Teel, ça vous ennuerait de ne pas bouger ?

Il arrive au petit trot à côté de moi.

— Bien ! Inspirez trois fois longuement.

Il pose une large main sur ma poitrine pour vérifier que mes poumons se remplissent d'air, courbant les doigts dans la phase d'expiration.

— Voilà, c'est ça ! Encore une fois ! Pour la dernière, prenez une inspiration plus profonde et retenez votre souffle. J'ai dit, reteeeenez votre souffle !

Je serre la vis à mes poumons. J'ai l'impression que je vais exploser.

— Et maintenant, on expire ! Excellent !

Il recommence à tripoter son chrono. J'ignore ce qu'il a l'intention de minuter. Ma respiration ? J'ai l'impression d'être enfermée avec un urgentiste un peu barge qui mesure le temps entre deux contractions, bien décidé à m'aider à accoucher d'un beau bébé. Enfin, si j'étais enceinte. Ce que je ne suis pas, comme cela a bien été précisé, non sans mal, d'ailleurs.

Teel se retourne, sans remarquer – manifestement – que je ne suis pas en train de sautiller derrière lui. Ou alors il s'en fiche.

— Bon. Maintenant, empoignez dans chaque main un des piquets de la clôture, et étirez-vous...

Il commence à joindre le geste à la parole, mais je me contente de le regarder, bouche bée.

Mon Génie est apparemment un as du mime, car ses doigts sont enroulés autour de quelque chose qui reste invisible à mes yeux. Il se penche en avant, faisant saillir les muscles tendus de ses mollets. Puis il rejette la tête en arrière et inspire profondément, comme s'il puisait de la force dans ses réserves de globules rouges.

Au terme d'une expiration tonitruante, il me dit :

— Et voilà... A votre tour ! Accrochez-vous à cette clôture...

Il pose sa main sur la mienne. Elle est chaude, très chaude même. Mais je suis très agacée, et je l'envoie valser.

— Teel, il n'y a pas de clôture !

Je recule de trois pas dans le vide, les jambes flageolantes.

— Ah bon ?

Il a l'air si déconfit que ça me rappelle une anecdote du temps où j'étais à la fac. Le jour où j'ai dit à mon entraîneur de foot que je laissais tomber notre équipe pour pouvoir jouer dans le spectacle du club de théâtre qui mettait en scène les **Dix petits nègres**.

Teel s'avance à ma rencontre. Il a cessé de sautiller mais il continue d'agiter ses bras comme un oiseau s'entraînant à s'envoler, les muscles relâchés. Il est l'image même de l'athlète en plein entraînement.

— Mais... vous parlez sérieusement ?

Je lance un regard à droite et à gauche, refusant de tourner complètement la tête.

— Je ne sais même pas de quoi vous parlez.

Teel soupire.

— Zut alors ! J'ai cru que vous pouviez faire partie des Clairvoyants. Je n'en ai jamais rencontré, et je suis si près du but.

— Des Clairvoyants ? Vous parlez de qui, là ? Et de quel but s'agit-il ?

— De ma mission. Une fois que j'aurai exaucé tous vos vœux, je pourrai pénétrer dans le Jardin.

Je m'efforce de regarder au loin, dans ce néant où Teel voit manifestement quelque chose de beau et de fascinant. Tout ce que je distingue, moi, c'est un espace nu et en équilibre instable, si j'en crois mon oreille interne qui proteste avec véhémence. Je m'efforce de me concentrer et je demande :

— Mais c'est quoi, ce Jardin ?

— L'endroit le plus merveilleux du monde.

Teel est plus cool, les pieds bien campés sur ses talons. Pour la première fois depuis qu'il a pris son apparence actuelle, il a l'air calme. Un sourire s'épanouit même sur ses lèvres.

— Ce jardin est toujours plein de fleurs... vous sentez ces lilas ? Et ce chèvrefeuille ?

Il n'attend pas mon démenti.

— Le ruisseau est juste à l'intérieur... vous pouvez l'entendre. Et les oiseaux... Ils sont terriblement bruyants, aujourd'hui. Presque comme s'ils savaient que je les rejoindrais bientôt.

Il ferme les yeux, et ses traits s'adoucissent.

— Les rossignols... et Jaze.

— Jaze ? Qui est Jaze ?

Je suis décidée à interrompre la vision idyllique de Teel.

— Qui est Jaze... ?

Mon coach revient brusquement à ma réalité à moi. Ou, du moins, ce qui passe pour la réalité ici, au milieu de nulle part. Il bondit une nouvelle fois, apparemment prêt à courir un cinq mille mètres.

Je hausse les épaules.

— C'est ça. Qui est-ce ?

— Jaze est mon âme sœur. Du moins je pense qu'il le sera, si nous réussissons à nous retrouver ensemble dans ce Jardin. Nous nous sommes promis chacun d'attendre l'autre si... Je veux dire quand nous pourrons y pénétrer. Elle y est depuis plusieurs mois de votre temps humain. Lorsque vous m'avez fait apparaître, j'ai pensé que ça pouvait marcher. Becca vous a transmis la lampe si vite... Elle vous a permis de faire vos deux premiers vœux avant que Jaze ne parte.

Au fur et à mesure de son récit, son ton devient plus impérieux, plus insistant. Ses yeux lasers semblent exiger que je fasse mes deux derniers vœux sur-le-champ. J'essaie de ne pas me laisser démonter par Teel et sa façon très personnelle d'utiliser en alternance le « il » et le « elle »...

— Combien de temps sera-t-il, euh... sera-t-elle... Je veux dire, Jaze restera là-bas combien de temps ?

Teel me lance un regard noir, prêt à se battre avec une détermination farouche.

— C'est peut-être déjà trop tard. Vous êtes prête à faire vos deux derniers vœux ?

Ce n'est pas juste ! Il ne peut pas m'attirer ici et me faire tout un baratin sur son Jardin fabuleux, languir après sa bien-aimée, je veux dire, son bien-aimé, enfin bref, pour exiger de moi ensuite que je fasse mes deux derniers vœux ! Les mâchoires serrées, tant ma rancœur est grande, je lui dis du bout des lèvres :

— C'est trop tôt. J'ai fait les deux premiers aujourd'hui, je veux prendre le temps de voir s'ils seront exaucés.

— Huit personnes sur dix voient leurs vœux exaucés en une semaine.

Il m'aboie littéralement ses statistiques à la figure, avec la même conviction qu'un vrai coach avec ses sportifs.

Je me suis toujours rebellée contre les gens autoritaires. Du moins, c'est ce qu'Amy me dit chaque fois qu'elle essaie de me mener par le bout du nez. Je donne un grand coup de talon dans le sol (c'est une image... ) en m'exclamant :

— J'ai bien peur de faire partie des cas particuliers.

— Mais j'ai attendu si longtemps...

Je perçois soudain dans la voix de Teel une mélancolie nouvelle. Une vulnérabilité clairement

en contradiction avec ses manières habituelles, plutôt rudes. Il regarde par-dessus sa sculpturale épaule, et ses yeux se lèvent, comme s'il suivait le vol d'un oiseau invisible.

Je lui dis d'une voix ferme :

— Je suis désolée. Mais vous devez comprendre. Je dois tirer le meilleur parti de mes vœux. Je ne vais quand même pas y renoncer pour que vous puissiez entrer dans ce Jardin.

— Mais Jaze...

— Même pour que vous retrouviez Jaze !

Je suis moi-même surprise par la volonté de fer que j'ai mise dans ces paroles.

Sam m'a donné il y a peu une nouvelle vision du couple et de sa durée. Longue ou courte, c'est selon. Je me sens assez forte pour défendre mes intérêts, et assez indépendante pour prendre soin de moi.

Apparemment, Teel a senti cette toute nouvelle détermination.

Il soupire.

— Mais vous essaieriez au moins de vous décider vite ?

Je hoche la tête avec force.

— Dès que je saurai quoi demander.

Je n'aurais pas dû être aussi sûre de moi. Le simple fait de hocher la tête de haut en bas provoque de nouveau des aigreurs d'estomac.

— Teel ? Pouvez-vous m'emmener loin d'ici, là maintenant ? Je ne me sens pas très bien.

Il jette un nouveau coup d'œil à son chrono et me fait signe que oui, comme si nous avions fini par atteindre le terme d'un délai préétabli.

— Mais promettez-moi de ne pas trop attendre !

— Je vous le promets.

A vrai dire, je commence à me sentir tellement mal que si Teel me proposait de me faire sortir de ce néant vertigineux en échange d'un de mes vœux, je céderais sûrement. Mais, heureusement pour moi, mon Génie porte la main à son lobe d'oreille superbement bronzé et tire dessus à deux reprises d'une main énergique.

Me voici soudain de retour dans le Jardin dans la ville. Je sens la chaise sous moi, j'entends le crépitement du feu, le murmure des conversations aux tables voisines. Au fond, la SDF rassemble ses sacs, vérifie les boucles des courroies, et s'apprête à ressortir dans la nuit de mai. Je sens l'odeur de la soupe à l'ail vert qui continue de fumer devant moi.

Mon estomac mal en point n'accepte pas le peu de sherry contenu dans le bol. Je repousse la soupe en me forçant à respirer longuement trois fois de suite.

C'est à ce moment-là seulement que j'ose regarder autour de moi. A-t-on remarqué ma disparition ? Les gens m'ont-ils vue quitter ce monde le temps d'un battement de cils, puis revenir ?

Non, apparemment pas. Aucun des clients du restaurant ne regarde dans ma direction. J'ai réussi, par je ne sais quel mystère, à me rendre près du Jardin de Teel et à revenir sans que quiconque ne hausse le moindre sourcil soupçonneux.

Je me force à prendre un morceau de pain dans la corbeille apportée par Timothy, en espérant qu'un peu de lest puisse calmer mon estomac. Je mords dans le pain, juste une bouchée, savourant la croûte croustillante à souhait. Je fais en sorte de mâcher cette bouchée une douzaine de fois avant de l'avaler, en me disant que tout ira mieux dès que j'aurai quelque chose dans l'estomac. Puis j'avale un peu d'eau.

Au bout de quelques minutes, Timothy revient vers moi en navigant entre les tables. Lorsqu'il s'aperçoit que j'ai repoussé son bol de soupe, il fronce les sourcils. Son visage a pris une expression

farouche derrière sa barbe de trois jours, mais la voix reste douce.

— La soirée a été rude ?

J'ai beau être déboussolée, je trouve la force de sourire d'un air narquois.

— On peut dire ça, oui.

— Désirez-vous autre chose ?

Je secoue la tête.

— Dites-moi juste combien je vous dois.

Il ramasse le bol.

— C'est offert par la maison.

— Ce n'est pas normal !

Son regard plonge vers la porte, suivant le chemin que Sam a pris en partant.

— Moi, je trouve que si ! Vous pensez tenir le coup pour rentrer ?

L'espace d'une seconde, je l'imagine me raccompagnant à pied jusqu'à mon immeuble. Je le vois debout dans l'encadrement de ma porte après que j'ai déverrouillé les trois serrures. Je l'imagine en train de poser la main sur mon bras et faire courir ses doigts sur le contour de mes pommettes. Je sens ses lèvres sur les miennes, des lèvres chaudes, qui deviennent plus chaudes encore, comme pour me provoquer.

Je rougis, m'efforçant de chasser ce fantôme de mon esprit.

Les hommes, ça va comme ça ! Je suis forte, indépendante, et pas question de ficher tous mes efforts en l'air pour le premier mec qui a été chic avec moi au terme de cette longue journée. J'ai un master plan, et je n'ai pas l'intention de le jeter par la fenêtre.

Je lui dis :

— Mais oui, ça va.

— Donnez-moi de vos nouvelles.

Je me sens piégée par l'expression sérieuse de son visage, par la simplicité et la gravité de ses mots.

— D'accord.

Je recule ma chaise et je tends la main vers ma veste, mais Timothy me la prend des mains. Il la tient derrière moi, à la bonne hauteur, pour que mes bras se glissent facilement dans les manches. Du bout des doigts, il tire d'un coup sec sur le col pour le rajuster, et je sens ses paumes frôler mes épaules, telles des fantômes effleurant mon corps.

Les femmes indépendantes ont bien le droit de laisser les hommes les aider à enfiler leur manteau, non ?

— Merci.

— Passez une bonne soirée.

Pendant un bref instant, j'ai l'impression qu'il va ajouter quelque chose. Mais voici qu'une main lui fait signe, un client de la table du fond satisfait de son dîner et qui réclame l'addition. Ce geste ne nous échappe pas.

Le patron a un petit sourire ironique et me lance :

— Protégez-vous bien de la pluie...

Je remets mon capuchon en place, et je sors. Apparemment, il a beaucoup plu pendant que j'étais au restaurant. Quelques gouttes de pluie continuent d'éclabousser les dalles de la cour, mais j'ai échappé au pire.

Alors que je me hâte de rejoindre le Bentley, mon portable sonne. Qui peut bien m'appeler après 21 heures ? Ce n'est pas Amy... j'ai mis une sonnerie spécialement pour elle. Même chose

pour Sam. Il est d'ailleurs temps que je supprime la sienne. Je récupère mon téléphone au fond de mon sac et je regarde l'écran. L'indicatif est le 212, mais je ne connais pas le numéro.

Le 212, c'est l'indicatif de New York. New York, la capitale mondiale du théâtre.

Mon cœur se met à battre plus fort tandis que je me remémore ce qu'a dit la directrice de casting dans la salle de danse... pas plus tard que cet après-midi. Ça me semble déjà si loin...

Elle a dit : « Nous reprendrons contact avec vous. » Et j'ai quitté la salle d'audition, certaine d'avoir le rôle.

En appuyant sur la touche lumineuse verte, je sens des picotements dans mes doigts. Si on ne me confie pas le rôle de Laura Wingfield dans *La Ménagerie*, c'est qu'il n'y a pas de justice à New York.



## 6

Il n'y a pas de justice à New York. La directrice du casting est assez sympa. Elle me dit que j'ai époustouflé le metteur en scène, que j'ai emballé le chorégraphe. Quant au parolier, il a découvert un potentiel nouveau aux chansons qu'il a écrites pour la première mondiale du spectacle.

Mais les producteurs ont porté leur choix sur Martina Block, l'actrice qui a percé il y a quelques années dans une émission de télé-réalité. Elle est célèbre, c'est une véritable tête d'affiche. Elle peut remplir à elle seule une salle de Broadway et assurer la vente des billets pendant plusieurs mois de suite.

Mais ils veulent que je sois la doublure de Martina. La directrice du casting s'empresse de m'assurer que le boulot de doublure est si important, si vital que c'est pratiquement un rôle à part entière. Un rôle si exigeant que je ne pourrai même pas chanter dans les chœurs. Une expérience fantastique.

Le seul hic, c'est que je ne me produirai pas sur scène. A moins qu'il n'arrive quelque chose de terrible à Martina.

Je suis si déçue que j'ai envie de pleurer, de m'écrouler sur une des chaises métalliques de Timothy, et de piétiner mon portable jusqu'à le réduire en poussière. La tête rejetée en arrière, j'ai envie de hurler à la lune (cachée par les nuages), de hurler contre ce froid de canard et ce destin cruel.

Au lieu de ça, je remercie la directrice du casting pour sa prévenance, et je lui dis que je me présenterai dans une semaine pour la première lecture de la pièce.

Que dire d'autre ? J'ai besoin de ce boulot, besoin de contacts et d'un salaire pour vivre, même si ça ne représente qu'une infime partie de ce que j'aurais gagné en décrochant le rôle principal. Mais c'est mieux que ce qu'on me donnait chez SOS Traiteurs. Un ou deux dollars de plus.

Et puis je pourrai toujours déformer un peu la vérité, dire aux gens que j'ai un rôle dans une nouvelle comédie musicale. Dans le combat que je mène pour changer de vie, je peux crier victoire, même si la victoire est moins glorieuse que celle que j'attendais. Nettement moins.

Plus je pense à tout ça, plus je m'aperçois que je suis furieuse contre Teel. Mon Génie m'a fait une promesse. Nous sommes liés par un contrat. Je repense à la panique qui m'a saisie dans les toilettes de la salle d'audition. Mais j'ai pris le soin de détailler mon vœu, d'exprimer clairement que je voulais utiliser mes talents de chanteuse et de danseuse pour décrocher le rôle principal de *La Ménagerie*, juste avant que Teel ne m'interrompe.

Elle est tenue d'exaucer mes vœux, non ? De réaliser mes rêves ! Elle doit remplir son contrat et exaucer mes vœux comme je l'entendais.

J'attends d'être de retour à l'appartement pour presser les bouts tatoués de mes doigts l'un contre l'autre en prononçant son nom.

Je ressens le genre de secousse à laquelle je m'attendais. L'effet brumeux commence à devenir un peu ringard mais, cette fois, il se dissipe plus vite qu'avant. C'est à peine si je cligne des yeux. Et je me retrouve face à face avec... Fred Pierrafeu.

Bon, d'accord, ce n'est pas vraiment le personnage de la série. Il est plutôt du genre gros lard. Son ventre pendouille par-dessus son jean crasseux. Son T-shirt des Yankees est trop petit d'une taille – au bas mot – et il aurait vraiment dû envisager d'accrocher des bretelles à une ceinture qui ne fait pas son boulot. Il tient un sac géant de chips Doritos au fromage dans une main, et dans l'autre une bière. Les flammes tatouées jettent une lueur tristounette sur la cannette en aluminium.

Je suis tellement sciée que je m'assieds sur mon canapé.

Je lui demande :

— Où est le coach ?

Pour toute réponse, il émet un rot géant, monstrueux. En essuyant sa bouche du revers de son avant-bras, il laisse derrière lui quelques grains de faux fromage orange.

— C'est ça qui m'fait du bien ! J'ai pas b'soin d'un coach si on m'colle dehors, devant l'Jardin. De toute façon, Jaze ne m'verra jamais...

Ses yeux perçants se plissent tandis qu'il m'étudie.

— A moins qu'vous ayez changé d'avis... Z'êtes prête à faire votre troisième vœu ?

Je secoue la tête, un peu dépassée par le changement spectaculaire de Teel en si peu de temps. Mais ça ne devrait pas me surprendre. Car il n'y a rien de commun entre le coach personnel, la pom-pom girl affriolante et le flic. Mais cet homme-là, cette masse de chair informe... Une fois de plus, je me surprends à chercher les traces de ses tatouages, juste pour m'assurer qu'il s'agit bien de Teel.

Il s'empare d'une énorme poignée de Doritos et se les colle dans la bouche (pour ne pas dire gueule...). Entre deux bouchées – avec les lèvres pleines de miettes –, il me dit :

— Sans vouloir insister, z'attendez quoi, de moi ? Pourquoi vous m'avez appelé ici ?

Il descend la moitié de sa cannette de bière en attendant ma réponse.

— C'est à propos de mes vœux. Les deux premiers. Vous n'avez pas rempli vos obligations.

Il étire le cou dans tous les sens, comme s'il avait passé trop de temps à regarder la télé et venait juste de trouver le moyen de hisser sa carcasse hors du fauteuil inclinable. Une fois que sa colonne vertébrale a terminé son concerto de petits bruits secs, il secoue vigoureusement la tête. Et il finit par pointer le doigt vers moi, libérant son index de sa cannette de bière.

— Vous chantez mieux qu'avant d'avoir fait vot'vœu ?

— Euh, oui. Mais...

— Et vous dansez mieux ?

— Oui, mais...

— Ça fait donc deux vœux exaucés ! J'ai fait mon boulot.

— Mais j'étais censée avoir un rôle dans **La Ménagerie** !

— Z'avez fait un vœu pour ça ? Pour un rôle dans vot' **Ménagerie**, comme vous dites ?

— J'ai dit pourquoi je voulais chanter et danser. Je vous ai dit que je voulais le rôle principal.

— Mais z'avez fait un vœu pour ça ? C'est ça qui compte.

— Je n'ai pas pu ! Vous ne m'avez pas laissé le temps de placer un mot !

— Personne vous a bâillonnée, que j'sache. Mais z'avez bien eu c'que vous vouliez.

Comme pour ponctuer sa logique très discutable, il incline le sac de Doritos au-dessus de ses lèvres, versant dans sa bouche une coulée de miettes orange fluo.

Puis il mâchonne bruyamment en disant :

— Vous voulez faire un aut' vœu ? Pour avoir le rôle principal ?

— Non !

C'est parti tout seul. Sous l'effet de la frustration, mais aussi de l'indignation.

— J'ai déjà fait deux vœux pour ce spectacle ! J'aimerais d'abord que vous fassiez ce à quoi vous vous étiez engagé !

— Vous voulez que j'vous sorte vot' contrat ? Pac'que c'est écrit noir sur blanc que vous devez faire des vœux clairement. Si vous avez pas dit qu'vous vouliez être dans cette pièce, j'avais aucune obligation d'le faire. Mais z'êtes libre de faire un aut'vœu maintenant.

Il fait ça uniquement pour me rendre dingue. Il veut que je fasse un troisième vœu à seule fin de se rapprocher un peu plus de son précieux Jaze. J'ai pourtant du mal à imaginer que qui que ce soit – mâle, femelle, Génie ou humain – puisse avoir envie de passer ne serait-ce que trente secondes avec ce gros lard, ce bouffeur de glucides imbibé de bière.

— Très bien. Retournez à vos occupations.

— Vous voulez pas faire un vœu ? J'en ai encore deux, v'savez ?

— Je sais. Mais je n'ai aucune intention d'en faire un dans l'immédiat. Bonne soirée !

L'œil rivé sur le bout de mes doigts, je donnerais quasiment n'importe quoi pour inventer une sorte de formule magique à l'envers, qui me permettrait de renvoyer Teel d'où il est venu. Je le regarde en poussant un soupir, et je lui souhaite une bonne nuit.

Teel porte ses doigts tachés à son lobe d'oreille et tire dessus deux fois. Je l'entends distinctement émettre un nouveau rot en disparaissant.

\* \* \*

Pendant les répétitions, j'essaie de ne pas trop m'apitoyer sur mon sort. Mais ce n'est guère facile.

Le metteur en scène, Ken Durbin, nous réunit tous dans une grande pièce. Nous sommes assis à des tables rondes, de façon à nous voir tous. Un des murs est couvert de miroirs, ce qui donne un écho léger au son. D'emblée, nous commençons par écrire notre nom sur l'écriteau disposé devant nous. Je résiste à l'envie de dessiner un visage renfrogné au-dessus du « i » d'Erin. Ce ne serait pas très professionnel de ma part au moment de faire connaissance avec les autres membres du casting.

Le spectacle ne comporte que quatre rôles principaux : Laura (le rôle que j'aurais dû décrocher), Amanda (la belle-mère de Laura, une femme du Sud un peu fanée, rêveuse et déconnectée), Tom (le frère de Laura, qui rêve de pouvoir fuir le cloaque des relations familiales) et enfin Jim (le fameux Galant, un collègue de Tom, sur qui Laura a jeté son dévolu. Un amour impossible).

La version musicale ajoute à cette distribution une douzaine de chanteurs et de danseurs par rapport à l'œuvre originale de Tennessee Williams. Ils sont censés jouer des tas de rôles différents : des voisins qui colportent des ragots sur ces cinglées d'Amanda et de Laura, des collègues de Tom à l'usine, sans oublier le défilé de prétendants avec qui Laura, dans ses rêves, est emportée vers l'éternelle félicité du mariage. Ceux-là n'ont aucun texte. Ils racontent leur histoire exclusivement à travers le chant et la danse.

Il me faut environ vingt-sept secondes pour comprendre qu'il y a trois niveaux différents dans la société de **La Ménagerie**. Au premier niveau, les stars, à savoir les quatre rôles principaux qui verront leur nom en lettres lumineuses sur la façade du théâtre. Puis, à distance respectueuse, on trouve ensuite les chanteurs et les danseurs. Le tout devant faire de cette adaptation musicale d'un grand classique une œuvre qui se hisse largement au-dessus de toutes les pièces programmées à

Broadway. Et enfin, loin derrière cette orgie de lumières, de gloire et de célébrité – tels des travailleurs de cirque suivant la parade des éléphants –, il y a les doublures. Dont je fais partie pour le personnage de Laura.

J'ai au moins trouvé mon alter ego en la personne de Shawn Goldberg, la doublure du Galant, avec qui j'ai fait connaissance il y a quelques années. Nous avons participé ensemble à un séminaire où intervenait je ne sais quel directeur de casting oublié depuis belle lurette, et nous nous efforcions alors d'impressionner le type en le baratinant. Je sais que ce séminaire ne m'a rien rapporté, pas plus qu'à Shawn, d'ailleurs. Dans les années qui ont suivi, nous nous sommes revus de temps à autre, dans des soirées.

Shawn semble ravi de me revoir. Nous nous asseyons en bout de table, le plus loin possible de Ken Durbin et Martina Block. Shawn insiste pour m'embrasser sur les deux joues et s'exclame en affirmant que je n'ai pas pris une ride depuis notre première rencontre. Il adore ma façon de me coiffer, et affirme que si je ne partage pas son cookie noir et blanc avec lui, il en mourra.

Ce biscuit a l'avantage de laisser un goût sucré dans ma bouche, neutralisant les effets acides de l'auto-apitoiement lorsque je dois me présenter à tout le monde en tant que doublure de Martina.

Une fois que nous sommes disposés en cercle, Ken bondit. C'est un homme petit, mince, avec un corps de danseur, malgré son âge mur. Il semble incapable de rester en place. Lorsqu'il n'est pas debout derrière sa chaise, il sautille sur la pointe des pieds. Lorsqu'il parle, sa voix est plus puissante que je ne m'y attendais. Son ton donne de l'importance à ses paroles. Ses cheveux raides et gris bougent à chaque mouvement de tête, et ses yeux brun foncé font constamment le tour de la pièce, n'oubliant personne sur leur passage.

Ken nous impressionne pendant presque une heure, nous parlant de la puissance qu'il voit dans ce classique américain. Il nous parle de la force archétypale des personnages, de la façon dont ils ont traversé les décennies pour devenir chacun un symbole de la culture américaine. Il disserte sur la créativité à l'état brut de la comédie musicale américaine, une forme artistique née dans les rues mythiques de Broadway. C'est un hymne à la gloire de l'esprit artistique, des compositeurs, des chorégraphes et des concepteurs qui feront de notre production un spectacle d'une éternelle beauté.

Je me sentirais inspirée si je m'incluais dans le lot.

Dès que Ken a terminé son éloquente introduction, il annonce une courte pause avant que nous nous concentrions sur l'émotion de la première lecture du texte. Même ceux d'entre nous qui connaissent par cœur la pièce de Tennessee Williams seront, d'après Ken, forcément surpris par l'énergie, le dynamisme et le piquant du livret !

Ce sont les danseurs qui se ruent les premiers vers la porte. Ils ont été privés de cigarette pendant trop longtemps. Je suis témoin de ce genre de scènes chaque fois que je participe à une pièce. J'imagine le troupeau faisant les cent pas devant la porte d'accès aux répétitions, tirant sur leurs cigarettes pour pomper le plus de nicotine possible avant la reprise. Je suis constamment ébahie de voir les danseurs répondre parfaitement aux exigences physiques de leurs rôles compte tenu de l'excès de nicotine qu'ils infligent à leur corps. (Il y a sûrement des danseurs non fumeurs mais, personnellement, je n'en connais pas.)

Shawn hausse un sourcil réprobateur devant le comportement de nos collègues, puis reporte son attention sur les acteurs principaux. Il se penche vers eux et murmure :

— Quelqu'un devrait dire à Martina que les sous-vêtements « Bikini », c'était bon pour l'année dernière... Elle devrait opter pour des super-boy-shorts.

Je suis son regard perçant. Martina est penchée contre Ken Durbin et se tortille sur sa chaise de telle sorte que son pantalon décontracté en gabardine moule son corps, ce qui laisse deviner la forme

de sa culotte. Shawn a l'air tellement scandalisé que je ne peux m'empêcher de rire. Je lui chuchote à mon tour :

— N'y a-t-il plus d'espoir en l'avenir ?

J'insiste sur les derniers mots le plus théâtralement possible, mais sans en rajouter non plus, car on pourrait m'entendre. Martina a acquis sa célébrité en se produisant dans une émission de télé-réalité qui faisait miroiter aux candidats un rôle dans une comédie musicale à gros budget, produite par une société de divertissement en cheville avec le réseau de télévision comprenant les quatre plus grandes chaînes de télé.

Dans cette émission de télé-réalité, Martina a fait des tas de choses : concours de bouffe écœurants, numéros de chant et de danse tape-à-l'œil. Elle a conforté son avance au cours de la dernière épreuve, où l'on demandait aux concurrentes de faire un discours aux membres du jury. Martina a présenté « Plus d'espoir en l'avenir ». Elle avait écrit un topo sur les horreurs de l'élevage industriel, dénonçant la détresse du bétail engraisé au maïs et destiné à l'abattoir. A la grande joie des chroniqueurs des rubriques « spectacles », elle a entamé son speech avec des mots devenus immortels : « Je suis une vache. »

Au moins, elle s'est fait remarquer.

Shawn secoue la tête.

— A ton avis, je peux faire quoi pour me débarrasser des rôles principaux ? Mettre un peu d'arsenic dans leur thé ? Jouer le colonel Moutarde avec le chandelier dans le petit salon ?

Il se met à friser son infâme moustache (imaginaire). J'éclate de rire.

— Tu es bien capable du pire !

— Attends, mon petit ! Tu verras bien...

Je fais semblant d'avoir l'air choqué mais, en fait, je m'amuse comme une petite folle. Shawn a toujours aimé rigoler, et maintenant que le combat « entre nous et eux » est lancé, c'est bon de savoir que nous sommes dans le même camp.

Naturellement, j'ai toujours Teel comme atout dans ma manche. J'aurais pu convoquer mon Génie, faire un vœu pour échapper à cette épreuve démoralisante. Teel aurait été excité comme un pou. Après avoir parlé avec son incarnation en ignoble fan des Yankees, je suis sûre et certaine qu'il a tout fait pour m'encourager à faire ces deux vœux, sur le chant et la danse, précisément parce qu'il savait que je n'aurais pas le rôle que je souhaitais. Il savait que je reviendrais vers lui pour lui débiter mes vœux à toute allure, comme on déroule des mouchoirs en papier quand on a le rhume du siècle.

Mais une toute petite voix me chuchote que je deviens parano. Mon Génie sait peut-être exaucer les vœux, mais il ne lit pas l'avenir. Il n'avait aucune raison de savoir que Martina Block allait passer l'audition de Laura. Il n'aurait sûrement pas deviné que Martina serait choisie à ma place.

Non. Lorsque j'ai discuté avec Teel dans sa version « gros lard », j'ai dit la vérité. J'ai déjà fait deux vœux pour arriver là où j'en suis, et je n'ai pas l'intention d'investir dans un troisième. D'autant que, si je faisais un troisième vœu pour décrocher le premier rôle, il faudrait que je m'arrange pour que Shawn obtienne lui aussi un premier rôle. Sinon, il me faudrait examiner soigneusement la moindre parcelle de nourriture avant de la manger, et ce pendant toute la durée du spectacle. Ou du moins m'assurer qu'il n'y a pas de chandeliers sur le plateau...

Tandis que Shawn jette un regard sournois vers la machine à café industrielle, je lui fourre un coup de coude dans les côtes.

— Même pas en rêve, tu m'entends ? Nous serions aussitôt les premiers soupçonnés.

Il hausse les épaules.

— Il y en aurait au moins deux autres. Les doublures de Tom et d’Amanda.

— Je n’aime pas ce genre de pari.

— Attends de voir. Quelques semaines de répétitions, et tu seras prête à tout.

Un petit frisson d’inquiétude descend le long de ma colonne vertébrale. J’ignore si j’ai peur que Shawn ait raison... ou qu’il ait tort. Et si je finissais par détester *La Ménagerie* ? Si le spectacle était nul et que je restais coincée ici pendant des mois ?

Comme si le fait de rester coincée dans un spectacle de Broadway était la pire des choses...

Finalement, la seconde partie de la répétition se passe comme sur des roulettes. Les comédiens lisent le texte en entier. Un pianiste joue les morceaux de musique tandis que le compositeur lit les paroles à haute voix plus qu’il ne les chante. Ken assure à chacun que le spectacle est en perpétuelle évolution et que nous en saurons plus sur nos personnages au fur et à mesure que nous travaillerons ensemble. Nous découvrirons alors le caractère unique de notre production et nous travaillerons à créer une nouvelle version étourdissante de la pièce de Williams.

Lorsque nous sortons l’un après l’autre de la salle de répétition, je suis épuisée. Ecouter Martina s’approprier un texte que j’ai cru être mien a été plus usant que je ne m’y attendais. Je me sens faible, lessivée, comme si j’avais passé le reste de la journée enfermée avec un ami qui se plaint d’avoir une vie privée parfaitement satisfaisante, alors que moi, je n’en ai aucune.

Nous ne sommes qu’en fin d’après-midi, mais j’ai du mal à réprimer un bâillement.

— J’ai l’impression que si j’allais me coucher là, maintenant, je ne me réveillerais pas avant demain matin.

Shawn éclate de rire.

— Pas moi !

Il roule un peu des mécaniques en descendant le trottoir et se met à sautiller.

— Ce soir, je vais à une réception avec Patrick.

— Un lundi ?

Shawn répond avec un petit clin d’œil entendu.

— L’anniversaire de Cole Porter n’est célébré qu’une fois par an. Ça fait des semaines que je travaille sur mon medley.

Malgré la fatigue, je souris.

— C’est vraiment chouette !

Shawn me lance un baiser et s’éloigne en se déhanchant dans la lumière de l’après-midi.

Je me dirige vers le centre-ville. J’aime bien marcher. L’air est tiède, presque chaud, mais l’humidité caractéristique de l’été ne s’est pas encore installée. Les dieux des piétons me sont favorables, je ne suis bloquée par aucun feu rouge. Au loin, la cloche d’une église sonne 16 heures au moment où je m’engage dans ma rue.

Depuis deux semaines, le fait de vivre dans l’immeuble Bentley m’a fait acquérir des automatismes. Je salue George, le gardien, je sors mes clés en traversant le hall et j’appuie sans réfléchir sur le bon bouton de l’ascenseur. Je descends le couloir en imaginant déjà la soupe aux nouilles que je vais manger pour le dîner, un repas peu coûteux mais délicieux. Côté viande, j’ai le choix entre poulet, bœuf ou crevettes épicées.

Mais, cette fois, il y a du nouveau dans l’immeuble. Cette fois, il y a des voisins dans le couloir.

Je n’avais encore jamais rencontré d’autres résidents. S’il n’y avait ces boîtes aux lettres agglutinées dans le hall, j’aurais pu penser que j’étais la seule personne vivante de tout l’immeuble. Mais, là, une femme se tient devant la porte de son appartement – juste en face du mien – et discute avec un homme. Je ralentis en approchant d’eux, peu désireuse d’attirer l’attention sur moi et

d'interrompre une conversation entre inconnus.

Sauf que l'homme du couloir n'est pas un inconnu.

— Timothy !

Je suis tellement surprise que je manque de laisser tomber mes clés. Mon petit fantôme de la dernière fois, au Jardin dans la ville, me revient de mémoire : Timothy debout dans l'encadrement de ma porte en train de m'embrasser pour me souhaiter le bonsoir. Je chasse cette pensée, indigne de moi. Je veux dire, de la femme nouvelle que je suis devenue. Celle du **master plan**.

Timothy me reconnaît aussitôt, et me sourit.

— Erin !

Il semble à l'aise dans son jean noir élégant, avec la chemise noire et lisse assortie, et son large tablier.

— Que faites-vous ici ?

La voix étranglée, c'est tout ce que je réussis à dire. En plus, je rougis, ce qui est absurde. La dernière fois que nous nous sommes vus, il n'a pas pu lire dans mes pensées. Il n'a aucun moyen de savoir que j'ai fantasmé sur lui.

Mais que fait-il ici ? Est-il possible que le Jardin dans la ville fasse des livraisons ? Je jette un coup d'œil à ma voisine, mais elle a les mains vides. C'est Timothy qui tient dans chaque main un sac de papier qu'on utilise dans les épiceries. Et une forêt de verdure s'échappe de l'un d'eux.

Les feuilles d'un vert éclatant me rappellent le lys de la paix de mon **master plan**, qui se languit dans la cuisine. Il faut vraiment que je l'arrose dès que je rentrerai chez moi. Amy aurait déjà pu me demander des nouvelles de cette plante depuis longtemps. Mais ma sœur me connaît trop bien pour accepter un mensonge.

Timothy ne se doute absolument pas du combat que je mène contre mon sentiment de culpabilité à cause de ce lys. Il fait un geste vers son sac de commissions.

— Je suis venu chercher des légumes chez Dani. Je suppose que vous vous êtes déjà rencontrés... ?

— Euh... non.

Je regarde ma voisine pour la première fois. Elle pourrait poser comme figure emblématique de je ne sais quel mouvement écolo réservé aux seniors. Sa chemise de travail semble aussi douce que celle de Timothy, mais elle est en denim délavé, avec des motifs de broderie compliqués – fleurs, feuilles et arcs-en-ciel – rehaussés par les couleurs vives des fils de coton. Son jean trop long est tellement usé qu'il en est presque blanc. Elle a retroussé les revers, ce qui me permet d'admirer ses sandales Birkenstock, sans doute le tout premier modèle de la marque. Pour compléter le tout, elle porte une paire de socquettes turquoise vif.

En guise de bienvenue, elle se met à rire.

— J'ai frappé plusieurs fois à votre porte, mais vous étiez toujours sortie.

Sa voix est douce, agréable, comme si elle avait passé sa vie à éliminer sciemment le moindre écart de son vocabulaire.

— C'est mon fils et sa fiancée qui vous sous-louent l'appartement. Je m'appelle Dani Thompson.

Dès que je croise son regard couleur de terre, je ne peux m'empêcher de sourire. Son visage buriné, marqué par de profondes rides, en dit long sur le temps qu'elle a passé au soleil. Elle a coiffé ses cheveux en natte, un mélange de longues mèches grises et châtain foncé.

Je lui tends la main.

— Heureuse de faire votre connaissance.

Lorsqu'elle me serre la main, je sens la présence de cals sur sa paume.

— Moi de même.

Sa voix est chaude.

— J'adorerais bavarder avec vous, mais j'ai pris du retard pour mettre mon blog à jour. Le jardinage guérillero n'attend pas !

Elle jette un coup d'œil sur sa montre, une énorme Timex qui a l'air d'avoir déjà reçu sa dose de coups, au-delà de ce qu'on peut imaginer. Avant de fermer sa porte, elle lève la main et la pose sous la pommette de Timothy.

— Vous me direz si je peux faire quelque chose ?

— Bien sûr.

Il sourit instinctivement à son toucher, mais l'expression de son visage change dès qu'elle recule.

Dani me regarde.

— Nous pourrions prendre le thé ensemble, un de ces jours ?

Je hoche la tête. L'idée ne me déplaît pas, même si je connais peu de choses sur cette femme. Elle baisse le nez en regardant de nouveau sa montre, puis nous dit au revoir et replonge dans son appartement.

Tandis que la porte de Dani se referme, j'observe Timothy. Lorsque le silence retombe, je lui lance :

— Euh... Quelle étrange coïncidence...

Il hausse les épaules.

— Dani sait s'y prendre pour amener les gens à se rencontrer.

— Mais dans ce cas précis... les chances étaient plutôt minces, non ?

— Pas tant que ça. Vous sous-louez votre appartement à l'un des principaux jardiniers guérilleros de la ville... Et quant à moi, je gère un restaurant spécialement conçu pour utiliser des produits de guérilleros.

Je jette un coup d'œil soupçonneux sur les légumes verts contenus dans son sac.

— Qu'entendez-vous au juste par jardinage guérillero ?

Il fait un geste vers la porte close de Dani.

— Dani est à la tête des Guérilleros grisonnants. Un groupe de seniors bien décidés à se réapproprier les terres de la ville. Ils plantent des graines partout où ils le peuvent, pour tenter de faire de cette ville un endroit plus agréable, plus vert. Et ils vendent leurs produits à des gens comme moi.

Ses lèvres esquissent un sourire d'autodérision.

— Des gens qui veulent faire la différence.

Je me souviens de la trace de terre sur le poignet de Becca le jour où elle m'a aidée au guichet. Elle aussi doit faire partie de ce groupe. A propos, j'ai lu un article de journal sur les nouveaux mouvements pour la défense de l'environnement. Le maire a même tenu une sorte de conférence de presse sur ce sujet, il y a un mois ou deux.

Je ne me doutais pas que Timothy connaissait autant de monde avec son restaurant, mais ce n'est pas vraiment surprenant pour un homme qui met un point d'honneur à nourrir les SDF et à calculer les prix sur une nappe en papier !

Je regarde ses deux sacs, et je me dis que je devrais l'inviter dans mon appartement, lui offrir une tasse de thé et quelque chose à manger.

Mais voici que mon fantasme me revient de nouveau à l'esprit et, du coup, je rougis. Il est hors



de question pour moi de donner suite à mon invitation. D'ailleurs, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'on peut servir à un vrai chef de resto. Eh oui, c'est ça le problème ! Mes piètres talents de cuisinière.

Je jette un regard sur le visage de Timothy, pour voir s'il trouve étrange que je le laisse debout, là, dans le couloir. Si seulement je pouvais inventer un thermomètre pour jauger l'humeur des gens... un truc très simple pour me dire quelles émotions ils ressentent. Je n'ai aucun besoin de lire dans l'esprit des gens... je ne suis pas gourmande à ce point. Je veux juste savoir si les personnes qui m'entourent sont amusées, ou perplexes, ou que sais-je encore.

Le visage de Timothy est indéchiffrable. Comme toujours, sa barbe est négligée. Quant à ses cheveux, on dirait qu'ils n'ont jamais été présentés à une brosse. C'est bizarre, mais son côté hirsute ne lui donne pas l'air immature. Il ne me fait pas penser à un petit garçon gâté. A l'inverse de Sam, Timothy semble fait pour avoir l'air ébouriffé et fruste, mais sans être menaçant. Un adulte qui fait son chemin dans un monde pour le moins imparfait.

Mais, en le regardant de plus près, j'y vois autre chose. Il a des petits plis près des yeux, des signes de fatigue qui trahissent son épuisement. Je repense à la tendresse quasi maternelle que Dani a eue à son égard juste avant de s'esquiver dans son appartement.

Je lui demande, comme si j'avais le droit de savoir.

— Tout va bien, j'espère ?

Il soupire.

— Ça se voit autant que ça... ? Je crois que je vais perdre le Jardin dans la ville.

Il hausse les épaules et pose ses sacs par terre, repoussant l'un d'eux du bout du pied lorsqu'il menace de s'écrouler. Il serre un instant les poings, puis les desserre, tel un chat étudiant le meilleur chemin pour piéger je ne sais quelle proie insaisissable.

— Le perdre ? Mais pourquoi ?

Je ne perds pas de temps à me poser des questions sur l'effet que me font ses paroles, à savoir comme un coup de poignard dans le cœur. **Primo**, je suis nouvelle dans le quartier. **Secundo**, je n'ai mangé au Jardin de la ville que deux fois. Eh oui, c'est seulement la troisième fois que j'adresse la parole à Timothy. Mais j'adore déjà son restaurant, et ce qu'il en a fait. J'ai beaucoup de respect pour un homme qui donne à manger gratuitement aux SDF tout en servant des plats incroyables aux autres clients.

Il se passe la main sur le visage, comme s'il tentait de repousser les derniers signes d'un cauchemar. Ses doigts sont longs et musclés, et je m'imagine tout le boulot qu'il fait avec, jour après jour, dans sa cuisine. Une infime partie de mon imagination s'égare sur ce qu'il peut accomplir d'autre avec des mains solides comme les siennes... Mais je me mords l'intérieur de la bouche pour me rappeler que j'en ai fini avec les hommes.

Du moins jusqu'à ce que ma vie privée soit totalement sous contrôle. Jusqu'à ce que j'accomplisse mes objectifs personnels. Jusqu'à ce que mon **master plan** me dise que je peux m'intéresser de nouveau à un mâle, quel qu'il soit. Dans un peu plus de quinze mois.

Zut ! Il faut vraiment que je pense à arroser ce fichu lys de la paix.

Timothy s'exclame :

— Mon bail s'achève dans sept semaines et mon propriétaire fait l'impossible pour me faire décamper.

— Mais pourquoi ? Pourquoi agit-il comme ça ?

Il hausse les épaules, et ce simple mouvement le libère un peu de son évidente frustration.

— Il va tripler mon loyer.

— Mais c'est dingue !

— Il a le droit de le faire... c'est écrit dans mon bail. Mais je n'en fais jamais assez pour répondre à ses exigences, dans ce resto.

— Y a-t-il quelqu'un qui attende de s'installer à votre place ?

— Je ne crois pas, non.

— Mais alors, pourquoi agir de cette façon ? Ça n'a aucun sens !

Je bous d'indignation.

— Du moment qu'il trouve quelqu'un d'autre capable de payer le prix qu'il exige de moi... Son seul but, c'est de me virer, moi.

— Mais pourquoi ?

J'ai parlé de façon un peu brutale, sous le choc. Je n'arrive pas à imaginer ce que Timothy a pu faire pour offenser son propriétaire. Il a une voix douce, il est fin, sensible, et c'est un homme d'affaires avisé. Certes, son style de restaurant est assez inhabituel mais, dans la cohorte des pourvoyeurs de nourriture de la ville de New York, ce serait plutôt un avantage qu'un désagrément. Rien en tout cas qui justifie de tripler son loyer, ce qui signerait l'arrêt de mort de son commerce.

— Si j'en crois le courrier que j'ai reçu ce matin, j'encourage le vagabondage. J'attire une population indésirable dans le quartier.

— Indésirable...

J'en bafouille. Il m'interrompt en soupirant.

— Regardons les choses en face : les SDF auxquels je sers à manger ne sont pas très populaires.

Je repense à la tête de Sam quand il a compris ce qui se passait à la table du fond. Mais aussi à l'attitude calme et soumise de Lena lorsqu'elle a demandé à Timothy la permission d'utiliser ses toilettes. Les clients SDF de son restaurant ne font de mal à personne... à l'exception, peut-être, de Timothy lui-même. Et encore, seulement si on aborde l'aspect financier de la chose, ce qui ne doit guère le déranger.

— Vous allez faire quoi ?

Il a l'air déprimé, et son regard se durcit. Ses yeux ressemblent à deux petites agates.

— Fermer la boutique. A moins de trouver le moyen de payer trois fois mon loyer actuel sans décourager les clients qui paient l'addition. Et sans abandonner les gens qui comptent sur moi, comme Dani.

Il fait un geste vers la porte close de ma voisine.

— Elle a besoin de vendre ses produits pour que les Guérilleros grisonnants continuent à s'en sortir. Je ne peux pas faire mes courses dans un endroit moins cher, c'est impossible.

Avant que j'aie le temps de lui proposer de plancher sur le problème – ou de lui présenter mes condoléances les plus sincères –, voici que mon téléphone sonne. Je reconnais la sonnerie d'Amy. Je jette un coup d'œil à ma montre : 17 heures. Elle n'a pas l'habitude de m'appeler à cette heure. En général, c'est le moment où elle prépare le dîner de Justin.

Je dis à Timothy :

— Excusez-moi, je dois prendre cet appel.

Timothy fait un grand geste du style « mais je vous en prie » tandis que je colle le téléphone à mon oreille.

— Salut ! Que se passe-t-il ?

— Erin !

La détresse dans sa voix me fait l'effet d'un coup de couteau dans les côtes.

— Dis-moi ce qui ne va pas !

Sous le coup de la peur, mon cœur s'emballe. Timothy se penche en avant, et je le sens inquiet rien qu'à sa façon de se tenir et à ses traits tirés. Mais je suis incapable de répondre à sa question silencieuse, de lui fournir la moindre explication. Je me contente de secouer la tête.

— Il faut absolument que tu viennes !

— Où ça ? Amy, où es-tu ?

— Au New Brunswick Memorial.

Sa voix tremble tellement que j'ai du mal à comprendre ce qu'elle me dit.

— Qu'y a-t-il ? Tu vas bien ?

Et, soudain, une idée jaillit dans ma cervelle.

— C'est Justin ?

— Il a enroulé une serviette autour de son cou, en guise de cape. Il se prenait pour Soldierman. Je ne suis rentrée qu'une minute à la maison pour répondre au téléphone, en lui recommandant bien de rester dans le jardin.

Elle se met à sangloter et à pousser des cris stridents, déchirants, qui me fendent le cœur.

— Amy, que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé à Justin ?

— Il a grimpé sur le toit... et il a sauté. Comme s'il voulait voler.

Je retiens mon souffle, imaginant Justin se servir du treillis de roses en guise d'échelle, puis la gouttière sur laquelle il a dû se tenir en équilibre avant de sauter.

Amy s'exclame :

— Erin, il ne se réveillera pas. Mon bébé ne se réveillera pas !

## 7

Je dis à Timothy :

— Il faut que je parte !

La panique que j'ai perçue dans la voix affolée de ma sœur m'ôte de la tête toute autre pensée, comme celle de résoudre les problèmes de son restaurant.

Timothy ramasse ses deux sacs et me suit tandis que je me rue vers l'ascenseur.

— Que se passe-t-il ?

— C'est mon neveu. Il...

Les mots restent noués au fond de ma gorge. Il est tombé du toit, et il est inconscient. Il y a sûrement autre chose qu'Amy me cache. Justin s'est-il fracturé le cou ? Ou le bassin ? Est-il dans le coma ? Mes mains se mettent à trembler tandis que j'appuie sur le bouton « descente ».

Timothy me demande :

— Où est-il ?

Il retient la porte de l'ascenseur dès que la cabine arrive. Je me mets à taper comme une folle sur la touche « rez-de-chaussée », sachant très bien que l'ascenseur n'ira pas plus vite pour autant, mais il faut absolument que je fasse quelque chose. Mes doigts sont froids comme de la glace.

Je bredouille, tout en essayant de me concentrer :

— Au N... New Brunswick Memorial.

L'ascenseur met des siècles à descendre les huit étages. Avec ce petit bruit idiot de clochette chaque fois qu'on franchit un étage ! Je profite de ces quelques secondes pour chercher dans mon portefeuille de quoi payer le prix du taxi jusqu'à la gare routière.

Quatre dollars. Quatre billets froissés qui se bousculent pour rester au fond du porte-monnaie, comme s'ils étaient gênés d'être vus en ma compagnie. Je me mets à jurer au moment même où la porte de l'ascenseur se décide enfin à s'ouvrir au rez-de-chaussée.

— Où se trouve le distributeur automatique de billets le plus proche ?

— Ici.

Timothy pose l'un de ses sacs pour fouiller dans son tablier. Il en sort trois billets de vingt dollars en parfait état.

— Je ne peux pas prendre ça.

Je me sens gênée d'être si mal préparée à toute éventualité, et j'ai honte de me soucier si peu de mes finances.

Il me plaque les billets dans la main.

— Je sais qu'ils sont entre de bonnes mains.

Comme j'hésite encore, il tend la main pour s'emparer de mon portefeuille abandonné entre mes doigts tremblants. D'un bruit sec, il boucle le fermoir sur mon maigre trésor et le range dans mon sac. Un geste suffisamment personnel pour me donner le temps de reprendre mon souffle. Mon cœur bat si vite que j'en ai mal à la poitrine.

Malgré ma panique – ou à cause d'elle –, je ferme les yeux et je prends une longue inspiration. Dès que je regarde de nouveau Timothy, mon cœur a repris à peu près son rythme normal.

— Pas étonnant que vous ayez des problèmes avec votre propriétaire. Vous êtes un piètre homme d'affaires, monsieur...

Je m'interromps brusquement, prenant conscience que j'ignore tout de son nom de famille.

Il me répond, avec un sourire désabusé :

— Brennan. Timothy Brennan.

Il sort une carte de visite de la grande poche de son tablier, et la fourre dans mon poing, à côté des billets.

— Enchantée !

J'essaie de plaisanter, histoire de ne pas céder à la terreur qui remonte déjà du fond de ma gorge.

— Venez. Il est plus simple de héler un taxi au coin de la rue.

Il transfère les deux sacs dans sa main droite et, de sa main gauche, pousse la lourde porte de verre de l'immeuble. Il reste à mes côtés tandis que nous descendons la rue à fond de train, et que ses doigts frôlent mon coude. En passant devant l'allée qui mène au Jardin dans la ville, il s'exclame :

— Vous vous sentez suffisamment bien pour aller voir votre sœur toute seule ? Laissez-moi juste une seconde pour mettre une pancarte sur la porte, et je vous accompagne.

Je réponds machinalement :

— Ça prendra trop de temps.

Pourtant, une partie de mon cerveau sait qu'il adorerait la compagnie de Timothy. Je regarde ma montre.

— Il y a un bus qui part dans vingt minutes. Je pense que je peux l'avoir.

— Tenez...

Cette fois, il tend la main vers l'un de ses sacs. Il en sort une coque en plastique pleine de framboises noires. On les croirait nichées dans un écrin à bijou.

J'ouvre la bouche pour dire :

— Que...

— Le temps que vous arriviez à Jersey, vous allez mourir de faim.

Je range les fruits dans mon fourre-tout. Un simple réflexe. En fait, je crois que je ne mangerai plus jamais rien de ma vie, mais je ne vais pas perdre mon temps à discuter.

Nous atteignons le coin de la rue, qui donne sur la Huitième Avenue encombrée. Timothy s'avance au bord du trottoir et lève sa main libre avec une telle autorité qu'un taxi s'empresse de manœuvrer pour stopper juste devant nous. Mon chevalier noir – je fais allusion à la couleur de ses vêtements – ouvre la portière, poussant ses deux sacs de côté pour que je puisse grimper à l'arrière du véhicule. Pendant que je m'engouffre dans la voiture, il pose la main sur mon bras. Je lève la tête, un peu surprise, et il se penche pour poser ses lèvres chaudes sur mes lèvres glacées. Un baiser furtif. J'ai le temps de savourer la légère odeur de menthe de son haleine avant qu'il ne recule d'un pas.

Je le regarde, abasourdie. Il fait un geste vers mon sac fourre-tout et le portefeuille qui contient sa carte de visite.

— Allez-y ! Et appelez-moi dès que vous saurez ce qui se passe.

Je pourrais lui demander à quoi rime ce baiser. Lui dire qu'il n'est pas question que je m'engage avec qui que ce soit, que je vis seule, sans dépendre de personne, sans homme pour compliquer les choses. Je pourrais lui expliquer que je suis tout à fait capable de prendre soin de moi, même si je n'ai pas assez d'argent liquide sur moi ni de sandwiches pour la route. Même s'il me faut en règle générale un quart d'heure pour héler un taxi, les bons jours.

Mais je préfère le laisser m'aider à m'installer dans le taxi, J'éprouve une curieuse sensation en le voyant placer sa main au-dessus de ma tête pour m'empêcher de me cogner. Je l'écoute demander au chauffeur de m'emmener à Port Authority. Je reste là, un peu abasourdie tandis qu'il ferme ma portière et donne deux coups du plat de la main sur le toit de la voiture pour signifier au chauffeur qu'il peut démarrer.

Je m'affale dans un siège du car New Jersey Transit quelques secondes à peine avant le départ.

Une fois arrivée, je prends un autre taxi, et je me retrouve en train de me frayer un chemin dans la salle des urgences d'un hôpital. Premier arrêt : le poste de triage. Comme je ne pisse pas le sang et que je ne hurle pas de douleur, on me dirige vers un autre bureau. Là, l'infirmière contrôle sa banque de données et m'assure d'un ton très calme qu'aucun Justin Carlson n'a été admis dans cet hôpital. J'insiste, je lui dis qu'elle doit faire erreur et, après avoir consulté une nouvelle fois son ordinateur, elle me dirige vers un troisième bureau. Lequel me dirige vers un quatrième, puis un cinquième.

Je suis un peu surprise qu'il y ait autant de bureaucrates tatillons pour travailler aussi tard la journée.

Au bout d'un moment, après avoir effectué un cercle complet, je me retrouve devant le premier bureau, juste en face des urgences. Cette fois, j'ai affaire à une nouvelle infirmière qui vient de prendre son poste et qui me sort du premier coup le dossier de Justin. J'ai une furieuse envie de jurer, de fulminer, de m'extasier sur les caprices des fichiers informatiques mais, finalement, je préfère demander des nouvelles de Justin. L'infirmière me regarde avec des yeux de reptile en m'informant qu'il lui est impossible de fournir des informations sur l'état d'un mineur. J'insiste, je lui explique que je suis sa tante, mais apparemment ce lien du sang ne suffit pas à vaincre le règlement interne de l'hôpital.

Quand on se retrouve face à un mur, mieux vaut ne pas foncer tête baissée. Je bats donc en retraite vers la salle d'attente et je m'écroule sur une chaise grise en similicuir, bien décidée à trouver une autre solution. Tout ce cauchemar m'est, hélas, terriblement familier. Amy et moi sommes allées à l'hôpital après l'accident de voiture de nos parents. Là aussi on nous a trimballées de salle en salle, forcées à nous présenter au bureau des infirmières, des bénévoles et d'une foultitude d'autres gens qui étaient censés agir au mieux de notre intérêt. Nous nous sommes heurtées à plusieurs murs de l'administration jusqu'à ce qu'un aumônier finisse par nous faire entrer dans une petite salle privée, pour nous apprendre la nouvelle qui a bouleversé nos vies de sœurs, et de filles.

Je déteste les hôpitaux.

J'extrais mon portable de mon sac et je compose le numéro d'Amy, qui ne décroche pas. Je lui laisse un message, et je lui envoie un SMS pour faire bonne mesure. Elle saura au moins que je suis à l'hôpital, bloquée dans la salle d'attente, prise au piège malgré toute ma bonne volonté.

Une heure s'écoule. Je suis toujours seule, et folle de rage, au bord de l'hystérie. Les doigts croisés, je murmure : « Faites que cette fois, ça marche ! », comme si ce mantra était suffisamment puissant pour changer l'Univers.

J'ignore ce qui me fait lever la tête à cet instant précis. Je suis incapable de dire quelle force cosmique me pousse à regarder la porte vitrée à l'autre bout de la pièce, qui me permet d'entrevoir un couloir de l'hôpital. Toujours est-il que j'aperçois Amy, comme statufiée, le visage strié de

larmes, les cheveux ébouriffés comme si elle avait dévalé des montagnes russes pendant toute la nuit.

Je bondis et je me rue vers la porte. Mais le Mur de pierre se plante devant moi, inébranlable, le dernier bastion de l'autorité.

— Excusez-moi, mademoiselle !... Seul le personnel des urgences est admis dans cette section.

— Mais je vois ma sœur, elle est là, juste derrière !

— Asseyez-vous, elle ne devrait plus tarder à sortir.

— Mais ça fait des heures que j'essaie de la joindre !

— S'il vous plaît, asseyez-vous...

Derrière ces mots, je sens sa volonté farouche de ne rien céder, cette conviction absolue d'assurer le contrôle de cette porte. Je tourne les talons et je reprends la direction de ma chaise. Le Mur de pierre retourne vers son bureau en pestant sur ce qui vient de se passer.

Assise sur une fesse au bord du coussin, je tends le cou pour ne pas perdre Amy de vue. Elle est en train de discuter avec un médecin, et je vois bien qu'elle est de plus en plus bouleversée. Elle se passe la main dans les cheveux, des larmes coulent sur ses joues. Je vois saillir les tendons de son cou tandis qu'elle agrippe la veste blanche du médecin.

Désespérée de voir Amy aussi malheureuse, je fais la première chose qui me vient à l'esprit. Je lève la main droite devant moi, légèrement inclinée pour que mes flammes tatouées jettent une faible lueur sous la lumière fluo, un vague dessin à peine visible dans ce cadre austère et aseptisé.

Je presse fermement mon pouce contre mon index en invoquant le nom de Teel.

Le brouillard est plus épais que dans mon appart ou les toilettes de la salle d'audition. Des particules dansent en l'air, rouge sang ou vertes, comme la croix figurant sur la bouteille d'oxygène, derrière le poste de travail de l'infirmière. Des éclairs argentés tournoient, renvoyant l'image de l'acier inoxydable qui nous entoure, et la croix bleue de la paperasse qui encombre le bureau de Mur de pierre se fragmente en éclats couleur saphir.

Le brouillard virevolte autour de moi, m'attirant dans sa danse folle, dans son flux circulaire. Mais tous les gens, et tous les objets restent immuablement figés, cloués sur place. Le Mur de pierre s'est statufié sur sa chaise, sourcils froncés, en mettant de l'ordre dans une pile de papiers. Un homme au visage chiffonné se laisse tomber sur son fauteuil, les mains sur les accoudoirs, les jambes pliées en l'air, comme en suspens. Trois lycéens sont rassemblés autour d'un téléphone portable, le doigt pointé sur l'écran. Ils ont la bouche ouverte, prêts à pousser des cris hystériques devant je ne sais quelle bonne blague visuelle.

Mais moi, je peux bouger, tourner la tête. Et suffoquer, à la fois choquée et surprise, lorsque le brouillard scintillant devient plus dense et prend forme humaine, s'installant dans le corps d'un jeune fêtard (que seul mon copain comédien Shawn doit pouvoir apprécier). Teel porte un pantalon en peau de léopard, si moulant qu'il met en valeur le moindre avantage de son anatomie. Sa poitrine est à peine couverte d'un... haut de cuir noir, qui moule ses seins de façon presque obscène. Ses cheveux décolorés blond platine sont garnis de pointes pour tenir droit. A son poignet, son tatouage flamboie et exécute une savante danse du feu qui attire aussitôt mon regard. Je ne peux m'empêcher de faire un pas vers lui, même si je m'efforce de ravalier ma surprise.

Il coasse :

— C'est l'heure de se joindre à la... petite fête ?

Avant même que je puisse répondre, il fait le tour de la pièce du regard, prenant note du terme URGENCES, de l'infirmière et du groupe de médecins immobilisés dans le couloir.

Il s'exclame :

— Ah ! Ça, c'est encore mieux !

Il projette en avant une hanche moulée de léopard, porte ses ongles longs et pointus à son oreille, et tire deux fois d'un coup sec sur le lobe. Le mec en cuir et léopard disparaît.

A sa place se tient un médecin de rêve.

Il porte une veste blanche sur une blouse stérile bleue, et un stéthoscope est enroulé autour de son cou tel un serpent apprivoisé. Des stylos sortent de sa poche, et un BlackBerry est accroché à sa taille. Il est grand... tellement grand que je dois lever la tête pour bien distinguer son visage. Il a les pommettes parfaitement ciselées d'un mannequin homme. Ses mâchoires sont solides, son menton est orné d'une fossette, et ses yeux bleus scintillent derrière les plus longs cils que j'aie jamais vus chez quiconque, homme ou femme. Il a les cheveux noirs, légèrement argentés au niveau des tempes, ce qui met instinctivement en confiance. C'est un mec fiable.

Sauf que c'est un Génie...

Il me dit d'une voix chantante :

— Asseyez-vous et dites-moi où vous avez mal.

Il parle à voix basse, avec cette assurance masculine irrésistible. Je me détends un peu devant sa compétence et son calme. Cet homme-là me fera franchir n'importe quelle porte vitrée et passer devant n'importe quelle infirmière du genre chien de garde.

— Il faut absolument que je voie Amy.

Je fais un geste en direction de ma sœur. Elle est pétrifiée, elle aussi, comme tous les gens autour de nous. Ils semblent figés sur place comme par magie, cette même magie qui a fait apparaître Teel.

Le Dr Teel me dit :

— Je m'en charge. Mais, dans l'immédiat, je dois m'assurer que vous allez bien.

Je suis à deux doigts de défaillir en voyant l'inquiétude qui perce derrière ces mots. Les larmes qui me piquent les yeux me font comprendre à quel point je suis tendue depuis ma course folle à travers cet hôpital, et cette interminable attente. Les muscles de mon dos se sont changés en pierre, ma mâchoire est serrée. Et voilà qu'en écoutant parler Teel toutes ces tensions disparaissent. Je réussis à respirer longuement et à retrouver doucement mon état normal, mon moi un tantinet névrosé.

Teel sort un genre d'endoscope d'où émane une lumière blanche et brillante. Il place l'appareil de façon à pouvoir examiner mes yeux, mes oreilles, mon nez, ma gorge et, pourquoi pas, l'intérieur de mon cerveau.

— Sur dix personnes qui font des vœux, trois sont incapables de reconnaître que leur état de santé laisse à désirer au moment même où elles sont résolues à choisir leurs derniers vœux. Ouvrez la bouche et dites « ah ».

Je repousse sa main.

— Teel, je vais très bien. Il faut juste que je voie Amy ! Et ils refusent de me laisser franchir cette porte. Je dois savoir ce qui se passe avec Justin.

Teel éteint son appareil qui commençait à m'aveugler.

— Bon. Voyons ce que nous pouvons faire.

Il sort un stylo de sa poche et fait surgir une fiche médicale de nulle part. Puis il fait trois pas vers la porte vitrée et se retourne vers moi.

— Vous venez ?

En m'approchant de lui, je lui dis :

— Attendez ! Vous n'allez pas me faire faire un vœu, au moins ?

Il sourit d'un air patient.

— Erin, il n'y a pas que les vœux qui comptent.



— Ah, non ?

J'ai des doutes. Je suis inquiète pour Justin, mais je suis totalement déroutée par ce Teel. Mon Génie est devenu une créature qui m'est totalement étrangère. Sa principale raison d'être s'est envolée. J'apprécie beaucoup qu'il s'attache à mon bien-être, mais j'ai l'impression qu'on a retiré un tapis magique de dessous mes pieds.

Il me décoche de nouveau un grand sourire.

— Nous nous occuperons des vœux après. Voyons d'abord ce qui se passe là-bas.

Sa voix est calme, apaisante, comme s'il apportait une assistance médicale à une aliénée. Voyant que je ne suis toujours pas convaincue, il ajoute :

— Avec un peu de chance, vous aurez besoin de vos deux derniers vœux pour résoudre le problème, là-bas.

Et voilà ! Le côté gentil et attentionné de mon Génie, c'était du pipeau !

Il demande :

— Vous êtes prête ?

Je hoche la tête. Avant que je puisse me préparer mentalement, Teel tire par deux fois sur le lobe de son oreille.

Autour de nous, le monde reprend vie. Le Mur de pierre finit de ranger ses papiers, l'homme épuisé s'enfonce dans son fauteuil et les lycéens hurlent de rire en regardant leur écran. Teel émet un claquement de langue, comme s'il avait réussi à établir un diagnostic précis, puis il traverse la salle d'attente à grandes enjambées. Je réussis à avancer à son rythme, comme un chiot impatient.

Le Mur de pierre me toise du regard.

— Mademoiselle, je vous ai déjà dit que personne...

Teel intervient aussitôt.

— Madame est avec moi.

Teel a parlé en changeant de voix, adoptant le ton lénifiant consacré par les sommités médicales, de Marcus Welby à McDreamy.

L'infirmière se confond en excuses.

— Je suis désolée, docteur ! Je faisais juste...

— Votre boulot. Merci.

Teel a complété sa phrase avec une fermeté qui ne souffre aucune discussion.

Il me tient la porte avec un professionnalisme très urbain. La comédienne qui sommeille en moi a presque envie de faire un pas en arrière pour admirer le travail bien fait. Mais la sœur qui est en moi se rue en avant, pour ne pas rater l'occasion qui s'offre à elle.

— Amy !

Elle se retourne avant que la seconde syllabe ne sorte de ma bouche. Soudain, je serre dans mes bras une sœur en larmes, totalement hystérique. Elle sent la sueur, la poussière et quelque chose qui pourrait bien être de la terreur.

— Erin ! Tu es venue !

— Bien sûr, voyons...

Je la serre dans mes bras. Comme je l'ai fait le jour où nous avons appris la vérité sur nos parents.

Teel s'approche du médecin avec qui Amy discutait. Il incline la tête et pose une question à voix basse. Impossible de savoir précisément ce que l'un et l'autre se confient. Tout ce que je peux dire, c'est qu'ils utilisent des mots qui doivent figurer dans le Guinness Book des records, dans la rubrique « Substantifs de langue anglaise contenant le plus grand nombre de syllabes ».

Je reste accrochée à Amy jusqu'à ce qu'elle relâche légèrement son étreinte.

— Que s'est-il passé, Amy ? Comment va Justin ?

— Ça n'a duré qu'une minute ! Je ne l'ai laissé qu'une minute ! Ils disent que j'ai besoin de parler avec les services sociaux, et je n'ai pas réussi à joindre Derek. Et, à sa base, personne ne me rappelle. Il a suffi d'une minute, Erin !

Je la rassure du mieux que je peux en lui tapotant les bras et en lui ordonnant de respirer à fond plusieurs fois de suite. C'est après que je commence à lui poser des questions précises : que faisait Justin dans le jardin devant la maison ? A quelle heure Amy a-t-elle reçu ce maudit coup de fil qui l'a fait rentrer dans la maison ? Et qu'a-t-elle vu en sortant dans le jardin ?

Petit à petit, les pièces du puzzle s'assemblent. Justin s'est cassé un bras et il a peut-être une entorse. Sa cape lui a fait une sérieuse entaille dans le cou. Mais le problème majeur, c'est qu'il s'est cogné la tête en tombant. Les médecins ont fait une IRM et ont constaté la présence d'un énorme hématome sous-dural. Justin est actuellement dans le service des urgences chirurgicales. Le médecin qui est aux côtés d'Amy a fait un rapport complet sur les antécédents médicaux du patient pendant qu'un de ses collègues s'efforce de sauver la vie de mon neveu.

Le temps qu'Amy termine le récit un peu décousu de l'accident, Teel termine son entretien avec le médecin, opinant du chef et parlant à voix basse avec une émotion contenue : le portrait craché d'un expert en chirurgie appelé pour une consultation. Trouvant de la force dans le regard bleu saphir qu'il me jette, je pose ma main sur l'épaule d'Amy pour la faire avancer, et je dis en m'adressant à l'homme qui parlait avec ma sœur avant mon arrivée :

— Docteur, que faisons-nous maintenant ?

— Allez vous asseoir dans la salle d'attente. Le Dr Finley sortira dès que l'opération sera terminée.

Nous obéissons. Et nous attendons. Une attente interminable. Si seulement je pouvais inventer une machine à voyager dans le temps, avec une télécommande pour pouvoir parcourir en avance rapide les épisodes débiles de ma vie !

Teel est parfaitement entré dans la peau de son nouveau personnage. Un vrai médecin n'irait jamais s'asseoir dans une salle d'attente avec deux membres quelconques de la même famille ! Même moi, je le sais. Il poursuit donc son travail comme s'il faisait réellement partie du personnel du New Brunswick Memorial. Je le regarde s'arrêter près du poste de tri des malades, parcourant les graphiques qui se sont accumulés sur un coin du bureau. Une aide-infirmière lève la tête, visiblement prête à lui demander qui il est, mais Teel se contente de remonter son poignet de chemise d'un coup sec et de regarder ostensiblement sa montre. Ce geste découvre les flammes de son tatouage... des silhouettes orange et noires ensorcelantes.

Ce tatouage, c'est un peu comme une carte de Monopoly « Sortez de prison ». Une façon de s'en sortir en toutes circonstances.

Je me sens moi-même tirée en avant, même si je sais très bien que la magie joue un rôle là-dedans. Teel doit user de ses pouvoirs pour estomper la perception des gens, modifier la façon dont chacun le traite. L'aide-infirmière hoche la tête en signe de respect et recule d'un pas. Une infirmière qui passait par là tend un bloc à Teel, attendant patiemment qu'il paraphe quelques pages. Teel jette un coup d'œil sur chaque fiche avant de signer, comme s'il comprenait vraiment tout le jargon médical imprimé sous ses yeux.

En restituant les papiers, il lève la tête vers moi. Son regard est intense, ses yeux couleur cobalt se concentrent sur la salle d'attente. Tandis qu'il se dirige vers une porte sur laquelle on lit « Chirurgie », c'est tout juste si je ne le suis pas. Je ressens l'attrance de ces flammes avec plus de

force que jamais. Je me force à me rasseoir. Teel ne fait que jouer un rôle, après tout. Tout en lui n'est que façade. Ce n'est pas un vrai médecin, il fait seulement semblant, pour m'aider.

Je reporte mon attention sur ma sœur.

Au début, Amy ne me laisse même pas placer un mot. Je me contente de l'écouter répéter ce qu'elle a déjà dit cent fois, à savoir que c'était un accident, qu'elle n'arrive pas à comprendre ce qui a pu se passer. Puis j'essaie de détourner son attention sur autre chose. Je lui raconte la séance de répétition, ma conversation avec Timothy dans le couloir de l'immeuble. On ne peut pas dire qu'elle m'écoute avec beaucoup d'attention... et c'est alors que j'ai un éclair de génie en me souvenant des framboises que Timothy m'a données.

Je sors les fruits de mon fourre-tout. De toute façon, ça ne peut pas lui faire de mal. Chaque baie brille comme si elle était illuminée de l'intérieur. Lorsque je propose ces bijoux de fruits à Amy, elle mange le premier à contrecœur, mais je saisis l'instant précis où ses papilles captent le goût délicat du fruit. Elle en avale une demi-douzaine sans s'arrêter. Puis elle finit par dire, en se léchant les babines :

— Timothy ? Tu m'as parlé de lui l'autre jour, non ?

— En effet.

C'est marrant. Pendant tout le trajet jusqu'à cet hôpital, je n'ai cessé de revoir ces yeux bruns, ce regard chaleureux. Je me suis repassé en boucle le moment où il a pris calmement le contrôle de la situation pendant que moi, j'étais dans le couloir, incapable de mettre de l'ordre dans mes idées après avoir reçu le coup de fil d'Amy. J'ai repensé à ce baiser furtif, sans chichis. Comme si c'était dans l'ordre des choses. C'est étrange.

Mais maintenant, mes pensées se tournent de nouveau vers le Dr Teel. Ses yeux sont totalement différents de la couleur chaude « cappuccino » du regard de Timothy. Le regard de mon Génie est aigu, un regard dominant qui vous donne le frisson.

Teel est un Génie. Je ne sais vraiment pas ce qui me prend !

Amy me demande :

— Il se passe quelque chose entre vous deux ?

— Bien sûr que non ! Nous nous sommes rencontrés il y a seulement une heure !

— Quoi ?

Je réponds avec brio :

— Comment ça, quoi ?...

— Je te parle de ce mec du restaurant, de Timothy.

Je sens le rouge me monter aux joues.

— Excuse-moi, j'avais la tête ailleurs... Non, je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit à dire de plus. Sa vie est plutôt compliquée. Il sera peut-être obligé de fermer son restaurant. Figure-toi que son propriétaire est sur le point de tripler le montant de son loyer.

— Il n'a pas de bail ?

— Il se termine dans six semaines. C'est du n'importe quoi.

Je lui raconte qu'il m'a donné de quoi payer mon voyage en car jusqu'ici.

Amy fronce le nez.

— Erin, le débat est clos !

Je devrais être contente qu'elle soit suffisamment détendue pour retomber dans sa manie d'utiliser son jargon d'école de commerce.

Elle poursuit.

— Tu viens de rompre avec Sam. Tu as besoin d'analyser la situation... c'est d'ailleurs pour ça

que tu as accepté le **master plan**. Tu l'as même promis. Tu ne vas pas sauter pieds joints dans une nouvelle histoire !

Je proteste.

— Mais je ne saute nulle part !

— Erin !

— Amy !

J'ai répondu du tac au tac, avec la même intonation qu'elle.

— Au fait, comment se porte notre lys de la paix ?

Je sens percer sous sa question une énorme dose de soupçon.

Je préfère lui mentir.

— Il va bien. Il a fait trois nouvelles fleurs.

Après tout, c'est peut-être vrai. Ça fait une semaine que je ne l'ai pas regardé.

Amy s'éclaircit ostensiblement la gorge. Même si je n'apprécie pas qu'elle mette en doute mes capacités à suivre le **master plan**, je suis contente qu'elle parle d'autre chose que de Justin, qu'elle cesse de nourrir son angoisse. Au fond, quelle importance si je dois supporter le côté « grande sœur » d'Amy, et son côté « cadre d'entreprise » ? J'accepterais bien d'autres choses encore pour qu'elle surmonte un peu sa peur de perdre son fils unique.

Une heure s'écoule, puis une deuxième. J'ai l'impression d'avoir du sable dans les yeux. Bien qu'il soit près de minuit, je suis prête à partir en chasse pour débusquer un distributeur de boissons et me prendre une bonne dose de caféine. Chaude ou froide, peu importe, je prendrai ce qu'il y a. Je cherche mon portefeuille dans mon sac et je bondis.

— Amy, dis-moi, tu as envie d'un...

Avant que je puisse terminer ma phrase, ma sœur s'accroche à mon bras. Ses doigts sont pareils à des serres d'acier qui m'agrippent jusqu'à l'os.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, et je comprends aussitôt. Un médecin se dirige vers nous d'un pas lourd, le visage creusé par la fatigue. Un masque de chirurgien pend d'un côté de sa bouche, près de ses lèvres grises.

Je secoue la tête. Je ne veux pas de ce chirurgien. Je veux un autre médecin, jeune et alerte. Quelqu'un dont la démarche laisse penser qu'il n'a pas le moindre souci. Quelqu'un de jeune, sûr de lui et beau mec de surcroît.

Teel, par exemple. J'aimerais tellement voir Teel arriver devant moi, là... tout de suite.

Le chirurgien regarde Amy avec des yeux de cocker.

— Madame Carlson ?

— Non !

Amy accentue encore sa pression sur mon bras. Elle se met à secouer furieusement la tête, envoyant valser ses cheveux d'un côté à l'autre.

— Je suis désolé. Justin avait une blessure très grave...

Amy pousse un hurlement.

— Nooon !

Le sang reflue de ma tête. Une chape de glace s'écrase sur moi. C'est la pire nouvelle de toute ma vie.

Je sens la nausée me gagner. Je sens que je vais pleurer, que je vais me lancer dans une mélodie funèbre, comme ma sœur, note pour note.

Mais je ne fais rien de tout ça. Je dégage mon bras des doigts d'Amy agrippés à moi et je presse mon pouce et mon index l'un contre l'autre. Je relève la tête, je regarde le chirurgien à l'air abattu et

je prononce clairement le nom de Teel.

Cette fois encore, le monde se fige autour de moi. Je suppose qu'il se produit comme un choc électrique, une onde d'énergie, mais mon corps est bien trop paralysé pour que j'en ressente les effets. Je ferme les yeux, m'efforçant de me protéger de l'insupportable douleur d'Amy et de l'explication impassible du Dr Finley.

Quand je rouvre les yeux, Teel est debout devant moi.

Il me dit sans préambule :

— Ce n'est pas bien.

Je suis sûre qu'il sait déjà ce qui est arrivé. Son regard s'assombrit.

— Je suis désolée.

Il incline la tête, et je vois briller l'argent de ses cheveux. Je me demande si les vrais médecins prennent des cours dans des écoles spéciales pour savoir se comporter envers les malades, pour annoncer les mauvaises nouvelles.

— Vous devez changer ça. Vous devez sauver Justin.

Une lueur éclaire soudain son visage.

— Serait-ce un vœu ?

Je lui crie :

— Oui ! C'est un vœu ! Ça vous rapprochera toujours un peu de votre fichu Jardin !

Il hoche la tête, comme si j'étais une patiente folle d'angoisse acceptant de se soumettre à un examen médical particulièrement désagréable.

— Bien. Alors, allez-y !

Je croise son regard, l'air belliqueux. Je suis bien décidée à formuler mon vœu correctement, à dire exactement ce que je veux sans laisser la place à un quelconque malentendu. Il n'est pas question d'audition, aujourd'hui, ni de rôle pour Broadway. Il s'agit de la vie d'un petit garçon.

— Je souhaite que Justin guérisse complètement des conséquences de sa chute. Qu'il n'ait ni blessure à la tête, ni bras cassé, ni entorse ou autre chose de pire encore. Je souhaite qu'il soit en bonne santé, comme il l'était avant de décider de jouer là-haut, sur le toit.

Teel bat des cils, ces cils incroyables, et me regarde droit dans les yeux. En le voyant, je sais qu'il peut faire très exactement ce que je lui ai demandé. Il peut changer le passé et nous guider à travers le futur.

Il porte la main à son oreille. Ses ongles sont très courts et parfaitement coupés. Ses mains sont solides, robustes comme si, non content de sauver des vies dans la salle des urgences, il pratiquait aussi le massage suédois. Il tire à deux reprises sur le lobe de son oreille en disant :

— Que votre vœu soit exaucé.

Il se produit un choc électrique tel que je me demande pourquoi les hôpitaux prennent la peine de s'équiper de défibrillateurs. Il leur suffirait d'avoir en permanence quelques Génies sous la main pour faire le sale boulot.

J'en ai le souffle coupé et je tangué un peu, sous le coup de la douleur, mais aussi parce que j'ai soudain la sensation qu'autour de moi le monde tourne de nouveau. Amy sanglote à mes côtés en m'agrippant le bras mais, cette fois, c'est uniquement pour essayer de garder son équilibre, de ne pas tomber. Elle n'essaie pas d'éradiquer le mal, les causes de son chagrin.

Le Dr Finley secoue la tête et passe une main sur son début de calvitie.

— Madame Carlson, je dois dire que je n'ai jamais vu un cas pareil. Nous avons réexaminé trois fois les résultats de l'IRM, pensant que nous avons commis une erreur d'interprétation la première fois. Vous ne pouvez savoir à quel point je suis navré de vous avoir causé une telle

frayeur !

Amy répond :

— Mais vous dites que Justin va bien ?

— Oui, il va bien. Nous allons le garder ici cette nuit par mesure de précaution, mais il a déjà dit à l'infirmière d'étage que vous lui donnez toujours la permission de manger une glace quand il a un peu faim la nuit !

Amy se met à rire, un rire entrecoupé de sanglots de soulagement. Le chirurgien lui sourit comme s'il était le tonton de Justin.

— Il aura sans doute un peu mal demain. Vous pourrez lui donner un peu de Tylenol pour enfants. Mais ce jeune homme a eu beaucoup de chance.

Amy remercie le chirurgien et lui serre la main, une poignée de main interminable, comme si elle craignait que la bonne nouvelle ne s'envole en le laissant partir. Le Dr Finley lui tapote le bras avec bienveillance et lui murmure encore des mots rassurants.

Je regarde Teel et lui dis merci d'un simple mouvement de lèvres, en tournant le dos à ma sœur. Il accuse réception du message avec l'aplomb parfait d'un médecin qui sauve des vies tous les jours.

Le rire hystérique d'Amy est interrompu par la sonnerie de son portable. Elle l'extrait maladroitement de sa poche, refusant toujours de laisser partir ce pauvre Dr Finley. Dès qu'elle jette un coup d'œil sur l'écran, elle s'exclame :

— Derek !

Elle pivote sur ses talons, lâchant enfin le bras du chirurgien dans sa hâte de rassurer son mari à l'autre bout du monde.

Je remercie à mon tour le praticien qui poursuit son chemin, l'air déconcerté. Amy traverse lentement la salle d'attente, un doigt dans l'oreille pour faire abstraction du bruit ambiant. Elle parle à voix basse, mais j'imagine qu'elle raconte à Derek la frayeur qu'elle a eue, en lui disant que tout va bien à présent. Elle s'imprègne de tout le réconfort qu'un mari aimant peut prodiguer à sa femme en étant si loin d'elle.

Je profite de l'occasion pour discuter avec Teel.

— Vous êtes étonnant.

— Cent pour cent des gens qui font un vœu disent la même chose. Prête pour un quatrième vœu ?

— Non. Je parle sérieusement, là.

— Mais je suis sérieux. Tout à fait sérieux.

Il me décoche une nouvelle fois son regard bleu, avec en prime un sourire de requin nageant dans des eaux cristallines, à la recherche d'une proie facile pour son dîner. Je commence à comprendre pourquoi il y a tant de séries télé qui ont pour héros des médecins aussi futés que sexy...

— Je ne peux pas, Teel. Il faut que je réfléchisse au vœu que je ferai.

— Ça aussi, cent pour cent des gens le disent.

Il lève la main pour se gratter la nuque. Et, brusquement, je me dis que cette journée a été vraiment longue... Combien d'heures se sont écoulées depuis ma première répétition ? Je vois la lueur qui émane du tatouage de Teel, ces flammes qui vacillent, attirant mon attention pour la rejeter l'instant d'après. Je suis un peu éblouie par la beauté sidérante de mon Génie.

Ou par sa magie.

A moins que ce ne soit la fatigue...

Quelle importance, d'ailleurs ?

— Je suis désolée, lui dis-je.

Mon embarras ne fait que croître lorsque je réussis tout juste à étouffer un bâillement. Je repense

à l'avatar du mec en cuir et léopard qui n'a fait que passer...

— Vous savez sans doute où aller, maintenant ? Il doit bien y avoir une fête quelque part en ville ? De quoi vous divertir en attendant que je fasse mon quatrième vœu ?

Il fait un pas vers moi, et sa voix n'est plus qu'un murmure confus, que je suis seule à entendre.

— Si je vous disais que, subitement, je m'amuse beaucoup là où je suis...

Avant que je puisse trouver la réponse qui s'impose, il se penche et m'embrasse.

## 8

Et quel baiser !

Le genre de baiser qu'on peut voir sur scène après des heures de répétition, lorsque les acteurs ont trouvé leurs marques et ne craignent plus de donner un coup de nez à leur partenaire. Lorsqu'ils parviennent tous les deux à respirer, même si le baiser s'éternise, devient plus intense et plus passionné...

Il se peut que mes jambes tremblent à cause de la fatigue et que j'aie la tête qui tourne parce que je n'ai rien mangé depuis des heures. Si j'ai soudain très chaud, puis très froid, et très chaud de nouveau, c'est peut-être parce que nous sommes en juin et qu'ils ont un peu forcé sur l'air conditionné dans la salle d'attente.

Ce dont je suis sûre, c'est que lorsque Teel fait un pas en arrière, j'ai aussitôt besoin d'aller vers lui, de sentir sa main sur ma hanche et son corps contre le mien. Tout ce qui me permet de tenir encore debout.

Un sourire illumine son regard d'un bleu profond, une lumière qui vient de l'intérieur. Comme une balise par une nuit noire et froide.

— Hé, doucement ! me dit-il.

Aussi calme et maître de lui que s'il signalait je ne sais quels détails obscurs échappant au profane sur un cliché de radio, devant un écran lumineux. Il effleure mon bras du bout des doigts et, une fois de plus, je me retrouve les yeux rivés sur son tatouage, sur ces flammes qui sortent du poignet amidonné de sa chemise.

— Je suis désolée.

Il fallait bien que je dise quelque chose. Parce que je suis troublée et qu'aucune autre formule ne me semble correspondre à la situation. Parce que je tente de retrouver mon équilibre.

— Vous n'avez aucune raison de l'être.

Son regard continue de me brûler, et je ne peux m'empêcher de me demander quelles statistiques il a encore dans sa manche. Parmi les gens qui font des vœux, combien d'entre eux embrassent leur Génie au beau milieu d'une salle d'attente d'hôpital ? Et combien envisagent d'aller au-delà du simple baiser ? Et combien vont jusqu'au bout ?

Avant que j'essaie de faire disparaître les spasmes qui me vrillent l'estomac – voire un peu plus bas, pour être honnête –, Amy bondit vers nous. Son visage est illuminé comme celui d'une gamine qui vient de se réveiller le matin de Noël. Quand elle aperçoit la main de Teel sur ma hanche, un petit nuage assombrit un instant ses traits, mais elle chasse aussitôt ses préoccupations de grande sœur.

— Derek a été appelé par quelqu'un mais, juste avant, j'ai réussi à lui donner les dernières



infos. Maintenant, je vais voir Justin. J'ai besoin de comprendre ce qui s'est vraiment passé. Ils m'ont dit qu'ils le transféraient dans une chambre ordinaire pour le reste de la nuit.

C'est à mon tour de dire quelque chose. J'ai beaucoup de mal à sortir un son qui se rapproche de la normale.

— Super !

Amy me demande, en se tournant déjà vers la salle des infirmières :

— Tu viens avec moi ?

Je secoue la tête avant même d'avoir eu le temps de réfléchir à ma réponse. Je n'ai aucune envie de traîner derrière ma sœur, je veux rester auprès de Teel.

— Euh, non. Vas-y, toi. Ce sera plus facile d'aider Justin à s'endormir si je ne suis pas dans tes jambes.

Ma sœur a l'air choqué.

— Tu ne vas pas rentrer à New York, au moins ? Il va te réclamer demain à son réveil !

Je la rassure.

— Non, pas du tout.

Je lui montre d'un geste l'alignement de chaises en similicuir gris.

— Je vais faire un petit somme là-bas.

— Ça n'a pas l'air très confortable.

Le front d'Amy se plisse de nouveau.

— Amy, ne te fais pas de souci pour moi. Ça ira.

Je fais en sorte que mon ton soit aussi ferme que possible. Il ne faut surtout pas qu'elle pense que quelque chose ne va pas. Malgré tout, ma grande sœur surprotectrice jette un coup d'œil soupçonneux à Teel. Avant qu'elle n'exprime des craintes que je n'ai vraiment pas envie d'entendre, je m'empresse de lui dire :

— Vas-y, Ame. Justin est sûrement en train de se demander où tu es passée.

Jouer sur sa sollicitude de mère n'est peut-être pas très honnête de ma part. Mais, avec Teel à mes côtés, je n'ai pas du tout envie de me battre à la loyale. Amy tourne les talons et commence à s'éloigner mais, après avoir fait quelques pas, elle se retourne brusquement.

— Il te reste des framboises ?

Des framboises... Quelles framboises ? Ah oui, celles que Timothy m'a données. Juste avant de m'embrasser, sur la Huitième Avenue, il y a moins de dix heures.

Voilà donc où j'en suis. Je me laisse embrasser par deux hommes différents, moi qui ai solennellement renoncé aux mecs, moi qui ai juré de vivre ma vie de femme forte et indépendante, le tout dans le cadre d'un **master plan** très strict que j'étais censée suivre pendant plus d'un an. Très exactement quinze mois au cours desquels je ne devais pas avoir d'ennuis avec les chromosomes Y, quels qu'ils soient.

Je m'efforce de cacher mon trouble à Amy.

— Euh, non. C'est tout ce que Timothy m'a donné.

Ma grande sœur, à qui rien n'échappe, prend un air renfrogné. J'imagine les questions délicates qu'elle s'appête à me poser. Mais je la devance en regardant du côté des ascenseurs.

— Vas-y ! Tu dois annoncer à Justin ce que Derek t'a dit. Il t'attend.

Amy se décide enfin à se focaliser sur son rôle de mère. Elle se hâte d'aller retrouver mon neveu dans sa chambre d'hôpital. J'attends que les portes de l'ascenseur se soient refermées derrière elle pour reporter mon attention sur le Génie qui est à mes côtés.

Je lui demande, en m'efforçant de garder une voix posée :

— Ça veut dire quoi, tout ça ?

Tandis que je regarde ce magnifique visage de jeune premier, il me faut mettre dans la balance toute mon expérience d'apprentie comédienne pour ne pas laisser percer dans ma voix les battements de mon cœur.

Teel suggère alors, dans sa grande sagesse :

— Justin a probablement faim. Il a dépassé de beaucoup l'heure à laquelle il a l'habitude de se coucher, et les framboises l'auraient aidé à se calmer.

— Je ne parlais pas des fruits.

— Je sais.

Sur la plupart des visages, ce genre de petit sourire satisfait serait exaspérant. Sur cette incarnation de Teel, en revanche, il me donne envie de caresser la fossette de son menton, de tester la soie de ses cheveux, d'admirer la largeur de sa main, de sentir la force de ses muscles et de ses os tandis que ses doigts se refermeraient sur mes poignets.

Je soupire en me forçant à revenir sur terre. Je suis épuisée, c'est sans doute la raison pour laquelle j'ai des pensées aussi irresponsables en présence de mon Génie. Cette fois, je suis bien décidée à me confronter aux détails sans importance de la vraie vie. Un monde sans magie où je vis, chaque jour, depuis vingt-cinq ans. Sans Génie à mes côtés.

Je m'éclaircis la gorge et je dis :

— Amy a raison. Ces chaises ne me semblent pas très confortables.

— Qui a dit que vous deviez passer le reste de la nuit sur une chaise ?

Il hausse le sourcil. Derrière cette phrase un rien sournoise, ses intentions sont très claires.

J'ai toujours rêvé de pouvoir hausser un seul sourcil. Un don comme celui-là me serait très utile dans n'importe quelle scène de théâtre. Mais au lieu de répondre d'un ton aseptisé, je sens mes joues virer au rouge pivoine.

— Teel, arrêtez ! Tout ça est bien trop rapide.

— Il ne se passera rien que vous ne vouliez.

Il a de nouveau ce ton doctoral, ce calme et cette logique qui me font craquer un peu plus encore.

— Je vous suggère simplement d'aller passer ailleurs les quelques heures qui nous restent.

— Où ça ?

— En ma qualité d'interne dans cet établissement, j'ai le droit d'utiliser la salle de garde du sixième étage.

— Vous ? Un interne ?

Malgré la tension qu'il y a entre nous, je ne peux m'empêcher de sourire. Quand mon Génie joue un rôle, il ne fait pas dans la demi-mesure.

Il hausse les épaules et me scotche avec son sourire de star.

— Je me suis dit que quelqu'un pourrait avoir des doutes si je devenais le chef du personnel...

Là, c'est plus fort que moi. J'explose de rire.

Et je laisse Teel me conduire vers l'ascenseur. Il a dû aller repérer la salle de garde après avoir fait ses visites, pendant qu'Amy et moi attendions le compte rendu opératoire de Justin. J'essaie de ne pas penser à ce que cette recherche signifie, de ne pas me focaliser sur les filles qu'il a pu envisager d'inviter à le rejoindre dans sa tanière de médecin célibataire et sexy.

Je suppose qu'il est célibataire.

Je retiens ma respiration pour regarder subrepticement sa main. Pas d'alliance en vue. Aucune trace claire laissée par un anneau qu'on vient de retirer. Du moins, pas dans le personnage qu'il incarne aujourd'hui.

Le temps que Teel me fasse franchir le couloir sombre qui longe les chambres des malades, mon corps me rappelle qu'il est presque 3 heures du matin. J'ai l'impression que ma tête se refuse à suivre le reste de mon corps et j'ai la sensation de flotter à quelques centimètres du carrelage noir et blanc. Je respire un bon coup pour m'éclaircir les idées, mais le seul effet de l'afflux d'oxygène, ce sont des picotements dans les doigts.

Quand je dis picotements, ce n'est pas dans le bon sens du terme. Ce ne sont pas les picotements auxquels Teel pensait avec ce sourire diabolique et ces allusions peu subtiles. Sans parler du baiser.

Non, là, j'ai plutôt l'impression que je vais m'écrouler, dans ce couloir.

Je me mords les lèvres, exaspérée d'être trahie par mon corps. Je suis à la fois en colère et – pour être franche – un peu soulagée.

C'est trop facile de me replonger dans mes vieilles habitudes de collection de conquêtes, de me laisser séduire par le Dr Teel, de me soumettre à son magnétisme comme avec tous les mecs que j'ai connus. C'est d'ailleurs pour ça qu'Amy a mis au point le **master plan**. C'est exactement le type de situation que j'étais censée éviter quand j'ai fait une croix sur Sam. Quand j'ai réfléchi à ce qui se passerait ensuite dans ma vie amoureuse.

Tandis que Teel ferme tranquillement la porte de la salle de garde derrière nous, je fais un effort – finalement sans succès – pour m'empêcher de bâiller. Gênée, je lâche :

— Je suis désolée.

Mais je suis prise d'un nouveau bâillement, à m'en décrocher la mâchoire.

Il hausse les épaules.

— Que voulez-vous, c'est tout l'effet que je fais aux femmes...

Ses yeux pétillent sous la lumière des néons du plafond.

— Non...

Il secoue la tête, coupant court à ma protestation. Assis sur le lit, il tapote le matelas d'une main ferme. Je le rejoins, mais je me sens soudain aussi maladroit qu'une étudiante de première année à son premier rendez-vous. Enfin, plus encore, car la plupart des étudiantes en question ne se retrouvent pas dans une chambre dès le premier rendez-vous.

— Je...

Je commence à m'expliquer, à me justifier, à m'élever contre mes sentiments contradictoires.

Il se penche pour ôter mes chaussures.

— Chut ! Etendez-vous.

Il tend le bras vers le pied du lit et déploie une couverture bleue d'hôpital.

Il me murmure :

— Détendez-vous...

Puis il tend la main au-dessus de moi pour éteindre la lumière.

Dans l'obscurité, il se love près de moi. Je sens la chaleur rassurante de son corps qui m'est, d'une certaine façon, familier. Je suis presque assoupie lorsqu'il passe son bras autour de ma taille. Mes yeux sont fermés lorsqu'il murmure à mon oreille :

— Et maintenant, si vous me parliez de votre quatrième vœu ?

Je me raidis aussitôt.

Quoi ? Tout ce cinéma pour ça ? Teel s'intéresse-t-il à moi uniquement pour que je fasse mon dernier vœu ? A-t-il mis au point cette scène de séduction pour que je respecte sa volonté à lui ?

Je lui lance :

— Sortez d'ici !

— Mais...

Je le sens bouger près de moi, et je me dis qu'il va allumer le plafonnier. Et, soudain, j'imagine la lueur de son tatouage sous les néons. Ce sont ces flammes qui se sont emparées de moi, m'ont modelée pour me transformer en quelque chose que je me refuse d'être. Elles m'ont presque fait oublier l'importance de mon **master plan**.

Je m'écrie :

— Non ! N'allumez pas la lumière !

— Erin...

La voix de Teel reflète une profonde inquiétude. Profonde mais fausse. Une inquiétude totalement feinte pour obtenir ce qu'il veut.

Je mets dans mes propos un peu de mon épuisement bien réel auquel j'ajoute un petit côté suppliant...

— S'il vous plaît ! Laissez-moi dormir. Nous en reparlerons demain matin.

Je sens son corps se raidir près de moi. Je sais qu'il voudrait dire autre chose, qu'il voudrait protester. Je suis certaine que si nous parlions, il viendrait à bout de ma résistance, me ferait oublier ma décision.

Je répète alors, en faisant sentir ce qui me reste de volonté à travers ma voix :

— S'il vous plaît.

Il a pitié de moi. Ou alors je m'endors avant qu'il ait le temps d'allumer la lumière, avant qu'il puisse avoir de nouveau l'ascendant sur moi grâce aux flammes de son poignet. Je ne sais pas trop pourquoi, j'ai réussi à échapper à la volonté de séduction de mon Génie, et je m'endors enfin.

\* \* \*

Lorsque le matin arrive, il n'est plus là.

Je suis allongée sur l'étrange matelas, le regard tourné vers le plafond que j'ai beaucoup de mal à distinguer dans la lumière de l'aube qui filtre sous la porte. Que s'est-il passé, la nuit dernière ? Teel m'a-t-il volé, grâce à son tatouage, le peu de libre arbitre qui me restait ?

Je tourne la tête sur l'oreiller plat. Ce n'est pas aussi simple.

Bien sûr, Teel s'est servi de ses pouvoirs magiques. Il a renforcé des pensées que j'avais déjà, intensifié les émotions confuses qui me retournaient l'estomac. Mais j'ai été attirée par son incarnation de médecin, ce qui n'a absolument rien à voir avec l'attirance quasi hypnotique que j'ai pour son tatouage. J'ai été attirée par lui bien avant qu'il ne joue des poignets, avant qu'il ne me piège avec ces flammes rouge et or aux contours noirs. Ces émotions que je ressens dès qu'un mec disponible et séduisant s'invite dans les parages, c'est tout à fait moi.

La nuit d'avant, je me suis dit que je devais faire marche arrière, garder mes distances. Car je croyais fermement à la promesse faite à Amy. Je pensais sincèrement que le **master plan** me rendrait plus heureuse à long terme, et j'étais prête à suivre chacune de ses étapes jusqu'au bout : la plante, le poisson, le chat...

Mais suis-je dans les mêmes dispositions aujourd'hui, à la lumière du jour, après quelques heures de sommeil réparateur ?

Il m'apparaît clairement que Teel n'entre pas dans les limites fixées par les paramètres du **master plan**. J'ai adoré l'embrasser, et j'aurais peut-être apprécié ce baiser plus encore si mon Génie n'avait pas tout gâché en me poussant à énoncer mon quatrième vœu.

Je devrais avoir la permission de folâtrer avec Teel, de passer un peu de bon temps avec lui. Il ne représente pas un danger pour moi, contrairement à la plupart de mes anciens petits copains. Je ne change pas ma façon de vivre pour lui ressembler, je ne modifie pas mes priorités dans le dessein de passer toute ma vie avec lui.

Je sais que Teel me laissera tomber dès que j'aurai formulé mon quatrième et dernier vœu. Je suis absolument certaine qu'il ne peut y avoir aucun lien permanent entre nous.

C'est précisément cette curieuse relation qui le rend inoffensif. Bien plus que n'importe quel autre mec séduisant sur cette Terre. Une petite aventure avec Teel pourrait me donner le courage de suivre le **master plan** jusqu'au bout. Mon Génie pourrait, d'une certaine façon, jouer le rôle de la méthadone vis-à-vis de l'héroïne, en m'aidant à guérir de ma dangereuse addiction aux hommes et me débarrasser à jamais de mes mauvaises habitudes.

Je sors de mon lit en soupirant. Lorsque je commence à ramasser l'oreiller de Teel, à le serrer tout contre moi en inspirant longuement pour essayer de retrouver la trace de son odeur sur le coton, je m'en veux. Je n'ai aucune raison de faire ça ! Et si je retrouve son odeur, qu'est-ce que ça prouvera ? Ça n'aura aucune importance puisque ni Teel ni moi n'envisageons d'avoir une relation sérieuse.

Je remonte les draps jusqu'en haut du matelas et je retape les deux oreillers. J'ignore quelle est la marche à suivre : les médecins changent-ils eux-mêmes les draps en quittant la salle de garde ? Bof ! Après tout, je n'ai utilisé ce lit que quelques heures, et même si un médecin dort dans mes draps, il n'en mourra pas.

Il n'en mourra pas...

Cette simple phrase me fait brusquement penser à Justin, au fait qu'il a frôlé le pire. Je prends tout juste le temps de m'assurer qu'il n'y a personne en vue dans le couloir, et je sors précipitamment de la chambre. Je descends l'escalier à toute allure jusqu'à l'accueil principal des visiteurs. Très vite, on me dirige sur une chambre du service pédiatrie.

Avant même de pousser la porte, j'entends le rire d'Amy. Je sens qu'elle a décidé de jouer à fond son rôle de maman, de faire le maximum pour le bien de son fils.

— Justin ! Il faut arrêter de t'amuser, maintenant. Tu dois manger ces crêpes jusqu'à la dernière bouchée. On m'a donné un peu plus de sirop exprès pour toi ! Et quand tu auras fini, tu pourras raconter tout ce que tu veux sur Soldierman au Dr Teel.

Le Dr Teel. Mon cœur se met à battre à tout rompre. Je ne suis pas mécontente d'être dans un hôpital. Si jamais je m'écroule par terre, ils arriveront bien à me réanimer, non ?

Mais tout cela est absurde. Teel n'est rien pour moi. Sur le plan affectif, je ne suis pas liée à lui. Je plaque sur mes lèvres un sourire style Miss Univers, et je franchis le seuil de la porte.

— Justin !

Je me penche pour l'embrasser. Sa joue est couverte de sirop d'érable tout poisseux.

— Tatie Erin !

Apparemment, mon neveu n'a pas l'air malheureux dans sa tenue d'hôpital. Avec le bras qu'il s'est fracturé il y a douze heures, il est en train de jouer avec des morceaux de crêpes sur une assiette, évitant de porter une fourchette à ses lèvres. La cheville qui souffrait d'une entorse émerge d'une chemise d'hôpital un peu étriquée : elle est rose et fine, sans blessure apparente. Justin est fou de joie en me voyant, comme s'il était assis au sommet d'une île entourée d'un océan de jouets : des jouets en plastique, une boîte entière de crayons de couleur, une pile de feuilles de papier couvertes de dessins.

Teel a pour ainsi dire tenu sa promesse.

Mon Génie est en appui sur le montant du lit, face à moi. Il est aussi beau et élégant qu'hier soir, avec ses yeux bleus éblouissants, ses cils incroyablement longs et ses cheveux poivre et sel. Il sourit comme s'il me mettait au défi de dire quelque chose. Mais j'ai du mal à improviser ici, devant une sœur aînée à qui rien n'échappe. D'autant que j'hésite entre l'envie d'étrangler Teel et celle de me

jeter dans ses bras. Je suis furieuse qu'il ait tenté de me séduire, mais je lui suis reconnaissante d'avoir sauvé Justin. Et je suis toujours en train d'essayer de comprendre de quelle manière le **master plan** s'applique à Teel. Ou ne s'applique pas à lui, ce qui pourrait très bien être le cas.

Amy s'exclame :

— Erin, où étais-tu passée ? Je commençais à me faire du souci !

Soulagée d'être dispensée de faire sur-le-champ un commentaire au sublimestime médecin qui se tient face à moi, je fais une grimace à ma sœur.

— Tu t'inquiètes toujours pour rien. Je me suis endormie dans la salle d'attente.

Voyant le scepticisme envahir son visage, je m'empresse d'ajouter :

— Devant le service Dermatologie. Ils ont quelques canapés là-bas, et la pièce était totalement déserte, hier soir.

Je suis un peu surprise – et reconnaissante – de constater à quel point ce mensonge m'est venu facilement. Si j'avais dit à Amy que Teel m'avait trouvé un coin tranquille, je suis sûre qu'elle aurait perçu un je ne sais quoi dans ma voix, une trace du conflit intérieur qui m'agite depuis que je me suis réveillée seule, ce matin. Mais ce n'est pas le moment de se battre pour le **master plan**, pour savoir qui en fait partie, et qui en est exclu. Pas ici, avec Justin qui meurt d'envie d'être libéré de ce lit d'hôpital, et Teel qui me regarde d'un air un peu perplexe.

Amy tend la main pour aplatir la mèche rebelle de mon neveu, et lui fait la leçon.

— Reste assis, tiens-toi tranquille. On ne saute pas dans un lit.

Puis elle se tourne vers moi en disant :

— Le Dr Teel est passé prendre des nouvelles de Justin.

Je demande :

— Et comment va Justin ce matin ?

Teel lève la main pour ébouriffer les cheveux de Justin que la pauvre Amy s'était appliquée à coiffer avec toute l'application d'une maman, et répond :

— Il va bien. Côté énergie, le niveau est de toute évidence très satisfaisant. Et tous ses paramètres vitaux sont bons.

Ma sœur rayonne.

— Quand pouvons-nous quitter l'hôpital ?

Teel fronce les sourcils, très pro.

— Nous voulons garder Justin en observation encore un peu. Naturellement, nous sommes heureux chaque fois qu'un patient se remet aussi vite que ce jeune homme, mais les neurologues se proposent de faire un nouveau scanner cet après-midi. Juste pour s'assurer que tout va aussi bien qu'il le paraît.

Le visage d'Amy s'assombrit aussitôt, accentuant ses cernes. Je me rends compte qu'elle est épuisée. Si j'ai, de mon côté, volé quelques heures de sommeil, lovée auprès d'un Adonis se faisant passer pour un médecin génial, ma sœur, elle, a passé la nuit entière au chevet de son fils. Elle est sur un petit nuage depuis sa guérison, et l'adrénaline puise de plus en plus dans ses réserves d'énergie déjà très sollicitées.

— Amy, il va bien. C'est juste par mesure de précaution.

Elle sourit pour faire bonne figure devant Justin, mais ses lèvres tremblent un peu. Elle réussit à dire :

— Bien sûr.

Teel nous lance un regard interrogateur.

— Vous devriez aller chercher quelque chose à manger, toutes les deux. La cafétéria de

l'hôpital ne fait pas dans la haute gastronomie, mais vous trouverez toujours votre bonheur. Vous en avez bien besoin.

Amy rétorque aussitôt, avec le souci d'une mère :

— Oh, non ! Je ne peux pas laisser Justin.

Teel sourit, très à l'aise.

— Je resterai ici. Comme ça, Justin et moi pourrons discuter entre hommes... et il pourra finir son petit déjeuner.

Les oreilles de Justin se sont dressées en entendant parler de rester en tête à tête avec le Dr Teel, mais il finit par regarder son assiette poisseuse en fronçant les sourcils.

Amy me jette un coup d'œil, comme pour me demander mon avis. Je suis toujours un peu en colère contre mon Génie – qui a tenté de me manipuler pour que je fasse mon quatrième vœu –, mais mes préoccupations n'ont rien à voir avec Justin. Mon neveu sera totalement en sécurité avec Teel. Sans compter que mon Génie pourrait peut-être lui faire manger quelques bouchées de crêpes. Et puis Amy semble être sur le point de s'écrouler à mes pieds dans ses vêtements couverts de sueur si elle tarde trop à avaler quelque chose.

— Allez, Ame, viens ! Ça se passera bien entre eux.

Elle fait une dernière tentative auprès de Teel pour créer une diversion.

— Vous êtes sûr qu'on ne vous attend pas quelque part ? Pour aller voir vos patients, par exemple...

Il nous gratifie une nouvelle fois de son éternel sourire.

— Personne ne viendra me chercher.

Alors là, c'est sûr. Aucun employé de l'hôpital ne connaît l'existence de Teel ! J'attends encore une minute qu'Amy ait fini de pleurnicher. Elle recommande à Justin d'être sage, et nous nous dirigeons enfin vers la cafétéria.

Je n'avais pas compris que ma sœur avait besoin de parler. Elle a besoin de raconter à quelqu'un à quel point elle a eu peur, de dire combien elle déteste les hôpitaux... depuis la mort de nos parents, bien sûr. De dire aussi qu'elle ne supporte pas d'assumer seule la responsabilité de Justin. Elle me dit à quel point elle souffre de l'engagement de Derek dans l'armée, même si cela représente beaucoup pour lui, et même si c'est un héros. Elle est impatiente que son mari rentre à la maison, pour que son fils ne ressente pas le besoin de la tester en permanence, de sonder aussi souvent jusqu'où il peut aller. Elle n'arrive pas à comprendre que Justin ait pu survivre à sa chute du toit de la maison sans même une égratignure ! Elle a vraiment eu une peur bleue...

J'accueille chacune de ses paroles avec un sourire et un signe de tête approuvateurs. Je n'essaie même pas de l'empêcher d'empiler sur son plateau une quantité de nourriture qui pourrait nourrir le peloton complet de Derek. Après tout, si elle a envie de lait, de café, de jus de fruits, de céréales, de porridge, d'une banane, d'un yaourt et d'une barre au muesli, pourquoi pas ? Je l'aiderai à venir à bout de tout cela.

— J'aurais dû me douter qu'il testerait cette machine volante. J'aurais dû anticiper la situation. Je réagis, et pas seulement sur sa façon de parler.

— C'est ridicule. Tu n'es pas censée lire l'avenir, que je sache !

Elle fixe son café, ses yeux se remplissent de larmes.

— Ame ? Que se passe-t-il ? Comment pouvais-tu savoir ?

— Erin, il m'a dit qu'il allait sauter !

— Quoi ? Quand ça ? Avant que tu n'aies répondu au téléphone ?

Ma sœur est en état de choc. Voilà des heures que je l'écoute se flageller, mais il ne m'est pas

venu à l'idée une seconde qu'elle pouvait avoir une vraie raison de prendre sur elle la responsabilité de l'exubérance naturelle d'un gamin comme Justin.

— Non, ça ne date pas d'hier. Il l'a fait une bonne douzaine de fois avant. Il dit que Derek vole sans arrêt et n'arrêtait pas de dire qu'il allait le faire, lui aussi.

— Mais Derek vole en avion !

— C'est ce que je lui répète, et il donne toujours l'impression d'être d'accord. Mais j'aurais dû comprendre qu'il attendait son heure. Qu'il me testait.

A sa façon de parler, à la manière dont sa voix se brise sur ses derniers mots, je suis convaincue qu'il y a autre chose, quelque chose de très important.

— Amy ! Justin a-t-il déjà essayé de te tester autrement ?

Elle me répond, tout en refusant de croiser mon regard.

— La semaine dernière, il a été exclu de la piscine publique.

Je n'en reviens pas.

— Mais pourquoi ?

— Pour avoir poussé une petite fille dans l'eau. Après trois avertissements.

Amy paraît soudain fascinée par sa cuillère.

— Amy !

Maintenant, les vannes sont ouvertes.

— Et tous les soirs au dîner, il fait exprès de renverser son lait. Il a pris la photo de Derek et moi, celle qui était au-dessus de la cheminée, et il a fait des gribouillis sur le visage de Derek. Et il fait pipi au lit toutes les nuits.

J'ai l'impression d'avoir la poitrine prise dans un étau.

— Mais pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? Amy, pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Que voulais-tu que je dise ? Que je suis incapable d'être une bonne mère pour mon fils ? Que je ne suis pas la mère qu'il lui fallait ?

— Amy, ce n'est pas vrai ! Tu ne peux pas jouer le rôle de père qu'il attend de toi ! Justin est en colère, et il a peur. C'est sa façon de s'extérioriser. Tu n'es pas censée tout gérer seule. Tu dois demander de l'aide !

Ses lèvres tremblent.

— J'aurais de l'aide si j'avais accepté de partir avec Derek et de vivre avec lui dans sa base. Mais, en l'état actuel des choses, je ne fais que fixer des limites à ne pas dépasser, essayer de passer un diplôme que je n'obtiendrai peut-être jamais.

J'entends l'autocritique enfouie sous ses paroles. Tout ce que je peux faire, c'est lui caresser la main en secouant la tête pour lui faire comprendre que je ne suis absolument pas d'accord.

— Ce diplôme, tu l'auras ! Et tu peux te faire aider ici, maintenant. Dès que tu seras sortie de cette école, tu pourras rejoindre Derek. Il te reste qu'un an à patienter.

Elle secoue la tête.

— Je suis trop égoïste.

— Egoïste, toi ? N'importe quoi ! Quant tu rentreras à la maison, je veux que tu appelles la base. Demande-leur s'ils ont des programmes à te suggérer, le nom d'une conseillère ou un truc de ce genre. Fais-toi aider, dans votre intérêt à tous les deux.

— D'accord.

— Promets-moi de le faire !

— Erin...

— Tu m'as obligée à le faire pour ce stupide master plan ! La moindre des choses en échange,



c'est de passer un simple coup de fil pour veiller à ta santé et à celle de ton fils, non ?

On dirait qu'elle a honte, ce qui ne fait que m'inciter à enfoncer le clou.

— Alors, Amy, c'est d'accord ?

Elle soupire.

— D'accord, c'est promis.

Elle tend la main vers la barre de céréales, la coupe en quatre morceaux et en pousse deux devant moi. Puis elle me dit d'un ton qui m'indique clairement que c'en est fini avec ce sujet de conversation :

— A propos du **master plan**... qu'y a-t-il entre toi et le Dr Teel ?

Je manque de m'étouffer avec mon miel et mes flocons d'avoine.

— Quoi ?

— J'imagine que tu as décidé d'envoyer bouler le **master plan** ?

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci : je pense que tu as décidé de faire l'impasse sur la plante, le poisson et le chat pour t'intéresser directement au mec, c'est évident. J'ai bien vu les mains baladeuses du Dr Teel sur toi hier soir, et le regard que tu lui as jeté. Tu battais des cils façon Scarlett O'Hara.

Je sens mes joues prendre la couleur du jus de tomate d'Amy.

— Je ne battais pas des cils !

Elle ne fait aucun commentaire, se contentant de me regarder avec cette certitude de sœur aînée que je déteste.

Je finis par m'exclamer, comme si elle venait de me mettre sur un chevalet de torture et s'apprêtait à sortir les tisonniers chauffés à blanc :

— Bon, d'accord !

Elle me demande, tout en pelant calmement sa banane :

— D'accord, quoi ?

— Je reconnais que je le draguais. Juste un peu. Mais je ne vois vraiment pas ce qui te gêne. Il ne constitue pas une menace pour le plan.

Cela dit, je suis incapable d'expliquer pourquoi. Je ne peux pas lui révéler que Teel est un Génie, ni lui parler de ce quatrième vœu qui nous oblige à rester ensemble à court terme. Je ne peux pas lui faire savoir que Teel ne compte pas, qu'il n'aura jamais l'étoffe d'un vrai petit ami, qu'il est – au grand maximum – un substitut tout à fait inoffensif.

Je m'empresse de trouver quelque chose à dire, n'importe quoi pour pouvoir faire disparaître du visage d'Amy ce petit sourire entendu et satisfait.

— Je t'assure. Il n'y a rien de sérieux. Nous avons juste dormi ensemble.

— QUOI ?

Les gens attablés autour de nous se retournent, bouche bée, apparemment incapables de croire qu'un être humain puisse produire un cri aussi strident.

— Tais-toi !

J'attrape son verre d'eau glacée et je l'appuie sur mon poignet brûlant, à l'endroit où bat le pouls.

— Je n'ai pas dit que nous avons **couché** ensemble, j'ai dit dormi. Nous nous sommes endormis, c'est tout. Et ne me regarde pas comme ça ! Il ne s'est rien passé !

— Je savais que cette histoire de canapé au service dermatologie était bidon !

Ce que je peux être idiot ! Moi qui pensais avoir berné ma sœur !

Perspicace, Amy hoche la tête.

— Tu vas vite en besogne.

— Je ne travaillais pas !

Comme mes protestations me font passer pour une fille de joie, j’essaie de changer de sujet.

— Tu peux aller me chercher une tasse de café ? Une grande.

Je lui fourre mon portefeuille entre les mains, bien décidée à lui faire faire quelque chose – n’importe quoi – pour qu’elle cesse de me fixer avec cet air exaspérant de Mme Je-Sais-Tout.

Apparemment, ça l’amuse. Elle ouvre mon portefeuille et part à la pêche de deux billets froissés de un dollar. Lorsqu’elle les sort du portefeuille, un petit rectangle d’un blanc lumineux s’en échappe et atterrit sur la table. Prise d’un mauvais pressentiment, je tends la main pour m’en emparer, mais Amy est plus rapide que moi.

— C’est quoi, ce truc ?

— Rien.

J’essaie en vain de récupérer la carte.

— Si ce n’était rien, tu ne rougirais pas. Qu’est-ce que c’est ?

Elle jette un coup d’œil sur la carte.

— Timothy Brennan... C’est bien le type aux framboises, non ? Et tu trimballes sa carte de visite sur toi ?

Je me tortille sur mon siège, mal à l’aise.

— Je te l’ai dit. Lorsque tu m’as appelée, hier soir, nous parlions de ses problèmes avec son propriétaire. Comme j’étais affolée, il m’a donné sa carte pour que je lui donne des nouvelles de Justin.

— Erin !

Rien qu’en prononçant mon nom, Amy en fait un drame en deux actes sur la déception, la désillusion et la tragédie familiale.

— Quoi ?

— Je croyais que nous avions passé un accord, toutes les deux. Tu m’as dit que tu étais entièrement en phase avec le **master plan**. J’ai conceptualisé un nouvel avenir pour toi !

— Mais je le suis ! Ce n’est pas parce que je discute avec un voisin sympa qu’il est mon petit ami !

Je crois déceler comme un cri perçant de protestation derrière ma voix. Je lutte contre le souvenir des lèvres de Timothy sur les miennes, de sa main secourable au creux de mes reins pour m’aider à monter dans le taxi.

— J’ai le droit de discuter avec un mec, Amy ! Adopter un **master plan** ne signifie pas entrer au couvent !

— Très bien.

Mais je connais cette lueur dans le regard. Ça fait des années que je la vois... chaque fois qu’elle pense avoir pris l’avantage sur moi, qu’elle estime avoir raison et être responsable de tout. En un mot, qu’elle contrôle tout. Elle pousse la carte au bout de la table.

— Appelle-le.

— Quoi ?

— S’il n’y a rien entre vous, eh bien appelle-le. Là, tout de suite. Je te préviens, je saurai si tu mens !

En jetant un coup d’œil sur l’énorme pendule fixée au mur, là-bas, au fond de la cafétéria, je lève les yeux au ciel, exaspérée. Il est 10 heures du matin. Si ça se trouve, Timothy ne répondra même pas au téléphone... Il est obligé de rester sur le pont tard le soir, de fermer le restaurant après

le départ de ses derniers clients. Je suppose qu'à cette heure de la matinée il a dû éteindre son portable pour ne pas être dérangé.

En m'efforçant de ne pas tiquer sous le regard attentif d'Amy, je sors mon portable et je compose le numéro de Timothy. Je prie pour qu'il ne décroche pas.

Il répond à la première sonnerie.

— Brennan.

C'est bien ma veine !

J'essaie de masquer ma surprise.

— Timothy, c'est Erin. Erin Hollister. La fille du restaurant. Et du Bentley.

— Vous êtes la seule Erin que je connaisse. Comment va votre neveu ?

Je vois d'ici son sourire félin, décontracté, illuminer son visage à la barbe de deux jours.

— Il va bien. Très bien, en fait. C'est comme si rien ne lui était arrivé.

— C'est super !

Il a l'air sincèrement content pour moi, un peu comme s'il était resté debout très tard parce qu'il se faisait du souci pour Justin et sa famille. Comme j'ai veillé moi-même très tard en compagnie de Teel.

J'ai soudain la sensation que mes poumons sont trop petits pour apporter suffisamment d'air à mon corps. Je commence à avoir les mains moites, de nouveau je ressens la sensation fugitive des lèvres de Timothy sur les miennes. Son baiser était si différent de celui de Teel. Rien à voir avec un baiser passionné qui déclenche une réaction en chaîne de désir, de frustration, de justification du **master plan**. Non, ses lèvres à lui me semblaient familières, sécurisantes, réconfortantes. Et là, maintenant, c'est d'une voix chaude qu'il me dit :

— Je sais à quel point vous vous faisiez du souci.

Avant que je comprenne ce qui se passe, Amy m'arrache le téléphone des mains. Je retiens un petit cri de protestation, mais c'est à peine si j'ai droit à son sourire suffisant, car elle se met à taper le téléphone contre la table avant de le rapprocher de son oreille.

— Houp là ! C'est ma sœur qui vient de laisser tomber son téléphone. Désolée ! A qui ai-je l'honneur ?

— Amy !

Je tente d'agripper mon portable, mais ma sœur se recule sur sa chaise. Je n'arrive pas à atteindre mon téléphone. Quand nous étions gamines, elle était déjà très forte à ce petit jeu ! Je déteste le sourire triomphant qui éclaire son visage. Je le connais bien, depuis l'époque où toutes mes poupées Barbie préférées ont vu le danger de près.

Amy articule à mon attention les mots **master plan**, puis elle s'exclame :

— Timothy ! Erin m'a tellement parlé de vous...

— Ame !

C'est un avertissement que je viens de lancer à ma sœur aînée. Je la déteste. Je déteste sa façon de tout gâcher. Je déteste son stupide **master plan** et je déteste...

— J'adorerais voir votre restaurant. Pourquoi pas ce week-end ? Samedi soir ? Ce serait merveilleux ! Oh, non, je viendrai avec Justin, il est génial. Non, il y a dû y avoir un malentendu, ou bien alors c'est un vrai miraculé, ou...

Tout en parlant, Amy n'arrête pas de sourire.

Je répète son prénom entre mes dents serrées alors que je viens enfin de lui arracher mon téléphone des mains.

Elle se moque de moi lorsque je dis à Timothy :

— C'est de nouveau moi. Je suis vraiment désolée. Ma sœur est folle.

Je lance un regard noir en direction d'Amy, qui se contente d'écarquiller les yeux, deux yeux ronds innocents.

Il éclate de rire.

— J'ai l'impression qu'elle est en train de décompresser. Vous devez être épuisées, toutes les deux.

Je revois le lit de la salle de garde, je sens encore la présence de Teel, lové autour de moi. Ce simple souvenir prend pour moi des allures de trahison. C'est comme si je mentais à Timothy tout en continuant à discuter avec lui, sous l'œil amusé de ma sœur.

Mais c'est absurde. Je ne dois rien à Timothy. Il n'y a rien entre nous... avec qui que ce soit, d'ailleurs. C'est ça qui fait tout le charme du **master plan**, non ? Avec lui, tout devient simple.

Je ne sais pas quoi dire ni quoi répondre. Pourtant, j'ai dû bredouiller un truc vaguement de circonstance car Timothy s'exclame :

— Je vous laisse. Venez donc samedi avec Justin et Amy. Je suis impatient de les rencontrer.

Impuissante, je lui dis :

— Bien sûr. Nous viendrons.

— Prenez bien soin de vous.

Ces mots résonnent étrangement dans ma tête. J'ai la sensation que Timothy parle sérieusement, qu'il s'agit d'autre chose qu'un simple lieu commun.

— Vous aussi.

J'ai de nouveau la brève vision de la galanterie dont il a fait preuve pour m'aider à monter dans ce taxi. Cela dit, ce n'était pas nécessaire. Je n'ai jamais demandé à aucun homme de venir à mon secours. Je me suis engagée à suivre ce **master plan**... et je le prouverai à ma sœur calculatrice, manipulatrice et démoniaque.

J'éteins mon portable et je me tourne vers Amy.

— Tu es une vraie garce !

Elle rigole.

— Allez ! On va s'amuser.

— Tu n'as quand même pas l'intention de venir ?

— Je suis à court d'idées pour passer le temps avec Super Soldier, le samedi. Une petite sortie éducative jusqu'à New York, c'est tout à fait ce qu'il faut à Justin.

— Mais c'est **toi** m'as demandé de m'engager à suivre le **master plan** ! C'est toi qui m'as dit que j'avais besoin de ne pas trop me précipiter !

— Absolument. Et c'est ce que je vais vérifier. Je dois m'assurer que tu joues bien le jeu.

Je reconnais le ton d'Amy. C'est le ton militaire de l'épouse et de la mère qui a décidé de suivre le programme d'une école de commerce au lieu de suivre docilement son mari sur sa base. Celui de la sœur aînée qui sait exactement jusqu'à quel point elle m'en fera baver.

Désespérée, je brandis la seule arme dont je dispose.

— Et Justin, tu y penses ? Il ne t'est pas venu à l'idée que ça puisse être un peu trop pour lui après ce séjour à l'hôpital et toute cette histoire ?

Naturellement, elle me voit venir avec mes gros sabots. Comme toujours.

— Ça fait déjà quatre jours. D'ici samedi, Justin sera prêt à concourir pour les jeux Olympiques.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Amy est peut-être une sœur aînée méfiante, mais je préfère la voir rire plutôt qu'être témoin de son désespoir comme l'autre nuit.

— Il est temps d’y retourner, lui dis-je. Il va croire que nous l’avons abandonné.

Amy hoche la tête, et elle se dirige la première vers la chambre de Justin. Lorsque nous arrivons, mon neveu est assis dans son lit et montre du doigt une feuille de papier à Teel en lui donnant des ordres.

— Non ! Tu ne l’as pas dessiné comme il faut ! Il faut que la cape de Soldierman vole derrière lui !

Le plateau de son petit déjeuner est posé sur la table de chevet, et il ne reste pas le moindre morceau de crêpe. Son jus d’orange et son lait ont subi le même sort.

Le beau visage de Teel se crispe lorsque mon neveu se met à donner des coups sur la feuille de papier.

— Justin, je suis un médecin, pas un artiste !

Justin pouffe.

— Tu peux le faire ! Dessine-moi Soldierman comme il faut !

Amy se penche vers son fils et lui ébouriffe les cheveux.

— Je n’ai pas entendu le mot magique…

Justin lâche d’un ton geignard :

— S’il te plaît ?

Le tout accompagné d’un sourire angélique.

Teel lève les yeux au ciel en feignant le désespoir, puis commence à dessiner un soldat volant. Amy regarde l’œuvre et hoche la tête d’un air approbateur.

— C’est super, docteur Teel. Il sera parfait pour figurer dans notre petit cahier, à la rubrique de Super Soldier du samedi.

Tout à coup, je sais ce qu’elle s’appête à dire. J’entends déjà les mots se bousculer dans sa tête avant qu’elle ne les prononce. J’ouvre la bouche pour protester, prête à expliquer qu’Amy a tort, qu’elle est cinglée, et qu’on ne doit en aucun cas lui faire confiance.

Mais elle prend la parole la première. Elle regarde Teel en jouant les innocentes à la perfection et lui lance :

— Docteur Teel, pourriez-vous vous joindre à nous samedi ? Nous allons tous dîner dans un restaurant de New York, un des endroits favoris d’Erin.

Le visage de Justin s’illumine.

— C’est vrai ? On va aller voir tatie Erin à New York ?

Amy répond avec un large sourire :

— Oui, c’est vrai.

J’ai beaucoup de mal à résister à l’envie de lui lancer un regard furieux. Si je réussis à étouffer ma colère, c’est uniquement parce que Justin ne le comprendrait pas. Et parce que Teel en ferait toute une histoire.

Justin agrippe la manche de mon Génie.

— S’il te plaît, tu vas venir avec nous à New York ? S’il te plaît, Dr Teel ! S’il te plaît !

Teel rigole en voyant l’enthousiasme du gamin. Il se libère de la main de Justin comme s’il avait affaire à un chiot un peu trop exubérant. En bougeant, il fait étinceler son tatouage, mais je suis apparemment la seule personne capable de voir cette encre orange et noir. Le regard de Teel quitte Justin pour Amy. Puis il se pose sur moi.

Je me demande ce qu’il lit sur mon visage. Je ne pense pas qu’il puisse lire dans mes pensées. Mais une chose est sûre : je dois absolument dire quelque chose à voix haute si je veux éviter le désastre qui nous menace si jamais il se joint à nous pour dîner au Jardin dans la ville. Il faut que je

lui oppose un « non » catégorique devant Justin et devant Amy.

Mais je ne suis pas prête à ça. Pas avec ma sœur, qui m'observe, qui me jauge en se demandant si je respecte bien l'engagement que j'ai pris de suivre le **master plan**. Pas avec Justin, qui est là, l'air implorant, et pour qui ce périple est une aventure.

Il est clair que Teel interprète mon silence comme un consentement. Il se tourne vers Justin et lui dit d'un ton solennel :

— Bien sûr, Justin. Je viendrai à New York.

Je me fends d'un sourire mielleux destiné à Amy.

— Vivement samedi !

Le sourire qu'elle nous décoche est si radieux que nous en sommes presque aveuglés.

— Tu verras, Erin. Ce sera un classique gagnant-gagnant. Nous allons tous passer un moment merveilleux !

Elle attend que Teel se penche au-dessus du dessin de Justin pour articuler un message secret à mon intention :

— Le **master plan** ! Ça se passera bien.

## 9

Trois heures plus tard, j'arrive à la répétition en trébuchant, comme si j'avais une sérieuse gueule de bois.

Le fait que j'aie peu dormi hier soir n'est pas la seule raison. Ce n'est pas non plus parce que j'ai mangé en guise de petit déjeuner de la nourriture d'hôpital. Ni même parce que je pense à ma sœur, qui va tout faire pour me mettre à l'épreuve et tester mon endurance face au plan de réorganisation de vie que j'ai accepté de suivre, alors qu'il s'opposait en tout point à mon caractère.

La conjonction de tous ces éléments accentue ma douleur de n'être qu'une doublure, et non sur le devant de la scène. Pourtant, c'est moi qui devrais interpréter le rôle de Laura Wingfield, utiliser mes nouveaux talents de chanteuse et de danseuse pour évoquer toute la passion et le drame que la pièce peut apporter au public blasé de Broadway.

Au lieu de quoi, reléguée au fond de la salle de répétition, les pieds sur une chaise, mon scénario sur les genoux, je me penche vers Shawn pour échanger avec lui des commentaires narquois.

Une semaine après le début des répétitions, Martina Block n'a pas encore saisi quel était le concept clé de notre spectacle. Elle s'obstine à dire que Laura doit être forte ! Avec un côté théâtral ! Et passionné. Chaque fois qu'elle est sur scène. Martina refuse d'accepter le concept du metteur en scène, Ken Durbin, à savoir l'idée de transition. Laura est au départ une petite souris timide, dans les scènes parlées, pour devenir ensuite, dans les parties musicales du spectacle, une femme totalement accomplie, d'une grande maturité sur le plan affectif.

La lecture nombriliste de Martina l'empêche de saisir le sens qui se cache derrière le scénario classique que Tennessee Williams a concocté. Elle ignore complètement le côté traditionnel de Laura, la jeune femme effacée qui est si handicapée par son anxiété qu'elle est incapable de travailler dans un bureau. Martina, elle, joue ses scènes avec toute l'énergie et la confiance d'une star de télé-réalité.

Ce qu'elle est, incontestablement.

Après que Martina eut exprimé son opposition à sa mère pendant ses deux premières scènes, Shawn me murmure à l'oreille :

— Et c'est reparti ! A mon avis, elle est mûre pour son gros plan.

Je retiens un éclat de rire en saisissant l'allusion à **Sunset Boulevard**. Shawn a résumé en quelques mots le problème de Martina Block. Elle se prend pour une grande star de cinéma. Elle passe d'une scène à l'autre façon bulldozer, fondant son jeu sur une seule et unique émotion, comme si les caméras dédiées aux gros plans attendaient pour capturer les expressions ô combien feintes de son visage : souffrance ! Anxiété ! Drame !

Shawn provoque chez moi un nouveau fou rire, mais je lui murmure :

— Chut !

J'ai parlé à voix basse, à peine audible. Il faut dire que nous sommes exposés, là-bas, dans le fond de la salle. Nous n'avons pas la possibilité de nous cacher dans un théâtre plongé dans le noir. Pas encore. Les répétitions du spectacle sur scène ne commenceront que dans deux semaines.

Heureusement, Ken n'a pas entendu le sarcasme de Shawn, pas plus que ma réplique. Notre metteur en scène fait les cent pas sur le devant de la salle, l'image même de l'enthousiasme débridé. A chaque pas, il bondit, tel un ballon ballotté par des vents contraires. On sent dans sa voix une poussée d'adrénaline.

— OK, Martina. Revenons au début de la scène. Je veux que vous vous concentriez sur l'atmosphère, sur l'état d'esprit des personnages. Tom est dehors, sur le palier, il est en retard et il rentre discrètement. Il est éclairé par la lune. Et vous apparaissez, tel un fantôme de la Guerre civile, pâle dans votre chemise de nuit...

Martina referme son texte d'un geste brusque, comme si elle venait de trouver un argument en sa faveur. D'un mouvement de tête, elle rejette en arrière son épaisse chevelure noire aux reflets bleutés et s'exclame :

— A propos de cette chemise de nuit, vous ne pensez pas que ça fonctionnerait mieux si Laura portait quelque chose de court, une nuisette, par exemple ? Avec un peu de fourrure le long de l'ourlet, pourquoi pas ? Pour la rendre... je cherche le mot juste, ah oui... vulnérable ?

Ken laisse à peine Martina finir sa phrase pour mettre les choses au point.

— Cette scène n'est pas de la comédie musicale. Nous sommes toujours dans un dialogue sérieux.

On dirait un homme expliquant le principe de base de l'addition à une écolière du cours préparatoire.

Sauf que Martina n'a pas six ans. Et que Ken lui a déjà expliqué à quatre reprises la même chose, cet après-midi.

Martina répond d'une voix glaciale :

— Je sais.

Je me redresse un peu sur ma chaise, faisant comprendre d'un geste à Shawn de se taire alors qu'il s'apprêtait à me faire partager une nouvelle blague à voix basse. Cette confrontation pourrait se révéler intéressante.

Martina poursuit.

— Je suggère simplement que nous prenions quelques risques pour ce qui concerne le côté sérieux de la pièce. Que nous jetions quelques bases concernant les transformations à venir dans les passages musicaux.

Shawn me glisse entre les dents :

— Elle suggère de faire étalage de son talent devant le public, de jouer les stars. De l'éblouir.

Martina n'a sans doute pas entendu les mots précis utilisés par Shawn car il était tout juste audible. Mais le côté persifleur doit avoir attiré son attention car elle met ses mains en visière pour jeter un coup d'œil vers le fond de la salle. Ce geste m'agace. La salle de répétition n'est pas grande, et Martina n'est pas si loin que ça de nous.

Elle se plaint à Ken.

— Ces gens font partie des journalistes agréés ? Car il est bien stipulé dans mon contrat que l'on doit me soumettre toutes les questions posées par la presse avant toute interview.

Ken s'arrête de sautiller. Et lui dit d'un ton rassurant (ce que je n'aurais jamais pu faire compte



tenu des circonstances) :

— Ce ne sont que les doublures, Martina.

Que les doublures. Génial ! Comme si mon ego avait besoin d'être de nouveau mis à mal.

Ken lance un regard appuyé en direction de la régisseuse qui intervient d'une voix guillerette.

— S'il vous plaît ! Tout le monde se tait, là-bas, dans le fond.

Shawn lève de nouveau les yeux au ciel et se tasse sur sa chaise. Martina reste silencieuse pendant un moment qui me semble terriblement long, comme si elle s'attendait à entendre de notre côté des bruits de pages froissées pouvant nuire à sa concentration. Lorsqu'elle se décide à continuer, elle reprend le fil de son discours.

— Mon contrat stipule clairement que j'ai un droit de consultation sur tous les costumes.

Ken réussit de nouveau à prendre la voix de la raison pour lui répondre. Ce mec devrait envisager d'organiser des séminaires sur la façon de communiquer avec les aliénés.

— Mais vous serez consultée, Martina. Dès que les modèles seront finalisés, nous vous les soumettrons. Dans l'immédiat, j'aimerais que nous poursuivions notre lecture.

Martina fait la moue en jouant avec ses feuillets. J'ai d'abord la sensation qu'elle va refuser de dire son texte. Mais non, je me trompais. La voici qui se lance dans la scène avec une passion croissante, un enthousiasme qui confine à la ferveur religieuse. Elle mastique chaque mot avec une énergie féroce, reprochant à son frère de rentrer trop tard, comme s'il était un petit garçon et elle une gardienne de prison.

Dès qu'il a récupéré du choc, Ken l'interrompt.

— Essayons quelque chose d'un peu plus... réservé. Martina, montre-nous la vulnérabilité de Laura. Sa timidité. Sa... peur.

Martina lance un regard furieux au metteur en scène. Je me demande si j'aurai un jour la même assurance, cette certitude absolue d'avoir raison, même quand le metteur en scène définit sa propre vision des choses et que l'auteur de la pièce donne une autre orientation au personnage. Et que chaque mot du scénario traduit une lecture totalement différente de ce que je pourrais avoir envie de faire.

Martina pousse un soupir théâtral, mais elle tente de donner à Ken l'approche du rôle qu'il attend d'elle. Je n'ai pas besoin d'avoir un gros plan sur elle pour savoir qu'elle a décidé de s'accrocher, la mâchoire serrée, par provocation. Sa voix bute à chaque syllabe.

Dès la fin de la première phrase, Ken soupire.

— Martina, essayons...

— Je suis désolée.

Et, brusquement, elle devient l'image même de la repentance. Elle s'écroule sur sa chaise, tendant une main vers l'acteur qui joue Tom, façon tragédienne. La grâce faite femme, Martina murmure quelques mots d'excuse à son partenaire. Puis elle jette un coup d'œil vers Ken à travers ses cils, l'air contrit, l'illustration parfaite de la petite fille qui se soumet à l'autorité.

— Je suis vraiment navrée. Je pourrais mieux me concentrer si on avait organisé un peu mieux le service traiteurs.

Shawn glousse un peu trop fort. Il reçoit un nouveau regard courroucé de la part de la régisseuse. Je l'attrape par le bras en lui ordonnant une nouvelle fois de se taire.

Mais il n'en croit toujours pas ses oreilles et continue de grogner, sans se soucier que son indignation puisse parvenir aux oreilles des gens sur le devant de la scène.

— Le service traiteurs ? Mais elle se croit où ? Sur un plateau de cinéma ?

J'essaie de me montrer compréhensive, même si je suis tout aussi incrédule que mon compagnon

d'armes, celui « qui n'est qu'une doublure », comme moi.

— Elle est habituée à ça.

Shawn ricane :

— La pauvre !

Ken, en revanche, met plus de sincérité dans sa compassion pour Martina (ou ce qui y ressemble).

— Nous allons organiser quelque chose.

Martina répond, de la voix même de la raison (en apparence) :

— Je ne demande pas un service complet de restauration. Juste une table avec de quoi grignoter et des amuse-gueule. Vous n'êtes même pas obligés de le prévoir pour les non-syndiqués.

J'ai l'impression que Shawn va foncer entre les chaises pour étrangler Martina. Ça m'arrangerait bien, d'ailleurs. Ses caprices de star hollywoodienne me tapent sur les nerfs autant qu'à Shawn, et en plus, s'il la tue, j'hériterai du rôle que je convoite.

Je m'octroie un instant de répit rien que pour le plaisir d'imaginer cet éventuel rebondissement.

Puis je tire à contrecœur sur la manche de Shawn en murmurant :

— Assieds-toi !

Il finit par se calmer et se rasseoir, mais il n'a pas l'air plus indulgent pour autant.

Je tente de l'amadouer.

— Arrête un peu ! De quoi te plains-tu ? Tu fais partie du syndicat des acteurs.

— Peut-être, mais moi, je ne regarde pas de haut ceux qui n'en font pas partie !

Il a encore haussé le ton, et s'attire de nouveau un regard réprobateur de la régisseuse.

Je me penche sur mon texte en m'efforçant d'avoir l'air studieux. Ken exploite la contrition de Martina en lui demandant de reprendre au début de la scène. Elle avance laborieusement dans ses dialogues avec Tom, ne donnant que l'image tout juste exploitable d'une jeune femme docile qui s'oppose à un frère ayant une plus grande expérience du monde.

Ils en arrivent enfin à *Fly Free*, la première ballade importante du spectacle. L'accompagnateur joue au piano les premières mesures, qui donnent juste le ton du morceau, lequel doit être encore entièrement orchestré. Martina se lève, comme si elle était submergée par l'émotion que lui procure la musique, au point de ne pouvoir rester confinée sur sa chaise. Elle compte dix mesures à voir haute, et alors qu'elle aurait dû se lancer, portée à la fois par la musique et les paroles, la voici qui se met à parler :

— Personne ne me comprend...

Je manque de m'étouffer. Et tout le monde m'a entendue.

Je sais que Shawn et moi, tapis au fond de la salle, sommes sur la sellette. Et qu'il va nous falloir faire attention à ce que nous disons et faisons, ou nous risquons de nous faire jeter. Nous sommes censés rester assis bien sagement, éternellement reconnaissants de l'occasion qui s'offre à nous d'observer une grande actrice à l'œuvre.

Sauf que Martina a atteint les sommets du ridicule.

Comme si elle éprouvait le besoin de se justifier à mes yeux, elle lance d'une voix furibarde jusqu'à la dernière rangée de chaises :

— Mon contrat prévoit...

Une fois de plus, Ken se fait apaisant.

— Oui, je sais. Votre contrat stipule que, pendant les trois premières semaines de répétition, vous pouvez vous contenter de dire les paroles des chansons pour protéger votre voix.

Il pousse un grand soupir, et soudain j'ai la certitude que s'il avait été consulté par les

producteurs, jamais il n'aurait accepté cette clause du contrat. Celle-ci et pratiquement toutes les autres, d'ailleurs. Il secoue la tête, découragé un instant par ces discussions à n'en plus finir.

— Faisons une pause, d'accord ?

La régisseuse s'écrie, en insistant sur chaque syllabe :

— Vous avez quinze minutes.

Il est clair que, avec ses exigences de petite fille gâtée, Martina se met tout le monde à dos, même l'équipe technique, qui reste en général imperturbable. Bien sûr, je dois admettre qu'elle a fait la couverture d'une demi-douzaine de magazines, la semaine dernière. Tous en ont fait des tonnes sur le choix de Martina pour interpréter l'héroïne de **La Ménagerie** ! Les producteurs ne peuvent « acheter » ce genre du pub. Aussi agaçante qu'elle puisse être, sa notoriété de pop star devrait renforcer le succès de notre spectacle.

Tandis que Martina se lamente de nouveau sur le service de restauration qui laisse à désirer, Shawn marmonne :

— Son contrat, on s'en tape !

Dès que j'ai la certitude qu'il y a suffisamment de bruit autour de moi pour dissimuler ma colère, je lui réponds :

— J'ai du mal à comprendre que Ken accepte ce genre d'attitude.

Mais tout en râlant, j'essaie de lui trouver des excuses.

— Il doit juste vouloir l'aider à se sentir à l'aise dans le spectacle. C'est sûrement ça. Elle va se calmer au fur et à mesure des répétitions. Il le faudra bien.

Mais je sens moi-même le doute qui perce dans ma voix. Je suis sûre et certaine que Martina Block ne se bonifiera pas au fil du temps.

Shawn fait la moue. Puis, écœuré, il pousse un gros soupir.

— Mais oui, bien sûr ! Et nous pourrons monter un spectacle dans ma fichue grange. C'est même moi qui fabriquerai les costumes ! Allez, viens ! Je t'offre un café. Tu as l'air épuisé.

— Merci beaucoup.

J'essaie d'avoir l'air offensé par sa dernière remarque, mais je suis secrètement ravie de son offre. Un peu de caféine me fera du bien.

Shawn me tient la porte en disant :

— J'espère au moins qu'il en valait la peine !

Je rougis comme une ado en descendant le trottoir à grandes enjambées. Naturellement, je me crois obligée de protester tandis que Shawn s'adapte à mon pas.

— Il n'y a pas de « il » !

— Bien sûr que non !

— Je n'ai pas de...

— Oh ! non. Tu as juste une garde-robe entière de vêtements en double.

Je baisse les yeux sur ma tenue.

— Tu portais déjà ce corsage hier, très chère !

Je soupire et lui raconte ma soirée. J'ignore pourquoi, mais je lui sors tout en bloc : le baiser de Timothy, le baiser de Teel, le plan dément d'Amy, qui a eu l'idée de ce dîner de samedi, où nous serons tous réunis. Je m'arrête juste avant de lui avouer que je me suis engagée à changer de vie. Je sais que si je lui raconte ça, je n'ai pas fini d'en entendre parler.

Shawn me tend mon café et me salue avec son propre gobelet en carton bleu et blanc.

— Si seulement tu n'étais pas engagée comme doublure dans **La Ménagerie** !

Il pose la main sur son front, comme si l'injustice de la situation le faisait défaillir.

— Tu pourrais transformer toute cette histoire en sitcom. Ça aurait un succès fou ! Imagine un peu ! Ton nom en lettres lumineuses ! Et tu aurais droit à ton propre café sur le plateau, un bon café bien chaud fourni par le service de traiteurs. Ton spectacle serait la comédie à succès de la saison... Je vois d'ici les pubs, peut-être même la couverture de *People*. L'Homme numéro un, ou l'Homme numéro deux ? Se décidera-t-elle ou pas ? Venez voir si Erin se décide dans l'épisode de cette semaine de : « Les Deux Petits Amis d'Erin » !

— Ce n'est pas drôle !

Il rit de mon indignation tout en laissant tomber dans sa tasse de café l'équivalent de la moitié de l'exportation annuelle d'Hawaii en pur sucre de canne.

— Si, c'est très drôle, mon chou.

Sur le chemin du retour au théâtre, j'essaie de convaincre Shawn que j'ai juré de renoncer aux hommes à vie. Mais il n'en croit pas un mot.

Ma carrière de comédienne s'annonce plutôt mal. Et je ne crois pas que j'apprendrai beaucoup en regardant Martina massacrer le rôle qui aurait dû me revenir. Le coup de fouet donné par la caféine s'estompe bien avant mon ras-le-bol.

Une chose est sûre, le reste de la semaine ne s'améliore pas du tout.

Martina continue d'accumuler les contresens en interprétant le rôle de Laura Wingfield. Ken s'oppose aux suggestions de la comédienne, à savoir : faire porter à Laura des tenues fluo (pour mettre l'accent sur sa différence), ou faire suivre Laura par un projecteur chaque fois qu'elle est sur scène (*idem*), ou créer deux nouvelles scènes et quatre mélodies nouvelles axées sur Laura (*re-idem* !). Pour finir, donner un nouveau nom à la production : Laura (euh, *idem*). Martina – est-il utile de le préciser ? – prétend que son contrat lui donne le droit de faire appliquer chacune de ces absurdes propositions.

Shawn continue de me taquiner sur l'imbroglio de ma vie privée. J'ai beau protester en poussant des cris d'orfraie, dire que je n'ai pas de vie amoureuse, que je n'ai aucune envie d'en avoir, et que, de toute façon, je ne lui raconterai plus jamais rien, rien n'y fait.

Amy continue de me passer un coup de fil chaque après-midi, laissant la plupart du temps des messages lorsque mon portable est éteint, pendant les répétitions. Justin est pleinement rétabli, sans même une ecchymose pour lui rappeler que jouer les Soldierman est une erreur stupide. Chaque fois qu'Amy m'appelle, elle me passe Justin, qui est de plus en plus excité à l'idée de passer ce fameux samedi à New York. Lorsque j'entends mon neveu manifester son enthousiasme par des cris aigus, je pardonne presque à Amy de m'avoir mise dans une position intenable vis-à-vis de Timothy et de Teel.

J'ai dit « presque ». Mais pas tout à fait.

Le samedi après-midi, notre répétition est écourtée par de nouveaux caprices de la diva Martina. Après avoir bloqué pour la sixième fois sur la première scène, difficile il est vrai, Martina s'affale sur une chaise. Comme elle n'arrête pas de seriner que Laura est de plus en plus « exclue », Ken change la position sur scène de tous les acteurs. Amanda et Tom disent à présent la plus grande partie de leur texte dans des coins sombres, de façon à nourrir en permanence l'ego de Martina. Cet ego est sans doute la seule chose qui lui reste, hélas.

— Je n'arrive plus à me concentrer. Ma glycémie est trop basse.

Même depuis fond de la salle, je vois la régisseuse lever les yeux au ciel. Elle tend la main vers son sac à dos et se met à fouiller dedans. Nous savons tous qu'elle a toujours sur elle une provision de barres de céréales pour les cas d'urgence.

Martina protège son front du revers de la main, comme si les lumières de la salle de répétition

étaient trop fortes pour ses pauvres yeux au bord de l'épuisement.

— S'il vous plaît, ne me donnez plus de barres de céréales. Tout ce sucre... J'ai besoin de quelque chose de sain. Un fruit frais, par exemple. Ou un bouillon.

Un bouillon ? Mais dans quel monde vit-elle ? Un monde où les fournisseurs de consommés sont tapis en coulisses ?

Elle pousse un nouveau soupir.

— Un service traiteurs me comprendrait.

Ken est sur le point de dire quelque chose, puis se ravise, de peur de mettre la star en colère. Il nous annonce d'un air de chien battu :

— Ce sera tout pour aujourd'hui. De toute façon, j'ai une réunion avec la costumière dans une demi-heure.

Martina se redresse aussitôt sur sa chaise.

— La costumière ? J'ai quelques idées à proposer. J'aimerais les partager avec vous !

Je m'en vais avant de dire quoi que ce soit que je puisse regretter. Heureusement que Shawn n'est pas dans le coin. Ensemble, nous aurions pu lui faire sa fête sur-le-champ.

\* \* \*

En retournant chez moi, j'essaie de me dire que Martina m'a fait un cadeau. J'aurais pu rester cloîtrée à l'intérieur du théâtre alors que je suis dehors, à profiter de la brise fraîche et à lézarder au soleil, un soleil étonnamment radieux. Des nuages traversent le ciel, comme s'ils tentaient d'illustrer un livre pour enfants intitulé *Erin par une journée d'été ensoleillée*. J'ai pas mal de temps devant moi avant de rejoindre Amy et Justin au Jardin dans la ville, et de devoir jongler avec le chaos qui suivra inévitablement les présentations de Timothy à ma famille. Et à Teel.

Au coin d'une rue, je me dirige vers le sud, en direction du Village. Et je me retrouve au milieu d'une kermesse de rue de la ville de New York. Les festivités se déroulent dans différents quartiers pendant tout l'été. En général, elles durent un après-midi entier, interrompant la circulation sur plusieurs pâtés de maisons, forçant les conducteurs grincheux à faire des détours pendant que les piétons réquisitionnent les rues.

Je flâne devant des douzaines de baraques qui proposent des tas d'objets hétéroclites : livres d'occasion, épices qu'on peut utiliser sur presque tout type de brochette. Un stand s'enorgueillit de présenter des douzaines de drapeaux américains, rangés par tailles, du minuscule rectangle en plastique aux immenses étendards aux broderies délicates, parfaits pour être déployés sur le gratte-ciel de son choix. Le vendeur, cigare au bec, crie à qui veut l'entendre :

— Journée du Drapeau ! Venez acheter votre Drapeau ! Journée du Drapeau !

Pour renforcer son message patriotique, il fait hurler des marches de Sousa depuis un iPod branché à des haut-parleurs de la taille de l'Empire State Building.

Je me hâte de passer devant le stand, en essayant de me boucher les oreilles. La baraque suivante, cependant, attire mon attention. Le vendeur a disposé des quilles, peintes dans plusieurs tons de kaki ou de vert olive. L'une d'elles sort du lot, au centre. Elle est rouge carmin. Le vendeur tient à la main des anneaux de couleur qu'il passe d'une main à l'autre en déroulant son baratin.

— Approchez-vous, mesdames et messieurs ! Tentez votre chance ! Lancez un anneau autour d'une quille, et vous remportez un lot ! Approchez-vous !

Comme pour ponctuer son discours, il lance trois anneaux dans la foulée, chacun attrapant une quille au passage, comme au lasso.

Je jette un coup d'œil sur les lots qui trônent en haut de la baraque. Bien campé au-dessus du jeu de quilles, penché en avant comme s'il voulait sauter dans mes bras, le Soldierman de Justin !

D'accord. Le vendeur ne peut pas savoir qu'il a Soldierman à sa disposition. Mais la figurine aurait pu être sculptée en pensant à Justin. Elle fait au moins trente centimètres de haut et porte un treillis militaire. Son visage est dissimulé derrière des lunettes de soleil cousues dessus, et ses mains sont couvertes de gants de cuir, comme s'il revenait de je ne sais quelles manœuvres délicates dans le désert.

Et, cerise sur le gâteau, il porte une cape rouge. Du même rouge que la quille au centre du jeu. Le S qu'on lit dessus lui confère un petit air de Clark Kent lorsqu'il joue les superhéros, mais je ne pense pas que Justin soit très à cheval sur les violations de droits d'auteur...

Le camelot surprend mon regard.

— Alors, ma petite dame, vous êtes prête à tenter votre chance ?

Ma petite dame ?... Aurais-je fait sans m'en rendre compte un saut en arrière dans le temps, dans une fête foraine des années cinquante ? Je suis obligée de crier pour couvrir le bruit des **Marches** de Sousa de la baraque d'à côté.

— Combien pour le soldat ?

— Vous devez faire un lancer gagnant, ma petite dame. C'est le gros lot ! Vous lancez l'anneau autour de la quille rouge, et il est à vous. Trois dollars l'anneau, ou cinq anneaux pour dix dollars.

J'ai à peu près autant de chances de prendre au piège cette quille rouge vif que de faire un score parfait au bowling. Je suis sur le point de tourner les talons, quand une brise choisit ce moment précis pour se lever. La cape de Soldierman se soulève au passage de l'air chaud, planant au-dessus de ses solides épaules.

Justin l'adorerait.

Je fouille dans mon portefeuille et je sors deux billets froissés de cinq dollars.

— J'en prends cinq.

Le forain a du mal à compter mes anneaux. Il m'en donne deux kaki, deux vert olive et le dernier qui est du même rouge vif que la quille donnant droit au gros lot.

— D'accord, ma petite dame. Et maintenant, prenez votre temps. Choisissez votre cible et lancez le premier anneau.

Les deux anneaux kaki sont loin d'atteindre la cible. Le premier vert olive aussi. Je rectifie trop le tir avec l'anneau suivant, qui heurte la bâche en plastique au fond du stand. Il ne me reste donc plus que l'anneau rouge. L'anneau rouge pour la quille rouge. Pour pouvoir offrir à Justin le plus beau cadeau que je lui aie jamais fait.

Je ferme les yeux et je croise les doigts en murmurant un rapide : « S'il vous plaît, faites que ça marche, cette fois ! » Et avant de perdre trop de temps en calculs savants et en réflexions inutiles, comme je ne cesse de le faire dans la vie, je lance l'anneau rouge. Il s'élève et décrit un arc avant de retomber.

En plein dans le mille ! Mais rien à voir avec la quille rouge. L'anneau s'est enroulé autour d'une quille couleur sable, la quatrième à droite de la rouge.

Le forain s'écrie d'une voix de stentor qui couvre le bruit des fanfares et de la foule :

— Bravo !

— J'ai gagné ?

Je suis un peu étonnée d'avoir réussi ce lancer.

— Mais bien sûr, ma petite dame ! Voici un des plus beaux lots, c'est pour vous.

Mais il ne tend pas la main vers le Soldierman. Ni vers le mousqueton qui tient le héros de Justin bien en place au milieu du stand. Il me sort à la place un sac en plastique de derrière la table. Un sac qui contient environ cinq centimètres d'eau... et un poisson rouge.

— C'est Soldierman que je veux !

On dirait une gamine. Mon neveu Justin – qui a cinq ans – me paraît bien plus mûr que moi en ce moment.

Le forain n'a même pas un regard pour le personnage que je convoite.

— Lui, c'est le gros lot. Vous, vous avez gagné un premier prix.

— Mais je ne veux pas de poisson ! Je veux le soldat !

Le regard du marchand se durcit.

— Trois dollars l'anneau, cinq anneaux pour dix dollars.

— Mais...

Il crache littéralement les mots :

— Trois dollars l'anneau, cinq anneaux pour dix dollars.

Il fait mine de remettre le poisson à sa place, sous la table. J'ai l'impression de faire l'objet d'une manipulation injuste.

— Très bien !

Après tout, combien de gens réussissent leur coup, à ce jeu ? J'ai le vague sentiment que même si je m'entraînais toute la journée, je n'arriverais jamais à frôler la quille rouge. Tous ces jeux de fête foraine ne sont-ils pas truqués, en fin de compte ? J'ai l'impression que tous ces types trichent.

Avant d'être tentée de gaspiller le peu d'argent qui me reste dans mon portefeuille, j'attrape le poisson et je pars, furieuse. Les **Marches** de Sousa me suivent le long de la rue, comme pour me féliciter de mon minable prix. Je lève le sac en plastique pour observer les yeux globuleux du poisson. Il n'y a pas beaucoup d'eau, là-dedans ! Je ne suis pas mécontente d'avoir sauvé ce pauvre animal de ce colporteur qui se soucie manifestement de ses lots et de ses candidats comme d'une guigne. Tout ce qui l'intéresse, c'est de trouver un nouveau client assez stupide pour jouer selon ses règles.

Et puis je ne suis pas stupide. Je sais reconnaître les coïncidences quand elles s'imposent à moi : le **master plan** exigeait de moi que je prenne ce poisson. J'ai déjà mon lys de la paix depuis presque trois semaines, il était temps de passer à l'étape suivante.

Tandis que je me fraye un chemin entre les autres stands, les accents obsédants de la musique militaire me font penser à un extrait musical de **La Ménagerie**, le grand air qui ouvre le deuxième acte. Le morceau commence par un déploiement de cuivres, censés provoquer un choc sur le public qui vient de boire un pot et de grignoter quelque chose, voire de faire une pause-pipi. Succédant à la grande dispute entre Amanda et Tom à la fin du premier acte, **Perfect World** permet à Laura d'exprimer ce qu'elle a toujours désiré dans la vie. En règle générale, la musique est le clou d'un spectacle, à Broadway. Elle lui donne du rythme, avec des refrains entraînants que les gens fredonnent dans la rue après chaque représentation. Grâce à mes talents de chanteuse, développés par Teel, je suis capable de balancer les paroles façon Ethel Merman mais en plus fragile, tout en venant à bout des figures de danse les plus complexes.

Hélas, Martina n'a parcouru ce morceau que de rares fois. Son contrat stipule qu'elle n'est pas obligée de danser avant les répétitions dans la salle du théâtre. C'est-à-dire dans dix jours. Je commence à me demander pourquoi nous prenons la peine de faire des répétitions si Martina n'est pas tenue par contrat d'y participer.

Qui peut bien être son agent ? Martina bénéficie de plus de clauses et de dérogation que tous les acteurs que j'ai rencontrés. Si seulement elle avait demandé quelques soirées libres après la sortie officielle du spectacle..., je pourrais vraiment monter sur scène. Je serais certaine de ne pas avoir

donné tout mon temps pour rien, de ne pas m'être investie inutilement sur le plan affectif, et de ne pas avoir assisté à chaque répétition pour rien. J'aurais l'impression d'avoir fait le bon choix en investissant la moitié de mon capital magie – deux vœux sur quatre – sur ma carrière...

Le temps de rentrer chez moi, je commence à me demander si mon poisson n'est pas mort. Ce serait parfait... je saborderais la deuxième étape du **master plan** avant même de commencer. Difficile de savoir si ce pauvre poisson rouge frétille de la nageoire ou s'il est simplement ballotté au gré de mes pas. Je passe devant George au pas de course, prenant à peine le temps de saluer le gardien, et j'ouvre les trois serrures en un temps record, presque en retenant mon souffle.

Dans la cuisine, je fouille dans les placards, à la recherche du plus grand récipient, un saladier en Inox que m'a laissé Becca. Je le fourre sous le robinet et je fais couler l'eau. En attendant que le saladier se remplisse, je jette un coup d'œil vers le lys de la paix qu'Amy m'a donné.

La pauvre plante est étalée sur la table de travail. Si pleine de vie hier, elle s'est affaissée, comme si on avait chassé l'air de ses tiges naguère bien vertes. Les feuilles ont l'air poussiéreuses et au bout du rouleau, quand elles ne sont pas carrément brunies par l'assèchement. L'unique fleur s'est enroulée sur elle-même comme un poing serré. Et sa couleur blanche et brillante a viré au jaune parchemin. C'est pathétique.

Et d'un. (Vous vous souvenez de cette fille qui a appris à ses dépens que les malheurs arrivent par trois ? Eh bien, il m'était difficile d'imaginer pire chose que de tuer mon lys, et réduire ainsi à néant la toute première étape du plan censé transformer ma vie. C'est vraiment super ! Comment dire à ma grande sœur que le score est actuellement le suivant : **master plan** : 1, Erin : 0 ?)

L'eau commence à déborder du saladier et tombe en cascade dans l'évier. Je referme brutalement le robinet.

J'aimerais inventer un système d'alarme, un pense-bête sonore pour me dire quand arroser une plante idiote. Quelle importance si je n'ai pas gardé en vie ce lys de la paix ? Il devait déjà manquer d'eau quand Amy me l'a offert. Cette horreur avait peut-être déjà chopé... des araignées rouges. Je crois que ces bestioles tuent les plantes sans raison, non ? Elles détruisent sans la moindre pitié des plantes d'appartement parfaitement saines, c'est bien ça ? Je ne peux être tenue pour responsable d'une invasion d'araignées rouges. La présence d'araignées rouges signifie que la première étape du **master plan** ne comptait pas vraiment. Je colle le lys dans un coin, en me disant que je m'en occuperai plus tard.

Je reviens devant l'évier. Je vide un peu d'eau du saladier trop plein et le dépose sur la table de travail. Il me faut une bonne minute pour ouvrir le nœud du sac en plastique avec un couteau. Je peux enfin retourner le sac pour libérer mon poisson d'eau douce dans sa nouvelle piscine en Inox.

Tandis qu'il coule au fond du saladier, je m'exclame :

— Et voilà !

Nerveuse, j'attends de voir s'il va remonter. Puis je le somme de le faire.

— Allez ! Dépêche-toi !

Il reste là, au fond, pendant que je respire une bonne douzaine de fois pour deux. Et puis, lentement, il commence à nager autour du saladier.

Je m'écrie :

— Yes !

Je jette un regard furieux à la plante mollassonne qui a rendu l'âme sans tambour ni trompette.

— Tiens ! Autant pour toi, le **master plan** !

J'ai un poisson ! Je suis passée à la deuxième étape de mon plan... avec plus d'une semaine



d'avance, mais je ne vois pas en quoi ce serait un problème.

Je plisse les yeux pour observer mon nouveau compagnon. Je ne vais pas l'appeler « le Poisson » toute sa vie, il lui faut un nom. Quand on s'occupe d'un poisson, ça fait partie des choses à faire. C'est une façon de protéger toute créature vivante.

J'opte pour « Tennessee ». Lui donner le nom du dramaturge qui va m'ouvrir les portes de la célébrité et de la fortune, c'est parfait ! Enfin, presque. Il faudrait aussi que je me débarrasse de Martina Block.

— Bienvenue au Bentley, Tennessee !

Le poisson fait un tour de bocal sans beaucoup d'entrain. Je prends une profonde inspiration, incapable de reconnaître – de m'avouer – à quel point je suis heureuse de constater qu'il a récupéré. Mais lorsque je chasse l'air de mes poumons, je m'aperçois que j'ai quitté mon appartement.

J'ignore totalement où je suis.

# 10

D'accord, je sais où je suis. Dans le Jardin.

Cette fois, je reprends mes esprits rapidement et cherche Teel. Il est juste derrière moi, en tenue de médecin. Le médecin que je connais et que j'aime. Enfin, le terme « aimer » est mal choisi...  
Disons : que je désire. D'une façon totalement sûre et conforme à mon **master plan**.

Dès qu'il m'aperçoit, il me demande :

— C'est pour le quatrième vœu ?

Sa question me hérisse. Pas de « bonjour » ni de « comment allez-vous ? ». Pas de « je suis impatient de dîner avec vous ce soir ». Teel n'est peut-être pas la solution qu'il me faut pour contourner le **master plan**. J'en ai plus que marre de l'entendre parler de mon dernier vœu. Je le regarde droit dans les yeux pour éviter de me sentir mal à l'aise et je lui dis :

— Ramenez-moi d'où je viens !

— Je me suis dit que si je vous donnais un peu de temps, vous trouveriez une idée...

Sa voix est calme, son propos sensé. Je retrouve tout ce qui m'a fait craquer là-bas, dans cet hôpital, l'homme qui s'inquiétait pour moi, pour ma santé mentale, mon bien-être physique, alors qu'autour de moi tout allait de travers.

— Ne soyez pas en colère contre moi.

— Vous avez utilisé votre tatouage pour me manipuler.

Il me gratifie d'un sourire béat.

— J'utilise mon tatouage pour manipuler tout le monde.

— Comme si c'était censé me reconforter !

Je vais pour lui tourner le dos, mais je ne peux aller nulle part. Le vide de ce Jardin me fait frissonner, et je m'empresse de faire volte-face pour affronter mon Génie.

— Au fait, pourquoi m'avez-vous ramenée ici ? Je ne peux pas voir tout ce que vous voyez, vous. Votre Jardin n'est pas réel.

— Il l'est pour moi.

Il soupire et tend les bras vers quelque chose... Sûrement la clôture invisible du Jardin. Ce mouvement fait remonter le poignet de sa chemise, découvrant une partie des flammes de son tatouage. Mais je refuse de me laisser hypnotiser de nouveau.

Il me dit d'une voix douce :

— Jaze est toujours là.

Il a parlé si bas que j'ai dû me pencher pour entendre le dernier mot.

— Comment le savez-vous ?

— Je sens sa présence.

Teel serre les poings autour de la clôture invisible à mes yeux. Son tatouage s'anime, les flammes jaillissent et retombent en dessinant de fascinants motifs.

Il murmure :

— Erin, faites votre quatrième vœu.

Il y a des millions de choses que je pourrais demander. Devenir la comédienne la plus célèbre de la planète, vénérée par une foule de gens dans le monde entier. Je pourrais souhaiter être milliardaire, utiliser ma fabuleuse richesse pour financer des spectacles, créer des écoles d'art dramatique, distribuer des bourses aux comédiens méritants. Construire une série de théâtres, organiser des manifestations culturelles axées sur le théâtre, tout ce dont je rêve en Amérique et dans le monde entier.

Mon esprit passe à toute vitesse de vœu en vœu, d'une hypothèse à l'autre. Je peux tout faire. Je peux tout posséder. Je peux utiliser mon quatrième vœu comme je l'entends.

Mon quatrième vœu.

Mon dernier vœu.

Pour toujours.

Je m'éloigne de Teel en titubant, le souffle court. Que se serait-il passé si j'avais gaspillé mes vœux avant l'accident de Justin ? Et si jamais j'avais de nouveau besoin des pouvoirs magiques de Teel ? Comment puis-je sacrifier mon dernier cadeau là, maintenant, sans savoir ce que l'avenir me réserve, sans savoir ce dont j'ai vraiment besoin ?

Et, en plus, de quel droit Teel manipule-t-il mon esprit, contrôle-t-il mes pensées et tout ce que je fais ?

Je lui lance à la figure :

— Non. Laissez-moi tranquille !

Teel semble étonné que je rompe les amarres. Il regarde son poignet, puis moi. Plusieurs fois. Ses doigts se crispent autour de la clôture invisible, puis il se force à reculer d'un pas. Il respire longuement, à trois reprises. Ses poings serrés se détendent. Ses poignets de chemise reprennent leur place initiale, recouvrant son tatouage hypnotique orange, or et noir.

Je cligne les paupières en regardant autour de moi, soudain libérée d'une sensation grisante de puissance. Teel hausse les épaules et me lance un sourire en coin.

— Vous ne pouvez en vouloir à un homme d'essayer.

Avant que je puisse répondre, il lève la main à son oreille et il tire par deux fois dessus. Je me retrouve dans ma cuisine sans aucun Génie en vue.

Je sens l'air vibrer dans mes poumons. Je me force à faire quelques pas. J'étais vraiment à deux doigts de faire ce que Teel attendait de moi. J'ai failli faire mon dernier vœu et accéder à son désir.

Mais je ne l'ai pas fait. J'ai trouvé la volonté de résister. Je n'ai pas cédé.

J'agrippe le rebord du plan de travail en granit. Je n'ai pas cédé.

Jamais encore je n'avais gardé le pouvoir dans mes relations avec les hommes. Bien sûr, il m'est arrivé de négocier ma virginité lorsque j'étais à la fac. Mais j'ai fini par décider de faire ce don. Et, depuis, je me suis battue pour savoir qui j'étais, ce qui était important pour moi, ce qui comptait lorsque j'étais avec un mec.

Je suis certaine qu'un psy s'en donnerait à cœur joie avec toutes les raisons qui m'ont poussée à agir ainsi. Je suis la dernière née de ma famille, et j'ai pris l'habitude de céder à toutes les exigences de ma sœur aînée, une sœur particulièrement envahissante. Je suis devenue orpheline relativement jeune et je n'ai pas pris la peine de comprendre pourquoi le mariage de mes parents avait été aussi

heureux. Je n'ai pas pris leur couple pour modèle lorsque j'ai commencé à avoir une histoire sérieuse avec un mec. J'ai choisi la carrière de comédienne pour rendre ma vraie personnalité la plus insaisissable possible, de façon à pouvoir interpréter les rôles hauts en couleur sur scène.

Ou je n'étais peut-être qu'une poule mouillée, une mauviette effrayée à l'idée de me fier à mes instincts avec les hommes.

Avec les hommes. Mais pas avec un Génie.

J'ai résisté à Teel. Je n'ai pas formulé mon quatrième vœu. Je l'ai fait dans ce monde irréel qu'est le Jardin, un endroit où j'ai beaucoup de mal à rester debout sans être prise de vertige. Je me suis battue pour ce en quoi je croyais, pour ce que je voulais, ce dont j'avais besoin. Et bon sang, que c'est chouette !

Voilà ce que je gagnerai en suivant ce **master plan** jusqu'au bout. Je découvrirai cette sensation de pouvoir dans tous mes rapports avec les hommes. Je serai forte, puissante. C'est moi qui aurai le contrôle.

Je jette un coup d'œil sur le lys de la paix, cette chose qui ne ressemble plus à rien. Il ne ferait pas un supertémoin pour mon changement de personnalité ! En revanche, Tennessee peut très bien parler pour moi, non ?

Enfin... si les poissons pouvaient parler.

Je tapote sur le bord du saladier en Inox, créant des rides à la surface de l'eau. Tennessee mérite une maison plus confortable. Quelque chose qui n'ait pas uniquement vue sur le plafond. Je lui chercherai un bocal digne de ce nom après dîner.

Le dîner. Il faut que je me dépêche ou je serai en retard pour mon rendez-vous avec Amy et Justin. Et Teel.

\* \* \*

Comme je m'y attendais, Justin se met à courir comme un fou sur les dalles de la cour du Jardin dans la ville dès que j'apparais. Il jette ses petits bras autour de mon cou en criant :

— Tatie Erin !

Je lui rends son câlin.

— Regardez-moi comme il est beau avec sa chemise de grand garçon et son treillis !

La couleur kaki de son pantalon me fait penser fugitivement au jeu de quilles et à mon coup manqué pour gagner Soldierman. Bah ! Après tout, Justin ne se doute absolument pas qu'il est passé à côté d'un trésor. Il ne sait pas ce qu'il a raté.

Et ce n'est pas moi qui vais le lui dire. Je n'ai aucune intention de parler à quiconque de Tennessee ce soir. Encore moins à ma sœur, qui s'empresserait de m'accuser d'avoir violé le **master plan** en sautant une semaine.

— Maman a dit qu'on allait rencontrer plein d'amis à toi, ce soir. Il faut que je sois super-sage, sinon, tu seras peut-être de mauvaise humeur.

Je fronce le sourcil en regardant Amy.

— C'est maman qui t'a dit ça ?

Amy sourit d'un air innocent.

— Tu es de mauvaise humeur, tatie Erin ?

— Pas encore.

Mais les crampes que je sens au creux de mon estomac laissent entendre le contraire. N'oublions pas que je viens de prendre l'avantage dans le Jardin. Le dîner va bien se passer. Ça va aller.

Dieu m'entende !

De toute façon, le sourire de Justin est aussi lumineux que l'était la lampe de Teel après la libération du Génie. Mon neveu pointe le doigt vers les splendides géraniums qui brillent dans des flaques d'eau, au fond de la cour.

— Maman a dit que je ne devais pas parler de la fleur qu'elle t'a donnée. Tu sais, le lys.

Dès que les mots sortent de sa bouche, ses yeux s'écarquillent comme des balles de base-ball.

Je me force à sourire.

— Ne t'inquiète pas, Justin. Tu peux parler de la fleur, ça ne me gêne pas.

Amy me regarde d'un air soupçonneux.

— Tu l'as toujours ?

— Mais bien sûr !

Ce n'est pas faux. Elle est toujours sur la table de travail, avec sa poussière, ses feuilles desséchées et tout le reste. Je ne mens pas en disant que je « l'ai »... Je pourrais peut-être réduire les feuilles en miettes et les donner à manger à Tennessee ? Dissimuler la preuve de mon échec tout en nourrissant le symbole de l'étape suivante de mon évolution personnelle. Dès que j'en aurai le temps, il faudra que je fasse ma petite enquête pour vérifier si les lys de la paix peuvent servir d'aliments pour poissons.

Justin m'agrippe la main.

— C'est quoi, comme restaurant, tatie Erin ? Je peux avoir une pizza ?

— Je ne sais pas. Ici, on change tous les jours de plats. Je ne pense pas qu'ils fassent des pizzas, mais je suis sûre que tu aimeras leur menu.

Justin fronce le nez. Il n'a pas l'air convaincu.

— Il y a beaucoup de choses que je n'aime pas.

— C'est parce que tu n'as jamais mangé ici.

Je sens la rébellion poindre dans le regard de mon neveu, et je me dis que ma réponse un peu simpliste ne nous emmènera pas très loin. Au lieu de tenter de changer de sujet de conversation, je regarde Amy.

— Prête ?

— J'allais te demander la même chose.

Je la sens amusée. Je lis sur son visage la certitude que je suis incapable de suivre le **master plan**. Mais je vais lui montrer qui je suis. Je suis prête à prouver que je suis capable de prendre les choses en main. J'ouvre la porte du restaurant, et je m'efface pour les laisser passer, elle et Justin.

Timothy nous attendait. Il me salue d'un « Erin ! » doublé d'un sourire qui n'est destiné qu'à moi, puis il serre la main de ma sœur. Je fais brièvement les présentations, en m'interdisant de réfléchir à la signification du rapide coup d'œil de Timothy. Il faut dire que depuis le fameux matin où nous avons discuté au téléphone, après le séjour de Justin à l'hôpital, je ne l'ai pas revu de la semaine. J'ai fait exprès de garder mes distances, bien décidée à ne pas tomber de mon piédestal de femme célibataire.

Tout ça fait partie du **master plan**.

Timothy gagne je ne sais combien de points grâce à son côté cool : il tend la main à Justin, qui s'empresse de la serrer, l'air sérieux et les yeux ronds. Avant que nous ayons le temps de papoter un peu, la porte s'ouvre de nouveau. Je me retourne, prête à affronter Teel, à faire les présentations d'un air guindé, ce qui devrait énormément amuser ma sœur.

Au lieu de ça, je retiens une bordée de jurons digne de mon père, voire de toute sa division. Enfin, bref, mieux que toute une cohorte de soldats enragés !

J'utilise toute mon expérience de la scène pour gratifier mon partenaire d'un accueil glacial.

— Shawn ! Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Erin !

Il répond à la froideur de mon accueil par un large sourire et se penche pour m'embrasser sur les deux joues.

— Chérie, je suis ici pour te soutenir moralement.

Je décoche un regard à Timothy, qui semble un peu mal à l'aise. Pourquoi aurais-je besoin d'un soutien, qu'il soit moral, immoral ou autre ?

Oui, j'ai parlé de ce dîner à Shawn. Je voulais qu'on me témoigne un peu de sympathie, qu'on me rappelle que j'étais capable de jongler pendant toute la soirée avec un aplomb parfait, que je pouvais briller et faire preuve d'esprit malgré le chaos de ma vie sentimentale.

Mais je ne m'attendais pas à avoir un tel public.

Les dents serrées, je lui glisse :

— Je n'ai pas besoin de soutien moral.

Shawn n'est absolument pas perturbé par ma réponse.

— Eh bien, disons que je suis venu fêter le 14 juin. Hip, hip, hip, hurra ! pour notre drapeau rouge, blanc, bleu ! !

Justin agrippe la main d'Amy et demande en aparté :

— Maman, est-ce que c'est un des amis de tatie Erin ? C'est lui qui va la mettre de mauvaise humeur ?

J'ai du mal à me retenir de rabrouer mon neveu. Je préfère retourner ma frustration contre Shawn.

Je décide d'être un peu méchante.

— Qu'as-tu fait de Patrick ?

— Patrick ?

Shawn réussit à avoir l'air totalement perplexe. Les mains bien calées sur les hanches, je lui lance :

— Je parle de Patrick Ferguson, ton petit ami ! Laisse-moi deviner... Son costume d'Oncle Sam n'est pas revenu de chez le teinturier.

Le rire de Shawn ressemble à un jappement aigu.

— L'Oncle Sam est strictement réservé à la nuit des amateurs, mon chou. Si tu voyais ce que Patrick porte vraiment pour prouver son patriotisme !

Justin murmure suffisamment fort pour que tout le monde l'entende :

— Maman, c'est quoi la nuit des amateurs ?

Timothy vole à notre rescousse.

— C'est donc une table pour quatre ?...

Je jette un coup d'œil en biais vers Amy. Elle détaille Shawn des pieds à la tête, approuvant son sens de l'humour plutôt décalé, même si elle a tout de suite compris qu'il ne constituait pas un danger pour le **master plan**. Je sens que la nuit sera longue. Très longue.

Je lâche, les dents toujours serrées :

— Non, une table pour cinq. Nous serons cinq.

Timothy hausse les épaules.

— Aucun problème. Permettez-moi juste de déplacer cette table-ci.

Il joint le geste à la parole, glissant au passage une boîte de crayons à Justin. Puis il nous aide à prendre place sur nos sièges avec un savoir-vivre parfaitement naturel.

— Désirez-vous du vin en attendant ?

Timothy remplit nos verres à pied de chianti et promet un verre de lait à Justin avant de disparaître dans les cuisines.

Shawn le regarde s'éloigner, la tête inclinée pour avoir un meilleur angle de vue sur les fesses de Timothy moulées dans un jean.

— Tu sais, mon chou, je crois que je vais l'aimer, ce restaurant !

Je lui lance un regard venimeux. Puis je fais un signe en direction de mon innocent neveu, en lui disant en guise d'avertissement :

— Ça va bien comme ça !

Avant que Shawn ait le temps de répondre, Justin se met à crier :

— Le Dr Teel !

Amy dit machinalement « moins fort ! » tandis que nous nous tournons tous vers la porte. C'est tout juste si je l'ai entendue car la température de la pièce vient de monter en flèche de mille degrés. Je me lève tant bien que mal, telle une maîtresse de maison accueillant un invité de marque à un dîner.

Teel traverse la pièce à grandes enjambées, très à l'aise, imposant. Il porte une chemise de soirée et un pantalon gris foncé. On dirait qu'il sort d'une séance photos chez GQ. Son sourire est d'une douceur... à croire que notre petite prise de bec dans le Jardin n'a jamais eu lieu.

Il est tout simplement renversant. Du coup, je commence à mettre en doute le raisonnement logique qui m'a conduite à ne pas formuler mon quatrième vœu. C'était pour le punir, me venger de sa tentative de manipulation. Je devrais peut-être reconsidérer la chose, y voir une autre motivation. Refuser de choisir mon quatrième vœu me permettait de garder Teel près de moi. De le lier à moi pour toujours sous son apparence de médecin sexy...

Comme s'il pouvait lire dans mes pensées, Teel se dirige droit sur moi. Il me salue en m'embrassant comme s'il avait parfaitement le droit de le faire, n'hésitant pas à poser carrément les mains sur mes hanches. Notre baiser n'est pas aussi passionné que celui que nous avons échangé à l'hôpital, mais il fait plus intime, ici en public, avec tous ces regards braqués sur nous. Ses lèvres sur les miennes, je le sens sourire, un de ses petits sourires satisfaits, pendant que moi, j'ai les jambes en coton.

Quelque part au fond de mon cerveau, une toute petite voix me dit que j'ai eu raison de lui répondre de cette façon. C'est parfaitement acceptable. C'est un Génie, pas un homme. Il est totalement en dehors des limites de mon **master plan**. Il va falloir que j'explique ça à Amy, que j'utilise ce dîner pour lui montrer l'exception qui confirme la règle, et les progrès que je suis en train de faire pour réformer ma vie amoureuse.

Quelqu'un s'éclaircit la gorge derrière moi, et je fais un bond de côté comme si je m'étais brûlée.

Naturellement, c'est Timothy, avec à la main le verre de lait de Justin. Une paille à l'effigie d'un Mickey enjoué dépasse du couvercle de la tasse, et le couinement du petit rongeur souhaite la bienvenue à tous ceux qui veulent bien lui prêter attention.

Autant dire personne, en cet instant précis.

Justin s'exclame :

— Tatie Erin, pourquoi as-tu les joues toutes rouges ?

Curieusement, c'est Shawn qui sauve la situation en se levant et en serrant la main de Teel.

— Shawn Goldberg. Ravi de faire votre connaissance.

Je vois bien, au ton de sa voix, que lui aussi est conquis par mon Génie. Pauvre Patrick ! Il pourrait finir par regretter sa décision de ne pas honorer la bannière étoilée avec nous.

Amy fait un geste en direction de notre hôte.

— Et voici Timothy. Timothy, je vous présente le Dr Teel. Un ami de longue date de ma sœur.

Elle ne prend même pas la peine de dissimuler l'envie de rire qui perce dans sa voix. Je me demande ce qui la rend insensible au charme de Teel. Apparemment, c'est la seule personne de la pièce qui ne se jette pas aux pieds de mon Génie.

Rectification : Amy et Timothy. Timothy Brennan ne s'enthousiasme pas non plus pour Teel.

Entendons-nous bien : il reste courtois. Il ne peut pas se permettre d'être malpoli avec un client dans son propre restaurant. Il devient au contraire d'une politesse exécration. Sans rien lui demander, il lui verse un verre de vin tandis que nous prenons place autour de la table. Il lui tend le chianti en ne le quittant pas des yeux, ce qui – dans certains coins du globe ou en des temps révolus – équivaldrait à lui jeter son gant à la figure. Enfin, bref.

Si Teel prend conscience qu'on vient de le défier, il ne dit rien. Il prend son verre avec un petit hochement de la tête. Les lèvres de Timothy bougent, mais difficile de dire s'il sourit ou s'il montre les dents. Et les deux hommes continuent de se jauger l'un l'autre.

Une fois encore, c'est Justin qui rompt la tension.

— Maman, j'ai faim. Qu'est-ce qu'on va manger ?

Je m'esclaffe, une octave plus haut que je ne l'aurais voulu. Je détache mon regard de ces hommes des cavernes et je souris de toutes mes dents à mon neveu.

— C'est justement ce que M. Brennan s'apprêtait à nous dire !

Timothy reprend son rôle de maître de maison.

— Pour fêter ce 14 juin, je vous propose une salade de fruits aux fraises, aux pêches blanches et aux myrtilles. Ou, si vous préférez, une salade verte avec des tomates cerises, des radis et une vinaigrette à la myrtille. Comme plat principal, j'ai des côtelettes braisées à la mélasse et des crevettes sauce piquante.

Justin fronce le nez.

— C'est quoi, des crevettes sauce piquante ?

Timothy s'adresse à lui directement, comme si un gamin de cinq ans pouvait être le critique gastronomique le plus important de l'Univers.

— Ce sont des crevettes cuisinées avec une sauce épicée. Elles ont toujours leur carapace, et on peut voir leurs yeux.

Justin est excité comme tout.

— C'est cool !

J'ignore s'il a jamais goûté des crustacés, mais l'idée d'avoir de la nourriture qui vous regarde fait, de toute évidence, son petit effet sur lui.

Finalement, nous commandons deux assiettes de côtelettes et trois assiettes de crevettes avec de la salade de fruits pour tout le monde. Lorsque les plats sortent des cuisines, je me force à me détendre. Pour oublier les moments délicats, je commence par me faire une tartine avec du pain frais bien chaud et une épaisse couche de beurre. Quelle importance de prendre quelques calories de trop quand son équilibre mental est en jeu ?

Shawn et Teel se donnent pour mission de divertir Justin. Ils lui racontent des histoires pour le faire rire. Ils se relaient pour faire des dessins de Soldierman sur la nappe en papier qui recouvre la table, et chacun brode une histoire sur les aventures du superhéros.

Une fois de plus, je regrette de n'avoir pas gagné la peluche géante pour mon neveu. Cela dit, d'après ce que je sais, Justin n'arrête pas de faire des bêtises chez lui. Il désobéit sans arrêt, ce qui rend Amy complètement dingue. Je n'ai aucune envie de faire quoi que ce soit pour encourager mon



neveu à reprendre sa carrière de pilote et pour compromettre l'équilibre qu'Amy réussit tant bien que mal à imposer chez elle. Un défi quotidien.

Amy a beau me rendre folle avec ses petites manigances, elle est toujours ma sœur, après tout. Mon unique sœur. Et même si elle me pourrit la vie par moments, au bout du compte, elle est toujours là pour moi. Ce nouveau test stupide auquel elle se livre avec Teel et Timothy n'est jamais qu'un chapitre de plus dans nos relations, un nouveau tour qu'elle me joue. Nous en rirons sûrement bientôt, un jour où nous veillerons un peu trop tard en buvant du mauvais vin et en faisant un raid sur nos réserves de chocolat.

Tandis que son fils capte l'attention de tous les mâles présents, une sorte de mélancolie envahit le visage de ma sœur. Elle aurait pu orchestrer ce dîner comme un jeu, mais elle-même est attirée par Teel. Attention, je ne dis pas qu'Amy a envie que Teel lui donne un de ces baisers fabuleux dont il a le secret. Je sais qu'elle est fidèle à cent pour cent à Derek. Elle trouve simplement... satisfaisant de regarder un homme parler avec son adorable petit garçon et s'amuser avec lui. Peu importe qu'Amy prenne Teel pour le médecin en partie responsable de la guérison miraculeuse de Justin. Elle ne saura jamais exactement de quelle façon il a été impliqué.

A un moment donné, Justin déclare d'un ton sérieux que Soldierman voudrait bien être auprès de sa famille, mais qu'il est obligé de rester loin d'elle pour faire la guerre. Et là, je vois des larmes briller dans les yeux de ma sœur. Elle s'empresse de les essuyer avant que Justin s'en aperçoive. Mais nous, les adultes, nous les avons vues. Shawn se penche en avant, s'empare de trois crayons à la fois, et dessine un énorme véhicule tous terrains pour Soldierman. Quelques secondes plus tard, Justin lui demande d'ajouter des rotors d'hélicoptère et un parachute de freinage géant. Shawn s'exécute, ajoutant des effets spéciaux sonores pour faire rire l'enfant.

Amy éclate de rire et applaudit, remerciant sincèrement les deux hommes pour leur chef-d'œuvre. Shawn l'embrasse sur la joue tandis que Teel se contente d'un hochement de tête solennel.

Soldierman et son incroyable véhicule sont bientôt oubliés dans une débauche de côtelettes et de carapaces de crevettes. Impossible de faire honneur à ce dîner du 14 juin avec la grâce et la délicatesse qui seraient de mise. Timothy le sait bien... Il débarque avec des tas de serviettes de table et des rince-doigts contenant des rondelles de citron. (Justin a un coup de foudre pour les bols. Il fait promettre à Amy d'en utiliser chez eux pour leur prochain repas.)

A la fin du dîner, Justin n'a pas touché à son verre de lait. Amy fait un signe en direction du verre et dit :

— Allez, Justin. Bois.

Justin extrait du lait la paille fantaisie à l'effigie de Mickey Mouse et l'enroule autour de son doigt.

— Je n'ai pas soif.

Amy le met en garde.

— Justin...

Mon neveu regarde sa mère droit dans les yeux. Tel un automate, il tend le bras et passe sa main sur le côté de la tasse.

— Justin !

Le ton d'Amy met fin au côté festif de notre petit dîner.

Lentement, et sans baisser les yeux, Justin commence à incliner son poignet. Le lait est sur le point de déborder de la tasse et de se répandre sur la table.

Je voudrais lui dire de s'arrêter. Dire quelque chose à Amy, pour qu'elle n'ait plus ce regard à la fois sévère et gêné. Je voudrais expliquer à Justin que renverser son lait n'est pas une solution

pour faire rentrer son père à la maison, pour obliger Derek à l'aimer de loin. Je voudrais inventer une tasse qui ne se renverse jamais, qui ne vienne jamais interrompre et gâcher un repas entre famille et amis, un repas qui, curieusement, se déroulait jusque-là très bien.

Mais avant que je trouve le moyen d'intervenir, Shawn tend le bras et pose tranquillement sa main sur l'avant-bras de Justin.

— Hé ! mec, bois ça et trinque avec moi.

La concentration destructrice de Justin se brise. Il demande :

— Quoi ?

Shawn avale son verre d'eau.

— Bois ! Et après, trinque avec moi !

Shawn pose son verre d'un air entendu, donnant une chiquenaude sur le bord avec son ongle pour faire un léger bruit de clochette.

Justin éclate de rire. Il s'exclame : « On boit ! » et il vide son verre d'un seul trait. Puis il ajoute : « Et après, on trinque ! » et il imite Shawn.

Lequel lance aussitôt :

— Et voilà ! C'est ce que fait Soldierman, non ?

Shawn nous fait un clin d'œil à Amy et à moi, prenant acte du « merci » que j'articule à son intention. Amy met un peu plus de temps à se décontracter, mais elle finit par lâcher prise et le chianti fait le reste.

Je sais qu'elle est reconnaissante à Shawn d'être intervenu, mais je la soupçonne d'être aussi un peu jalouse, frustrée que son petit garçon obéisse aux ordres d'un homme et pas aux siens.

Pendant tout le repas, Timothy reste légèrement en retrait de notre petite fête qui devient de plus en plus bruyante. Il fait disparaître les assiettes vides comme par magie, remplit les verres d'eau et remplace les bouteilles de vin vides.

J'ai envie de lui demander de prendre une chaise et de s'asseoir avec nous quelques instants, mais il a d'autres tables à servir, d'autres clients à satisfaire. Je le vois conduire un SDF très âgé vers la petite table pour deux personnes, près de la cuisine. La gigantesque assiette de côtelettes qu'il sert à son invité menace de faire basculer la table. Une autre fois, je surprends son regard brun caramel posé sur moi. Comme s'il regrettait de ne pas pouvoir me parler. J'ai la sensation que nous aurions dû le faire, surtout lorsqu'il détourne le regard vers Teel, et que sa bouche esquisse une grimace comme s'il restait avec des dizaines de questions non posées.

Finalement, Timothy émerge des cuisines avec nos desserts : d'énormes portions de fraisier surmontées de crème Chantilly. Plus une assiette de cookies en forme d'étoiles, chacun recouvert d'un glaçage bleu, rouge et blanc. Une bouteille de Southern Comfort est nichée au centre du plateau, avec à ses pieds des verres remplis de glaçons.

Timothy jette un coup d'œil circulaire pour s'assurer que ses autres clients ne manquent de rien, puis il finit par s'asseoir à mes côtés et se laisse aller sur son siège. Cette décontraction est comme le prolongement du charme qu'il dégage, à des années de lumière d'un homme épuisé à force de servir des dîners parfaits à des douzaines de clients.

Lorsqu'il commence à verser le digestif dans les verres, tout le monde le complimente pour la qualité de sa cuisine.

Enfin, tous sauf un : Teel. C'est tout juste si mon Génie accepte de prendre un verre, après quoi il se cale le dos à sa chaise pour nous observer. Ses yeux bleu cobalt sont à demi clos, comme s'il était en train de réfléchir, de calculer. On dirait qu'il essaie d'imaginer comment se servir de Timothy pour obtenir ce qu'il veut : m'amener par la ruse à énoncer mon quatrième vœu.

Je souris doucement à Teel, et il me répond d'un simple haussement de sourcils. Je nous soupçonne, lui et moi, de penser aux baisers que nous avons échangés, aux deux orages que nous avons traversés ensemble.

Du moins, c'est mon cas. Et mon verre d'eau est vide au moment même où j'en ai le plus besoin ! Je rougis lorsque Timothy me tend le sien.

Shawn sirote son Southern Comfort et tremble d'excitation comme un toutou d'appartement. Il dit d'une voix traînante :

— C'était vraiment merveilleux !

Puis il se rassied droit sur sa chaise, comme frappé par la foudre. Ou par une idée soudaine, ce qui peut se révéler beaucoup plus dangereux.

Il s'exclame :

— Timothy, j'ai une affaire à vous proposer !

Le restaurateur le regarde avec l'amusement détaché d'une panthère regardant son petit en train de gambader. Shawn jette un coup d'œil dans ma direction, se trémoussant sur sa chaise comme s'il venait d'être possédé par l'esprit de notre metteur en scène hyperactif.

— Erin ! J'ai une idée. Ce sera parfait !

Avant que j'essaie de deviner ce qu'il s'apprête à dire, il se tourne vers Timothy.

— Venez travailler comme traiteur pour la troupe de **La Ménagerie** ! C'est le spectacle auquel nous participons, Erin et moi.

Amy a tout juste la décence de retenir un grognement amusé. Je grommelle « moins fort ! » en lui lançant un regard de travers. Elle devrait être fière de moi. Me soutenir. Je lui ai prouvé, tout au long de la soirée, que je m'en tiens strictement au **master plan** et que tout va pour le mieux. Enfin, presque. Je sens Teel se raidir à mes côtés, et le voilà qui répond à la proposition que Shawn vient de faire à Timothy par un effet de manchette, comme s'il avait besoin de vérifier l'heure.

Je me tourne aussitôt pour faire face à Timothy. En partie pour ne pas me faire piéger par le tatouage de Teel, mais aussi parce que j'ai vraiment envie d'entendre la réponse de Timothy. Lequel demande poliment, manifestement perplexe :

— Le genre de service auquel vous faites allusion, n'est-ce pas plutôt réservé aux plateaux de cinéma ?

Shawn s'esclaffe. Il faut dire que son enthousiasme est décuplé par la douce liqueur à la pêche et au whisky qui est dans son verre.

— C'est exact. Nous avons justement une star de cinéma dans notre équipe. Une vraie diva. Après le tour qu'elle nous a joué aujourd'hui, le metteur en scène est désespéré. Il vous suffit de réussir à clouer le bec à cette Martina, et votre prix sera le nôtre.

Timothy se tourne vers moi en plissant les yeux. Pour la première fois depuis notre rencontre, je me sens un peu effrayée par sa force, si bien contrôlée, et intimidée par son énergie, tout aussi maîtrisée.

Tout en hochant la tête vers Shawn avec une intensité qui semble totalement disproportionnée dans le cadre d'une conversation bon enfant, il me demande :

— Vous lui en avez parlé ?

Etonnée par le côté virulent de sa question, je réussis à bredouiller :

— Si je lui en ai parlé ?...

— Oui, de la date butoir. Pour le bail.

Timothy a les yeux rivés sur moi. Sa fierté mise à mal vibre autour de lui comme une aura.

— Non ! Je n'en ai pas dit un mot !

Mais Amy fait claquer ses ongles contre la table, comme lorsqu'elle faisait des spéculations sur la notion de « bonne affaire ». OK, j'ai peut-être partagé certains détails, mais avec ma sœur et elle seule. Ça ne compte pas.

Shawn sauve la situation en jouant à la perfection le mec confus.

— Erin ne m'a rien dit. Mais votre cuisine, si ! Si vous êtes capable de concocter ce genre de choses un 14 juin, en petit comité, je suis impatient de voir ce que vous pouvez faire pour nous au quotidien.

Et c'est là que tout devient évident pour moi : Timothy est un artiste. Comme moi, et comme Shawn. Il crée quelque chose avec presque rien, met au point une petite fête à partir de quelques produits bruts.

Tout ce qui est arrivé ce soir aurait dû le pétrifier sur place : l'ingérence scandaleuse de Shawn, l'attitude possessive de Teel à mon égard, l'agitation de Justin au beau milieu d'une tablée d'adultes, les humeurs d'Amy, et même les quelques larmes qu'elle a versées en méditant sur un avenir incertain.

Mais Timothy a sauté sur l'occasion. Il nous a proposé un dîner qui rendrait fier n'importe quel chef, aussi naturellement et avec autant d'élégance que s'il préparait des œufs à la coque pour le petit déjeuner. Grâce à lui, nous nous sentions bien... même moi, alors que je m'efforçais de prouver que mon **master plan** se passait exactement comme prévu.

Le restaurant de Timothy ressemble à ma façon de jouer : il fait partie intégrante de lui. C'est sa source d'énergie, son âme. C'est une sorte d'intuition qui me fait comprendre cela, comme j'ai compris son chagrin et sa frustration lorsqu'il m'a dit qu'il serait peut-être obligé de fermer le Jardin dans la ville.

Et voici que Shawn offre à Timothy un moyen de conserver son énergie, d'avoir de bonnes chances de garder son rêve intact.

Shawn insiste.

— Ça vous dirait ? Je peux vous donner le numéro de téléphone de la régisseuse tout de suite.

Timothy concentre son regard de braise sur moi.

— Erin ?

Il y a des tonnes de questions sous ces deux syllabes. Est-ce que je suis d'accord pour qu'il assure le service traiteur du spectacle ? Quelle conséquence cela peut-il avoir sur notre relation naissante, quelle que soit la nature de cette relation ? Et cette chose si difficile à définir, c'est quoi, exactement ? Teel a-t-il le moindre droit de l'étouffer, de la briser ? Et quel est mon souhait, à moi ? Et pourquoi ne lui ai-je pas donné de mes nouvelles pendant une semaine entière, depuis que je l'ai vu devant mon nouvel appartement ?

Et zut !

J'ai un plan. Un **master plan**. Un **master plan** auquel j'ai fait franchir une étape cet après-midi même en adoptant Tennessee, et en jouant le jeu jusqu'au bout au cours de ce dîner.

Les femmes qui ont un **master plan** ne rougissent pas au prétexte que l'homme qu'elles ont embrassé une fois pourrait travailler auprès d'elles, si ? Elles ne regardent certainement pas un autre homme qu'elles ont embrassé – deux fois, celui-là – comme pour lui demander la permission, si ? Elles ne suffoquent pas, ne luttent pas contre une série de crampes qui menacent de faire toutes sortes de choses extrêmement désagréables à leur estomac bien rempli, si ?

Je lis une certaine perplexité dans le regard bleu saphir de Teel. Timothy, lui, semble attendre le verdict.

Dans la foulée, je jette un coup d'œil vers Amy, qui tient présentement la main devant sa bouche

en attendant de voir ce que je vais faire. Shawn a les yeux scotchés sur moi, lui aussi. Brûlant d'impatience, incrédule, il ne comprend pas que je ne saute pas immédiatement dans le train en marche en adoptant la solution idéale pour remédier à nos problèmes de répétitions.

La gorge sèche, je m'adresse à Timothy.

— S'il vous plaît, Timothy. Votre façon de cuisiner, c'est exactement ce dont nous avons besoin. Nous serions très heureux si vous acceptiez notre offre.

Shawn pousse un cri de joie. Amy soupire. Justin exige qu'on lui fasse un dessin de Soldierman en train de manger un cookie en forme d'étoile, cette fois.

Mais Timothy se contente de hocher la tête, tel un lion jaugeant un nouveau territoire.

Teel profite de l'occasion pour étaler ses mains sur la table, laissant remonter sa manche de chemise suffisamment haut pour faire apparaître les spirales de son tatouage. L'espace d'une seconde, je me demande s'il ne va pas utiliser Timothy contre moi, trouver le moyen de me contraindre à faire mon dernier vœu à travers les services de traiteur de Timothy.

J'évite de regarder l'encre. A partir d'aujourd'hui, tout ce qui arrivera sera le résultat de ma propre réflexion, de mes propres décisions, de mes propres désirs. C'est ce que j'ai appris, cet après-midi, dans le Jardin. C'est cela, être libre. Seule, indépendante et forte.

Une femme avec un plan.

C'est vrai, non ?

Je hoche la tête en me forçant à sourire, apparemment plus sûre de moi que je ne le suis vraiment. Et j'ajoute :

— Nous sommes impatients que vous rejoignez notre troupe.

# 11

Et de deux. Voici de nouveau ces fichus petits tracas qui me conduisent inexorablement jusqu'au stade trois. Si seulement j'avais su à l'époque ce que je ne sais que trop bien aujourd'hui !

Le poisson rouge du 14 juin, surnommé Tennessee, ne passe pas le cap du 4 juillet. Un jeudi matin au réveil, je trouve mon pauvre petit poisson le ventre en l'air dans son bocal de verre acheté spécialement pour lui.

Je suis effondrée. J'ai pourtant fait tout ce qui était en mon pouvoir pour qu'il ne lui arrive rien, pour l'aider à mener une vie saine et heureuse. J'ai changé son eau tous les trois jours, devenant rapidement une experte en la matière. Notamment lorsque j'utilisais mon petit filet blanc pour l'attraper, le verser dans un bol qui lui servait provisoirement d'abri (OK, disons un verre doseur en Pyrex rempli d'eau, mais je ne l'utilisais que pour ça). Je le remettais ensuite dans son bocal nettoyé avec soin et rempli d'eau du robinet bien fraîche.

Pourtant, il m'a causé quelques inquiétudes, la semaine dernière. Tennessee a perdu ce reflet orange éclatant qu'il avait lorsque je l'ai ramené à la maison. Ses écailles ont pris une couleur tristounette et il m'a semblé qu'il nageait un peu trop souvent en haut de son bocal et qu'il était un peu trop agité.

Pour tenter d'éviter le pire, à savoir sa mort, qui semblait chaque jour de plus en plus proche, j'ai augmenté la fréquence de nettoyage du bocal, changeant d'eau tous les deux jours, puis tous les jours.

Et, aujourd'hui, je constate que tous mes efforts ont été vains. Adieu, Tennessee ! J'ai à peine eu le temps de te connaître.

En le sortant de son bocal pour la dernière fois, je me sens soudain coupable. C'était un brave poisson, un poisson fidèle. Il n'exigeait pas grand-chose de moi, juste quelques pincées de nourriture et un litre ou deux d'eau fraîche. Je renifle pour retenir mes larmes en le déposant dans la cuvette des toilettes, me demandant si un régime à base de feuilles de lys de la paix aurait pu lui éviter ce funeste sort. Je n'ai jamais trouvé le temps d'essayer.

D'accord. Je ne suis peut-être pas aussi bouleversée que ça d'avoir perdu un poisson. Mais je l'ai mauvaise d'avoir officiellement échoué dans la deuxième phase de mon **master plan**.

Je réintègre la cuisine après avoir tiré la chasse d'eau sur Tennessee. C'est alors que mon portable sonne. Je vois s'afficher le nom de mon interlocuteur sur l'écran : Amy. J'ai beau m'éclaircir la gorge avant de répondre, j'ai toujours une voix larmoyante.

— Salut, Ame.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Son radar de sœur se focalise aussitôt sur mes larmes.

Je lui mens.

— Rien. Ça va.

— Rien ? Mon... euh, mon œil !

Je suppose que Justin doit être à portée de voix...

J'essaie, mais en vain, de réprimer un sanglot.

— Tennessee est mort !

— Tennessee ? Comme le nom de l'Etat ?

Je renifle.

— Non. C'est le nom du dramaturge. Et de mon poisson rouge.

— Un poisson rouge ! Tu ne m'as pas dit que tu en avais un ! Le **master plan** fonctionne !

Je proteste, la voix étranglée.

— Non, il ne fonctionne pas. Tennessee est mort !

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Rien du tout ! Je le nourrissais tous les jours, comme c'était écrit sur la boîte. Juste quelques pincées chaque fois ! Au début, j'ai changé l'eau de son bocal tous les trois jours, puis tous les jours, jusqu'à la fin !

Amy demande :

— Doux Jésus ! As-tu acheté quelque chose chez Arm & Hammer ?

Je me frotte les yeux pour chasser mes larmes.

— De quoi parles-tu ?

— Du bicarbonate de soude. De chez Arm & Hammer.

— Que voulais-tu que je fasse du bicarbonate pour un poisson ?

— Pas pour le poisson. C'est pour l'eau. Tout le monde sait que l'eau de New York est douce. Son pH ne convient pas pour un poisson rouge. Il faut ajouter un peu de bicarbonate de soude quand on change l'eau pour empêcher le poisson de devenir visqueux. Et de finir le ventre en l'air.

Mon Dieu !

— Cela dit, ne te mets pas dans des états pareils pour un simple revers. Je suis vraiment fière que tu aies mis ton **master plan** en pratique. Si tu as pris un poisson, ça signifie que ta plante va très bien, non ? Combien de fleurs a-t-elle, à présent ?

Je jette un coup d'œil vers ce qui reste du lys de la paix, là, sur le plan de travail. Je l'ai laissé là comme pour me racheter. Pour nier que je suis en train de violer les principes mêmes du plan en avançant trop vite, avant d'avoir maîtrisé le passé. J'essaie d'imaginer le nombre de fleurs que la plante aurait eues si elle avait survécu.

Comme mon silence a tendance à s'éterniser, Amy me demande :

— Erin ? Tu as toujours cette plante, n'est-ce pas ?

— Oui !

Jusqu'ici, je ne mens pas.

— Et elle est vivante ?

— C'est-à-dire... pas vraiment.

— Je n'y crois pas !

Envolée, la fierté de la sœur...

— Ce n'est pourtant pas compliqué ! Tu avais un plan facile à suivre, et tu n'as même pas réussi à t'y tenir pendant, disons, six semaines ?

Elle est vraiment en colère.

— Je savais que tu trichais quand tu as embrassé le Dr Teel ! Tu m’as dit que le Dr Teel ne comptait pas, et moi, pauvre gourde, je t’ai crue. Mais conserver un lys de la paix en bon état, ce n’est quand même pas la mer à boire ! Et un poisson rouge ? Même Justin est capable de faire ça !

Je lui dis d’une toute petite voix :

— Merci, Amy. Grâce à toi, je me sens vraiment mieux.

Elle commence à dire autre chose, mais s’arrête avant qu’une nouvelle guerre mondiale ne fasse exploser nos téléphones. Puis, après un très long silence, elle change de sujet.

— Alors ? Comment s’est déroulée la répétition, hier ? Est-ce que Martina est passée aux choses sérieuses ? A-t-elle réussi ses pas de danse ?

J’é mets un son déchirant, à mi-chemin entre le cri et le sanglot.

— Je croyais qu’elle serait meilleure quand les répétitions auraient lieu au théâtre, mais, en fait, c’est pire ! Tu sais, elle est obligée de chanter, maintenant, et de faire ses pas de danse. Hier, elle m’a rendue dingue ! Elle roucoule... comme dans les émissions de télé-réalité, et personne d’autre que moi n’a l’air de s’en rendre compte ! Elle ne contrôle absolument pas sa respiration et elle est incapable de chanter et de danser en même temps. A la fin de la répétition, à sa façon de tousser, de chanter, de trébucher et de crier – tout ça en même temps –, j’avais l’impression d’assister à une réunion de gros fumeurs qui se font quatre paquets par jour !

Quand j’arrive au bout de ma tirade, Amy s’exclame :

— Wow ! Ça s’est passé aussi bien que ça ?

Je tique.

— Je sais, j’ai encore quelques problèmes à régler avec Martina.

— Je suis vraiment désolée.

Amy a l’air sincère. En dépit des reproches qu’elle m’a faits au sujet du plan, elle est à fond de mon côté. Elle l’a toujours été.

Je jette un coup d’œil à l’horloge du four.

— Il faut que je parte. Nous essayons de retravailler un numéro essentiel du second acte. Pour la douzième fois. J’ai des envies de meurtre !

— Heureusement que tu as les bons petits plats de Timothy pour te remonter le moral.

Tous les jours, je lui fais un rapport sur la cuisine de grande classe que Timothy nous concocte. Shawn avait bien raison, ah ! ça, oui ! Ken Durbin a sauté sur l’occasion d’avoir un vrai service de traiteur sur le plateau. Quel que soit le montant que le théâtre paie à Timothy, ce n’est pas assez. Martina a quasiment cessé de se plaindre de mourir de faim. Disons que ça ne dépasse jamais une fois par répétition.

Cependant, je dois bien l’avouer, la satisfaction personnelle que me procurent les petits plats de Timothy n’a pratiquement rien à voir avec le fait que Martina a fini par la boucler. D’accord, sa cuisine est excellente, et c’est souvent le seul vrai repas que je prends dans la journée. Mais le principal avantage d’avoir Timothy au théâtre, c’est que je le vois tous les matins avant qu’il se dépêche de retourner au Jardin dans la ville pour le service du midi. Plus une heure ou deux l’après-midi. Timothy est épuisé. Tout le temps qu’il consacrait à la préparation de ses repas, il le passe désormais au théâtre. Mais j’espère que les producteurs se sont arrangés pour qu’il y trouve son compte. A Broadway, on trouve toujours de quoi financer les caprices de star, c’est bien connu.

J’adore regarder Timothy travailler. J’aime son énergie féline, sa façon naturelle de présenter ses plats gourmands tout en bavardant avec toute la troupe, acteurs et techniciens.

Avec tout le monde, sauf moi. Chaque fois que j’ai, moi, une conversation avec Timothy, je me retrouve quasiment frappée de mutisme. Malgré ses sourires décontractés et son accueil cordial, j’ai



du mal à aligner deux mots de suite. Et mon esprit fait d'étranges choses. Il se remémore des images du Dr Teel, avec son regard sévère, qu'il neutralise aussitôt en injectant des souvenirs de Timothy ce fameux soir où nous avons dîné au Jardin dans la ville. Timothy et son charme naturel. Je me souviens de ce baiser que j'ai donné à Teel devant Timothy, et mon sentiment de culpabilité lorsque j'ai été prise en flagrant délit.

Je ne suis pas idiote. Je me connais suffisamment bien pour reconnaître les symptômes d'un coup de cœur. Mais il est exclu que je craque pour Timothy, ou pour un autre homme, d'ailleurs. Pas avant d'avoir mené mon **master plan** à son terme. Même si j'ai trouvé stupide le plan d'Amy au début, j'ai peu à peu changé d'avis, et je suis à présent convaincue que j'en ai vraiment besoin. J'ai besoin de me forger une nouvelle vie, sans rapport avec les sacrifices idiots que j'ai consentis pour Sam, et tous mes autres petits amis avant lui. Suivre ce plan est la seule façon pour moi de cesser de copier la vie de Laura Wingfield, de rêver de l'homme idéal par peur de vivre ma vie.

Amy interrompt ma rêverie.

— A propos de Timothy, tu peux me rendre un service ?

Je suis aussitôt sur mes gardes.

— Euh, bien sûr.

— Peux-tu lui dire que je ne peux pas assurer l'interface avant cet après-midi, 16 heures ? Le Dr Teel ne peut pas venir ici avant 14 heures.

— Quoi ?

Il y a tellement de choses qui ne collent pas dans sa requête – à commencer par l'utilisation de l'expression « assurer l'interface » que je trouve exécration – que je ne sais pas par quelle question commencer.

— Tu dois voir Timothy ?

— Je ne t'en ai pas parlé ? J'ai un travail à faire dans le cadre de mes cours : la mise au point d'un **business plan** pour une société du secteur tertiaire. J'ai demandé à Timothy si je pouvais le faire pour le Jardin dans la ville.

— Quand lui as-tu demandé ça ?

Amy et moi nous parlons tous les jours au téléphone. Comment se fait-il qu'elle ne m'en ait pas parlé avant ?

— Il y a une semaine, peut-être deux. Quelques jours après ce fameux dîner au restaurant.

— Amy, tu me fais des cachotteries !

— C'est toi qui me dis ça ? Tu t'étais bien gardée de me parler de ton défunt lys de la paix...

Touché !

Je n'ai d'autre choix que de reprendre l'offensive.

— Et qu'entends-tu par « le Dr Teel ne peut pas venir ici avant 14 heures » ? Que vient-il faire chez toi ?

Mon Génie n'a vraiment aucune raison de tournicoter autour de ma sœur.

— Il va surveiller Justin pendant que je serai avec Timothy.

Je m'écrie :

— Mais il en est incapable !

Teel est un Génie. Il est totalement irresponsable ! Impossible de lui faire confiance pour surveiller mon neveu !

Naturellement, il m'est impossible de le clamer haut et fort. Pour Amy, Teel est un brillant docteur en médecine qui, non seulement a joué un rôle clé dans la guérison de Justin, mais l'aide aujourd'hui à maîtriser les problèmes de comportement de mon neveu.

Je m'efforce d'affûter mes arguments.

— Sérieusement... il n'a pas de malades à visiter, ou d'autres obligations de ce genre ?

— Il m'a dit qu'il pouvait gérer la situation. Justin adore sa compagnie. Je pense que c'est bon pour lui de passer du temps avec un homme. Je veux dire, jusqu'au retour de Derek.

Je n'en crois pas mes oreilles. Je n'ai aucune confiance en mon Génie dans un rôle de baby-sitter. Je l'ai vu déguisé en pom-pom girl plantureuse, en fêtard tout de cuir vêtu... ce ne sont pas à proprement parler des modèles rêvés pour jouer le rôle de garde d'enfant ! Et puis je ne veux pas que Justin devienne trop dépendant de lui. Lorsque je serai prête à faire mon quatrième vœu, Teel laissera tomber Justin. Il partira et se retrouvera là-bas, dans son Jardin invisible. Et mon neveu sera pour la seconde fois dépossédé d'un homme qui a une place dans sa vie.

Je sais très bien ce que Teel me dira si je le confronte. Il me dira qu'il a besoin de faire quelque chose pour passer le temps entre mes vœux. Un Génie a le droit de s'occuper, quelle que soit la nature de son occupation...

Je sais aussi ce que dira Amy si c'est elle que je provoque. Elle m'accusera d'avoir des sentiments pour le Dr Teel et d'accorder trop d'importance à ce qu'il fait de son temps libre.

Ce mec sait s'y prendre pour embrasser, comme aucun autre de ceux que j'ai rencontrés. Mais ce n'est pas pour ça que je le vois mal en baby-sitter. Ce n'est pas pour cela non plus que je le juge dangereux.

De toute façon, j'ai mieux à faire que de continuer à protester. Amy est ma grande sœur, et elle n'écoute jamais mes protestations, surtout quand je n'ai aucun fait concret et objectif pour étayer mon argumentation. Je soupire et je m'empare de mon sac pour piquer mes clés et sortir en vitesse d'ici.

— Ecoute, j'adorerais m'engueuler avec toi à propos de tout ça, mais il faut vraiment que je file à ma répétition.

— Très bien. Mais tu en parleras à Timothy ?

— Oui, je transmettrai le message.

Nous nous disons au revoir, et je balance mon portable dans mon fourre-tout. Lorsque j'ouvre la porte de mon appartement, je suis encore sous le coup de la colère. Je manque de buter sur un chat, ce qui n'est pas fait pour arranger mon humeur du moment.

— Nom de...

Et de trois. Ecoutez-moi bien ! Si seulement je parvenais à empêcher ces petits tracas de tomber sur ma tête par série de trois, ma vie prendrait fin avec cette épitaphe : « Elle vécut heureuse... »

L'Univers entier se marre, et c'est moi qui en fais les frais. Vous connaissez la dernière ? C'est une femme qui a dans son **master plan** une plante, un poisson rouge et un chat.

Sur le seuil de ma porte, l'animal se fraye un chemin entre mes chevilles. Il miaule si fort que je l'entends sans même me pencher. C'est une minuscule chatte « écaille de tortue ». Sur son pelage, la couleur blanche qui domine, avec des taches orange et noir sur le museau et la poitrine. Lorsque je la regarde, elle soulève son postérieur en remuant la queue et en miaulant comme si tous les démons de l'enfer étaient à ses trousses.

La porte de Dani Thompson s'ouvre brutalement de l'autre côté du couloir.

Dani houspille son chat.

— Tabitha ! Comment as-tu fait pour sortir ?

La chatte lève la tête pour la regarder, puis recommence à bouger son arrière-train. Cette fois, elle pousse un miaulement effrayant, comme si on l'écorchait vive.

J'essaie de m'éloigner de la malheureuse. Mais Tabitha se glisse de nouveau entre mes chevilles et recommence à se frotter contre mes jambes telle une forcenée. Je demande :

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Ses chaleurs.

— Ah !...

Tabitha confirme la nouvelle par un nouveau cri étrange.

— Où avez-vous eu cette chatte ? Je ne l'avais encore jamais entendue.

— Nous l'avons trouvée la semaine dernière, au cours d'une opération de guérilla des jardins du côté de la Jefferson Market Library. Elle a dû s'échapper de chez moi à l'instant, pendant que je rentrais de faire mes courses.

Agacée, Dani ramasse l'animal. Aussitôt, Tabitha se met à donner des coups de tête contre le menton de Dani, ce qui fait rire ma voisine.

— La pauvre ! Elle était trempée et elle avait tellement faim qu'elle mâchouillait mon sac à main. Je l'ai ramenée à la maison parce que Lorraine Feingold est allergique aux chats, et que personne d'autre n'habite dans un immeuble où les animaux domestiques sont acceptés.

Elle pousse un soupir.

— J'espérais pouvoir attendre la fin de ses chaleurs avant de la ramener au refuge.

Comme si Tabitha était capable de comprendre chaque mot de Dani, l'animal pousse un nouveau cri effroyable. Je secoue la tête pour évacuer le bruit de mes oreilles.

— Le refuge ? Elle va bien se calmer dès que ses chaleurs seront terminées, non ?

Dani fait la grimace.

— Ce n'est pas à cause du bruit que je suis obligée de la laisser. Les premiers jours, on ne l'entendait pas. Une vraie petite souris ! Non, c'est à cause de mes fournitures pour la guérilla. Je ne peux pas la laisser seule plus d'une minute près de sa litière, et elle a déjà mâchouillé la moitié de mes graines d'automne. J'ai peur qu'elle ne tombe sur un produit toxique pour elle.

— La pauvre ! Ce n'est pas sa faute.

Sans réfléchir, je tends la main pour la prendre à Dani. Elle se blottit dans mes bras et s'étale sur ma poitrine comme une couverture vivante. Et son miaulement me déchire les oreilles.

Dani saute sur l'occasion.

— Vous seriez prête à la prendre ?

Je proteste, par pur réflexe.

— Mais je ne peux pas !

— Et pourquoi pas ?

— J'ai tué mon lys de la paix.

Je me demande pourquoi je lui fais cette confession. Pour le profane, cette phrase n'a aucun sens.

— Et mon poisson rouge est mort ce matin. Je sais que ça paraît étrange... mais c'est à cause du master plan.

Dani répond d'un ton apaisant.

— Je n'en doute pas. Mais ce plan devrait exclure que Tabitha soit confiée à un refuge. Vous savez bien que lorsque les animaux sont trop nombreux, ils sont obligés de les piquer.

Je pourrais en vouloir à Dani de jouer sur la corde sensible si Tabitha ne profitait pas de cet instant pour jouer avec mon nez. Elle a rentré ses griffes et fait patte de velours. C'est vraiment un amour de chatte ! Et, de toute façon, il était prévu que je prenne un chat bientôt. Et puis Dani a vraiment besoin de quelqu'un pour l'aider.

Je commence à fléchir.

— Mais je n'ai pas de nourriture pour chat. Et il faudrait que j'achète un bac à litière.

— J'ai tout ce qu'il vous faut. Je vous les apporte tout de suite.

Fin du combat. Je suis incapable de résister à la détermination quasi puérile de Dani, à son absolue conviction que je ferai ce qu'il faut en relevant le défi pour sauver la pauvre Tabitha. Comment m'opposer à la volonté de cette boule de poils qui se glisse autour de mon cou en ronronnant de plus belle ? Impossible d'expliquer que j'ai besoin d'un peu de temps, que je dois revenir au stade numéro deux – celui de la plante – avant de penser à prendre chez moi un mammifère qui vit et respire comme vous et moi.

Avant que je comprenne vraiment ce qui m'arrive, Dani apporte dans mon appart tous les objets que Tabitha possède en ce bas monde.

Nous disposons le bac à litière dans la salle de bains, la nourriture et l'eau dans la cuisine. Tabitha semble apprécier l'appartement. Elle déniché aussitôt la partie du plancher la plus exposée au soleil et s'y étale de tout son long. Avec sa maigre carcasse, on dirait qu'elle mesure un mètre quatre-vingts ! Elle lève la tête dans notre direction et se remet à miauler, un cri si obsédant que je sens mes cheveux se dresser sur ma tête.

Je demande à Dani :

— Et combien de temps ça va durer ?

— Encore quelques jours. Quand les chaleurs seront terminées, je vous donnerai de l'argent pour la faire stériliser.

Je proteste en disant que le **master plan** m'oblige à assumer les soins médicaux de mon chat, mais Dani ne cède pas.

— C'est moi qui en suis responsable, du moins financièrement. C'est moi qui l'ai apportée ici.

Je pense aux paquets de **ramen** qui, dans ma cuisine, constituent la plus grande partie de mon stock de provisions. Une petite aide financière de la part de Dani serait la bienvenue.

Je dis à regret :

— Bon, d'accord. Nous en reparlerons quand elle sera prête.

Je gratouille une dernière fois la tête de Tabitha et je quitte l'appartement avec Dani.

Ecouter le miaulement de mon chat se révèle être une bonne préparation à la répétition du jour. Lorsque j'arrive au théâtre, Martina est en pleurs. Elle était en train d'étudier une scène théoriquement délicate du deuxième acte – celle où Jim – le « Galant » – lui rend visite. Dans la pièce originale de Williams, cette rencontre est déchirante. Le public apprend en même temps que Laura n'aura jamais la force de se libérer du joug de sa mère, de ses rêves, de son passé.

Dans la version « comédie musicale », la scène est transformée en quelque chose d'infiniment plus puissant. Après avoir dit son texte douloureux, un rien figé, Laura est censée chanter une ballade lancinante, entonner un puissant hymne à la gloire de l'individualité, de la force et de ce qu'il lui en coûte de prendre elle-même ses décisions. Le numéro aurait dû être une vraie bombe, s'achevant par un refrain repris en chœur après un intermède de danse très dynamique. La partition prévoit une pause pour les applaudissements enthousiastes du public, puis repart aussitôt. La reprise est chantée une demi-octave plus haut.

Mais c'est là que le bât blesse.

Martina insiste pour transformer la chanson en hymne punk. Elle chantonne le premier couplet avec des cris de **banshee** qui n'existe nulle part dans la partition. Elle hurle littéralement les mots en se battant pour rester en rythme, faisant de son mieux – si l'on peut dire – pour transformer une très jolie ballade en un long plaidoyer de colère et de révolte.

Elle réussit à sortir deux couplets et un refrain – si tant est que le mot « réussit » soit adapté à sa façon de chanter. (Se peut-il que quelqu'un, quelque part, puisse apprécier sincèrement cette

horreur ? J'ai envie de glisser autour du cou de Martina un collier qui lui enverrait une décharge électrique pour la neutraliser chaque fois qu'elle se met à hurler. Mais je suppose qu'il y a au moins une personne pour approuver cette introduction façon Reine des punks, car à aucun moment Ken ne donne l'ordre à Martina de se taire.)

Mais tout part en vrille après l'intermède de danse. Lorsqu'il s'achève, Martina est à bout de souffle. Durant le temps prévu pour la réaction du public, elle halète comme un cheval de course. Ensuite, elle insiste pour entonner la reprise avec les mêmes hurlements qu'au début. Le problème, c'est qu'elle est incapable d'émettre quoi que ce soit qui ressemble de près ou de loin à un son lyrique, pas après un texte exigeant, et encore moins après l'intermède de danse.

Chaque fois qu'elle essaie, sa voix se casse. Et, au fil des répétitions, la première ligne de la reprise se perd dans un coassement rauque et douloureux.

Après chaque tentative, Shawn se rapproche de moi, me donne un coup de coude dans les côtes et m'agrippe le genou comme un homme en train de se noyer. Il fait semblant de hurler de douleur devant la monstruosité du jeu de Martina. Son visage semble dire que je suis bien meilleure qu'elle et que je devrais être sur scène.

Toutes les doublures de la troupe me soutiennent. Ils me disent tous que je suis bien meilleure que Martina chaque fois que Ken nous fait répéter les scènes. Mais ça me fait une belle jambe ! Car c'est le nom de Martina qui continue d'attirer l'attention de la presse. L'autre jour, le *Times* a publié un article sur les stars de la télé-réalité, et ce qu'elles sont devenues. Une pub de plus pour *La Ménagerie*... et un espoir en moins de pouvoir un jour monter sur scène.

Malgré tout, à chaque répétition des doublures, chaque fois que nous relisons les scènes, je ne peux m'empêcher de fantasmer : j'imagine que Ken change d'avis. Alors que la première n'est plus très loin, il admet avoir commis une terrible erreur, avouant qu'il n'aurait jamais dû céder face aux producteurs. Dans chaque scène parlée, dans chaque chanson et chaque numéro de danse, je me donne à cent pour cent, encore et encore. Ce qui ne passe pas inaperçu auprès des principaux comédiens. Ni auprès de Ken.

Mais même si Ken a envie de virer Martina et de m'embaucher à sa place, il ne le peut pas. Pas sans se mettre à dos les producteurs et les sponsors, qui comptent bien voir le théâtre complets pendant des semaines.

Toute la troupe s'est donnée à fond pour aider Martina. Le compositeur a réécrit la partition en transposant les notes d'un ton. Le chorégraphe a modifié certains enchaînements à plusieurs reprises. Par trois fois, il s'est démené pour que le spectacle conserve un dynamisme qui puisse satisfaire le public tout en tenant compte des aptitudes physiques de Martina. Ou, plus précisément, des **inaptitudes** de Martina.

Nous en sommes réduits à la pire option : ajouter des dialogues entre les deux parties de la chanson, deux lignes de texte sans queue ni tête dites par Amanda et Tom à seule fin de faire du remplissage afin que Martina ait le temps de récupérer. Après avoir repris son souffle, elle est censée pouvoir entonner la reprise, de préférence sans cris de guerre.

Mais ces changements sont loin d'être sans danger, eux aussi. Peu importe le nombre de fois où Ken trouve des mots nouveaux pour les autres comédiens, ils paraissent toujours grossiers, comparés à la poésie du texte original de Tennessee Williams. Les ajouts sonnent faux, ils sont tristes et sans substance. Totalement inutiles.

Mais il y a encore pire.

Le problème majeur, c'est que le public risque de ne rien comprendre. A la fin de la chanson,

les gens vont applaudir comme des fous, puis ils se calmeront pour écouter le texte dit par Amanda et Tom, qui est essentiel pour l'intrigue. Et tout le monde sera déçu en s'apercevant qu'Amanda et Tom ne disent rien de crucial, rien qui fasse avancer l'histoire. Et aussitôt après, lorsque la chanson de Martina reprendra, le public se demandera s'il doit se rasseoir pour entendre de nouveaux couplets ou s'il doit se contenter d'apprécier cette brève reprise qui n'a maintenant plus aucun sens. Les gens applaudiront peut-être, mais le mieux que nous puissions espérer sera un applaudissement poli. Le public sera perplexe, perdu. Et c'est bien la dernière des choses que nous souhaitons, surtout à ce moment de la pièce.

Après une nouvelle fausse note hurlée de Martina, Ken interrompt l'accompagnateur, dégoûté.

— Stop ! Stop, stop ! Faisons une pause.

Martina, qui apparemment est à cent lieues de se douter qu'elle est une source d'angoisse pour toute la troupe, se dirige droit vers les coulisses.

Je me retourne vers Shawn.

— Tu viens manger un morceau ?

Il fait la grimace.

— J'attends que la voie soit libre.

Je souris, un peu crispée. Aucun de nous n'a envie de se retrouver entre Martina et le buffet, mais mon estomac fait des siennes. J'ai vraiment faim, sans compter que je suis impatiente de voir Timothy.

Après tout, je suis une grande fille, je suis capable d'affronter Martina. Ce n'est pas en l'évitant que je la ferai partir.

Lorsque j'arrive en coulisse, ô miracle, je ne la vois nulle part. Timothy est seul derrière la table, en train de remplir une des assiettes. Son attention est entièrement focalisée sur les plats raffinés qu'il dispose sur la table. Comme il fait chaud dans les coulisses, il a troqué sa chemise à manches longues habituelle contre un T-shirt noir qui met ses muscles en valeur. Lorsqu'il se penche par-dessus la table, ses biceps saillent sous le coton. Mon attention est aussi attirée par le jean en denim noir qui semble avoir été créé pour lui, et lui seul.

Il n'y a pas que son corps qui me fascine. Evidemment, ça fait partie de son charme. Mais ce qui est plus frappant encore, c'est l'économie de ses mouvements, la concentration avec laquelle il accomplit sa tâche solitaire sans dépenser plus d'énergie que nécessaire, sans un seul mouvement superflu.

Le regarder est reposant, apaisant. C'est un homme qui sait ce qu'il veut, et qui a créé un univers où il peut le faire. Un homme qui contrôle la situation. Un homme responsable.

A l'exception d'un petit détail : son loyer.

Que se passera-t-il si Timothy perd le Jardin dans la ville ? Je ne l'imagine pas travailler chez quelqu'un d'autre, être aux commandes du gril d'une chaîne de restaurants, et débiter – le sourire aux lèvres – des menus communs, toujours les mêmes au fil des jours. Faire de la cuisine ordinaire lui briserait le cœur, et il serait anéanti par le ronron monotone et l'ineptie de son nouveau rôle.

Je m'éclaircis la gorge. Timothy lève lentement la tête, toujours parfaitement maître de ses gestes, comme s'il s'agissait d'une sorte de ballet.

— Erin...

Sa voix est aussi chaude que son regard de braise. Il amorce un sourire. Comme toujours, il porte une barbe négligée de trois jours, son petit côté rebelle...

Zut ! Je ne trouve pas mes mots. Comme souvent en sa présence.

Timothy n'a pas l'air de remarquer mon incapacité à aligner une phrase.

— Pouvez-vous m'aider un moment ? Tenez juste ça, je vais chercher une fourchette pour le service.

Je m'empare de la pile d'assiettes qu'il me tend, pas mécontente de me changer les idées tout en me rendant un peu utile. Allez savoir pourquoi, cette contribution libère ma parole.

— Euh, Amy m'a appelée. Elle voudrait savoir si vous pouvez déplacer votre rendez-vous à 16 heures.

— Pas de problème. Merci de jouer les messagères.

Il dépose une fourchette sur le plateau placé devant moi, puis se retourne pour en récupérer une autre dans la boîte qui se trouve derrière lui.

Avant que je puisse mettre au point un subterfuge pour relancer la conversation, Martina Block s'invite à la table.

— J'espère qu'il y a des protéines dans tout ça !

Sa voix serait à même de décaper la couche de peinture du fond du théâtre !

Elle s'empare d'une assiette sur la pile que je tiens et se met à l'examiner, comme si elle s'attendait à y déceler des traces suspectes.

De toute évidence, Martina a profité de cette pause pour se rafraîchir un peu dans sa loge. Elle est auréolée d'un nuage de parfum qui me pique les yeux aux larmes. Elle a aussi retouché son maquillage car le contour de ses lèvres, souligné par un crayon, est devenu si aiguisé qu'il pourrait trancher du papier. Et elle porte plus d'eye-liner qu'un club entier de gothiques !

Timothy se retourne pour répondre à sa question, les épaules raidies.

— Bien sûr.

Il a parlé d'une voix froide mais polie, comme le jour où il s'adressait à Sam dans son restaurant.

Martina glapit :

— C'est quoi, tout ça ?

Je peux oublier ma tentative de conversation avec Timothy... Il se lance dans la description de ses pâtisseries gourmandes : **havarti** au jambon, figues au roquefort, crème à la pistache et au chocolat. Le parfait pro discutant avec une cliente particulièrement exigeante.

S'il réussit à être poli avec elle, je le peux, moi aussi. Après tout, Martina et moi ne sommes pas obligées d'être ennemies, quoi qu'en dise Shawn. Nous sommes toutes deux des professionnelles et nous avons le même objectif : le succès de notre spectacle.

J'avale une grande goulée d'air, histoire de me donner du courage, et je pénètre dans son nuage de parfum. Je teste ma voix mentalement, en cherchant à prendre un ton respectueux, voire amical. Pour partager nos frustrations de comédiennes de façon sympathique.

Je m'exclame :

— Le dernier enchaînement de pas est plutôt difficile !

Martina se retourne et me fixe comme si j'étais je ne sais quel insecte présenté dans un écrin de coton. Elle plisse les yeux, le menton en avant, comme si elle ne parvenait pas à distinguer mes traits. Puis elle me dit, avec une froideur habituellement réservée aux terroristes notoires ou aux bourreaux d'animaux sans défense :

— Je suis désolée. Nous nous connaissons ?

En d'autres circonstances, je serais mortifiée à la pensée d'avoir travaillé avec une femme pendant plus d'un mois, et d'avoir été si insignifiante, si transparente, si peu digne d'être remarquée qu'elle ne peut même pas se rappeler m'avoir déjà vue.

Mais ma honte est décuplée par la présence de Timothy. Il est là, dans l'attente de ma réponse. Il

voit que je ne sais pas du tout quoi dire pour me défendre, pour prendre position, agir comme l'adulte que je suis censée être. Avant que je puisse trouver un moyen d'expliquer à Martina que nous nous sommes en effet déjà rencontrées, que nous travaillons ensemble au quotidien depuis près d'un mois, elle réussit à rendre ma position plus difficile encore. Le nez pointé sur moi, elle me dit :

— Je n'ai pas pour habitude de parler des enchaînements de danse avec mes fournisseurs. Maintenant, j'aimerais que vous vous dépêchiez de m'apporter un café digne de ce nom !

Mortifiée, je répons :

— Je ne fais pas partie du service de traiteur.

J'ai assené ces mots sans réfléchir. Je ne voulais en aucun cas suggérer que je méprisais les traiteurs, que j'étais mieux que ça. J'ai simplement voulu dire que je suis une comédienne, une professionnelle du théâtre tout comme elle. Et qu'on me doit le respect autant qu'à elle.

Mais avant que je puisse préciser mes intentions, Timothy s'éloigne de la table. Je vois ses épaules se raidir tandis qu'il prépare un café pour Martina. Lorsqu'il lui tend sa caféine, son visage est indéchiffrable.

Je tente de trouver une idée pour apaiser les tensions, pour lui expliquer que je n'ai absolument pas voulu le blesser ni dénigrer son travail, quand la régisseuse nous invite à reprendre nos places. Martina, qui a à peine touché à son café, laisse sa tasse sur la table en pestant. Quant à moi, paniquée à l'idée de parler à Timothy après la gaffe que j'ai faite, je me précipite pour rejoindre mon siège.

Je veux m'installer avant que la répétition ne reprenne. Il faut absolument que je me rende invisible, comme toute doublure digne de ce nom.

Dès que je m'assieds près de Shawn, je pense à toutes les choses que j'aurais pu dire, que j'aurais dû dire. J'aurais pu répondre à l'impolitesse de Martina par un éclat de rire, la traiter d'imbécile, lui dire qu'elle se prend pour une diva, une star d'Hollywood prétentieuse, incapable de tenir le rôle titre dans une comédie musicale de Broadway. J'aurais pu adopter un ton professoral et lui indiquer comment jouer son rôle, celui de Laura, sans gâcher le spectacle.

Mais je n'ai rien fait de tout ça. J'ai laissé le rôle de Laura prendre le contrôle de moi. Je suis devenue une enfant incapable de parler, une petite fille terrifiée par le monde qui l'entoure.

C'est vraiment nul. Mais le pire, c'est que j'en ai oublié Timothy. J'ai oublié qu'il a été blessé autant que moi par le snobisme de Martina, si ce n'est davantage. J'aurais dû prendre aussitôt sa défense, sans la moindre hésitation. En restant muette devant Martina et en me laissant intimider par son assurance, j'en suis arrivée à insulter un homme que j'aime vraiment beaucoup.

Plus j'y pense, plus je me sens nulle.

Je me penche vers Shawn et lui murmure à l'oreille :

— J'ai affreusement mal à la tête.

Il attend que Martina en ait fini avec son hurlement rebelle pour me répondre.

— Ce n'est pas étonnant.

— Je m'en vais.

Il jette un coup d'œil à la régisseuse. Je secoue la tête.

— Je ne peux pas interrompre son travail. De toute façon, la répétition devrait se terminer dans une heure.

Shawn fait la grimace.

— Je te trouverai une excuse, mon chou.

Je blague.

— Tu es mon héros !

Je l'embrasse sur la joue et je presse son bras pour lui dire merci. Puis je sors discrètement par



l'arrière du théâtre.

Et voilà. Pourquoi est-il si facile de parler à Shawn ? Pourquoi est-il aussi simple de l'embrasser sur la joue, de lui serrer le bras ? Comment se fait-il que je me sente à l'aise quand je bavarde avec lui alors que je ne suis même pas capable de dire deux phrases complètes à Timothy ?

Le **master plan**, voilà la raison. Shawn ne figurera jamais dans ce plan. Je peux faire pousser une forêt entière de lys de la paix, m'occuper de plusieurs aquariums bourrés de poissons et garder des douzaines de chats dans mon appart, jamais je ne tenterai de séduire Shawn Goldberg. C'est mon ami, un très bon ami, et rien de plus.

Mais Timothy ? Plus je pense à lui, plus il est évident que j'ai envie de le voir rester. C'est un candidat de choix pour la phase quatre du plan. Le meilleur que j'aie rencontré depuis le début de ce défi.

Hélas, je pourrai m'estimer heureuse si Timothy me trouve une excuse après mon attitude idiote de cet après-midi ! Il doit se dire que je suis aussi bêcheuse que Martina, aussi condescendante, prétentieuse et égocentrique...

Dès que je foule le bitume du trottoir, la lumière vive du soleil me fait cligner des yeux. La chaleur s'élève des trottoirs, me rappelant brutalement pourquoi je déteste cette ville l'été. Lorsque je traverse la Septième Avenue, une odeur fétide monte des égouts.

J'essaie de ne pas penser aux épaules raidies de Timothy, ni au désastre qui guette notre comédie musicale. Je tente de ne pas ressasser le fait que si la production fait un flop le soir de la première et que je ne pose pas le pied sur scène, je ne pourrai même pas intégrer dans mon CV le mot « doublure ». J'essaie de chasser mon esprit à quel point le spectacle aurait été différent si on m'avait confié le premier rôle. J'essaie de ne pas penser à tout ce que j'aurais pu dire à Martina, à tous les conseils que j'aurais pu lui donner, à la façon dont j'aurais pu lui tenir tête, résister à son impolitesse et à son arrogance. Encore aurait-il fallu que j'aie suffisamment de présence d'esprit tout à l'heure, devant la table de Timothy.

Le temps que je regagne mon appart, j'écume littéralement de rage. J'enfonce d'un coup sec ma clé dans la serrure du haut.

J'aurais dû dire à Martina ses quatre vérités, notamment sur la façon dont elle devrait, selon moi, jouer la pièce. J'aurais dû lui parler d'égale à égale, d'actrice à actrice.

Je tourne la clé, j'ouvre la serrure du haut, puis je passe à celle du milieu.

J'aurais dû parler à Timothy, lui assurer que j'ai une haute opinion de sa carrière et que j'apprécie tout ce qu'il fait pour nous.

J'ouvre la serrure du milieu, puis j'introduis la clé dans la troisième serrure.

J'aurais dû leur dire à tous les deux que je suis une femme libre et indépendante, que j'ai un **master plan**. Que je suis bien plus forte que l'un et l'autre peuvent l'imaginer. Que je peux être infiniment meilleure que l'idée qu'ils se font de moi.

J'ouvre la porte d'un coup de pied, ivre de rage contre moi-même.

Un éclair blanc passe en trombe près de moi.

— Zut !

Je bondis sur Tabitha, mais je n'ai pas l'ombre d'une chance de l'attraper. Elle file vers la cage d'escalier avec un miaulement guttural qui fait trembler les murs, dévale les marches qui mènent au rez-de-chaussée, puis fonce vers les grandes portes de l'immeuble.

— Tabitha !

Mais j'aurais pu me dispenser de dire quoi que ce soit. Mon chat est parti depuis longtemps.

## 12

Le plus difficile, c'est d'annoncer à Dani ce qui s'est passé.

Je pourrais gribouiller la mauvaise nouvelle sur un bout de papier que je scotcherais sur sa porte. Non, je ne peux pas faire ça. Je dois lui avouer ma faute face à face.

Mais plus tard. Pour l'instant, je suis incapable de l'affronter. Ni elle ni personne.

Je ferme la porte de mon appartement, j'envoie valser mes chaussures et je m'écroule sur mon canapé. Malgré l'air conditionné de l'immeuble qui marche à fond, j'ai l'impression que je vais me transformer en flaque d'eau. Et je me mets à ressasser ma colère en rependant à ma conversation avec Martina, ce qui n'arrange rien. Pourquoi ne lui ai-je pas résisté ? Pourquoi n'ai-je pas pris la défense de Timothy ?

Je ferme les yeux et je m'efforce de respirer longuement douze fois de suite.

Je suis épuisée. J'ignore si c'est ma colère contre Martina, ma marche du théâtre jusqu'ici dans la chaleur étouffante de l'été, ou la frustration d'avoir perdu Tabitha, mais j'ai beaucoup de mal à garder les yeux ouverts. Quelle importance si je fais un petit somme, d'ailleurs ? Personne ne m'attend, que je sache. Personne n'envisage de passer un bon moment avec moi en échangeant quelques propos pleins d'esprit.

C'est à cet instant que je m'endors, entre frustration et apitoiement. Je rêve que je suis bloquée dans une immense cuisine industrielle, debout face à un tapis roulant en Inox transportant des kilomètres de pâte feuilletée réfrigérée. Mon boulot est d'assurer la fourniture en continu de chaussons aux pommes. Comme chaque garniture devient plus écœurante que la précédente, je supplie les gens de me libérer de mes obligations. Mais les commandes affluent toujours, annoncées par haut-parleur. J'entends des rires sans fin, comme des hennissements, au fur et à mesure que je prends du retard. Un vrai cauchemar, comme dans un épisode du sitcom des années cinquante *I LOVE LUCY*, l'humour en moins.

En résumé, je passe une nuit plutôt agitée.

Lorsque les premières lueurs de l'aube se glissent par les fenêtres du salon, j'entre d'un pas mal assuré dans ma cuisine pour boire un verre d'eau. C'est la fête de l'Indépendance, un vendredi qui – pour presque tout le monde – s'annonce comme le début d'un long week-end à Manhattan. Pourtant, les comédiens de *La Ménagerie*, eux, ont une répétition programmée. Nous prenons de plus en plus de retard, avec ces blocages en série qui nous mettent dans une situation impossible. Tous les comédiens ont ronchonné quand Ken a annoncé le changement, mais nous sommes tenus de passer la journée entière au théâtre.

Alors que je grogne en faisant couler l'eau du robinet pour avoir un semblant d'eau fraîche,

voilà que le robinet disparaît sous mes yeux. Le robinet, l'évier, le plan de travail en granit... tout.

Les dents serrées, je crie :

— Teel !

Me retrouver dans ce fichu Jardin, c'est bien la dernière chose dont j'aie besoin aujourd'hui !

Une voix ferme de contralto s'exclame :

— Service express !

Teel se tient à ma droite, en uniforme de factrice : un short d'été et une chemise bleue légère, avec le logo sur la poche de poitrine représentant le fameux aigle de la Poste. Elle a coiffé ses cheveux bruns en une longue tresse qui pend dans son dos. Le fait d'avoir passé des années à marcher de porte en porte par tous les temps a creusé des rides au coin de ses yeux noisette sans éclat. Sa peau est sombre – un bronzage naturel – et ses avant-bras sont constellés de taches de rousseur. Son tatouage ressort sur son poignet, les flammes or mettant en valeur sa peau dorée. Une grande sacoche bourrée de lettres est avachie à ses pieds.

Je lui lance d'un ton rageur :

— Je n'attends aucun courrier en express.

Je n'ai vraiment aucune envie de rester devant le Jardin invisible avec mon Génie. Je veux rentrer chez moi pour retrouver mon verre d'eau, et ma journée de répétition.

Imperturbable, Teel me lance :

— Moi, si !

Il se fiche éperdument de mes désirs.

Si je commence à râler, ça ne me conduira nulle part. Si je pique une grosse colère, *idem*. Les pieds plantés fermement dans le sol – que je ne peux voir –, je demande avec une patience feinte :

— Quel courrier attendez-vous ?

— Comme je suis heureuse que vous me posiez la question ! J'attends une livraison dans ce Jardin, aujourd'hui même. Pour voir Jaze.

Je dis machinalement :

— Je ne suis pas encore prête à faire mon quatrième vœu.

— Il faut vous décider aujourd'hui. Les tarifs pourraient bien augmenter demain.

— Les tarifs ? Mais de quoi parlez-vous ?

Elle hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Ce n'est pas ce que disent les gens de la Poste ? Les tarifs augmentent bien sans arrêt, non ?

Je ne suis pas d'humeur à dire des blagues ou à faire de l'esprit avec un Génie farceur qui a envie de s'amuser en permanence.

— Teel, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'étais en train de faire quelque chose chez moi...

— Ah, oui ?

Elle donne un coup de pied dans le sac à ses pieds, envoyant valser quelques enveloppes. Je note au passage qu'elles sont toutes blanches. Vides. Sans importance.

— Que peut-il y avoir de plus important que d'aider votre Génie à atteindre l'objectif de sa vie ?

— L'objectif de votre vie ? Vous pénétrez dans le Jardin, et c'est tout ? C'est comme ça que se termine votre carrière de Génie ?

Elle paraît mal à l'aise.

— Alors disons plutôt pour trouver l'amour. Je vais entrer dans ce jardin, et j'en ressortirai

fraîche et dispose. Plus apte à aider les gens vraiment motivés à énoncer leurs vœux. Comme vous au début.

Et tac ! Je soupire.

— Teel, je vous promets que lorsque je saurai quel vœu formuler, vous serez la première personne à le savoir.

Elle n'apprécie pas.

— Il y a des gens qui sont attachés à ce qu'ils font. Ni la neige, ni la pluie, ni la chaleur, ni même l'obscurité de la nuit n'empêchera ces coursiers de mener à bien – et dans les meilleurs délais – les tournées qu'ils sont censés accomplir.

— C'est ça. Figurez-vous que j'ai déjà vu cette inscription sur le bureau de poste en face de Penn Station !

— Mais c'est vrai, vous savez ? Nous autres, Génies, nous efforçons de faire notre travail dans les meilleurs délais. A condition que vous autres, humains, nous donniez un coup de main.

Je refuse de mordre à l'hameçon.

— Vous ne vous contentez pas de rester assise à ne rien faire. Si je ne m'abuse, vous vous êtes bien occupée de Justin, hier.

— Et alors ?

Elle a l'air sur la défensive.

— Alors je ne suis pas sûre d'apprécier que vous traîniez avec mon neveu. Vous n'avez pas une bonne influence, vous savez ?

— Qui peut avoir une meilleure influence qu'un fonctionnaire qui distribue le courrier et apporte des messages de bonne humeur à tout le monde ?

— Ce n'est pas sous votre apparence de factrice que vous vous occupez de lui. Teel, vous savez que Justin peut être très dissipé. Qu'arrivera-t-il si ça tourne mal ? S'il tombe de nouveau du toit ? Et s'il se fait vraiment mal ?

Elle me décoche un regard glacial.

— Eh bien, je vous ferai venir. Vous pourrez formuler votre quatrième vœu, et tout le monde sera content.

Ce n'est pas une menace. Pas vraiment. C'est moi qui ai abordé le sujet, qui ai laissé entendre que Justin pourrait se blesser. Pourtant, j'ai la chair de poule, tout à coup.

— N'y pensez même pas, Teel. Vous ne pouvez pas mettre en danger la sécurité d'un petit garçon juste pour pouvoir entrer dans votre stupide Jardin.

— Nous autres, préposés des Postes, sommes experts en petits caractères, contrairement à vous.

— Les petits caractères ?

— Article trente-sept de votre contrat.

Pas question d'avouer que je n'ai pas lu cet article en détail. Lui ou un autre, d'ailleurs.

Elle prend un ton moqueur.

— C'est beaucoup moins compliqué que de calculer les tarifs postaux à l'international, vous savez ? En ma qualité de Génie, je suis tenu par contrat de ne pas vous blesser, ni vous ni aucun membre de votre famille proche. Et je vous rassure : Justin en fait partie.

J'allais justement lui demander de clarifier ce point. Elle poursuit :

— Je vous promets qu'il est totalement en sécurité avec moi. En plus, il fait tout ce que je lui demande. Hier après-midi, je lui ai appris à faire du vélo.

— Ça fait deux ans qu'il sait en faire.

— Pas sans les stabilisateurs.

Waouh ! Ça alors, c'est quelque chose ! Amy a essayé d'apprendre à Justin à faire du vélo pour réserver une surprise à Derek en envoyant une vidéo, mais mon neveu n'a pas encore compris le truc. Il devient nerveux quand il va trop vite et laisse traîner le bout de ses chaussures par terre, histoire de ralentir. Amy a renoncé après avoir remplacé deux paires de chaussures trouées.

Je dis à contrecœur :

— Je suis impressionnée.

— Suffisamment pour faire un vœu ?

Teel jette un nouveau coup d'œil sur le sac de courrier, comme pour me rappeler la signification du mot « responsabilité » et du concept d'obligation morale. Voyant qu'elle n'obtient aucune réponse immédiate de ma part, elle regarde de nouveau le Jardin et me demande, l'air rêveur :

— Vous vous rendez compte ? Le freesia ne donne jamais de fleurs aussi près de la clôture.

Elle ferme les yeux, inspirant à pleins poumons.

— Bien joué, ça a failli marcher !

A ma connaissance, il n'y a pas de freesias dans le coin. Et puis, de toute façon, je ne vais pas faire mon quatrième vœu sous prétexte que mon Génie prétend que l'air sent bon.

Côté boniment, le Teel médecin a bien plus de punch. Un régal pour les yeux comme pour les lèvres...

Je pourrais peut-être dire à la Teel préposée des Postes que je refuse de lui parler si elle ne reprend pas son apparence de médecin ? Il lui suffirait de tirer sur le lobe de son oreille, et le tour serait joué. Je pourrais même l'inciter à m'embrasser pour arriver au même résultat. Le Dr Teel ne s'est pas fait prier, que ce soit à l'hôpital ou au Jardin dans la ville. Il était plein d'enthousiasme, totalement déconnecté de la confusion des sentiments de mon **master plan**.

Non. A quoi ai-je la tête ? Si je demande à mon Génie de faire ce que je lui dis à seule fin d'obtenir une satisfaction physique, ce serait vraiment nul de ma part ! D'autant que je n'ai aucune intention de céder concernant mon quatrième vœu. C'est trop tôt.

Et aussi parce que je suis dans une phase où je songe sérieusement à faire entrer Timothy dans mon **master plan**... du moins lorsque j'en arriverai à l'étape « homme ». C'est-à-dire d'ici à peu près un an, si j'estime avoir franchi avec succès les étapes « plante », « poisson » et « chat », en dépit de mon manque de réussite évident face à ces trois défis.

Je prends le ton le plus sec possible, fais appel à toutes les astuces de l'actrice que je suis, et je lui lance :

— Teel, ramenez-moi chez moi. Immédiatement.

La voyant hésiter, j'insiste.

— Immédiatement. Ou bien je ne ferai jamais de quatrième vœu.

Avec un empressement dont je ne l'avais jamais vu faire preuve jusqu'ici, Teel porte la main à son oreille. Elle tire deux fois avec force sur le lobe, et je me retrouve dans mon salon, seule face au soleil levant.

Je me dirige vers la salle de bains en traînant des pieds. En attendant que l'eau se réchauffe pour prendre une douche, je regarde la litière de Tabitha. Je m'en veux vraiment d'avoir laissé ce chat s'échapper. Je me demande bien ce que je vais pouvoir dire à Dani. Côté Amy, il est totalement exclu que je lui dise ce qui s'est passé. Perdre une plante et un poisson rouge, ça peut arriver à tout le monde, avec ou sans **master plan**. Mais un chat !

Je me fais deux shampoings d'affilée, comme si faire mousser mon cuir chevelu, le rincer et répéter l'ensemble de l'opération suffisaient à changer ma vie du tout au tout. Je me connais assez pour reconnaître que je fais tout pour repousser l'échéance. Je sèche mes cheveux avec une serviette

de toilette, en évitant la nuque pour tenter de survivre à la chaleur de l'été. J'enfile un bain de soleil en coton, en espérant que sa fraîcheur légèrement mentholée me permettra de résister sans trop de peine aux cinq, six ou sept heures de répétition qui m'attendent. Puis je décide de sauter la phase maquillage. Il fait vraiment trop chaud pour se maquiller.

A présent, je n'ai plus d'excuses en réserve. Il est temps d'affronter la pagaille que j'ai mise hier. Et notamment de m'occuper de Timothy.

Je ramasse mon fourre-tout, l'inspecte deux fois pour être sûre d'avoir mes clés, puis j'ouvre brusquement la porte et manque de trébucher sur ma chatte allongée dans le couloir.

Elle saute sur ses pattes, pousse un petit cri amical en guise d'accueil et se faufile entre mes chevilles.

— Tabitha ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Naturellement, elle ne répond pas. Je parcours le couloir des yeux, mais je ne vois aucun signe d'intervention humaine. Tabitha doit avoir terminé son escapade ou mis fin à son bain de foule, et elle a compris que la vie était bien plus belle avec une nourriture saine, de l'eau fraîche et un bon lit douillet.

Je regarde la porte de Dani. Heureusement que je n'ai pas suivi ma première idée hier soir et que je ne lui ai pas laissé de message pour expliquer à quel point je m'étais montrée irresponsable. Dani n'a pas besoin de savoir que j'ai laissé Tabitha s'échapper et que notre chatte s'est baladée toute seule dans les rues animées de Greenwich Village.

Je pousse l'animal vers la cuisine et j'ouvre une boîte de nourriture pour chats, une chose puante qui ressemble à du hachis de thon haut de gamme. Lorsque je dépose le bol par terre, Tabitha ronronne comme une turbine. Elle se met à le pousser avec son nez, comme une pro.

Je resterais des heures à l'observer. Une fois qu'elle a fini de manger, je me dis que nous pouvons jouer avec une fausse souris, un des jouets que Dani m'a donnés. Ou alors je pourrais la brosser. Tous les chats méritent d'être brossés après une promenade traumatisante en ville !

Encore une façon de retarder l'inévitable. Que ça me plaise ou non, il faut absolument que je retrouve Timothy. Je ne suis pas idiote.

Abandonnant Tabitha, qui a toujours le nez dans son bol de thon pour gourmets, je descends la rue jusqu'au Jardin dans la ville. Devant mon immeuble, la rue est déserte. Tous les habitants de New York sont partis pour le long week-end du 4 Juillet, attirés par les plages ou les télécabines. Quand je dis « tous les habitants », ça n'inclut pas les comédiens qui bossent dur. Nous, par exemple.

La cour de Timothy est aussi déserte que la rue. Lorsque j'actionne la poignée pour pénétrer dans le restaurant, je constate que la porte est fermée à clé.

Bon. J'aurai au moins essayé... Je vais en rester là. Je ne suis quand même pas tenue d'enfoncer la porte, de pénétrer en force. Si Timothy avait besoin de compagnie, s'il avait envisagé d'ouvrir son resto pendant le week-end, il aurait laissé la porte ouverte, non ?

A quoi bon rester là, les bras ballants, en attendant d'avoir une des conversations les plus embarrassantes de ma vie ? Après tout, je n'ai pas besoin de lui présenter des excuses.

Mais c'est ridicule. Il est à peine 9 heures du matin. Timothy n'a aucune raison d'ouvrir le restaurant aussi tôt. Il est sans doute dans sa cuisine, en train de mijoter les bons petits plats qu'il prévoit d'apporter au milieu de la matinée à notre répétition. Je me force à frapper au carreau. Je suis surprise de constater que les coups résonnent sur les dalles.

Rien.

Il n'est pas là. Il est sûrement chez lui. Comme c'est jour de fête, il doit être en train de dormir. Il pourrait même oublier de nous approvisionner pendant la répétition ! Qui sait quels accords il a

conclus avec Ken ?

Presque convaincue d'avoir fait tout mon possible, je commence à tourner les talons. C'est alors que j'entends un bruit de verrou. Je fais volte-face, prête à faire part à Timothy de mes regrets, à lui présenter des excuses.

Le souffle court, je lui lance :

— Vous avez vraiment mauvaise mine !

Je suis tellement surprise en le voyant que j'en oublie d'être nerveuse et timide. J'en oublie d'avoir un faible pour cet homme, une attitude inconsciente, désapprouvée par le master plan.

Il répond d'un ton sec :

— Bonjour à vous également.

Il s'efface pour me laisser entrer, et je passe à côté de lui pour pénétrer dans le restaurant en me traitant mentalement de tous les noms. Quelle idée de lui avoir dit ça ?

Dans la salle, toutes les lumières sont éteintes. Les tables ont des airs de fantômes, blotties sous leur linceul en papier. Les assiettes et les couverts dépareillés paraissent ternes, presque poussiéreux dans l'obscurité.

— J'étais en train de travailler dans la cuisine.

Timothy tend la main pour m'inviter à entrer. Je le suis sans dire un mot.

J'ai l'impression d'avoir la permission d'accéder aux coulisses d'un théâtre. Des réfrigérateurs et des congélateurs en Inox sont alignés le long d'un mur. J'arrive devant un immense évier, très profond. Une énorme friteuse est posée près d'une cuisinière à dix brûleurs.

Un îlot central occupe le milieu de la pièce. Sa surface est couverte de papiers, avec un amoncellement de pages remplies de lignes écrites à l'encre noire et en minuscules.

Je demande :

— C'est quoi, tout ça ?

— Le **business plan** de votre sœur. Et la documentation qui va avec.

Je prends une page au hasard. C'est un projet de réaménagement de la salle de restaurant. Je remarque aussitôt que la grande cheminée n'y est plus et qu'on a rajouté une demi-douzaine de tables.

Timothy scrute l'expression de mon visage avant de dire :

— Elle a des tas d'idées.

— Elle en a toujours.

— Elle a aussi prévu le montage financier et les plans d'architecte. Et aussi les textes de loi et les réglementations concernant la gestion des restaurants à New York. Il m'a fallu une nuit entière pour tout lire.

Ça explique son teint pâle et ses yeux injectés de sang. A présent, je comprends pourquoi il se tient ainsi, les épaules basses, l'air désespéré. Et pourquoi il est aussi peu bavard. Bon sang ! Les conseils d'Amy me stressent, moi, depuis des années, et je suis habituée à son autoritarisme. Mais jamais encore elle ne m'a fait le coup d'ajouter à ses recommandations de grande sœur l'équivalent d'une bibliothèque de documentation !

Timothy se juche sur son tabouret et fixe des yeux le tas de documents, comme si chaque page pouvait soudain se voir pousser des ailes et prendre son envol. Il a du mal à étouffer un bâillement derrière sa main.

Le pauvre ! Je sais au moins comment remédier à son état d'épuisement. Ou du moins le camoufler. Je traverse la cuisine jusqu'à la machine à café à trois tasses, et je commence à préparer du café bien chaud. Timothy proteste.

— Cet engin est délicat à manœuvrer...

— Je sais, l'interrupteur est caché derrière.

Il me regarde d'un air curieux, et je hausse les épaules.

— J'ai travaillé dans une société de traiteurs, vous vous souvenez ? Alors des cafetières délicates à manier, j'en ai connu des tas...

En quelques secondes, le riche arôme du café emplit la cuisine. Je prends deux mugs dépareillés et je lui demande :

— De la crème ? Du sucre ?

Il dit d'un air piteux :

— C'est moi qui suis censé vous poser la question, non ?

— Pas cette fois.

Je suis contente de pouvoir inverser les rôles. A mon tour de le servir ! Et puis ça me dispense d'avoir à parler, à lui présenter des excuses pour mes propos de l'autre jour, même si je l'avais prévu. Je fais une quantité de café, bien plus que nécessaire. Je mets une bonne dose de sucre dans ma tasse et je prends un pot dans le frigo pour ajouter un peu de crème fraîche épaisse.

Timothy, lui, préfère le café noir, ce qui ne me surprend pas outre mesure. Il me donne moins de boulot à faire, ce qui n'est pas surprenant non plus.

Dès qu'il boit la première gorgée, je vois ses joues retrouver un peu de couleur. Certes, ce n'est pas la caféine qui va mettre en œuvre les plans d'Amy et résoudre les problèmes du patron. Mais, au moins, je n'ai plus peur qu'il s'écroule sur le sol de sa cuisine, là, devant moi.

Dès que je le juge apte à reprendre la conversation, je lui dis :

— D'accord. Quel est le verdict d'Amy ?

Il s'éclaircit la gorge, aussi mal à l'aise que si je lui avais demandé de partager ses fantasmes sexuels. Il a l'air soudain fasciné par l'anse de sa tasse. Il tend la main vers une pile de papiers, aligne les feuilles d'un côté, puis de l'autre.

Je finis par demander :

— Alors ? Que vous a-t-elle dit ?

Il se décide enfin à soutenir mon regard.

— Ecoutez, je n'ai aucune envie de vous entraîner dans cette histoire.

— Vous ne m'entraînez nulle part. Je suis déjà là.

Il soupire.

— Amy n'est pas la bonne personne pour accomplir ce boulot. Elle ne comprend pas ce que j'essaie de faire ici. Et je pense qu'elle ne le comprendra jamais.

Aïe ! Amy est ma sœur. Je dois prendre sa défense.

— Amy fait toujours du bon boulot !

Timothy secoue la tête. J'ignore si c'est pour me contredire ou simplement pour tenter de m'interrompre.

J'insiste.

— C'est la vérité ! Elle fait partie des dix meilleures élèves de sa classe ! Et elle fait des tas d'autres choses en parallèle, pour Justin notamment...

— Erin...

Dit par lui, mon nom a une étrange résonance. On dirait presque que ça lui fait mal. Il secoue de nouveau la tête.

— Ce n'était pas une critique. Je voulais seulement dire que ce qu'elle apprend, ce qu'on lui enseigne, ne correspond à ce que je suis. A ce que je veux faire du Jardin dans la ville.

Bon, d'accord. Je peux le comprendre. Sans mettre à mal la notion de loyauté entre sœurs, je



dois admettre qu'Amy ne comprend pas toujours les particularités de chacun. C'est vrai pour moi : elle ne comprend pas ma façon de vivre. Elle pense que le métier de comédienne se gère de la même façon que n'importe quel travail. Même chose pour ma carrière. Maintenant que je suis moins décidée à la défendre à tout prix, je repense aux millions de fois où j'ai tenté de lui expliquer la différence, de lui faire comprendre la notion de talent artistique dans la profession que j'ai choisie.

Je dis à Timothy :

— Donnez-moi un exemple.

Timothy fait un geste de la main en direction du mur auquel sont adossés les réfrigérateurs.

— J'ai essayé de lui expliquer ce que je fais avec les produits locaux, mais elle n'arrête pas de me dire que je devrais faire mes achats auprès des réseaux traditionnels de distribution. Que si je travaille uniquement avec eux, je peux me procurer mes produits à moitié prix. Elle a raison, bien sûr. Mais ce ne serait plus bio. Ça n'aiderait pas les agriculteurs qui me vendent leur production. Ça n'aiderait pas non plus Dani et ses guérilleros.

— Peut-être qu'Amy ne comprend tout simplement pas cet aspect des choses. Il faut dire que, depuis un bon moment, elle se bat pour faire des miracles avec le maigre salaire de Derek. Elle doit couvrir les frais de scolarité et de garderie de Justin, tout en conservant suffisamment d'argent pour faire ses courses à la fin de la semaine. Lorsque vous devez sans cesse compter, vous assurer que tout tiendra dans votre budget, il est difficile de penser bio !

— Je sais bien. Il ne s'agit pas de faire la révolution d'ici demain matin. Elle a parfaitement le droit de croire à cette méthode... La plupart des Américains font d'ailleurs leurs achats comme elle depuis des décennies. Je veux juste qu'elle comprenne que moi, j'agis différemment. Que j'ai mes raisons de procéder ainsi.

Je ne pense pas qu'ils se retrouvent pour toujours dans une impasse, elle et lui. Mais quelque chose d'autre inquiète Timothy. Je le vois à son froncement de sourcils.

Je lui demande :

— Quoi d'autre ?

— Elle veut que je fasse un choix de menus. Que je cuisine chacun des plats pour plusieurs soirs d'affilée, voire un mois entier. Elle dit que je peux être plus performant, non seulement dans ma politique d'achats, mais aussi sur le temps que je passe à cuisiner. Et elle dit que très peu de mes clients – sans doute aucun – ne viennent ici assez souvent pour s'en rendre compte.

Je sais exactement ce que pense Amy. Elle est habituée à gérer des repas pour deux, à planifier des menus pour les soirs où elle est tellement épuisée qu'elle a du mal à garder les yeux ouverts. Elle sait que la plupart des restaurants de son quartier servent le même plat soir après soir, semaine après semaine, voire plusieurs mois de suite, obstinément. Si le but de Timothy était de gagner le plus possible d'argent, la suggestion de ma sœur lui faciliterait certainement la vie. J'essaie de lui expliquer le point de vue d'Amy.

— Elle veut simplement dire que faire des prévisions vous rendrait les choses plus faciles.

— Mais je n'ai aucune envie de planifier quoi que ce soit !

Timothy tape du poing sur l'îlot central. Je sursaute. Il vient sans doute de comprendre qu'il m'a effrayée car il baisse le ton.

— Je ne veux pas cuisiner continuellement les mêmes plats. C'est d'ailleurs la principale raison qui m'a conduit à lancer le Jardin dans la ville. Si je préférais la routine, je serais allé travailler chez McDonald !

Il regarde les documents, l'air désespéré. D'accord ! Amy lui a dit qu'il doit acheter des produits classiques, qu'il doit travailler sur un menu traditionnel. Mais aucune de ces deux

suggestions ne justifie le stress émotionnel dont je suis témoin. Ça n'explique pas qu'un homme puisse passer une nuit blanche à se ronger les sangs. Je baisse un peu la voix, comme si j'essayais d'amadouer je ne sais quel animal sauvage, et je lui dis :

— Amy vous a-t-elle parlé d'autre chose ? A-t-elle fait d'autres suggestions ?

Il déglutit avec peine et jette un coup d'œil sur la porte qui mène à la salle à manger.

— Elle m'a dit de me débarrasser de la table qui est à côté de la cuisine. Ou plus exactement de la transformer en table pour quatre personnes. Avec des clients qui ont de quoi payer. Et d'essayer de faire trois services, les soirs où ça marche bien.

Je ferme les yeux. Une fois de plus, d'un point de vue strictement commercial, le conseil d'Amy est judicieux. Gagner de l'argent sur douze clients serait bien plus rentable que donner à manger gratuitement à deux ou trois personnes.

Mais jamais Timothy n'acceptera de céder sur ce point. Il est impossible de le faire renoncer à ses idéaux. La clé de son travail au Jardin dans la ville, c'est précisément cette table destinée aux SDF. C'est pour ça qu'il se bat contre son propriétaire. On touche là au cœur même de ses convictions : sa façon de cuisiner, de servir ses clients. C'est sa manière de travailler dans le monde des professionnels de la restauration.

Amy est passée à côté de tout ça, aveuglée par ses manuels scolaires, par les conférences de ses professeurs, obnubilée par les dates butoirs de ses cours et par ses obligations familiales.

Quelle idiote j'ai été d'avoir pu croire que ses conseils pouvaient aider Timothy !

— Je suis désolée. Amy n'aurait jamais dû vous appeler. Elle n'aurait pas dû vous embarquer dans son projet d'étude. Le Jardin dans la ville n'a pas la même vision des choses qu'une école de commerce.

— Elle pensait m'aider.

Il essaie d'avoir l'air affable. Il est même presque convaincant.

Mais moi, ça ne me plaît pas du tout. Je retrouve une nouvelle fois les arguments qu'Amy et moi n'arrêtons pas de nous renvoyer à la figure depuis des années. Ma sœur vit dans un monde où l'argent passe avant tout. Depuis ce boulot de comptabilité au sein d'un cabinet juridique qui l'a convaincue de s'inscrire dans une école de commerce. Elle ne jure plus que par les **business plans** et les retours sur investissement.

Mais, pendant toutes ces années difficiles à New York, elle n'a jamais compris pourquoi je me donnais tant de mal à passer mes auditions, pourquoi je dépensais autant de temps, d'efforts et d'argent pour une carrière qui ne me rapporterait sans doute jamais rien.

Je tends la main pour effleurer le bras de Timothy. Il est important qu'il m'entende, qu'il comprenne.

— Elle a tort, Timothy. Ce n'est pas parce qu'Amy vous cite des cas d'école qu'elle sait de quoi elle parle. Dans le cadre de ses cours, on lui a confié la tâche de mettre au point un **business plan** pour un restaurant. Mais elle n'avait pas le droit de prendre votre restaurant et d'en faire la copie exacte de tous les restaurants du quartier. Elle aurait dû vous écouter, vous respecter. Partir de vos désirs et vos besoins pour trouver des solutions.

— Je ne veux pas vous causer d'ennuis.

Il a l'air tellement inquiet que je sens mon ventre se tordre. L'espace d'un instant, je redeviens la Laura Wingfield frappée de mutisme de la pièce de Williams. Je ne sais plus quoi ajouter. Je passe alors en revue la cuisine... je vois toutes ces casseroles de cuisinier professionnel, cette cuisinière et cet évier nickel. Les instruments d'un vrai chef, simple et honnête.

Il est temps pour moi d'avoir une petite conversation franche et honnête, elle aussi.

— Dites-lui simplement qu'elle a tort. C'est ça qu'elle a besoin d'entendre si elle veut réussir ses cours et sa carrière. Et c'est aussi ce que vous devez dire à votre propriétaire si vous voulez vraiment que ce restaurant marche.

Pour la première fois de la matinée, je vois une ébauche de sourire sur ses lèvres.

— Dites-moi exactement comment vous avez fait pour devenir aussi raisonnable.

Je lui rends son sourire.

— J'ai passé ma vie entière à dire à Amy qu'elle se trompait.

Finalement, voilà une excellente façon d'aborder le principal sujet qui m'a fait venir jusqu'ici.

Je me force à dire :

— A propos, c'est moi qui avais tort, hier.

Il a l'air déconcerté.

— Quand ça ?

— Lorsque Martina s'en est prise aux traiteurs. Elle a essayé de m'insulter et, du coup, elle vous a agressé dans la foulée.

— Martina est une garce, une enfant gâtée qui s'intéresse davantage à ses chaussures de marque et à la notoriété que lui a apportée la télé-réalité qu'aux êtres humains qui l'entourent. Et en plus, elle est incapable de jouer !

Je tressaille. S'il y en a une qui est d'accord avec lui, c'est bien moi.

— Oui, mais j'aurais dû la moucher.

— Vous étiez dans une position difficile. Elle aurait pu se plaindre, dire que sa doublure lui faisait la leçon.

Je serre les dents.

— Elle ne sait même pas que je suis sa doublure !

— C'est son problème, pas le vôtre. Je suis sérieux. J'ai assisté à suffisamment de répétitions pour le savoir. Tout le monde dit la même chose chaque fois que vous jouez une scène : vous êtes meilleure que Martina, et c'est un crime de ne pas vous avoir confié ce rôle.

C'est merveilleux d'entendre quelqu'un prononcer ces paroles. De savoir que ce n'est pas par méchanceté ni sous le coup d'une colère égoïste envers Martina que j'en suis arrivée à déformer ma perception de la situation.

— Merci.

Je sens une détermination nouvelle dans sa voix lorsqu'il me répond :

— Vous n'avez pas à me remercier. C'est la vérité.

Il s'éloigne de l'îlot central et se met à empiler avec soin, méthodiquement, les recommandations d'Amy.

— Ce n'est pas l'heure de votre répétition ?

Je jette un coup d'œil à ma montre.

— Ah, oui, c'est vrai ! Vous vous joignez à nous, aujourd'hui ?

Timothy secoue la tête.

— Non. Ken m'a dit de ne pas me déranger. Il s'est dit que les gens aimeraient mieux répéter sans faire de pause, et sortir suffisamment tôt pour voir les feux d'artifice.

— Super !

Personne ne m'a posé la question. Personnellement, je préfère manger à l'œil plutôt que de voir un feu d'artifice, et ça quel que soit le jour de la semaine. Je veux dire, manger à l'œil et voir Timothy, bien sûr.

Il éclate de rire.

— Cachez votre joie !

— Je me demande comment Martina va réagir.

Il lève les yeux au ciel et me raccompagne jusqu'à la salle à manger plongée dans l'obscurité.

Puis il me dit en déverrouillant la porte pour me laisser sortir :

— Soyez positive ! Martina pourrait vous surprendre, après tout.

\* \* \*

Martina me surprend, en effet.

Elle me surprend en inventant des façons radicalement nouvelles de me rendre folle. Ça commence pendant que nous récupérons nos sacs, renonçant à poursuivre la répétition après six heures de travail. Six heures pour ne venir à bout que de deux scènes ! A un moment donné, Ken envoie tous les titulaires des rôles dans les coulisses, en leur disant de revoir leur texte pendant que nous, les doublures, ferons un survol de l'action. En repensant à ce que Timothy m'a dit ce matin même, je me prends à croire que si Ken s'occupe des doublures, c'est histoire d'avoir un peu la paix et d'imaginer à quoi la pièce est censée ressembler.

Naturellement, le temps que je passe sur scène n'est rien, comparé au temps consacré aux premiers rôles. Lorsque arrive la fin de la journée, j'ai l'esprit confus et je suis écœurée. J'ai du mal à croire que Martina ait pu poser autant de questions sur la mise en scène, émettre autant de critiques sur les déplacements des acteurs, et suggérer autant d'idées sur la façon dont le personnage de Laura devrait évoluer. Nous avons déjà supporté ses remarques des milliers de fois. Comprend-elle seulement que nous sommes en train de prendre un sérieux retard ? Il nous reste un mois avant la première, un mois seulement pour rassembler toutes les pièces du puzzle et obtenir des résultats dignes de ce chef-d'œuvre : les costumes, le travail de l'orchestre et jusqu'à la plus petite scène de la comédie musicale.

La goutte d'eau qui fait déborder le vase, c'est quand Martina annonce à Ken qu'elle aimerait recevoir ses Lucky Red Dragon au plus vite.

Ken lui demande :

— Les Lucky Red Dragon ?

— C'est dans mon...

— Contrat.

Shawn a complété sa phrase dans un murmure, tout en me collant son coude dans les côtes.

J'ignore comment, mais Ken réussit à rester courtois, questionnant Martina avec toute la sollicitude qui convient pour apprendre que Lucky Red Dragon est une marque de soda chinois parfumé au ginseng et une douzaine d'autres herbes, plus des épices inconnues. Ken est tenu par contrat de fournir à Martina une caisse de Lucky Red Dragon d'ici le soir de la première, plus une caisse par semaine tant que Martina interprétera le rôle principal de la pièce. Notre intrépide diva insiste sur le fait que cette boisson gazeuse est la seule chose qui lui donne la force d'apparaître sur scène et de chanter avec ses tripes devant la foule.

Tandis que nous ramassons nos affaires dans les coulisses, Shawn se met à maugréer.

— Si c'est aussi important pour elle qu'elle le dit, elle pourrait avoir son propre stock en permanence sous la main, non ?

— C'est ça, pour qu'elle nous envoie tous à tour de rôle lui chercher une bouteille !

J'en dirais davantage si Ken n'était pas en train de descendre l'allée centrale du théâtre ; or, je n'ai aucune envie qu'il m'entende. Il pourrait penser que je parle par dépit, ou tout autre sentiment malveillant. Je plaque donc un sourire sur mon visage en demandant à Shawn :

— Tu comptes aller voir les feux d'artifice, ce soir ?

Il fait la grimace.

— Tu plaisantes ? Il va falloir se dénicher un endroit près du fleuve ! Sache que Patrick et moi nous occupons de notre propre feu d'artifice, ma chère.

Il fait semblant de m'embrasser sur les joues, puis franchit en trombe les doubles portes du théâtre.

Avant que j'aie le temps de le suivre, j'entends Ken s'exclamer.

— Timothy ! Je suis content de vous voir !

Je lève la tête. Timothy est debout dans la dernière rangée du théâtre. Je me demande depuis combien de temps il est là. Difficile à dire. Avec ses vêtements noirs, il se fond dans l'obscurité. Je repasse mentalement les scènes que j'ai jouées au cours de ces interminables heures de répétition. Si Timothy était assis derrière moi, il a eu largement le temps d'entendre les commentaires sournois de Shawn. Et aussi de noter que j'ai tenté de surmonter mon fou rire pour faire taire mon partenaire de crime lèse-diva !

Timothy serre la main de Ken en disant :

— Quel est le problème ?

— Avez-vous déjà entendu parler d'une boisson appelée Lucky Red Dragon ? C'est un soda chinois, ou quelque chose d'approchant.

Timothy secoue la tête :

— Non, désolé.

— Pourriez-vous essayer d'en trouver ? C'est Martina qui en réclame.

Je vois le visage de Timothy se crispier, mais il réussit à garder une voix neutre pour demander :

— Une bouteille ?

— Non, une caisse. Toutes les semaines.

Timothy hausse les épaules.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Ken prend à peine le temps d'échanger quelques amabilités et s'en va. Je reste seule dans le théâtre avec Timothy.

— Je croyais que vous ne veniez pas, aujourd'hui. Vous avez oublié quelque chose dans les coulisses ?

— Non. Je suis venu vous voir.

Waouh ! Moi qui espérais qu'il ne m'avait pas remarquée, qu'il n'avait pas prêté attention à la répétition, c'est raté ! Timothy est direct, il ne perd pas son temps à faire des bons mots, à flirter ou à tourner autour du pot. Il énonce sans détours ce qu'il veut. Comme je lui ai demandé de le faire avec Amy et son propriétaire, ce matin même.

Mais je n'avais pas prévu qu'il appliquerait aussi cette technique à ma personne.

Alors que je m'efforce de trouver un nombre suffisant de mots pour pouvoir lui répondre, il demande :

— Et vous, avez-vous prévu quelque chose pour le feu d'artifice ?

Je fronce le nez.

— J'adore les regarder, mais je déteste me battre avec la foule. Je me contenterai sans doute de rentrer chez moi et d'allumer la télé.

— J'ai une meilleure idée.

— Servir à dîner dans votre restaurant ?

Je me demande s'il ne va pas me prendre au mot concernant la demande d'emploi que je lui ai faite il y a un bon moment déjà.

— Non. Ce soir, je ferme le restaurant. C'est un des avantages d'être le patron.

Je lui lance un regard interrogateur, en me demandant ce qu'il a bien pu prévoir. Il se contente de répondre :

— Faites-moi confiance.

Pas de problème. Je lui ai toujours fait confiance, depuis le jour où j'ai mis les pieds dans le Jardin dans la ville. Je lui ai fait confiance lorsque je l'ai vu dans l'entrée de mon immeuble, et chaque fois que j'ai fait une pause pendant les répétitions de la pièce que Martina était en train de massacrer. Chaque fois qu'une délicieuse gourmandise m'empêchait de sombrer dans la folie.

Nous quittons le théâtre et nous frayons un chemin dans les rues de la ville. Une vraie fournaise. La chaleur fait miroiter l'asphalte, irradiant la foule des piétons qui envahissent les trottoirs. Parfois, l'été rend les gens de la ville un peu fous. Mais, ce soir, ces vibrations sont dues à l'attente des festivités, à l'excitation de la foule. Tout le monde se dirige vers le fleuve, vers le traditionnel feu d'artifice de chez Macy.

Mais Timothy marche à contre-courant. Il semble avoir un don particulier pour slalomer dans la cohue. Il se dirige avec une facilité déconcertante dans la jungle urbaine. Je trébuche en mettant le pied dans un trou que lui a repéré sans effort. Il cherche ma main et la prend dans la sienne, comme s'il ne pensait qu'à ça depuis le début.

Avant de pouvoir l'interroger sur notre destination et ses projets, nous entrons dans l'un des plus grands hôtels proches de Times Square. Timothy me guide dans la fraîcheur du hall, glissant sur le sol de marbre comme un prédateur regagnant sa tanière. Il s'engage dans un couloir réservé au service, et qui ressemble aux centaines de couloirs réservés au personnel que j'ai hantés lorsque je travaillais pour des traiteurs. Là, un ascenseur réservé au personnel nous attend. Ses portes s'ouvrent dès que Timothy appuie sur le bouton d'appel.

Je commence à dire :

— Où donc...

Mais son sourire amusé m'ordonne le silence. Timothy appuie sur le bouton T.

T comme terrasse. Tout en haut de l'immeuble.

L'ascenseur s'ouvre sur un minuscule hall, une serre un peu crasseuse tapie sur le toit. Les vitres, constellées de chiures de mouches, pourraient rendre la chaleur insupportable, mais quelqu'un a bloqué la porte pour qu'elle reste ouverte. Une brise voluptueuse la traverse.

Tandis que nous mettons le pied sur le toit de l'hôtel, une douzaine de soubrettes en tablier blanc occupées à bavarder par groupes de trois ou quatre lèvent les yeux. Deux grooms à l'écart bavardent, le dos voûté, avec cette complicité des employés qui travaillent dur et prennent leur pause. Une poignée d'aides-serveurs en uniforme interrompent leur conversation en espagnol pour interpeller Timothy et le saluer. Il leur répond par un petit signe et un sourire.

— Qui sont ces gens ?

— Ils font partie du personnel de l'hôtel.

Ça paraît assez logique, en effet. Il me tient toujours la main et m'entraîne loin des autres, vers l'autre bout du toit.

— Mais que faisons-nous ici ?

— De tout Manhattan, c'est de là-bas que nous aurons la meilleure vue sur le feu d'artifice.

Me voyant perplexe, il finit par dire :

— Je connais le chef cuisinier du restaurant, Jean-Louis. Depuis un bon bout de temps.

Je pourrais lui poser des dizaines d'autres questions, mais à quoi bon ? Timothy connaît les gens comme il connaît les SDF qui mangent dans son restaurant, de la même façon qu'il a appris à

connaître les acteurs et l'équipe technique du théâtre. Timothy a l'art de se faufiler d'un univers à l'autre facilement, sans aucun effort. Et, ce soir, il m'a emmenée avec lui.

Un garde-fou noir est installé au bord du toit. Timothy s'est approprié la meilleure place, là dans le coin, loin des rires du personnel de l'hôtel. Lorsque je regarde la vue qu'on a d'ici, j'en ai le souffle coupé. On voit tout le quartier jusqu'au fleuve, sans aucun bâtiment pour nous gêner.

Quelque chose, dans cet immense espace ouvert, m'empêche de franchir la distance qui me sépare du garde-fou. Je sais que je ne risque rien, que ce garde-fou est là pour me protéger. Je ne peux m'empêcher d'imaginer combien de centaines de mètres je franchirais si jamais je tombais... J'aimerais inventer un filet de sécurité invisible, et un énorme crochet – invisible lui aussi – auquel je pourrais accrocher mon bain de soleil, pour me sentir totalement en sécurité.

Comme s'il ressentait ma peur, Timothy se poste derrière moi. Son torse est chaud et ferme contre mon dos. Rassurant. Je m'approche un peu plus du coin du toit. Une brise tiède s'élève soudain au-dessous de nous et me fait frissonner. Je fais un bond en arrière et Timothy se met à rire, un rire complice. Il fait un pas de plus vers moi et m'enlace. Je suis coincée entre son corps et le garde-fou.

Avec n'importe qui d'autre, je pourrais me sentir prisonnière. Mais avec Timothy, c'est tout le contraire. Je me sens soutenue, protégée. J'ai beau savoir que le personnel de l'hôtel est en train de papoter derrière nous, et que nous sommes entourés tous deux par des millions d'autres New-Yorkais, j'ai l'impression d'être à des années-lumière de toute vie humaine.

Je me laisse aller en arrière contre sa poitrine. Je m'autorise à me fondre dans la chaleur de son corps.

Lorsque la première fusée éclate, la surprise me fait faire un bond, mais ses bras se resserrent autour de moi, et il me maintient solidement.

J'ai toujours trouvé les feux d'artifice magnifiques, pleins de mystère. Ce bruit sourd lorsqu'on lance les fusées, puis le craquement brutal de l'explosion. Les étoiles flamboyantes, les cascades d'étincelles qui retombent. Ces couleurs pures de rouge, de vert et de blanc – et parfois le choc d'autres couleurs – qui enflamment le ciel étoilé comme une toile de peintre.

Oui, j'ai toujours trouvé les feux d'artifice magnifiques, mais jamais autant que cette nuit. Ils me semblent si proches qu'en me penchant au-dessus de l'abîme je pourrais m'envoler parmi eux et me perdre à jamais dans leurs constellations. Les explosions sont si fortes que je dois reprendre mon souffle. Et je ris de voir les fusées à plusieurs étages s'allumer, s'élever vers le ciel et s'embraser en flammes multicolores. J'ignorais que je pouvais regarder ce spectacle aussi longtemps, en sentant mon cœur ralentir pour se mettre au diapason du cœur d'un homme, en calquant ma respiration sur la sienne jusqu'à l'explosion ultime, la magnificence du bouquet final, aveuglant et assourdissant, qui me laisserait reconnaissante à jamais d'être en sécurité dans cette prison d'os et de chair.

J'ignore combien de temps nous restons là, après la fin du feu d'artifice. Je ferme les yeux et je pose la tête sur l'épaule de Timothy, sans rien dire, sans penser à rien. Une éternité s'écoule, puis je sens ses larges mains sur ma taille. Je me sens protégée, en sécurité.

Je me retourne pour lui faire face.

— C'était extraordinaire !

— C'est vrai.

Derrière ces quelques mots, il y a des tonnes de non-dit. Il me raconte des histoires sur sa vie, sur son monde, ses croyances. Il me pose aussi des questions. Et je sais que j'ai toutes les réponses. J'ai envie de le conduire jusqu'à l'ascenseur fantomatique réservé au personnel de cet hôtel magique. De le guider jusqu'à mon immeuble, jusqu'à mon appartement et ce grand lit où nous pourrions

regarder ma chambre s'éclairer aux premières lueurs rosées de l'aube.

Le temps que nous quitions le toit de l'hôtel, les rues sont étonnamment vides. Timothy et moi marchons la main dans la main, comme si nous étions le seul couple sur ces trottoirs, le seul couple de toute la ville de New York.

Lorsque nous pénétrons dans le Bentley, Timothy adresse un signe de tête au gardien. Dans l'ascenseur, il reste tout contre moi. Et pendant que j'ouvre les trois serrures qui donnent accès à mon appartement, je sens sa chaleur contre mon dos. Il ferme la porte derrière nous en prenant bien soin de vérifier que le verrou est mis.

M'asseoir près de lui sur le canapé me semble la chose la plus naturelle du monde. Tous les instants que nous avons vécus ensemble nous ont conduits ici. Il est censé prendre ma tête dans le creux de sa main, et moi l'attirer contre moi, passer les doigts sous sa ceinture de cuir noir. Nous nous laisserons tomber sur ces coussins parfumés à l'essence de Wintergreen. Pour rire ensemble, les lèvres soudées, pour nous perdre dans un enchevêtrement de mains, de cheveux et de vêtements froissés.

Lorsque Tabitha saute sur le bras du canapé, c'est à peine si je sens le choc. Je ne me rendrais peut-être même pas compte qu'elle est là si Timothy ne levait pas les yeux vers elle en souriant, pour la reposer ensuite délicatement par terre.

Mais cette interruption change tout. L'intrusion de Tabitha est comme un message éclair envoyé par mon surmoi, un rappel en pointillés...

J'ai un **master plan** à suivre.

Je ne peux pas me laisser distraire au contact de Timothy. C'est une promesse que je me suis faite et que j'ai faite à Amy. En ce qui concerne les hommes, jamais je n'ai réussi à m'y tenir. Je n'ai jamais choisi de faire passer mes sentiments et mes besoins avant ceux d'un mec avec qui je finis toujours par rompre, en général dans un geste de désespoir.

Plantes. Poisson. Chat. Les mots tournent dans ma tête, comme un mantra. Plantes. Poisson. Chat. Homme.

Compte tenu de mes antécédents avec les trois premiers, j'ai peu d'espoir que cela puisse marcher entre Timothy et moi. Pas à long terme.

Mais Tabitha est bien rentrée à la maison, non ? Et un jour seulement après sa fugue.

Il se peut que ma chance soit en train de tourner et que je devienne plus responsable. Je pourrais peut-être mettre mon **master plan** de côté, faire ce dont j'ai envie, quand j'en ai envie. Peut-être les malheurs n'arriveront-ils cette fois que par deux, et non par trois, pour me gâcher la vie.

Oui, bon. Un chat a décidé – dans sa petite tête de félin dont le fonctionnement m'est totalement étranger – de rentrer à la maison. Et voilà que j'en tire des conclusions sur mon sens de la responsabilité, sur mon aptitude à assumer mes obligations dans le monde adulte ! Si j'ai un **master plan**, c'est précisément pour que je ne commette pas constamment les mêmes erreurs.

Timothy recule en disant :

— Qu'y a t-il ?

— Je...

La gorge serrée, je murmure :

— Je suis désolée.

L'espace d'un instant, il semble abattu. Sa tête s'affaisse et repose un instant sur mon épaule. Puis il pousse un long soupir, son haleine chaude sur mon bras.

Je me raidis, accablée de remord.



— Timothy, je suis désolée. Je... je ne peux pas...

Prenant appui sur ses mains de chaque côté de mon corps tremblant, Timothy se soulève pour s'éloigner de moi. Maintenant que j'ai rompu le charme, je ne sais plus du tout où j'en suis. Je sais ce que je voudrais faire : l'attirer de nouveau à moi et l'entraîner dans ma chambre, une bonne fois pour toutes. Mais je sais aussi que je ne peux pas. J'ai besoin de me prouver que je peux lui résister.

Je ressens une telle frustration que je fonds en larmes. Je suis en colère contre moi, Amy, Sam et tous les autres mecs qui m'ont fait douter de ma capacité à avoir une relation saine et équilibrée avec un homme. Je déteste ma vie à la Laura Wingfield, une vie stupide qui ne rime à rien. Je la déteste comme je n'ai encore jamais détesté quoi que ce soit. Un déferlement de haine.

Timothy me caresse doucement le dos.

— Calmez-vous.

— Je...

Rien ne vient. Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont je vais finir ma phrase.

— Calmez-vous, répète-t-il.

Il me faut du temps pour pouvoir de nouveau déglutir, étouffer mes larmes. Pour prendre une longue inspiration, puis une autre.

— Timothy...

— Tout va bien.

Il bondit. Calmement, d'un mouvement si doux que je pourrais le soupçonner de s'être entraîné pendant toute la soirée.

— Je n'aurais pas dû venir ici.

— Non.

Je ne trouve rien à ajouter.

Il baisse les yeux sur moi en secouant la tête. D'un doigt, il effleure mes lèvres. Le plus chaste des baisers qui soit, comme une promesse. Puis il fait le tour du canapé et se dirige vers la porte avec la grâce d'une panthère. Le silence demeure longtemps après son départ.

# 13

J'attends le matin pour appeler Amy. Au moment même où elle décroche, je lui lance :

— Je te déteste.

— Bonjour à toi aussi. Je te souhaite un joyeux samedi avec Super Soldier.

— J'en ai ras le bol, de ton **master plan**. C'était une idée stupide. J'ignore pourquoi je t'ai laissée m'entraîner dans cette histoire.

— Laisse-moi deviner. Le Dr Teel t'a plaquée.

— Pas du tout ! Pourquoi dis-tu une chose pareille ?

Je suis à deux doigts d'envoyer valser mon téléphone à l'autre bout de la pièce. J'imagine ma sœur jubiler en prenant son petit déj : une pêche pelée et coupée en tranches avec une couche de yaourt au citron à zéro pour cent de matière grasse.

— Alors c'est Timothy. Vous vous êtes vus. Est-ce que tu emménages chez lui, ou est-ce lui qui vient chez toi ?

Pendant un moment, j'en reste sans voix. Quand je pense à tout ce que ma sœur a pu dire d'odieux pour me manipuler, avec ce ton supérieur, cet air condescendant...

— Tu me fais passer pour une vraie traînée ! Amy, je n'emménage pas chez tous les mecs que je rencontre.

— Arrête-moi si j'exagère. Voyons ce qui t'a poussée à accepter le **master plan**...

— Amy !

— Timothy te plaît, je me trompe ?

— C'est-à-dire...

— Et tu sais que c'est un beau parti. Bien meilleur que Sam. D'accord ?

— Tout le monde...

— Et tu étais bien décidée à épouser Sam, d'accord ? Avant qu'il ne te largue comme une vieille chaussette.

— Mais...

— Erin, pourquoi nier l'évidence ?

On dirait une avocate en train de plaider au tribunal ! Elle continue sur sa lancée.

— Tu es hors course depuis, disons, six semaines ? Te souviens-tu d'être déjà restée sans petit ami pendant six semaines d'affilée ? Pas étonnant que ça te démange et que tu sois prête à laisser tomber le plan.

— Ne sois pas ridicule !

Elle retombe dans son pathos de tribunal.

— Te souviens-tu d’être déjà restée six semaines de ta vie sans petit ami ?

— Amy !

— J’attends !

Je lève les yeux au ciel en faisant un compte à rebours.

— J’étais en troisième, d’accord ? Tout le second semestre.

— Et quelle est la dernière fois où tu as pris des décisions fondées sur ce que tu avais envie de faire **toi** au lieu de te plier aux désirs de ton petit ami ? La dernière fois que tu as fui un amour d’ado sous prétexte que ça te faisait faire des choses idiotes ? Erin, nous avons parlé de ça je ne sais combien de fois. Tu dois apprendre à mettre en avant tes propres choix !

Je la déteste. Je déteste ce stupide jargon d’école de commerce. Je déteste cette absolue certitude qu’elle a d’avoir raison. Et, surtout, je déteste qu’elle ait raison.

Certes, je ne suis pas prête à emménager chez Timothy, mais ce qui est sûr, c’est que, chaque fois que je le vois, il m’attire de plus en plus. Et la seule raison qui m’ait poussée à l’envoyer promener hier soir, c’est ce stupide **master plan**. Le plan qui est censé m’empêcher de prendre des décisions idiotes dictées par mes coups de cœur.

Il y a aussi un autre petit problème qui m’apparaît au grand jour : je ne connais que très peu de choses sur Timothy, même si je suis au courant de tas de détails sans intérêt le concernant. Je suis presque devenue une experte de sa philosophie sur la gestion des restaurants. Je sais qu’il est attentionné et très compétent à ses fourneaux.

Mais, sur sa personnalité et son entourage, je n’ai aucune information. Je ne sais rien de sa famille. De son passé. De ses amis. C’est dingue ! J’ignore même où il habite.

— Erin ?

La voix d’Amy me fait prendre conscience que je suis restée un bon bout de temps sans parler.

— Oui, je suis toujours là. Mais je dois m’en aller, maintenant. Et je maintiens que je te déteste.

— Tu vas laisser tomber le **master plan** ?

— Non.

Même si elle ne peut pas me voir, je secoue la tête comme pour donner plus de poids à ma décision.

— Je ne suis pas prête à faire ça. J’en ai encore besoin pour m’empêcher de faire des bêtises.

— Ah, tu vois ? Je suis une sœur géniale qui a de très bonnes idées.

On sent derrière ces mots une immense fierté.

— Pas toujours. Et tu en rajoutes un peu lorsque tu prétends être géniale... Autre chose : sache que tu es complètement à côté de la plaque concernant mes rapports avec le Dr Teel.

— Ça reste à prouver. J’ai bien vu la façon dont il te regarde. Et ce baiser au Jardin dans la ville n’avait rien de platonique...

— Disons que ce n’est pas son seul atout.

— Tiens, tiens... Allez, raconte !

Je la sens passablement intriguée.

— Non. Je ne suis pas le genre de fille à débaler des trucs qui ne regardent que moi.

La voilà qui me réclame des détails ! Je décide de lui poser la seule question susceptible de détourner son attention.

— Comment va Justin ? Est-ce que ça se passe mieux avec lui ?

— Oui.

Je perçois de la surprise dans sa voix.

— C’est vrai. Il est tellement fier de savoir faire du vélo qu’il m’a fait prendre une douzaine de

photos pour les envoyer à Derek. Et il a renoncé à son habitude de renverser son lait. J'en ai un peu marre d'être obligée de trinquer avec lui à chaque repas, mais je dois dire que, sur ce coup-là, Shawn a fait fort.

Je ne suis pas fâchée d'apprendre qu'il est ressorti quelque chose de positif de ce dîner à haut risque au Jardin dans la ville. En fait, je suis vraiment contente qu'elle ait un moment de répit avec son diabolin de fils. Elle le méritait bien.

— Attends une minute ! N' imagine pas que tu vas détourner mon attention aussi facilement ! Dis-moi ce que tu sais sur le Dr Teel !

Côté diversion, c'est fichu. Mais je reste la sœur cadette. Je n'ai pas totalement oublié comment fourbir ma réputation de sale gosse.

Je fais un grand sourire au micro.

— Oups ! Faut que je file ! Je t'en parlerai plus tard !

Mais, quand Amy me rappelle, je ne réponds pas.

\* \* \*

Je suis douée pour éviter ma sœur quand je n'ai pas envie de lui parler.

Et je deviens experte dans l'art d'éviter Timothy.

J'ai pourtant une envie folle de lui parler. Il faut que je fasse quelque chose, que je dise quelque chose pour chasser cette gêne qui est apparue entre nous. Je dois passer outre mon embarras, dépasser cette foule horrible d'émotions contradictoires qui me donne la nausée chaque fois que je me rappelle ce moment où je suis restée pétrifiée dans mon canapé et où je l'ai repoussé comme une écoière jouant les allumeuses.

Nous pouvons surmonter cet obstacle. Je peux rester fidèle au **master plan** tout en continuant de bavarder avec un homme, quand même ! En fait, je respecterais encore mieux le plan si Timothy et moi devenions amis, si nous apprenions vraiment à nous connaître. J'élabore des dialogues complexes et des conversations minutieusement préparées qui sont censées me procurer des infos sur les origines de Timothy, sur sa famille et ses amis.

Mais il se passe toujours quelque chose pour m'empêcher de dire mon texte. OK, le samedi et le dimanche, c'est ma faute. J'évite carrément de m'approcher du buffet en me disant que je n'ai pas faim, que je dois réduire ma consommation d'en-cas bourrés de calories. C'est juste que je suis incapable d'affronter le sourire indulgent de Timothy. Je suis bien trop gênée. J'ai trop de regrets d'avoir changé d'avis, alors que je l'avais, là, sous la main, au sens propre du terme.

Le lundi, je décide de ne plus me dérober, et même de prendre le taureau par les cornes, comme dit le proverbe. Sauf qu'aujourd'hui Shawn est particulièrement découragé par notre statut de faire-valoir, les répétitions étant focalisées sur le rôle du Galant de Laura. Je me dois d'être proche de mon camarade, de faire avec lui des commentaires sarcastiques sur le boulot d'enfer des premiers rôles.

Le mardi, Martina nous empoisonne en faisant subir à Timothy un contre-interrogatoire sur les ingrédients de ses petits-fours.

Le mercredi, j'échappe aux répétitions au moment de la pause pour filer à la billetterie du Mercer. Car je travaille toujours pour eux une fois par semaine.

Le jeudi, Timothy installe des plateaux entiers de victuailles, après quoi il s'absente. D'après la régisseuse, il avait un genre de réunion, mais elle n'en sait pas plus.

Le vendredi, Ken Durbin me fait bosser pendant toutes les pauses. Il veut s'assurer que je ne perdrai pas les pédales si jamais je dois remplacer Martina.

Le samedi, je suis fin prête à discuter avec Timothy, mais je me sens dépassée en prenant

conscience de ne pas lui avoir adressé la parole depuis une bonne semaine. C'est-à-dire depuis la petite séance sur mon canapé. Une semaine depuis qu'il a refermé ma porte d'entrée derrière lui.

En d'autres termes : je me dégonfle.

C'est que je suis incapable de me fier à mon jugement sur les hommes. J'ai passé toutes mes années de lycée et de fac à prendre de mauvaises habitudes, des habitudes qui ont atteint des sommets avec Sam. C'est d'ailleurs pour ça que le **master plan** a été conçu et que je dois m'y tenir. Et si cela m'oblige à ne pas frayer avec un homme avec qui il ne peut rien se passer pendant un an, eh bien soit.

Bien entendu, même si je réussis à me tenir à l'écart du buffet de Timothy dans les coulisses, je continue à entendre parler de lui. Martina a cessé de se plaindre des plats pour pouvoir consacrer toute son énergie à exiger son Lucky Red Dragon. Elle prétend qu'elle ne pourra pas assurer le soir de la première sans cette boisson, clé de son succès. Elle en buvait une bouteille chaque soir lorsqu'elle participait à cette minable émission de télé-réalité, et n'a pas l'intention d'en faire moins pour notre spectacle.

Ken tente de la rassurer – elle, et tous ceux qui sont à portée de voix – en affirmant que Timothy fait des pieds et des mains pour dénicher son soda. Mais, pour l'instant, impossible d'en trouver. Tous ceux à qui Timothy en parle prétendent que ce nom leur dit quelque chose, qu'ils en ont commandé pendant un temps, mais qu'ils ont entendu dire que le produit avait été retiré du marché. Timothy est allé jusqu'à passer au peigne fin les petites ruelles de Chinatown avec une étiquette soigneusement écrite à la main en caractères chinois où apparaissaient les mots « lucky », « red » et « dragon ».

Martina a beau pleurnicher et se plaindre, j'ai comme l'impression que la première de **La Ménagerie** se fera sans son petit remontant au ginseng ! Et sans les douze herbes et épices secrètes pour le compléter.

Je reconnais que Ken fait un boulot extraordinaire. En dépit du comportement de **prima donna** de Martina, et de toutes ces semaines de répétition, malgré le nombre croissant de questions et de problèmes sur le plan artistique, il continue de canaliser son énergie sans bornes pour mettre sur pied un spectacle incroyable. Comme pour n'importe quelle comédie musicale inédite, nous sommes toujours en train de viser une cible mobile. A chaque répétition, nous modifions les numéros de danse, nous peaufinons les chansons et nous retravaillons les dialogues parlés en nous efforçant sans relâche d'atteindre la perfection.

Ken continue de faire participer ses doublures aux répétitions. Pour s'assurer que nous connaissons par cœur tout le texte, toutes les chansons, sans oublier les positionnements et les déplacements pour chacune des scènes. Chaque jour, il nous inclut dans les exercices d'échauffement de la voix et du corps (personnellement, c'est la partie que je préfère dans les répétitions car j'attire les regards admiratifs de tous les autres membres de la troupe. Enfin, sauf Martina, bien sûr). Ken guide nos pas lorsqu'il nous demande de remplacer les premiers rôles, à savoir une fois au moins pour chaque scène. Pour s'assurer que nous sommes à l'aise dans nos attitudes et nos mouvements, et que nous comprenons bien l'articulation du spectacle. En théorie, nous pouvons être amenés à monter sur scène au pied levé... et je lui suis reconnaissante de nous y préparer.

Cela dit, dans la pratique, nous autres, doublures, sommes loin d'être intégrées dans le spectacle comme Ken voudrait le croire. Je suis constamment en train de jouer des coudes pour avoir un angle de vision qui me permette de travailler les nouveaux enchaînements de danse. Je dois réclamer trois fois à la régisseuse une copie des paroles d'une chanson de dernière minute, un numéro que Ken a ajouté au second acte quand il s'est aperçu que personne ne comprenait la raison pour laquelle Tom

emmenait le Galant de Laura faire un tour à la maison.

Etre doublure est un constant apprentissage de l'humilité, un rappel permanent de mon statut de remplaçante, pas assez douée pour le rôle titre. Et en ce qui me concerne, mon stress est d'autant plus grand que je pense sincèrement n'avoir pas été assez bonne. Et pas suffisamment explicite dans mes vœux.

Et puis, dans les semaines qui suivent le 4 Juillet, j'ai une autre source de stress : Teel. Mon Génie se désespère de plus en plus. Il me fait faire de fréquentes incursions dans le Jardin invisible, sans de soucier de savoir s'il interrompt ou non une répétition. Il m'entraîne loin d'Amy et de Justin le samedi – un jour pourtant consacré à Super Soldier – et me tire en fanfare d'un sommeil profond alors que j'ai désespérément besoin de dormir.

Teel prétend ne pas savoir combien de temps Jaze restera au Jardin. Il prétend que son âme sœur peut très bien replonger à tout instant dans le monde réel (ou ce qui passe pour réel aux yeux d'un Génie). Il affirme que leur amour se brisera à jamais si je ne fais pas mon dernier vœu immédiatement.

Je compatis. Sincèrement. Et, pourtant, je suis certaine que si les rôles étaient inversés, Teel ne se presserait pas non plus de faire son quatrième et dernier vœu. Il serait égoïste et égocentrique, comme il l'a été lorsqu'il m'a manipulée, en m'incitant à faire deux vœux bien distincts pour avoir du talent dans la danse et dans le chant. Ce que je ne partagerai sans doute jamais avec un public.

Je me suis donc habituée à voir Teel en directeur de banque (costume à fines rayures, même en pleine chaleur, au mois de juillet), en caissière d'épicerie (avec un tablier en guise d'uniforme), en maître-nageur (avec un indécent Speedo excessivement moulant). Qu'il soit homme ou femme, jeune ou vieux, Teel joue plus de rôles que j'aie jamais rêvé de jouer.

Et puis, quand ça le prend, il revient en médecin. Il s'est même pointé deux ou trois fois au théâtre en faisant des blagues suggestives sur les visites à domicile – ce qui a bien fait rire Shawn, et m'a obligée à boire vite fait une tasse de café pendant la pause. Il pense qu'il est en train de me séduire, de m'amener petit à petit à faire mon dernier vœu. Il croit avoir le dessus sur moi en me rappelant les baisers que nous avons échangés, ces baisers d'une chaleur torride.

Je dois bien reconnaître que ces baisers m'ont marquée, surtout par ces temps de disette où je suis plongée à cause de mon **master plan**.

Mais, chaque fois que je vois le Dr Teel, je pense à Justin. Mon neveu n'arrête pas de parler de lui. Il l'a dessiné sur plusieurs pages de son album « Super Soldier Saturday ». Une fois, il l'a même croqué avec une cape de superhéros, transformant Teel en incroyable, étonnant Soldierman. Je sais très bien que Teel ne nous donne un coup de main avec Justin que pour tromper son ennui. Parce que je refuse de faire mon quatrième et dernier vœu. Pourtant, je suis secrètement fière d'aider Amy. Le fait que Justin se comporte mieux me conforte dans l'envie de retarder mon quatrième vœu.

Je me suis dit à plusieurs reprises, pour me rassurer, que mon retard n'avait pas vraiment d'importance, que le fait d'empêcher Teel de retrouver Jaze dans le Jardin était sans danger. Je dirais même sans surprise. Des tas de Génies sont dans le Jardin pendant que l'amour de leur vie magique œuvre dans le monde réel. Même si Jaze manque cruellement à Teel, ils doivent avoir tous deux largement l'occasion de communiquer dans le monde réel, mon monde, dès qu'ils reprennent leur activité habituelle : exaucer des vœux. Du moins, c'est ainsi que je vois les choses.

Le simple fait de ressasser toutes ces justifications dans ma tête est absolument épuisant.

Chaque soir, je rentre des répétitions trop épuisée pour faire quoi que ce soit, à part prendre une douche et m'écrouler dans mon lit. Tabitha a pris l'habitude de dormir près de moi. Allongée de tout son long, elle me paraît plus grande que son petit corps décharné ne semble le permettre. Elle est

devenue la chatte la plus affectueuse du monde. Dani continue de venir la voir régulièrement, en lui apportant des boîtes de nourriture pour chats deux ou trois fois par semaine, pour respecter l'aspect financier de notre petit marché. Pourtant, je me suis surprise plus d'une fois à apporter un petit complément à son alimentation. Ce faisant, je double presque la quantité de nourriture que nous avons décidé de donner à Tabitha. Ça permet au moins à ce pauvre corps famélique de se remplumer un peu.

Hélas, un matin, Tabitha va découvrir ma perfidie. Dani frappe à ma porte et arrive avec un panier à chat.

Elle me demande :

— Prête ?

— Plus que jamais. Tabitha m'a rendue folle toute la nuit. Elle n'a pas arrêté de miauler et tourner en rond dans la cuisine comme si j'avais oublié de lui donner à manger.

— La pauvre petite ! Elle ne comprend pas ce que signifie « à jeun à partir de minuit ». Mais ça ira mieux après l'opération.

Dani s'empare d'une main experte de l'animal dont nous sommes copropriétaires et le dépose dans la cage. Puis elle ferme la petite porte. C'est Dani qui a fait toutes les démarches pour mettre au point notre petite excursion. Elle a cherché un vétérinaire, pris un rendez-vous pour l'opération, et dégoté cette cage.

Je lui ai expliqué que le moment était mal choisi pour moi, que nous sommes à une semaine de l'avant-première de *La Ménagerie*. Dani m'a écoutée, puis a balayé mes préoccupations en me rappelant que Tabitha pouvait de nouveau avoir ses chaleurs n'importe quand. Et nous ne voulions ni l'une ni l'autre entendre de nouveau ces miaulements déchirants. Dani m'a dit qu'elle s'occuperait de Tabitha pendant sa convalescence. Je n'avais donc pas à m'inquiéter.

Il est plus facile de renoncer que de combattre.

Tandis que nous parcourons les rues de la ville pour aller chez la véto, Tabitha ne cesse d'exprimer son mécontentement dans sa cage, comme si nous étions en train de la torturer. Quelques personnes nous regardent avec une lueur amusée dans le regard, mais la plupart des gens qui sont témoins des cris de détresse de notre animal froncent les sourcils comme si nous étions de mauvais parents. Heureusement pour nous, nous ne restons que quelques minutes dans la salle d'attente de la véto, après quoi on nous prie d'entrer dans la salle d'examen.

Le Dr Ricker retourne la cage pour en extraire Tabitha, laquelle est devenue soudain très timide. Elle dit d'un ton encourageant :

— Voyons voir... Comme tu es mignonne !

Comme si elle ne voyait pas une douzaine de chats tous les matins !

Une fois Tabitha installée sur la table, la véto la caresse d'une main confiante. Puis elle brandit un instrument, si vite que Tabitha n'a même pas le temps de protester.

— Voyons juste comment sont ses oreilles... Rien du côté des yeux non plus...

La véto passe la main le long de la colonne vertébrale de Tabitha, puis elle se met à lui tâter le ventre.

— Mmm...

Le Dr Ricker fronce les sourcils.

Dani s'approche de la table.

— Ce « mmm », c'est bon ou mauvais signe ?

Pour toute réponse, la véto se contente de caresser Tabitha, la persuadant gentiment de s'allonger sur le côté. Sous cet angle, on aperçoit deux rangées de petites bosses couleur rose vif

dans la fourrure blanche immaculée du ventre de Tabitha.

— Est-ce que ses tétons ont toujours été aussi proéminents ?

Je regarde Dani, qui me regarde à son tour. Nous haussons les épaules en chœur.

Dani s'exclame :

— Je ne sais pas. Je crois qu'aucune de nous deux n'y a fait vraiment attention.

Le Dr Ricker hoche la tête.

— A-t-elle eu récemment ses chaleurs ?

Dani répond :

— Il y a environ trois semaines.

— Et combien de temps est-elle restée dehors ?

Dani a l'air perplexe.

— Vous voulez dire, avant que je la trouve ? Je ne sais pas. Vous comprenez, elle errait dans les rues...

— Non. Je veux dire, pendant ses chaleurs.

Dani proteste.

— Nous ne l'avons pas laissée sortir ! Nous ne voulions pas qu'elle ait des petits.

Je sais que je dois parler. Même si j'ai le sentiment d'avouer une sorte de crime social, comme si j'étais debout dans une pièce remplie de médecins et que j'avouais faire régulièrement l'amour sans préservatif, comme si je m'autoproclamais la femme la plus dévergondée de toute la ville. Je dois parler.

— Eh bien, en fait...

Les deux femmes se retournent et me fixent. Je tends la main pour caresser la tête de Tabitha, autant pour me donner du courage que pour la réconforter.

— Tabitha est bien sortie. Juste une nuit. J'ai essayé de la rattraper, mais elle est partie tellement vite...

Le Dr Ricker hoche la tête. Dani, elle, me regarde avec incrédulité.

— Vous avez laissé notre chatte sortir alors qu'elle était en chaleur et vous ne m'avez rien dit ?

Et de trois ! Ça y est, le compte est bon ! Voilà le troisième malheur de la série... On met le compteur à zéro, et on repart pour la série suivante !

J'ai tué mon lys de la paix. J'ai tué mon poisson rouge. Et voilà que, maintenant, j'ai laissé Tabitha se faire engrosser. Je suis en train de démanteler le **master plan** avec l'efficacité d'une colonie de fourmis charpentières. Je ne sortirai plus avec aucun homme jusqu'à la fin de mes jours. Je ne le mérite pas.

— Je suis désolée. Je voulais vous en parler, mais j'ai pensé que ce n'était pas important. Elle est revenue si vite ! Et elle est si mignonne : elle mange bien, elle va sans problème dans sa litière. Je me suis dit qu'elle allait bien.

Le Dr Ricker me regarde, puis se tourne vers Dani.

— Mais elle va bien ! Elle est pleine, c'est tout.

Dani soupire.

— Pour l'instant, nous ferions mieux de la ramener chez nous. Nous reprendrons date... après.

Cette fois, Tabitha est plus pressée de rentrer dans sa cage. Dani, le Dr Ricker et moi discutons encore un peu. La véto décide de renoncer à ses honoraires, bien que nous lui ayons fait perdre pas mal de temps. Nous nous serrons la main. Tabitha miaule. Je me sens dans la peau d'une gamine qui baisse la tête, penaude, après une réunion parents-professeurs particulièrement décevante.

Tandis que Dani et moi nous dirigeons vers la porte, c'est moi qui me coltine la cage. Trois



pâtés de maisons plus loin, je finis par dire :

— Je suis vraiment désolée.

Dani fait dix pas sur sa lancée avant de répondre.

— Je sais que vous ne l’avez pas fait exprès.

— J’abîme tout ce que je touche !

Dani s’arrête et me regarde.

— Vous n’en rajoutez pas un peu ?

— Non, vous ne comprenez pas ! C’est à cause de ce plan sur lequel ma sœur et moi sommes tombées d’accord !

— Et votre plan ne prévoit pas que vous vous occupiez d’une portée de chatons ?

— Bien sûr que non.

Sans vraiment le vouloir, je me retrouve en train de lui raconter la genèse de notre stupide accord, les objectifs idiots que je me suis fixés à cause de l’acharnement de ma sœur. Nous sommes dans une rue tranquille de Greenwich Village, et Dani écoute attentivement mon petit laïus sans m’interrompre. Elle s’abstient de me dire qu’il fait déjà chaud à cette heure de la matinée et qu’elle a mieux à faire que de donner des conseils à une actrice à bout de nerfs, dont la vie amoureuse est un vrai fiasco.

Lorsque j’en ai terminé, je m’exclame :

— Waouh...

C’est alors que je prends conscience de l’importance de ma confession. Ça me rappelle toutes ces fois où je me confiais à ma mère, ce qui me procurait un bien fou. Toutes ces fois où je lui ai dit que j’avais le béguin pour un mec mignon de mon école, un gamin qui ne savait même pas que j’existais. Toutes ces fois où j’essayais de participer à une pièce mise en scène par l’école, et au sein de laquelle j’espérais, je souhaitais, je rêvais d’un rôle si parfait que je nagerais dans le bonheur jusqu’à la fin de mes jours.

Voilà – et de loin – la pire chose qui me soit arrivée avec le départ de mes parents : jamais plus je ne pourrais me confier à eux comme je le faisais. Jamais plus.

Dani ne cesse de me regarder. A l’expression de son visage, je vois bien qu’elle devine mes pensées et qu’elle a entendu ces petites voix dans ma tête.

— Apparemment, vous aviez besoin d’en parler à quelqu’un.

— Je suppose, oui. Mais je suis vraiment désolée que ça soit tombé sur vous.

— Ne le soyez pas.

Elle me sourit et s’empare de la cage de Tabitha, que j’avais déposée sur le trottoir au beau milieu de ma tirade.

Puis elle ajoute :

— Je n’ai eu qu’un fils. Je me suis toujours demandé quel effet ça ferait d’écouter une fille me donner sa version, m’expliquer pourquoi le monde est aussi injuste et aussi terrible.

Je me laisse aller contre elle tandis que nous reprenons le chemin du Bentley.

— Merci beaucoup.

— Mais de rien ! Espérons que Tabitha n’aura qu’une petite portée. Parce que les guérilleros ne nous seront pas d’une grande utilité, côté adoption.

— Je suis certaine que je trouverai des gens au théâtre.

En cas de problème, je pourrai en refiler un ou deux à Amy. J’arriverai bien à la convaincre que Justin a besoin d’apprendre ce que signifie être responsable d’un animal de compagnie. En fait, deux chatons, ce serait encore mieux : ils joueraient ensemble et il serait bien plus facile de s’en occuper.

Je prépare déjà mes arguments retors, et les mots s'assemblent dans ma tête comme dans un scénario de théâtre.

Après tout, j'ai une dette envers Amy, avec ce fichu master plan. Deux chatons seront un parfait acompte pour rembourser ma dette.

\* \* \*

Mais ma conversation avec Dani me travaille. Lorsque je lui ai parlé du master plan, je me suis défoulée sur la plante, le poisson et le chat. J'ai, en quelque sorte, ignoré le sujet « homme », en évitant de donner des détails. Surtout concernant un homme en particulier. Dani n'a pas cherché à en savoir plus et, de mon côté, je ne lui ai fourni aucune info.

Quelque part en chemin, il va bien me falloir combler mes lacunes. Je ne vais quand même pas passer un an avec Tabitha, histoire de prouver que je sais m'occuper d'un chat, en espérant que l'Homme idéal m'attendra comme par magie sur le seuil de ma porte. J'ai le devoir de construire une parfaite relation de couple, d'ouvrir la voie à de nouvelles phases du plan.

J'ai épuisé mon stock d'excuses. Il est temps de parler à Timothy, et Dani peut m'aider à le faire.

Le lendemain matin, je jette un coup d'œil dans le couloir pour m'assurer que ma voisine a déjà ramassé son journal, avant de frapper à sa porte. Dès qu'elle répond, je lui dis bonjour, m'efforçant d'avoir l'air naturel, comme si nous avions l'habitude de nous saluer tous les matins.

— Bonjour...

Elle attend patiemment. Je songe un instant à renoncer à ma mission. Je peux toujours lui demander une tasse de sucre, un œuf ou une plaquette de beurre. Je peux lui faire un rapport sur Tabitha, lui raconter comment notre amour de petite chatte s'est lovée contre moi pendant que je dormais, la nuit dernière.

Mais je lui ai déjà parlé du plan. Elle n'est pas bête, elle peut m'aider à trouver mon chemin de l'étape C à l'étape D, du Chat à l'Homme, à condition que je la laisse faire. Je respire un bon coup avant de débiter d'un trait :

— Dani je sais que c'est vraiment bizarre mais je me demandais si vous aviez l'adresse de Timothy car je dois le voir avant notre prochaine répétition et il n'est peut-être pas encore dans son restaurant à cette heure de la matinée.

Elle s'exclame :

— Timothy ?

Je suis pratiquement certaine qu'elle se moque de moi.

— Timothy Brennan ?

— Oui.

Mon cœur cogne si fort que je ne suis pas certaine de pouvoir entendre sa réponse.

— Je l'ai dans mes papiers sur la Guérilla. Entrez donc.

Toujours à moitié convaincue que je devrais tourner les talons et partir en courant, je franchis le seuil de sa porte. L'appartement de Dani est bien plus petit que le mien. Plus sombre aussi. Et la fenêtre de son salon donne sur un autre immeuble. Ce n'est pas la magnifique vue sur le fleuve que j'ai, moi. Sur ma droite, une grande table de travail est appuyée contre le mur, avec des sachets de graines, un sac de terreau et un enchevêtrement d'outils de jardinage.

— Vous devez penser que tout ça est très bizarre.

Le visage de Dani s'illumine d'un sourire. Elle s'empare d'un classeur posé sur sa table basse et répond en secouant la tête :

— Non. Ça ne me semble pas bizarre du tout.

— Moi, je flipperais si vous communiquiez mon adresse à n'importe qui.

Attendez, je fais quoi, là ? J'essaie de la décourager ? Alors qu'il m'a fallu épuiser toutes mes réserves de volonté pour venir la voir !

Dani répond calmement :

— Si vous aviez de mauvaises intentions, des intentions malfaisantes, vous pourriez toujours traquer Timothy dans son restaurant. Ou pendant les répétitions.

Naturellement, elle sait qu'il cuisine pour le spectacle. C'est elle qui lui vend ses produits depuis le début. Elle sort une fiche de son calepin et écrit une adresse. Je suis surprise de constater que Timothy n'habite qu'à quelques pâtés de maisons d'ici.

— Merci !

Je file avant d'avoir le temps de changer d'avis.

Une fois en bas de l'immeuble, je fais un saut au Jardin dans la ville. D'accord, nous sommes dimanche matin, mais on ne sait jamais. Je ne vais quand même pas empiéter sur son espace vital privé pour m'apercevoir qu'il est en train de s'affairer dans la cuisine de son restaurant.

Manque de bol, il n'est pas là.

La cour est vide, les tables et les chaises sont empilées et attachées avec une chaîne dans un coin. Je frappe à la porte, suffisamment fort pour qu'il entende. Pas de réponse. Je descends l'allée jusqu'à la porte de service qui donne sur la cuisine. Je frappe de nouveau. Toujours pas de réponse.

Je sors de ma poche la fiche de Dani. Ne jamais reporter à demain ce qu'on peut faire le jour même !

A un pâté de maisons de l'immeuble de Timothy, je m'engouffre dans une petite boulangerie à l'enseigne de La Coupe d'or. Je suis déjà passée une douzaine de fois devant, mais je n'y ai jamais mis les pieds. Trois personnes font la queue devant moi, ce qui me donne le temps de réfléchir. Le temps de changer d'avis.

Je m'approche du comptoir en serrant les dents. Deux gâteaux, des **red velvets**. Deux tasses de café, l'un noir, l'autre additionné de sucre et de crème. Deux petites serviettes. Le tout dans une boîte fermée par un nœud.

L'immeuble de Timothy n'a pas de gardien, mais quelqu'un sort au moment même où j'arrive. Je souris d'un air désinvolte, comme si j'habitais ici. J'attends l'ascenseur en prenant bien soin de ne pas regarder le miroir suspendu au mur dans l'entrée, près des boîtes aux lettres. Ce n'est vraiment pas le moment de m'admirer !

Quatrième étage à droite, troisième porte.

Je frappe.

— Erin !

Il ouvre la porte encore fermée par une chaîne. Pendant les quelques secondes qu'il faut à Timothy pour refermer sa porte, faire glisser la chaîne et la rouvrir, je tente d'analyser le son de sa voix. Est-il content de me voir ? Ou est-ce uniquement une réaction de surprise ? Ce n'est quand même pas de la colère ?

Une fois la porte ouverte, il répète :

— Erin. Vous allez bien ?

Logique. Ça fait trois semaines que je l'évite, il doit se dire que quelque chose de terrible est arrivé.

— Non. Enfin, je veux dire... tout va bien !

Génial. Côté conversation, je commence très fort.

Il marque une longue pause avant de me dire d'entrer.

Je me retrouve dans le salon. L'appart est petit, mais deux grandes fenêtres laissent entrer des flots de lumière. J'aperçois une minuscule kitchenette sur ma droite, brillante comme un sou neuf. Sur ma gauche, la porte s'ouvre sur une chambre, mais je ne fais qu'entrevoir une couette froissée bleu marine étalée sur le matelas.

Tout en m'efforçant de ne pas piquer un fard, je lui tends mes gâteaux et les cafés. Comme gage de paix.

— Je sais, c'est comme porter de l'eau à la rivière !

— Les gâteaux sont toujours les bienvenus.

Mais il semble se méfier.

Je vois un journal plié sur un petit coin-repas. Timothy fait un geste vers l'une des deux chaises.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Je ne suis pas mécontente qu'il y ait autre chose qu'un canapé pour s'asseoir. Compte tenu de ce qui s'est passé la dernière fois où nous étions tous les deux dans un canapé, j'aurais beaucoup de mal à poursuivre cet entretien. Timothy emporte le journal et ramène deux assiettes de sa cuisine. Il m'interroge du regard, et je hoche la tête pour confirmer qu'il doit ouvrir la boîte.

— Un red velvet ! Mon gâteau préféré.

— Magnifique !

Mais ma voix sonne faux à mes oreilles. Ça fait mise en scène, comme si je lisais un mauvais scénario. N'oublions pas que je suis venue ici pour en savoir davantage sur lui. Et jusqu'ici, mon plan marche à merveille.

Mon regard fait le tour de la pièce. Tout est net, propre. Les meubles sont faits sur mesure, les couleurs sobres. Une bibliothèque est posée contre le mur d'en face. Il y a au-dessus de notre table un cadre avec un dessin dans les tons bleu et blanc. Je la regarde de plus près et je reconnais la signature dans le coin, en bas à droite.

Timothy Brennan.

— Mais c'est un bleu d'architecte !

Sous le coup de la surprise, le vernis un peu cassant de ma voix disparaît.

Il hausse les épaules.

— C'était pour ma thèse. Pour décrocher mon diplôme d'architecte.

— Vous êtes architecte !

— Je l'étais. Ou, plus exactement, je pensais le devenir.

Il s'appuie au dossier de sa chaise en allongeant les jambes devant lui, avec l'impatience d'un prédateur.

— Si vous me disiez pourquoi vous êtes venue, Erin ?

Je vire au rouge tomate.

Dans ma tête, tout me paraissait logique. Je venais chez lui, nous prenions un petit déj ensemble, j'apprenais à mieux le connaître. Je comblais quelques lacunes, j'obtenais des réponses à toutes les questions qui trottaient dans ma tête. Je préparais le terrain pour devenir son amie. Ou davantage, le cas échéant. Probablement plus. Avec un peu de chance. Au final.

Mais j'ai oublié une petite chose. Il n'a aucune idée de ce que je projette de faire. De son point de vue à lui, je l'ai évité pendant trois semaines. Je l'ai emmené chez moi, puis je l'ai viré et, pour finir, je l'ai ignoré pendant presque un mois.

Pense-t-il que j'essaie de le séduire là, maintenant ? Que j'ai changé d'avis sur notre feu d'artifice du 4 Juillet ? Que je suis décidée à reprendre là où nous nous sommes arrêtés ?

Bonne question !

Il faut absolument que je dise quelque chose.

Je me lance.

— Je ne vous connais pas...

Le voyant froncer les sourcils, je me hâte d'ajouter :

— Je veux dire, ce que je sais de vous me plaît, mais ça ne concerne que votre métier, votre travail. J'ignore où vous avez grandi. J'ignore si vous avez des frères ou des sœurs. Si vous avez eu des animaux de compagnie quand vous étiez gosse. Je ne connais pas votre couleur favorite. Je ne vous connais pas. Et je voudrais... vous connaître.

C'est peut-être un peu stupide d'avoir exprimé les choses de cette façon, mais Timothy se détend un peu sur sa chaise. Et sa voix est étonnamment douce lorsqu'il demande :

— Et après ? Vous allez comparer tout ça avec la vie de Teel ? Vous ferez les totaux et vous reviendrez me voir avec votre décision définitive ?

— Teel ?

Je suis choquée d'entendre prononcer le nom de mon Génie.

— C'est bien ça, n'est-ce pas ? Je vous ai observés tous les deux, le soir où vous êtes venus dans mon restaurant avec Amy, Justin et Shawn.

La voix de Timothy est calme mais, derrière ses paroles, on le sent à vif. Je tente d'intervenir.

— Ce soir-là...

Je coupe court à ma protestation. Il poursuit :

— Et on le voit assez souvent aux alentours du théâtre. Il vous emmène avec lui pendant les pauses. Vous lui parlez tout le temps.

— Il ne se passe rien entre Teel et moi.

Je voudrais détourner les yeux, me mordre la lèvre, croiser les doigts pour faire un vœu idiot, digne d'une écolière, du genre « faites que ça marche, cette fois », pour rendre les choses plus simples et détendre l'atmosphère.

— Bien. Je suppose que le café du coin de la rue est meilleur que celui que je vous prépare ?

Je rougis de nouveau, et mes mots se bousculent dans ma tête pour lui fournir une explication.

— C'est un ami. Rester en contact avec des amis pendant les répétitions d'un spectacle, ce n'est pas simple.

Timothy soupire.

— J'aurais pu vous croire, il y a quelque temps. Quand vous êtes passée au restaurant après ma nuit blanche, passée à plancher sur le plan d'Amy. Quand nous sommes montés ensemble sur le toit, quand vous m'avez ramené chez vous.

Il est obligé de s'arrêter pour s'éclaircir la gorge.

— Mais trois semaines, Erin ! Voilà trois semaines que vous m'évitez. Je n'ai pas l'intention de me présenter contre Teel dans je ne sais quel concours de virilité. Je ne vais pas vous supplier de faire attention à moi. Ce n'est pas le genre de jeu qui me met à l'aise.

— Puisque je vous dis qu'il ne se passe rien entre Teel et moi !

J'ai du mal à croire que cette conversation – censée au départ m'aider à le connaître – reste focalisée sur Teel.

Je regarde Timothy droit dans les yeux en disant :

— Teel n'a rien à voir là-dedans. Et il n'a jamais eu à voir quoi que ce soit dans cette histoire.

Il soutient mon regard. Je sens qu'il est en train de me jauger, de me tester. Et j'ignore totalement ce que je suis censée dire d'autre.

— Timothy, vous devez me croire. Teel n'est pas mon petit ami. Il ne l'a jamais été. C'est

mon. . .

Génie. Je voudrais prononcer ce mot. Il est là, avec ses deux syllabes, sur le bout de ma langue.

Mais je ne peux pas. Comme j'ai été incapable de parler de la lampe magique à Amy, il y a des mois de ça, lorsque j'étais dans la cuisine de Becca.

Anéantie, je sens les larmes me monter aux yeux. Timothy s'en rend compte, comme cette nuit-là, chez moi. Ou dans l'obscurité, lorsque nous étions sur mon canapé. Mais, cette fois, je le sens plus fermé, son visage est devenu dur comme la pierre.

— Bon. Peu importe, d'ailleurs.

Il se lève et ouvre sa porte d'entrée. Il n'y a personne dans le couloir.

— Merci.

Il prononce ces deux syllabes avec une incroyable solennité. Puis il ajoute :

— Merci d'être venue.

Que dire de plus ? Que faire d'autre ? Je prends ma tasse de café tiède et je sors.

\* \* \*

Trois jours plus tard, alors que je me rends au théâtre, je décide de faire une halte au drugstore du coin pour faire le plein de sucreries – une canette de Coca-Cola et une boîte de gâteaux Reese au beurre de cacahuète. Le casse-croûte des champions !

Je n'approcherai en aucun cas du buffet du théâtre. Il est hors de question que j'adresse de nouveau la parole à Timothy. Pas après ce qui s'est passé dans son appartement.

Mais j'ai besoin de calories. Nous sommes à deux doigts de la générale. Nous interpréterons alors la pièce du début à la fin en nous efforçant d'éviter les interruptions. Nous testerons l'éclairage, le son et les costumes tels qu'ils seront le soir de la première. Il y aura aussi l'orchestre au grand complet, et les musiciens resteront tant que nous aurons besoin d'eux, même si leur syndicat a exigé qu'ils soient payés en heures supplémentaires au-delà de trois heures. Toutes les doublures assisteront au spectacle dans le silence, du fond de la scène. Ken ne fera pas appel à nous. C'est la dernière chance pour tous les comédiens de prendre possession de leur rôle.

La générale.

Puis il y aura les avant-premières pour les médias, qui dureront deux semaines. Tous les critiques seront là pour juger notre création. Et ensuite, ce sera la Première, et *La Ménagerie* sera propulsée dans la stratosphère, en espérant que la popularité télévisuelle de Martina lui permette de rejoindre les rangs des comédies musicales les plus célèbres du monde. Mon rêve serait de la voir durer aussi longtemps que *Cats*, *Le Fantôme de l'opéra* ou *Les Misérables*. Si nous sommes partis pour vingt ans, Martina sera bien obligée de passer à autre chose, non ? Il faut absolument que j'aie une chance de jouer le rôle au moins une fois. C'est vrai, quoi !

Shawn m'attend dans les coulisses. Il a apporté trois bouteilles de Vitaminwater rose et un sachet de bâtons de réglisse rouges, assez grand pour nourrir la population entière du Canada.

Il fait un geste du menton en direction de mes provisions.

— On donne dans le costaud, à ce que je vois !

— La journée va être longue. . .

Avant que je puisse ajouter quoi que ce soit, Ken appelle tout le monde sur scène, acteurs et techniciens. Dès que nous sommes tous réunis, attendant impatiemment de sages conseils de la bouche de notre intrépide leader, Ken lance vers les coulisses :

— Timothy ? Pouvez-vous nous rejoindre un instant ?

J'essaie de regarder ailleurs lorsque Timothy met le pied sur la scène. Je ne l'ai pas revu depuis dimanche. Il n'a pas un regard pour moi, mais difficile de savoir si c'est un hasard ou un calcul de sa

part.

Ken bondit vers Timothy et lui donne une grande claque sur l'épaule.

— Vous êtes un dieu parmi les hommes.

Timothy hausse les épaules, apparemment mal à l'aise d'être le point de mire de toute l'équipe.

— J'aurais dû le faire plus tôt. J'ignore pourquoi je n'ai pas pensé à établir un contact avec les importateurs de la côte Ouest. Ils ont plus de lignes directes que quiconque ici, sur la côté Est.

Shawn, qui vient enfin de comprendre de quoi il est question, me dit :

— Non. Il n'a pas pu...

Mais Ken l'entend et confirme à Shawn :

— Si ! Il l'a fait. Mesdames et messieurs, Notre Timothy Brennan a fait le plein de Lucky Red Dragon ! Il y en a pour un mois. Faisons-lui un triomphe !

Tout le monde l'acclame. Martina, entourée de sa cour sur le devant de la scène, lève une bouteille d'un vert chatoyant. Un éblouissant dragon pourpre s'étale sur l'étiquette, mince comme un ver. Des idéogrammes chinois en or étincelant scintillent sur la bouteille.

Ken serre la main à Timothy.

— Merci.

Timothy retourne dans les coulisses, et Ken reporte son attention sur nous. Il nous rappelle qu'il a foi en nous et qu'il était persuadé de pouvoir donner naissance à cette version de *La Ménagerie*. Il déclare ne pas croire en ces maximes d'antan sur le théâtre, selon lesquelles une répétition exécrable est un gage de succès pour la première. Il nous prédit une répétition éblouissante, et pour demain une avant-première fantastique.

Puis pour conclure :

— OK. Revenons-en aux choses sérieuses. On commence dans une demi-heure. Avec costume et maquillage. Et que ce soit parfait !

A la fin de son petit couplet, Ken se retrouve sur les demi-pointes. A croire qu'il a fixé des ressorts sous la semelle de ses chaussures. Il a plus d'énergie à lui seul que cinq personnes réunies. C'est une bonne chose car ce spectacle aurait eu raison d'un homme plus fragile.

Une vague d'agitation s'empare alors des acteurs. Tandis que Shawn et moi commençons à battre en retraite vers l'arrière du théâtre, nous passons près de Martina. Elle a pris la pose près des feux de la rampe, exhibant sa bouteille de soda émeraude devant un groupe d'admirateurs.

D'accord. Je pense que Martina ne compte plus aucun admirateur parmi les membres de notre troupe. Même si, à l'évidence, certains danseurs estiment qu'elle pourrait leur donner un coup de pouce à Hollywood, dans l'un des concours organisés là-bas. Ou alors ils apprécient juste de passer du temps avec quelqu'un qui est loin d'avoir leur talent.

Quoi qu'il en soit, Martina sait capter l'attention de ses auditeurs en faisant un petit speech sur la boisson qu'elle tient dans la main.

— C'était la boisson énergétique par excellence, bien avant l'arrivée de ses concurrents. Elle contient du ginseng plus douze herbes et épices tenues secrètes.

Génial. Elle est capable de lire les sept mots figurant en langue anglaise sur la bouteille. Un peu plus en comptant le nom de la boisson.

Le rire de Martina, qui n'est pas sans évoquer le braiment d'un âne, me porte sur les nerfs. C'est alors que je l'entends crier :

— Quand je pense que nous avons frôlé la cata à cause de ce traiteur qui n'a pas fait son travail ! Quel imbécile ! Je ne lui demandais pourtant pas la lune.

Je stoppe net.

Je sais bien que je devrais ignorer ses propos. Que mes paroles seront inutiles. Je n'en ferai pas une femme différente, plus gentille et plus douce. Mais elle a déjà insulté Timothy une fois, et je me sens toujours coupable de n'avoir rien dit à l'époque. Si je me tais maintenant, c'est que je suis d'accord avec elle.

Ce qui est loin d'être le cas. Je ne suis d'accord avec Martina Block sur rien.

Je pivote sur mes talons pour la regarder bien en face, même si je me trouve en dehors du cercle de son fan-club.

— Il s'appelle Timothy Brennan.

— Quoi ?

Comme elle l'a déjà fait auparavant, elle tend le cou en avant pour me parler. Et plisse les yeux, de sorte qu'on dirait une cigogne myope.

— Le nom de ce traiteur est Timothy Brennan. Et vous lui avez demandé la lune. Quelque chose de pratiquement impossible.

Martina jette un coup d'œil sur sa bouteille et hausse les épaules comme s'il s'agissait d'un banal soda.

— Et qui êtes-vous donc pour me dire ce qui est difficile et ce qui ne l'est pas ?

Mon sang ne fait qu'un tour. Avec une telle violence que j'ai beaucoup de mal à entendre le ricanement de la foule. Je cligne les yeux, mais je ne vois plus personne autour de nous, acteur ou technicien. Je ne distingue qu'un mur de colère, de rage désespérée et impuissante. Dans un minuscule coin de mon cerveau, une petite voix me rappelle que je devrais partir. Et me taire. Que je devrais laisser Martina se complaire dans son ignorance et sa prétention.

Mais c'est plus fort que moi. Je ne peux pas lui céder une nouvelle fois.

D'une voix ferme mais tranchante comme un rasoir, je lui dis :

— Je m'appelle Erin Hollister. Je suis votre doublure, et la semaine dernière déjà, vous ignoriez qui j'étais, tout comme la semaine d'avant et comme il y a deux mois, lorsque nous avons commencé à travailler sur ce spectacle.

Je tends brusquement la main en répétant :

— Erin Hollister. Enchantée de vous rencontrer !

Martina recule comme si j'avais la peste. Son bras droit part en arrière et, l'espace d'un instant, je me dis qu'elle va me lancer sa bouteille dessus. C'est alors que je me rends compte de ce qui se passe vraiment.

Martina a perdu l'équilibre à l'extrême bord de la scène. Son mouvement de recul de **prima donna**, lorsque je lui ai tendu la main, l'a fait basculer sur le bord du plateau. Et comme elle n'a aucune maîtrise instinctive de son corps, aucune notion de l'équilibre d'une danseuse, elle agite les bras pour retrouver sa stabilité.

Je bondis vers elle pour tenter d'agripper sa main libre. Le cercle autour d'elle se déplace aussi. Les uns se rapprochent, les autres reculent. Nous évoluons tous dans une sorte de ralenti horrible.

Martina ouvre la bouche pour crier, mais la pesanteur a raison d'elle avant qu'elle puisse émettre le moindre son. Impuissante, je la regarde tomber dans la fosse de l'orchestre.



# 14

En quelques secondes, une demi-douzaine de personnes se sont emparées de leur téléphone portable pour composer le 911. Ken se rue hors des coulisses et apparaît presque instantanément dans la fosse d'orchestre. Il a dû descendre les marches quatre à quatre. Les comédiens, dont je suis, se rassemblent sur le bord de la scène pour voir ce qui se passe au beau milieu du chaos qui règne là, en bas.

Martina est parfaitement consciente. Mais elle hurle et braille encore plus fort que sur scène. Ken n'a pas trop de ses deux mains pour essayer de l'empêcher de bouger. J'ai beau être en hauteur, je vois bien que sa jambe est complètement tordue. C'est terrible. Je supporte sans problème la vue du sang, je suis capable de nettoyer sans broncher les coupures que Justin se fait régulièrement. Mais l'angle que fait le genou de Martina est tout sauf normal.

Je suis assommée par ce qui vient de se passer.

Car il n'est plus question que Martina Block fasse l'ouverture de la pièce. C'est moi qui serai sur scène.

Il y a huit semaines, j'aurais été excitée comme une puce. Il y a huit heures, j'aurais eu la certitude que, pour une fois, tout se passait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Que j'avais mérité ce rôle.

Mais à présent, j'éprouve un terrible sentiment de culpabilité. Est-ce moi qui ai fait tomber Martina ? Ai-je prévu qu'elle basculerait dans la fosse ? Je sais qu'elle en fait souvent des tonnes. J'aurais dû anticiper, savoir que sa réaction à ma question serait exagérée. J'aurais dû me rendre compte qu'elle était en danger, qu'elle allait tomber.

Je dis, sans m'adresser à quelqu'un en particulier :

— Je n'ai pas...

Shawn surgit près de moi.

— Bien sûr que non !

Les mots sonnent juste, mais il a le regard fuyant.

— Elle est juste...

— Elle est tombée toute seule.

Shawn s'est empressé de prononcer ces mots, mais j'ignore s'il pense vraiment que je l'ai fait exprès ou s'il est juste furieux contre lui-même de n'avoir pas eu cette idée.

Et il ne connaît même pas toute la vérité. Il ignore que j'aurais pu appeler Teel à n'importe quel moment. J'aurais pu obtenir de mon Génie qu'il me fasse décrocher le premier rôle. J'aurais pu faire un vœu, mon dernier vœu, et tout serait arrivé naturellement, sans problème, sans que Martina soit

blessée.

Mais je ne l'ai pas fait. J'étais bien trop égoïste pour faire appel à Teel. J'ai voulu conserver cet atout pour plus tard, au cas où... Garder une poire pour la soif. Et, aujourd'hui, c'est Martina qui en paie les conséquences.

Les portes qui donnent sur le lobby s'ouvrent avec fracas, et une équipe d'urgentistes entre en coup de vent avec un chariot. Ils le manœuvrent dans l'allée centrale du théâtre avec une dextérité et un calme de pros. La régisseuse se précipite à leur rencontre et leur montre comment descendre dans la fosse.

Je suis incapable de regarder. De rester ici pour les entendre faire le point sur l'état physique de Martina et discuter de la meilleure façon de la faire glisser sur le chariot tout en lui servant leur baratin rassurant. Je m'éloigne de Shawn – un Shawn en colère et jaloux – et je regarde le décor qui m'entoure. J'ai la sensation que les murs de l'appartement des Wingfield se referment sur moi, me prenant au piège de leur lugubre étreinte.

Une éternité plus tard, les urgentistes poussent enfin le brancard vers la sortie du théâtre. Je me force à me retourner. Je les vois assurer à Ken qu'ils emmènent Martina à l'hôpital Saint-Vincent. Ken a l'air anéanti puis, au bout d'un moment, il expédie son assistant à l'hôpital pour accompagner sa star.

Lorsque Ken se retourne vers les acteurs, son visage est détendu. Il est calme, confiant, le metteur en scène intrépide capable de sauver son équipe de n'importe quelle catastrophe... comme la perte de notre star juste avant la toute dernière répétition. Le seul signe prouvant qu'il est totalement paniqué, c'est qu'il reste cloué sur place. Pas une fois il ne se met sur les demi-pointes. Pas une fois il ne se tord le cou en inventant d'invisibles nœuds. Pas la moindre crispation au coin de ses lèvres.

Il a le regard vissé sur moi. Comme s'il voyait en moi la réponse à ses problèmes, comme si j'étais la solution idéale pour résoudre cette crise. C'est alors que je me rends compte que les gens présents dans cette salle ont tous, sans exception, les yeux braqués sur moi.

La panique commence à me gagner. J'essaie de respirer, de me raisonner pour dépasser ma terreur.

Je peux le faire. Je suis une actrice professionnelle. Je me suis entraînée pour ce rôle. J'ai participé à un nombre incalculable d'heures de répétition, à prendre mes marques, à étudier mes déplacements sur scène. C'est pour ça que je n'ai pas été prise dans les chœurs. C'est pour ça que j'ai misé sur ma carrière en me disant qu'un beau jour je finirais bien par gagner, par monter enfin sur scène. Eh bien, terminés les vagues paris sur le futur. Car ce jour est enfin arrivé.

Je vais jouer le rôle de Laura Wingfield dans *La Ménagerie* !

Ken s'exclame :

— Allons-y ! Nous allons reprendre depuis le début. Je vous veux tous en place dans quinze minutes.

Tous les comédiens se mettent à jacasser, faisant plus de bruit qu'une nuée de cigales. Ken traverse la scène et s'approche de moi.

— La costumière devra reprendre quelques coutures pour les scènes parlées. Nous nous en occuperons après la répétition générale. Pour l'instant, vous pouvez porter des tenues de ville. En ce qui concerne les costumes de danse, ça devrait aller. Les habilleuses les tiendront prêts pour vous en coulisse.

Il ne me donne pas une chance de dire quoi que ce soit, ce qui est probablement aussi bien. Quels mots pourraient être à même de lui confirmer que je suis prête pour le rôle ? Et me le confirmer à moi ?

La répétition est un désastre.

Bon, d'accord. Pas un désastre complet. Les talents de chanteuse et de danseuse que mon Génie m'a donnés viennent à bout sans problème des scènes musicales. Mais le texte, le chef-d'œuvre écrit par Tennessee Williams ? Ces mots qui m'ont attirée vers cette production, qui m'ont séduite au point d'accepter le concept de ce spectacle ? Tout ça parce que j'ai campé une Laura parfaite à la fac, parce que je connais le cœur et l'âme de Laura aussi bien que les miens...

Je bute sur pratiquement chaque mot. Je n'arrive pas à prendre mes marques. Je parle en même temps que d'autres comédiens, les interromps à plusieurs reprises ou – pis encore – j'oublie d'entrer quand je suis censée le faire.

Chaque fois que je commets une erreur, tous se crispent, et la tension monte d'un cran. Le stress de Ken est perceptible, il a repris son constant va-et-vient, ses tics incessants. Il fait les cent pas dans les allées du théâtre et, en dépit des projecteurs qui m'aveuglent, je le vois tirer sur ses boucles grises et rêches qui finissent par se dresser sur sa tête.

Compte tenu de tout le temps perdu avec l'accident de Martina, nous ne faisons pas de pause-déjeuner. Nous continuons à répéter. Nous passons de la scène de la fin du premier acte – un morceau de bravoure qui devrait faire crouler la salle sous des tonnerres d'applaudissements – au numéro de chant et de danse qui donne le coup d'envoi du deuxième acte. Tout le monde est fatigué, a faim et soif. Le buffet de Timothy semble avoir été pris d'assaut par des hordes de Mongols. Personnellement, je prends bien soin de rester à l'écart. Il est exclu d'avoir affaire à Timothy en plus de tout le reste.

Lorsque la répétition se termine, tous les acteurs ressemblent à des survivants de je ne sais quelle catastrophe naturelle. Nous avons des traces de fond de teint sur nos cols, nos costumes sont froissés, certains même déchirés. Mes poumons me font mal. Je me rends compte que pendant tout l'après-midi, j'ai été à deux doigts de l'hyperventilation.

Ken nous donne un quart d'heure pour enfiler nos tenues de ville, puis il nous fait part de ses remarques. Il donne des instructions détaillées au chef d'orchestre, des douzaines de références à des entrées tardives et à des trémolos prolongés. Il fait des commentaires spécifiques sur le chant, sur des passages de texte qu'il souhaite plus directs, plus percutants afin que le public ne rate pas leur importance. Il rappelle aux danseurs de se concentrer sur leurs bras et de conserver l'axe visuel du spectacle, un style épuré et direct. Il passe en revue chaque scène du texte parlé, faisant d'innombrables recommandations aux acteurs jouant les rôles de Tom et d'Amanda ainsi qu'à l'ennemi de Shawn qui interprète le Galant.

Mais il ne me dit pas un mot.

J'ai l'impression d'être devenue invisible, comme si je n'étais pas dans la pièce, comme si c'était un effet de mon imagination. Je sais que j'ai été mauvaise, mais quand même pas au point d'empêcher Ken de m'adresser la parole ? Je me tasse un peu plus sur ma chaise, avec un seul souhait : disparaître.

Un souhait... Chaque fois que j'ai raté une réplique, chaque fois que j'ai commis une erreur, j'ai entendu au fin fond de mon cerveau une petite voix qui me poussait à convoquer Teel. Il me suffit d'une simple pression des doigts, de prononcer son nom, pour que mon Génie me sorte de ce pétrin.

Mais je ne peux pas faire ça. Je n'ai aucune envie de réussir en ayant uniquement recours à la magie. Pour parfaire mes compétences dans le domaine du chant et de la danse, pas de problème. Je n'ai jamais prétendu être une star de la comédie musicale avant de passer cette audition pour *La Ménagerie*.

En revanche, je suis comédienne dans l'âme. Je suis censée savoir dire un texte. Si je choisis

pour ultime vœu de parfaire mes talents de comédienne, ce sera admettre vis-à-vis de moi-même que j'ai échoué... Admettre que je me suis trompée depuis le début, chaque fois que j'ai rêvé de faire carrière au théâtre. Si j'en appelle à Teel, je gagnerai peut-être la bataille de *La Ménagerie*, mais je perdrai la guerre d'une vie de comédienne fondée sur l'indépendance et le respect de soi.

Non, je ne peux pas faire ça. Peu importe que cet après-midi ait été désastreux, il n'est pas question que j'admette avoir échoué sur toute la ligne.

Ken finit par annoncer que la répétition est terminée. Il nous rappelle à tous que nous devons arriver demain soir une demi-heure plus tôt, pour la première « avant-première ». Tout le monde se précipite dehors en jacassant comme des pies, en faisant des projets pour aller boire un verre, ou en se promettant de revoir encore une fois leur texte. Ken reste au centre de la scène, les yeux rivés sur les murs ouvragés de l'appartement des Wingfield, la restitution parfaite de leur demeure, un vrai fouillis qui semble fait pour abêtir ses occupants.

Je trouve enfin le courage de sortir trois mots d'une voix rauque :

— Je suis désolée.

Ken secoue la tête.

— Ce n'est pas votre faute. Il aurait été impossible pour qui que ce soit de reprendre le rôle aussi tard.

— Nous pourrions peut-être repousser la première ? Annuler la première semaine d'avant-premières pour se remettre à niveau ?

J'ai l'impression de marchander le prix d'un bibelot dans un marché aux puces.

— C'est exclu. Le *Times* vient demain soir. Et le *Washington Post* envoie quelqu'un... Ils m'ont demandé de faire un tour dans les coulisses. Ils vont sortir tout un article sur les divertissements de fin d'été à ne pas manquer.

A ne pas manquer...

La gorge sèche, je me force à croiser le regard d'épagneul de Ken.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Dites-moi que vous relirez votre texte ce soir et que vous ferez de votre mieux demain. C'est tout ce que je peux vous demander.

Je devrais apprécier son aide, le remercier d'avoir gardé son calme face à la situation. Mais quelque chose en moi me dit que ce n'est pas parce qu'il croit en mon talent qu'il parle ainsi. C'est juste par résignation. Je hoche la tête et me dirige vers les portes du théâtre. A peine sortie, je téléphone à Amy.

Elle détecte aussitôt mon désespoir.

— Que se passe-t-il ?

— C'est moi qui joue le premier rôle dans *La Ménagerie* ! Dès demain, pour l'avant-première. J'entends son cri de guerre rauque depuis le New Jersey.

— C'est incroyable ! Tu as fait quoi ? Tu as empoisonné Martina ?

Je bredouille :

— Je l'ai poussée. Elle est tombée de la scène.

— Quoi ? Attends une seconde.

Amy doit mettre sa main sur le micro de son téléphone, mais je l'entends crier vers le fond de la pièce :

— On se calme ! Je suis au téléphone avec tatie Erin.

Elle reporte son attention sur moi.

— Je jurerais t’avoir entendu dire que tu l’as **poussée** de la scène.

— Bon, OK, je ne l’ai pas poussée. Mais elle est tombée. Et je pense que c’était ma faute.

Nouveau bruit étouffé tandis qu’Amy tente de calmer ses troupes.

Elle me demande enfin :

— Que s’est-il passé ?

Je commence à lui expliquer, à décrire cet accident de fou. Mais je ne suis qu’au milieu de l’histoire lorsque je me rends compte qu’Amy n’écoute pas un mot de ce que je dis.

— Peux-tu me dire ce qui se passe chez toi ?

— Le Dr Teel est ici. Justin et lui viennent de se cuire des steaks sur le gril, et Justin est en train de mettre la table pour que nous puissions manger avant que j’aie à mon séminaire de marketing.

— C’est Justin qui met la table ?

Je me demande si Amy ne soupçonne pas des extraterrestres de s’être approprié le corps de son fils.

Ma sœur éclate de rire – le premier rire franc et sonore que j’entends depuis des mois venant d’elle.

— Tu ne me croiras jamais ! Figure-toi qu’il a fait son lit ce matin sans que je le lui demande... parce que le Dr Teel venait aujourd’hui !

Amy continue de bavasser pendant quelques minutes. Sa voix est joyeuse, on sent qu’elle n’est plus stressée. Ce n’est pas cette façon enjouée de papoter que nous partagions avant le départ de Derek pour l’Europe, mais il y a de ça.

Elle finit par s’interrompre.

— Ça y est, la table est prête. Il faut que je me dépêche.

Puis elle ajoute, comme si elle y repensait soudain :

— Ça va aller ?

— Mais bien sûr.

Je m’efforce de la rassurer, mais je n’ai pas vraiment à m’inquiéter. Amy m’écoute à peine.

Je finis par raccrocher. Même si j’ai envisagé de me servir de Teel pour me sortir du pétrin où je suis avec cette pièce, même si je trouve une bonne raison d’abandonner ma fierté, le fondement même de ma carrière de comédienne, je ne peux pas faire ça à Amy. Pas maintenant, alors que Justin fait de tels progrès et se tient tranquille pour la première fois en deux ans. Je ne peux pas laisser Teel se précipiter dans son Jardin. C’est trop tôt.

Je suis une grande fille. Capable de prendre soin d’elle. J’ai juste besoin de rentrer à la maison, de relire entièrement mon texte, d’étudier mes notes. J’ai toute une nuit devant moi... c’est plus qu’il ne m’en faut pour peaufiner le rôle de Laura Wingfield.

\* \* \*

J’en suis à la moitié du premier acte, à répéter mon texte comme une folle, lorsque l’appartement disparaît.

Exaspérée comme jamais, je hurle :

— Teel ! Je n’ai pas de temps à perdre avec ça !

Il a endossé sa panoplie de médecin : ses yeux bleus pétillant de malice, sa parfaite chevelure plus poivre que sel, sa chemise plus blanche que blanc et son pantalon impeccable gris anthracite. J’ai du mal à croire qu’il ait passé la soirée debout à suer devant un gril. Il a l’air imperturbable, plus prêt à passer une nuit à l’opéra qu’une soirée à jouer au garde d’enfant.

Tiens, à propos...

— N’êtes-vous pas censé garder Justin ?

— Il ne se rendra même pas compte de mon absence. Le temps que je passe avec vous ne durera qu'un battement de cœur pour lui. A moins que...

Je lui lance d'un ton sec :

— A moins que quoi ? A moins que je ne fasse mon quatrième vœu, ce qui vous permettrait d'entrer dans votre Jardin ? Et d'abandonner Justin au moment même où il est heureux pour la première fois depuis des mois ?

Le haussement d'épaules de Teel est éloquent.

— Eh bien, si vous voyez les choses ainsi...

— Comment puis-je voir les choses autrement ?

Je suis pratiquement en train de crier. Je n'ai pas de temps à perdre avec tout ce cirque. Il faut que je réintègre mon appartement, que je travaille mon texte. Il me reste moins de vingt-quatre heures avant mes débuts à Broadway, et je n'ai pas l'intention de laisser mon Génie tout fiché en l'air.

Je lui lance un regard furieux.

— Au fait, comment pouvez-vous savoir ce qui vient de se passer au théâtre ?

— C'est Amy qui me l'a dit, juste après vous avoir eue au téléphone. Elle avait l'air vraiment inquiet... elle m'a dit que vous sembliez à bout de nerfs. Elle a même failli sécher son cours pour venir passer la nuit avec vous.

C'est génial ! Ma carrière de comédienne déjà compromise va en plus faire échouer ma sœur à ses examens de commerce.

Mais mon inquiétude pour elle se mue soudain en colère.

— Elle n'a pas à vous parler de mes problèmes. Je suis censée avoir un semblant de vie privée, non ? J'ai le droit de vivre ma vie comme je l'entends, sans que votre magie vienne constamment s'interposer ! Je suis censée...

Teel fait un pas en arrière et lève ses mains parfaitement musclées devant lui, repoussant le néant invisible qui nous sépare.

— Erin, il faut vraiment vous calmer. Ce n'est pas en jouant les hystériques que vous arrangerez les choses.

Un simple geste du poignet, et il fait apparaître une feuille d'ordonnance venue de nulle part. Je me dis qu'il se propose de m'aider en me prescrivant des médicaments, mais pas du tout.

— Faites ce dernier vœu, et tout marchera comme vous le voulez. Croyez-en le corps médical !

Sa voix a un côté aguicheur. Ça me rappelle le grondement de son rire quand il me tenait tout contre lui. Je suis tombée en pamoison lorsque ses lèvres se sont posées sur les miennes...

Sans réfléchir, je m'approche d'un pas du Jardin invisible. Puis je fais un autre pas, et un autre encore.

Et soudain, je me libère de l'emprise que mon Génie a encore sur moi.

— Teel, arrêtez ! Je ne peux pas. Je ne peux pas faire mon quatrième vœu maintenant.

Je lui donne la plus désintéressée des raisons qui s'enchevêtrent dans ma tête.

— Je ne peux pas laisser tomber Amy. Elle a besoin de vous pour lui donner un coup de main avec Justin.

Dès que je vois le magnifique front de Teel se plisser, je regrette d'avoir prononcé ces mots. J'ai dévoilé mon jeu. Comme une gamine idiote en jouant au jeu des sept familles, je lui ai annoncé très précisément mes intentions.

Teel s'exclame, l'air incrédule :

— C'est donc ça qui vous empêche de faire votre quatrième vœu ? Le fait qu'Amy ait besoin de moi pour garder Justin ?

Impossible de revenir en arrière. Il ne me reste qu'à tenter de lui expliquer.

— Ce n'est pas seulement le côté baby-sitting. C'est son comportement à votre contact. Grâce à vous, il n'hésite pas à donner un coup de main dans la maison. Il se rappelle ce qui est bien et ce qui est mal. Quand vous êtes là, c'est un gentil garçon.

— C'est moi qui ai cette influence ?

Je sens l'étonnement percer sous sa voix de docte médecin. On dirait qu'il n'avait jamais pensé à ça. Puis il retombe vite sur terre.

— Inutile de vous faire du souci. Le baby-sitting, c'est terminé. A dater d'aujourd'hui.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

Je sens la panique gagner ma voix. Teel ne peut pas partir, là, maintenant, quitter ce Jardin, et ne jamais retourner chez Amy. Il ne peut pas abandonner Justin, le laisser sans surveillance. Même si je pique un sprint jusqu'à l'arrêt du bus à l'instant même où Teel me libérera du Jardin, il me faudra presque deux heures pour rejoindre Justin. Deux heures pendant lesquelles il risque de grimper sur le toit, jouer au beau milieu des voitures ou s'enfuir de chez lui, enfin tout ce qu'un cerveau d'enfant peut inventer, toutes ces bêtises qui peuvent l'amener à risquer sa vie.

Teel tire sur ses poignets de chemise, comme s'il venait de mettre fin à une consultation particulièrement difficile avec un patient. J'entrevois la lueur de son tatouage, mais je refuse de le regarder. Je préfère plonger mon regard dans son regard bleu cobalt.

— Aidez-moi, Teel. Si vous abandonnez Justin ce soir, jamais je ne ferai mon quatrième vœu. Je vous ferai attendre jusqu'au jour de ma mort.

Il me regarde fixement.

— Vous n'oseriez pas...

— Essayez. Juste pour voir.

Ce n'est pas seulement la crainte pour Justin qui me donne cette force. Je suis fatiguée d'être manipulée, d'être impuissante. Fatiguée d'être chahutée par le destin, par le hasard, par le pouvoir d'un Génie qui n'a qu'une idée en tête : voir au plus vite son amoureux, prisonnier de ce Jardin.

J'en ai assez que Teel intervienne dans ma vie privée. Dans ma vie de famille.

Ses baisers n'ont rien de réel. Ils sont faux. Je les ai exclus du master plan parce qu'ils n'avaient rien à voir avec ma vraie vie. Je suis fin prête à prendre mes propres décisions.

Le menton levé, je lui lance :

— Je ne ferai pas ce vœu, Teel. Je le garderai pour moi bien après que Jaze aura quitté le Jardin. Il continuera à exaucer une centaine de vœux de plus, un millier peut-être, enfin ce qui est conforme au règlement pour un Génie, et il réintégrera le Jardin, trois fois, voire quatre. Et vous, vous n'y mettrez jamais les pieds. Alors ne me menacez pas, et ne menacez pas Justin. Et ne vous approchez pas du théâtre. Ni de Timothy.

Quelque chose s'effondre chez Teel. Je ne peux définir ce que c'est... Il a toujours les larges épaules d'un Adonis, toujours ces cheveux parfaits, ce regard pur, ces lèvres bien dessinées.

Mais il n'est plus le même. Il a perdu ses certitudes, cette conviction absolue d'avoir raison, de pouvoir me manipuler dans quelque domaine que ce soit.

— Très bien. Vous avez gagné.

Il a maintenant la même voix que l'autre chirurgien de l'hôpital, celui qui est venu vers Amy et moi pour nous annoncer d'un ton résigné que Justin était perdu.

Je ne peux m'empêcher de mettre en doute sa soumission.

— Vraiment ?

— Je ne veux pas que Justin fasse les frais de tout ça.

Ses yeux sont de nouveau attirés par cette clôture invisible et le Jardin invisible au-delà.

— Justin est en sécurité pour ce soir. Vous savez que je ne lui ferai jamais de mal. Mais après, c'est terminé. A partir du moment où Amy rentrera de ses cours, je ne le reverrai plus.

Je proteste.

— Ce n'est pas juste ! Il ne comprendra pas !

— Vous trouverez le moyen de lui expliquer. Dites-lui que j'ai un travail à faire. Comme son père.

— Teel...

— Je ne vous donnerai pas ce pouvoir sur moi. Je ne vous donnerai pas cette raison de garder votre vœu pour vous.

Je voudrais protester. Lui dire qu'il est injuste, qu'il utilise un petit garçon pour obtenir ce qu'il veut.

Mais j'entends déjà le mot « hypocrite » avant même de construire ma phrase dans ma tête. Moi non plus, je n'ai pas hésité à utiliser Justin pour servir ma propre cause. Comment reprocher à Teel de faire la même chose ? Nous ne valons pas mieux l'un que l'autre.

Comme je dois dire quelque chose, je lui demande :

— Et Timothy ?

Teel a l'air surpris.

— Je me fiche de Timothy. Votre vie privée ne regarde que vous.

— Vous m'avez quand même embrassée !

— Si ma mémoire est bonne, vous m'avez rendu mon baiser.

Il a raison, bien sûr. Je lui ai bien rendu son baiser. Je me suis dit que ça n'avait pas d'importance, que ça ne comptait pas pour le plan, que c'était en dehors de ma vraie vie. A part. Mais rien n'est à part. Toutes les choses s'entremêlent : Amy et Justin, Teel, Timothy... Ma vie est un nœud de famille et d'amis, et c'est à moi qu'incombe la tâche de démêler l'écheveau que j'ai créé.

Il faudrait juste que je laisse Teel tranquille. J'attendrai qu'Amy rentre chez elle et j'utiliserai mon dernier vœu pour m'assurer que le spectacle sera une réussite. C'est ce que je voulais depuis le début. C'est comme ça que j'avais l'intention de construire ma carrière.

Seulement voilà, je ne peux pas. J'ai encore besoin de me prouver que je peux faire de *La Ménagerie* un succès. Par moi-même, et moi seule.

Epuisée, je pousse un énorme soupir. Je dis à Teel :

— Très bien. Pour l'instant, ramenez-moi. J'ai un tas de choses à faire, et je dois les faire ce soir.

Sans rien dire, Teel porte ses doigts à son oreille. Il a le visage creusé par la fatigue, jamais encore je ne l'avais vu ainsi. Je me rends compte que notre prise de bec l'a épuisé. Il tire par deux fois sur son lobe, et je sens un courant électrique me traverser. Me voici de retour, catapultée dans mon salon.

\* \* \*

Quatre heures plus tard, je songe sérieusement à laisser une demande de rançon pour feindre mon propre kidnapping et disparaître de New York pour toujours.

A cinq reprises, j'ai recommencé à débiter mon texte à la vitesse d'un commissaire-priseur. Si je bute sur les mots trois fois dans la même scène, je me force à reprendre depuis le début. C'est une règle qui tient debout. Je dois savoir chaque phrase par cœur, pour ne plus avoir à y penser. Le texte doit faire partie intégrante de moi, je dois m'en imprégner totalement pour pouvoir me concentrer sur le chant et la danse, tout ce qui rend ce spectacle magique.



Le plus gros problème, c'est que Ken a changé pas mal de dialogues du texte original de Tennessee Williams. Je ne me souviens plus quand il a fait toutes ces modifications. Il ne s'est pas lancé dans cette entreprise pour écrire une meilleure pièce que celle du maître, mais parce que Martina a voulu qu'on étoffe son rôle pour être plus au centre de la pièce, et rester davantage sur scène. Or, j'ai beau faire des efforts, ma mémoire se réfère sans cesse au texte original, celui que j'ai mémorisé il y a des années pour la pièce mise en scène par mon école.

Dans un monde parfait, nous pourrions revenir au texte initial. Sans Martina dans nos jambes pour se plaindre, nous pourrions reprendre les scènes lyriques, d'une pureté absolue, de Tennessee Williams. Et en profiter pour jeter à la poubelle le tas d'ordures qui a grandi au fil des répétitions.

Mais il est trop tard. Les autres acteurs ont mémorisé le nouveau texte. Ils savent à quels moments entrer et sortir de scène, à partir de la nouvelle adaptation. Impossible de revenir en arrière. Tout ce que je peux faire, c'est continuer sur ma lancée.

Voilà qu'en répétant je me mets à arpenter la pièce. Je fais des allers-retours de la table au canapé, puis du canapé à la chaise. Je passe par les portes-fenêtres. Pendant les dix premiers tours, Tabitha me suit, se glissant entre mes chevilles pour attirer mon attention façon félin, c'est-à-dire en réalisant des exploits d'une grande témérité. Mais comme je ne manifeste aucun signe de fatigue, la voici qui réquisitionne un des coussins du canapé et se lance dans un nettoyage méticuleux de ses pattes. Je me force à ne pas prêter attention à elle en entamant ma millième tentative...

Une infime partie de mon cerveau se rend vaguement compte que la lumière du soleil de cette fin d'été est en train de s'éclipser. Dans les immeubles situés entre le Bentley et le fleuve, des lumières scintillent. Le ciel vire à l'indigo, puis au violet et au noir.

Il me reste peu de temps.

Je continue mon va-et-vient en me battant avec mon texte. J'essaie d'imprimer les mots incohérents dans mon cerveau, de les connecter à ma voix, de les fixer à mes bras et mes jambes comme si je pouvais inventer une sorte de robot Laura, une créature digne de foi qui ne pourra pas faire échouer le spectacle ni décevoir les autres comédiens, sans oublier Ken. Et surtout pas trahir le rêve de celle que je voudrais être.

Je suis tellement concentrée sur ce que je fais que j'ai failli ne pas entendre frapper à ma porte. Je me fige sur place, pensant que c'est le fruit de mon imagination. Un coup d'œil à ma montre : plus de 22 heures ! Tabitha est lovée dans le canapé, une patte sur le nez et les yeux, comme si elle ne pouvait plus supporter ma présence.

Tandis que je me demande si mon angoisse ne provoque pas chez moi des hallucinations auditives, on frappe de nouveau à ma porte. Je jette un coup d'œil à travers le judas, et je suis surprise de voir Timothy. J'ouvre la porte.

— Que faites-vous ici ?

Il m'adresse un sourire un peu tendu, façon panthère.

— Je me suis dit que vous deviez être dans tous vos états, étant donné les circonstances.

Je suis sur le point de laisser libre cours à mon indignation, mais j'y renonce.

— Entrez !

Il fait un pas en avant. Ni lui ni moi ne regardons le canapé. Je fais glisser mes mains le long de mon pantalon pour essayer de les fourrer dans mes poches. Mais un pantalon de jogging n'a pas de poches ! Je me sens obligée de meubler le silence.

— On peut dire que le Lucky Red Dragon ne lui a pas porté bonheur...

Timothy hausse les épaules.

— Ce truc est probablement toxique. Elle a intérêt à ne pas en boire.

Il y a un mois, j'aurais éclaté de rire. Mais, aujourd'hui, j'ai la sensation que ma tête est sur le point d'exploser.

— Ecoutez, Timothy, en ce qui concerne Teel...

— J'avais tort. Je n'aurais pas dû insister.

— Non...

— Je vous ai dit que je n'avais pas l'intention de faire concurrence à ce mec. Eh bien, je vous ai menti.

— Quoi ?

J'ai entendu chacune de ses paroles, mais je n'arrive pas à comprendre leur signification.

— Je vous ai dit que je ne rivaliserais pas avec lui. Mais, plus tard, je l'ai imaginé en train de vous tenir compagnie ce soir, de vous assurer que tout se passerait bien. Je l'ai imaginé en train de vous tenir la main, de vous aider. Et j'ai su que je n'allais pas le laisser faire sans me battre.

Il me cloue sur place avec le regard hypnotique d'un chat traquant sa proie. Je sens les muscles de mes jambes flageoler. Si je n'arrive pas à me retenir au dos du canapé, je vais tomber.

Timothy poursuit.

— Alors... il est ici ?

Je secoue la tête. Timothy passe près de moi et se met à chercher dans le salon, puis dans la cuisine. Il jette ensuite un coup d'œil vers la chambre plongée dans l'obscurité.

Je lui dis, d'une voix si douce que je me demande s'il m'a entendue :

— Il est venu. Mais nous nous sommes disputés.

Timothy m'a entendue. Il s'est raidi dès les premiers mots. J'ai du mal à le reconnaître lorsqu'il me demande :

— A quel sujet ?

Je murmure.

— A propos de vous. Et aussi de Justin. Et aussi parce qu'il croyait pouvoir me contrôler.

— Croyait... ?

Timothy s'approche de moi. C'est tout juste si j'ai capté ce qu'il demandait tant il parle doucement.

Je confirme d'un hochement de tête.

— C'est fini.

Je choisis soigneusement chaque mot que j'arrache au silence installé entre nous, et je me lance.

— Je sais que vous ne me croirez pas. C'est d'ailleurs difficile à expliquer. Disons que ce qu'il y avait entre Teel et moi n'était pas réel. Ça n'a jamais été... vrai. Ce n'était qu'un jeu stupide auquel je me suis prêtée par facilité.

Je hausse les épaules. Comme je suis incapable de divulguer l'identité de Teel, c'est tout ce que j'ai trouvé à dire.

Je répète :

— C'est terminé.

Timothy franchit la distance qui nous sépare l'un de l'autre. Il pose ses mains de part et d'autre de mon visage, et la chaleur de ses doigts se diffuse en moi. Il presse ses lèvres contre les miennes, des lèvres brûlantes, fermes, mais qui s'adoucissent lorsque je réponds à son baiser. Il m'enlace pour me rapprocher de lui, et je me laisse aller contre son corps, comme pour me protéger.

Ça n'a rien de la pure extase, du choc électrique qu'on ressent en embrassant un Génie. Rien à voir avec l'impossible union extatique avec la magie. Je suis avec un homme de ce monde, authentique, solide. Un être qui a la constance et l'assurance d'un homme qui sait ce qu'il veut, et qui

est prêt à se battre pour le garder.

J'ai envie de mêler mes doigts aux siens, de le guider vers ma chambre et de me laisser tomber avec lui sur mon lit pour finir la conversation que nous avons commencée il y a plusieurs mois, dans la cour de son restaurant.

Mais c'est impossible. J'ai encore du texte à apprendre. Je dois me préparer pour le spectacle, pour cette troupe qui – contre toute attente – compte sur moi.

Je chuchote, la tête appuyée sur sa barbe râpeuse de deux jours :

— Je ne peux pas. Je dois relire tout mon texte.

Il soupire et desserre presque imperceptiblement son étreinte.

— Ça se passe comment ?

Je déteste la réponse que je dois lui donner. Je m'accroche à lui pour reprendre possession de l'espace qui s'est libéré une fraction de seconde entre nous.

— Je ne viens pas à bout de ces scènes, je n'arrive pas à retenir mon texte. Je sais que je le connais, mais je n'arrive pas à le restituer comme il faut.

Incroyable ! Il se met à rire. Lorsque je recule, indignée, il enlace ma taille pour me garder près de lui.

— Vous avez mangé quoi, pour le dîner ?

Ce que j'ai mangé pour le dîner ? C'est quoi, cette question ? Je n'ai même pas eu le temps de dîner ! J'ai un texte à apprendre, des déplacements à intégrer. Et une urgence à surmonter.

Il s'écarte de moi en hochant la tête.

— C'est bien ce que je pensais.

Il passe près de moi pour rejoindre la cuisine.

Je le regarde ouvrir la porte du réfrigérateur. Une bouteille d'eau brille sur le rayon du haut. Une pomme roule dans un des bacs. A l'intérieur de la porte, une bouteille de ketchup est appuyée contre un pot de mayonnaise.

— C'est une blague ? Dites-moi que c'est une blague !

Je deviens toute rouge.

— Je ne mange pas souvent chez moi.

Il se dirige vers le garde-manger. Malgré moi, je suis un peu gênée par ce qu'il y découvre : une boîte de barres de céréales vides, des sachets de sauce soja, seuls vestiges d'un plat à emporter rapporté d'un restaurant chinois il y a un mois. Mais il y a aussi – c'est toujours ça – une douzaine de boîtes de nourriture pour chat. Tabitha ne mourra pas de faim, même si je suis incapable de concocter un repas pour un top model anorexique !

— Pas étonnant que tous les acteurs se ruent sur le buffet ! C'est dingue !

— Je n'ai pas eu une minute à moi. Avec la première du spectacle...

Je n'achève pas ma phrase, effrayée à l'idée de prononcer le mot « demain ».

Il secoue la tête.

— C'est comme un mauvais programme de télé-réalité. Même moi, je n'arrive pas à m'y retrouver.

Il jette un coup d'œil en direction des vitrines, en particulier sur l'assortiment complet de plats, de saladiers et de verres dont j'ai provisoirement hérité de Becca. Puis il regarde l'horloge de la cuisinière et dit :

— Attendez-moi ici.

Avant que je puisse protester, le voici qui sort de chez moi. L'épicerie la plus proche est la bodega de la Huitième Avenue. Il lui faut au moins vingt minutes pour faire l'aller-retour. Ça me

donne une chance de revoir la première scène en entier.

Mais, cinq minutes après, voici qu'on frappe de nouveau à ma porte.

Timothy entre avec une boîte d'œufs sous un bras et un pavé de cheddar dans l'autre. Il porte en bandoulière un sac à provisions en toile d'où dépassent quelques herbes fraîches.

— Mais où avez-vous...

— Chez Dani.

— Vous l'avez réveillée ?

Il sourit.

— C'est le vendredi soir qu'a lieu le rassemblement des Guérilleros. J'étais prêt à prendre le pari qu'elle était encore debout, mais je les ai tous entendus parler avant de frapper à la porte. Ils organisent leurs raids d'automne, et les esprits s'échauffent un peu.

Je suis Timothy dans la cuisine. Tabitha daigne s'intéresser à notre activité nocturne. Elle se met à donner des coups de tête dans la jambe de Timothy, se faufilant entre ses pieds dans l'espoir qu'il laisse tomber un peu de fromage par terre. Timothy pousse une sorte de roucoulement, mais il ne perd pas de temps et se met aussitôt au travail. Comme par magie, il sort une poêle d'un tiroir. L'odeur de beurre fondu ne tarde pas à me mettre l'eau à la bouche.

Tout en faisant tourner la poêle pour que le beurre s'étale bien sur toute sa surface, il me dit :

— Towson, dans le Maryland.

— De quoi parlez-vous ?

— C'est là que j'ai grandi. C'est bien la question que vous m'avez posée dimanche, non ?

Je fais la grimace en repensant à notre conversation avortée, puis je lâche :

— Je n'aurais pas dû venir chez vous. Je n'avais aucun droit de m'inviter dans votre vie privée comme je l'ai fait.

Il capte mon regard et s'exclame sans me quitter des yeux :

— Je suis heureux que vous l'ayez fait. Même si je ne vous ai pas donné cette impression sur le coup.

— Non, ce que je veux dire, c'est que pendant ces trois semaines, j'aurais dû trouver un autre moyen de vous parler, de m'expliquer. De vous parler de mon plan.

— Votre plan ?

Il jette un coup d'œil à la poêle. Le beurre a pris une couleur plus foncée. Il est presque brun. Timothy éloigne la poêle du brûleur et éteint la flamme.

— Quel plan ?

— C'est une idée assez stupide d'Amy. Pour m'aider à oublier Sam.

Timothy a l'air complètement perdu.

— Sam ?

— Un avocat de chez Brooks Brother. Il est venu au Jardin dans la ville un soir, pour dîner avec moi. Vous vous en souvenez ?

Il hoche la tête.

— Le type qui n'aimait pas passer sa commande sans menu ? Et qui n'appréciait pas que j'aie une table réservée à mes invités ?

— C'est bien lui.

J'ai l'impression qu'un siècle s'est écoulé depuis ma rupture avec Sam.

— Alors ? C'est quoi, ce plan ?

— Amy dit que je précipite toujours les choses. Et que j'ai besoin de prouver que je suis un être responsable. C'est ma sœur aînée, elle a toujours été plus organisée que moi. Comme elle a toujours

raison, je me suis lancée. J'ai dit oui. Je lui ai même fait une promesse.

Timothy s'adosse au plan de travail et croise les bras, ce qui a pour effet de mettre en valeur ses biceps. J'en ai la gorge sèche.

— Je sens que je ne vais pas aimer ce plan. J'ai raison ?

Je respire un grand coup.

— Je devais m'occuper d'une plante pendant un mois. Après, je pouvais prendre un poisson. Si je le gardais en vie pendant trois mois, je pouvais prendre un chat. Et, au bout d'un an avec le chat, je pouvais sortir avec un homme.

Il éclate de rire.

Je m'écrie :

— C'est très sérieux !

— Et c'est ça, votre plante ?

Il fait un geste vers le coin du plan de travail. Le lys de la paix desséché a l'air encore plus pitoyable avec la couche de poussière qui le recouvre.

Timothy tend le doigt vers le bocal vide.

— Et ça, c'est votre poisson ? En tout cas, je constate que vous avez pris un chat !

Tabitha lui sait gré d'avoir parlé d'elle et saute près du bocal. Je la prends pour la reposer par terre.

— Elle était en chaleur, et je n'ai pas suffisamment fait attention. Elle attend des petits.

— Donc, la nuit où nous sommes rentrés ici...

Je détourne les yeux. Tout ça me semble si stupide tout à coup. Mais l'autre fois, lorsque nous étions face à face dans mon canapé...

— J'ai eu l'impression de mentir à Amy. De me mentir à moi-même. J'avais quand même fait une promesse !

Je soupire.

— Mais il n'y a pas que ça. C'est bien plus qu'un jeu stupide. J'ai l'impression de détruire tout ce que je touche. Je n'ai jamais réussi quoi que ce soit toute seule. Je n'ai jamais démontré que je pouvais réussir sur scène ici, à New York, avant *La Ménagerie*. J'ai eu plus de petits boulots dans la restauration que de vrais rôles de comédienne. J'avais besoin de ce plan pour prouver que j'étais capable de m'investir dans un projet. Quel qu'il soit.

Je sens Timothy bouger plus que je ne le vois. Il passe la main sous mon menton d'un geste très doux et m'oblige à le regarder.

— Vous avez dit « j'avais besoin ». Et maintenant ?

Il est trop près de moi, et me regarde avec trop d'insistance. Mon cœur bat la chamade, une pulsation qui monte jusque dans ma gorge. Je ne sais plus quoi faire, un pas en arrière ou un pas vers lui...

Je murmure :

— Je ne suis pas très douée pour mener à bien mon plan.

— C'est plutôt une bonne nouvelle.

Il frôle de nouveau mes lèvres avec une assurance très pragmatique : pas de feu d'artifice, pas d'embrasement témoignant d'un plaisir indicible. La simple réalité. Une réalité qui s'éternise.

Il fait volte-face pour remettre la poêle sur le brûleur. Puis il casse des œufs dans un bol tout en me parlant, comme si nous ne nous étions pas interrompus pour discuter de mon plan aussi insensé que confus.

— J'ai un frère. Pas de sœur. Mes parents vivent toujours à Towson, dans une maison de

banlieue près de Baltimore. Une maison qui ressemble à toutes les maisons de banlieue. Je suis allé à l'école publique, j'ai fait du cross à travers champs. J'avais un chien.

Tandis qu'il bat au fouet une demi-douzaine d'œufs dans une mousse couleur safran, je demande :

— Un chien ?

— J'ai grandi avec un labrador, un bâtard en fait. Il s'appelait Fred. Maintenant, mes parents ont un corgi. Quelle était votre autre question, déjà ? Ma couleur préférée ? C'est le bleu, le bleu foncé. Je n'aime pas les tons pastel.

Je m'adosse à mon tour au plan de travail.

— Comme les bleus d'architecte ?

Il jette un bref regard vers moi.

— Je suis allé à l'université du Maryland. Je voulais devenir architecte... cinq ans d'études. Mais, un jour, je me suis dit que ça prenait trop de temps.

— Les cours ?

Il se dégourdit les doigts tout en cherchant ma salière.

— Non, le métier. Passer ma vie à mettre au point des projets, des plans, année après année. Je pouvais passer trois ans et demi à mettre au point la parfaite rampe d'escalier, ça ne me rapprocherait pas vraiment des gens pour autant. Je voulais les aider, jouer un rôle direct dans leur vie.

— Alors vous êtes devenu chef cuisinier.

Il hausse les épaules en concassant un peu de poivre frais dans le bol.

— Tout le monde mange. Tous les jours. Ça m'a semblé une façon plus directe de faire les choses.

Tandis que j'assimile ce qu'il vient de dire, il lève un sourcil interrogateur.

— Les assiettes ? demande-t-il avec un naturel confondant.

Je les sors de leur vitrine. Essayant d'assumer les tâches qui me reviennent dans le marché que nous avons conclu, je sors aussi les couverts de leur tiroir. Et je verse deux grands verres d'eau pour Timothy et moi.

Après avoir joué les magiciens de la spatule, Timothy emporte les deux assiettes sur la table de la salle à manger en évitant soigneusement le champ de mines sur pattes qu'est Tabitha.

Dès la première bouchée, tout ce que j'avais en tête se dissipe comme neige au soleil.

— C'est fabuleux !

Il sourit, heureux comme un chat lapant un bol de lait.

— Alors, on le répète, ce texte ?

— Comment ça ?

— C'est bien ce que vous faisiez quand je suis arrivé, non ?

Il fait un geste vers les pages froissées que j'ai laissées sur le canapé.

— Allez-y ! La première réplique de Tom est : « Laura, vous ne savez pas combien c'est difficile, là-bas. »

C'est une citation de ma première scène, la plus difficile car elle mêle le nouveau texte et l'ancien comme un couvre-lit rapiécé à l'époque de la Grande Dépression.

Je fais remonter la réponse du fond de mon cerveau.

— « Tom, le travail a été dur, aujourd'hui ? »

Timothy réplique, tout en piquant sa fourchette dans le plat d'œufs :

— « Oui. Ils ne comprennent pas ce qu'un homme peut faire. »

La réplique suivante jaillit sans même que j’y pense. Même chose avec la suivante. Je dis mon texte aussi facilement que si je le lisais devant moi. Timothy sourit et traverse la pièce pour récupérer mes feuillets. Il y a quand même une limite à sa faculté de mémorisation. C’est un cuisinier, pas un comédien. Il pose les pages sur la table, entre nous deux, et les tourne au fur et à mesure sans se tromper, avec un minimum d’effort.

Nous continuons à nous donner la réplique en tournant les pages par-dessus l’omelette, avec parfois des retours en arrière. Lorsque nos assiettes sont vides, Timothy reprend le chemin de la cuisine. Il sort une pêche du fond de son sac, et un melon à peine plus gros que son poing. Je m’émerveille de le voir faire une salade de fruits d’été, avec un peu de basilic frais et quelques gouttes de ce qui se révèle être du vinaigre balsamique blanc.

Nous passons au deuxième acte, sans même marquer une pause, lorsque Timothy se met en quête de ma bouilloire et sort quelques feuilles de menthe qui ne tardent pas à se transformer en infusion odorante. Nous progressons péniblement jusqu’au moment crucial de la pièce, celui où les animaux de verre volent en éclats – d’où le nom du spectacle – puis nous abordons les scènes finales, un pur moment d’intense émotion, où s’entremêlent l’ancien et le nouveau texte, des passages assez banals et d’autres plus novateurs.

Après avoir donné ma dernière réplique, je lance :

— Et c’est là qu’on reprend *My World, My Dream*.

— Parfait.

Timothy s’adosse à sa chaise. Pendant que nous répétons la pièce, Tabitha a grimpé sur ses genoux. Elle a laissé quelques poils blancs sur son T-shirt noir mais, apparemment, il s’en fiche totalement.

— Quand je pense que vous connaissiez les premières répliques par cœur !

— Vous aussi. Comme l’ensemble de votre texte, d’ailleurs. Et vos numéros de danse et de chant sont eux aussi parfaitement au point.

Je souris, mais ça ressemble plus à un bâillement qu’à autre chose. Un peu gênée, je lâche :

— Excusez-moi !

Je regarde les tasses de thé qui sont entre nous, sur la table, et je lui dis, en réprimant un second bâillement :

— Merci beaucoup. Je ne voudrais pas être impolie, mais... je dois revoir de nouveau l’ensemble du texte, et je n’ai aucune envie de vous ennuyer avec ça.

— Jamais vous ne pourrez m’ennuyer.

Tout à coup, nous ne parlons plus de la pièce, ni de l’opération sauvetage du dîner, ni du dessert. Ni même du soutien – totalement inattendu – qu’il m’a apporté le soir où je croyais que mes espoirs de faire carrière se réduisaient en miettes.

Non, nous parlons du baiser que nous avons échangé, cet instant où tout nous paraissait possible.

Sous l’éclairage feutré de la pièce, les yeux de Timothy sont noirs. Son regard est si intense que j’ai envie de détourner les yeux, d’enfouir mon visage dans mes mains, ou n’importe quoi d’autre pour fuir cette expression féroce.

— Timothy...

Je n’ai aucune idée de la façon dont je vais terminer ma phrase.

Il fait un geste en direction de la chambre.

— Allez vous étendre.

J’écarquille les yeux, mais il ébauche un sourire.

— Vous êtes épuisée. Reposez-vous quelques minutes pendant que je mets un peu d’ordre ici, et

nous reprendrons la lecture du texte.

Je vais pour protester, mais je ne peux retenir un nouveau bâillement.

— Passez juste la vaisselle sous l'eau. Je la laverai plus tard.

— D'accord.

Mais je sais très bien qu'il ment. Il va faire toute la vaisselle de A à Z.

Tandis que je traverse la pièce pour rejoindre la chambre, Tabitha me suit à pas feutrés. J'envoie valser mes chaussures et je m'allonge sur ma couette. J'entends l'eau couler dans la cuisine, un bruit doux et apaisant. Je ferme les yeux. Tabitha saute sur le lit et s'étend près de moi. Elle ronronne si fort que j'ai du mal à entendre Timothy s'affairer dans la cuisine. Puis j'entends Timothy dire d'un ton enjoué la première réplique de Tom. Je respire longuement...

Avant de pouvoir enchaîner avec la réplique de Laura, je dors déjà.



# 15

Lorsque je me réveille, un rayon de soleil filtre par la fenêtre de ma chambre.

Ce n'est pas la lumière de l'aube qui se glisse à travers les stores. Ce n'est pas la timide lueur du petit matin qui me fait émerger du sommeil. Non, ce sont les pleins feux de l'été, lorsque le soleil est haut dans le ciel.

Je me mets à jurer avant même d'avoir regardé mon réveil.

11 h 55 !

J'ai passé toute la matinée à dormir. La moitié de la journée, alors que j'aurais dû relire l'ensemble du texte, peaufiner mes répliques, répéter mes mouvements de danse et mes chansons en solo.

Et Timothy m'a laissée dormir. Je dirais même plus : il m'a aidée à le faire. Il est venu à je ne sais quel moment de la nuit pour glisser un jeté de lit en polaire sur mes épaules. Apparemment, il s'est aussi occupé de mes chaussures, qui étaient rangées n'importe comment au pied de mon lit. A présent, elles sont soigneusement alignées près de la porte du placard, sans doute pour m'éviter de me rompre le cou en sortant du lit.

Je ne l'ai absolument pas entendu, je n'ai pas été consciente de sa présence près de moi. Je suppose que j'étais plus crevée que je ne le pensais. Bien plus.

Je me lève d'un bond.

— Il y a quelqu'un ? Timothy ?

Silence.

Je me passe la main dans les cheveux, repoussant l'idée de prendre une douche. Hier soir, ce mec m'a vue au bout du rouleau. Ce n'est pas lui qui va s'offusquer sous prétexte que j'ai les cheveux en bataille au saut du lit. Tout bien réfléchi, je me brosse rapidement les dents, je me passe un peu d'eau sur le visage et je me frotte les joues avec une serviette pour leur donner une jolie couleur rose. Il y a quand même des spectacles difficiles à supporter, même pour lui.

Puis je m'aventure hors de ma chambre.

— Timothy ?

Mais je ne le vois nulle part. Je m'attendais à le trouver allongé dans le salon, son jean noir se détachant sur le tissu clair du canapé. Ou bien venant à ma rencontre, un sourire nonchalant sur les lèvres, après avoir attendu que je me lève. Avec un mot d'excuse pour m'avoir laissée dormir, pour m'avoir laissée gâcher ma dernière journée avant mes débuts à Broadway.

Tout ce que je trouve, c'est Tabitha étendue dans un carré de lumière. Lorsque j'entre dans la pièce, elle se tourne paresseusement, les oreilles en arrière, en bâillant comme une possédée.

Constatant que je ne me laisse pas impressionner par sa langue menaçante et ses puissantes incisives, elle consacre toute son attention à sa toilette.

Résumons : un chat d'appartement trop gâté, qui a pris la place d'honneur dans la lumière du salon. Mais aucun restaurateur en vue.

Pour être honnête avec moi-même, j'avoue que je suis déçue.

Je marche d'un pas incertain jusque dans la cuisine. Sur le plan de travail, près de la cuisinière, je vois briller une bouteille Thermos. Et, juste à côté, un de mes mugs dont l'anse me tend la main. En m'approchant, je vois un pain enveloppé dans une serviette blanche. Un petit pot de beurre en étain est enfoui dans les plis du tissu... comme au Jardin dans la ville. Timothy a dû faire une razzia dans son restaurant pour me faire cette bonne surprise.

Je glisse ma main sous le tissu pour toucher le pain. Il est encore légèrement tiède, comme un rappel discret du four. Et tout à coup, avec la puissante odeur de levure, mon estomac se contracte. C'est vrai que je me suis régalée avec cette omelette improvisée par Timothy à minuit. Mais plusieurs heures se sont écoulées depuis. Une éternité.

J'attaque le pain comme si je mourais de faim. J'engloutis le premier morceau sans beurre, savourant la croûte croustillante. Je m'oblige à ralentir, à mâcher, à avaler. Alors que je commence à étaler du beurre sur le second morceau de pain, je m'aperçois que Timothy m'a laissé un mot.

« Erin, profitez bien de votre petit déjeuner, sans oublier le thé, puis prenez un bon bain (et regardez dans le frigo). »

Il a signé d'un T majuscule.

« Regardez dans le frigo. »

J'ouvre la porte avec un peu d'appréhension, et je découvre que mon réfrigérateur vide s'est mué en jardin d'herbes aromatiques. Hors de portée de l'appétit félin de Tabitha, des bouquets de lavande sont disposés sur le rayon du haut. Les fleurs odorantes brillent sous l'éclairage intérieur du frigo. Un petit pot est niché entre les tiges. Je dévisse le couvercle et je glisse mon doigt à l'intérieur. Ça a un goût salé, un truc apparemment à base d'huile haut de gamme. Je renifle. Une touche d'eucalyptus, si j'en crois mes narines.

Mes yeux s'emplissent de larmes.

C'est peut-être parce que je ne suis pas bien réveillée que je suis aussi émotive, à cause de ma grasse matinée imprévue. Si j'ai envie d'éclater en sanglots, c'est peut-être parce que mes débuts à Broadway de ce soir me rendent nerveuse, parce que j'ai le trac. Il se peut que la minuscule douleur qui martèle mes tempes soit due à la faim, parce que je n'ai pas renforcé les défenses de mon corps en mangeant tout le pain que Timothy m'a laissé, que je manque de protéines, que je n'ai pas suivi de régime équilibré.

Ou il se peut que je sois touchée que quelqu'un – je veux dire, que Timothy – m'ait aidée. Qu'il ait fait tout cela pour moi. Il a compris la veille à quel point je paniquais, et il m'a préparé à manger. Il a compris également combien j'avais besoin de dormir... Et il a même anticipé que je mourrais de faim à mon réveil... Oui, je suis touchée qu'il ait si bien pris soin de moi.

Mon sac fourre-tout est posé sur le plan de travail de la cuisine. Je fouille dedans pour récupérer mon téléphone, puis je compose son numéro avant de changer d'avis. Quatre sonneries, puis le répondeur. Je ne laisse pas de message car je serais incapable de trouver mes mots. Tout semble trop dramatique, trop sérieux et trop désespéré.

La gorge sèche, je referme le clapet de mon téléphone que j'envoie balader sur le plan de travail comme si je craignais qu'il ne me morde. Il glisse sur le granit et c'est mon lys desséché qui freine sa course.

Le téléphone se reflète dans le bocal de verre blanc de Tennessee.

Bon, d'accord ! Non seulement mon **master plan** est un échec, mais, en plus, j'en ai laissé les preuves bien en évidence, comme pour me rappeler à tout instant à quel point j'ai besoin d'évoluer et de faire mes preuves avant d'être prête pour une vraie relation d'adulte, où chacun fait des concessions de son côté, avec un homme qui mérite que je lui consacre du temps. Je me répète, façon mantra, que j'ai tué ma plante, que j'ai tué mon poisson et que j'ai laissé Tabitha se faire engrosser.

Je sais que je suis censée tout reprendre depuis le début. Construire une vraie relation avec un homme normal, sans précipiter les choses, pour me prouver à moi, à Amy et au monde entier que je suis capable de gérer la situation. Que je suis une adulte, avec la maturité que cela implique.

Au diable ce **master plan** !

Tout ça n'est qu'un jeu ridicule. Qui a dit qu'un lys de la paix était le bon choix de plante ? En quoi un poisson rouge serait-il plus important qu'un tétra néon ? Pourquoi Tabitha est-elle le chat dont je suis censée m'occuper ? J'aurais pu attendre de trouver un chat toute seule, d'adopter un chaton dans un refuge, de choisir pour compagnon un félin qui n'était pas en chaleur en arrivant devant ma porte !

Cette plante, ces animaux, ce ne sont que des prétextes pour ne pas m'engager. Ne pas prendre de décisions quant à mon avenir.

Le **master plan** est une façon pour moi de m'isoler, de me couper du monde réel, de fuir mes responsabilités. Il érige un mur autour de moi, aussi efficacement que celui que Laura Wingfield a érigé autour d'elle avec ses précieux et fragiles animaux en fibre de verre.

Mais moi, je suis plus forte que ça. Suffisamment pour gérer ma vie sans ce plan.

Dès que je pourrai joindre Timothy, je lui dirai exactement ce que je ressens. Et je l'embrasserai, sans me sentir obligée de changer d'avis juste après, à cause de la croyance idiote selon laquelle je devrais atteindre un idéal de perfection... Ce que j'ai considéré comme une idée géniale au moment où je venais de perdre le petit ami de mes rêves (lequel est vite devenu le pire de mes cauchemars) se révèle aujourd'hui un projet absurde. En fin de compte, Sam ne valait pas la peine que je me ronges les sangs, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, pour lui.

A dater de ce jour, je vais faire ce qui me plaît, et non ce qu'on m'impose. C'est ce que j'aurais d'ailleurs dû faire depuis longtemps.

Mieux vaut tard que jamais.

Je sors ma poubelle de dessous l'évier. Refusant de faire tout un plat de mon initiative, de ne plus donner à ce **master plan** à la noix autant de pouvoir sur moi, je laisse choir le lys de la paix desséché dans le sac-poubelle en plastique blanc. Un petit nuage de poussière s'élève lorsqu'il touche le fond, comme pour me rappeler tout le temps que j'ai mis à prendre ma vie en main. Bien décidée à me blinder contre tout sentiment de culpabilité, je jette à son tour le bocal.

Puis je fais disparaître la poussière de mes mains. La poussière du passé... Je prends le Thermos que Timothy m'a laissé, et je me verse un mug de thé. Le parfum subtil de l'Earl Grey s'échappe du mug, en parfaite harmonie avec la brassée de lavande que j'extrais du réfrigérateur. J'emporte les herbes dans la salle de bains et j'ouvre le robinet de la baignoire. Pendant qu'elle se remplit, je reviens vers la cuisine, je prends un autre gros morceau de pain sur lequel j'étale le beurre tiède et mou, et je m'empare de mon mug.

Je fais couler de l'eau très très chaude dans mon bain. La lavande flotte à la surface, ses minuscules pétales s'ouvrent en absorbant l'eau et exhalent leur parfum. Je me débarrasse des vêtements que j'ai portés la veille pour la répétition – il y a une éternité ! – et j'en profite pour faire

rouler ma tête, pour me décontracter, me débarrasser des nœuds qui se sont installés au plus profond de mes muscles. Je m'empare de deux nouvelles serviettes de bain, j'en roule une pour en faire un oreiller, sur le rebord de la baignoire.

Je m'assure que mon thé et l'exfoliant corporel à base de sel sont à portée de ma main, et je me laisse glisser doucement dans l'eau. La chaleur envahit mes os, apaise mes muscles. Le parfum flotte vers moi, m'enveloppe tout entière. Lorsque je ferme les yeux, je me laisse emporter... Je n'ai plus la notion de lieu ni de temps.

Je ne saurais dire combien de temps je me laisse aller dans ce bain délicieux. Au bout d'un moment, je me frotte les coudes et les genoux avec mon exfoliant, je le fais pénétrer entre mes orteils. Pendant de longues minutes, je repose ma tête en arrière, sur la serviette qui me sert d'oreiller, et je ferme les yeux en me disant que le meilleur Spa de la Terre ne pourrait être plus délectable que celui-ci.

Alors que l'eau commence à fraîchir, je décide de revoir mon texte. Chaque mot vient se percher sur le bout de ma langue, prêt à jaillir. Tous mes doutes de la veille ont été balayés pendant la nuit. Je ne saurais dire si le texte me vient plus facilement parce que je l'ai révisé hier soir avec Timothy, ou s'il m'est devenu accessible parce que je suis parfaitement détendue. Quelle qu'en soit la raison, je ne bute sur aucun mot. Et tout en parlant, je visualise l'endroit où je suis censée me trouver et ce que je suis censée faire. Tout le spectacle se déroule devant moi, comme un film que je peux arrêter en appuyant sur la touche « pause ». Comme un enregistrement que je peux décomposer image par image, seconde par seconde.

Il est temps à présent d'émerger de ce bain somptueux. Je m'enveloppe dans un immense drap de bain et je me sers d'une autre serviette pour emprisonner mes cheveux ruisselants.

Je prends mon temps pour m'habiller. Je traîne un peu sur le choix de mon pantalon. Je finis par opter pour un élégant pantalon noir – le genre de vêtement parfait en toutes circonstances à Manhattan – qui moule mon corps juste assez pour que je fasse la meilleure impression possible. Puis j'enfile une tunique vert Wintergreen, satisfaite de la façon dont le tissu flatte mon teint. J'ai toujours les joues rosies par la chaleur du bain.

Je sèche mes cheveux avec une serviette. La costumière les cachera sous une perruque pour mon rôle de Laura. De cette façon, les cheveux châtain terne du personnage « parlé » de Laura se changeront en boucles chatoyantes pour la pièce musicale dansée, en fin de spectacle.

Pour la même raison, je laisse tomber le maquillage. Dès que j'arriverai au théâtre, j'en aurai toute une palette à ma disposition. Nous ne sommes plus au temps révolu où les acteurs avaient le visage tartiné de maquillage orange, mais les spécialistes vont m'appliquer un fond de teint bien plus épais que celui que j'utilise d'ordinaire. En revanche, ils vont y aller mollo avec le blush, et mes lèvres resteront relativement naturelles. Mais ils se vengeront sur mes yeux avec une énorme couche de mascara et d'eye-liner. On les verra briller jusqu'à la dernière rangée du théâtre !

J'enfile des sandales à lanières. Avec elles, j'ai l'impression d'être la reine de je ne sais quel domaine privé, et j'adore ça. Mes talons claquent sur le carrelage de la cuisine où je m'empresse de finir le dernier morceau de pain. J'ajoute au beurre crémeux le reste de cheddar que Timothy a laissé dans le frigo. Il y a aussi un peu de salade de fruits, pas aussi brillante qu'au moment de mon repas surprise de minuit, mais elle est quand même la bienvenue.

Je pourrais facilement m'habituer à avoir des aliments dans ma cuisine...

Tabitha vient aux nouvelles tandis que j'avale le reste de mon déjeuner tardif – ou de mon dîner avant l'heure. Peu importe. Le théâtre nous oblige, nous autres comédiens, à suivre des horaires étranges. Je me penche pour grattouiller la tête de mon chat, ce qui me vaut aussitôt des

ronronnements d'approbation. Comme je suis d'humeur joyeuse, je lui donne une boîte entière de produits frais. Après tout, elle mange pour toute une portée de chatons !

Ça me rappelle qu'il me reste encore à convaincre ma sœur de prendre au moins deux des chatons. Lorsque j'ai parlé à Amy hier, ça partait dans tous les sens. Je jette un coup d'œil à ma montre. Elle doit suivre ses cours, à cette heure-ci. Et alors ? Je peux toujours lui laisser un message.

« Salut, Ame, c'est moi ! J'aurais dû t'en parler hier, mais j'étais un peu barge. Je te laisse des billets au guichet. Ils sont à ton nom. »

Je sais qu'elle ne manquera pas ce rendez-vous. Peu importe son emploi du temps, que ce soit des cours ou des groupes d'études, ma seule et unique sœur ne manquerait mes débuts à Broadway sous aucun prétexte. Tout en savourant cette expression – mes débuts à Broadway –, je repense au message enjoué que je viens de lui laisser. Les vedettes des spectacles laissent toujours des billets au guichet.

Cette fois, c'est moi la star. Je peux faire tout ce que je veux, le personnel du théâtre sera coopératif. Il l'a toujours été. En plus, je ne vois pas comment je pourrais avoir plus d'exigences que Martina...

Je fronce le nez en pensant à notre chère disparue. Notre diva. Je ramasse mon texte et mon fourre-tout. Je jette un dernier coup d'œil circulaire dans la cuisine avant de tenter une nouvelle fois de joindre Timothy. Quatre sonneries, et c'est encore le répondeur qui prend la communication. Cette fois, je bredouille un message :

« Bonjour. Euh... c'est moi. Erin. Euh... merci pour tout. Je veux dire... le pain était super. Et la lavande aussi. Euh... je vais au théâtre. Je... je laisserai un billet pour vous à... au guichet des réservations. Eh bien, euh... merci. »

Et voilà. Quel talent ! J'aurais dû le faire avant, la première fois que je suis tombée sur son répondeur. Je fais la grimace. Si seulement je pouvais inventer quelque chose pour annuler les messages stupides que j'ai laissés sur certains portables ! Oh, et puis zut ! De toute façon, c'est trop tard, maintenant.

Je fais le tour de l'appartement. Je n'ai plus rien de spécial à faire ici. Je suis à court de tactiques pour repousser l'heure d'aller au théâtre. Plus d'excuses.

Le moment est venu de rejoindre les quartiers chic pour ma première à Broadway.

\* \* \*

Dès que je mets les pieds dans le théâtre, le temps s'accélère.

Ma grasse matinée douillette appartient désormais au passé. Et j'ai l'impression d'avoir pris mon bain de rêve il y a des mois. Ma ballade tranquille, sereine, zen jusqu'à Times Square pourrait n'être que le fruit de mon imagination.

C'est le directeur du théâtre qui me met le grappin dessus le premier. Il veut savoir de combien de billets j'ai besoin. Je lui dis que je n'attends que trois invités : ma sœur, Justin et Timothy. Il me regarde comme si je parlais une langue mystérieuse.

Il me rappelle, mais est-ce bien nécessaire :

— C'est la première avant-première. En général, ce soir-là, tout le monde a des tonnes d'invités.

Je lui souris.

— J'ignorais que je jouerais jusqu'à hier. Je vous demanderai davantage de billets par la suite.

« Par la suite... » Comme ces mots sont doux à prononcer ! Je ne vois même pas le directeur s'éloigner d'un pas rapide.

Ensuite, c'est Ken qui m'apostrophe. Il fait des bonds dans tous les sens, avec une énergie qui

frise l'hystérie.

— Si on repassait la première scène ? Je veux m'assurer que vous êtes au point. C'était plutôt dur, hier.

Cette fois encore, je souris sereinement.

— Je suis au point, Ken.

Il braille pour faire venir les autres comédiens, et nous revoyons la scène. J'essaie de ne pas me sentir offensée par sa stupéfaction, en constatant que je la maîtrise totalement. Il nous fait continuer sur notre lancée, enchaînant les scènes parlées en sautant les numéros de chant et de danse prévus entre elles.

Dès que Tom a dit sa dernière réplique, tous mes collègues comédiens se mettent à m'applaudir. Ça me fait chaud au cœur. Ils n'arrêtent pas de me regarder, apparemment stupéfiés par ce que nous avons accompli. La répétition désastreuse de la veille est un lointain souvenir.

Ensuite, c'est au tour du chorégraphe d'intervenir. Il prend en charge tous les danseurs pour une séance d'échauffement énergique, en commençant par des mouvements d'étirement pour passer à une forme de yoga plus dynamique. Nous terminons par les enchaînements les plus difficiles du spectacle. Naturellement, grâce à l'aide de Teel, je n'ai aucun problème avec la partie dansée du spectacle.

Ni avec la partie chantée qui vient ensuite.

Jouer, danser, chanter. J'ai réussi, et en peu de temps, à relever le défi. Il est clair que je suis même allée au-delà de ce qu'on attendait de moi. Dans le couloir que nous empruntons pour regagner les loges, toute la troupe est en effervescence. Des rumeurs commencent à filtrer parmi les critiques et les journalistes qui attendent de faire leur papier sur notre création.

La régisseuse annonce « une demi-heure ». Il ne nous reste que trente minutes avant le début du spectacle. Je lui crie « merci ! » juste par réflexe, selon la formule consacrée depuis des années et des années au théâtre.

Je sais que je devrais profiter de ce dernier instant de répit pour revoir mon texte, prendre mes repères et me tester une dernière fois.

Mais je n'en éprouve pas le besoin.

Je suis prête à incarner Laura Wingfield sur scène. A jouer le rôle titre de *La Ménagerie*.

Je quitte ma loge et je vais dans les coulisses, savourant chaque minute de cette incroyable nuit. Je reste debout là, dans l'obscurité, derrière le décor, à écouter le bourdonnement croissant du public qui commence à remplir le théâtre.

— Ah, te voilà !

La voix me fait sursauter. Je fais volte-face avant même qu'elle ne prononce le dernier mot.

— Shawn ! Que fais-tu ici ?

Mon copain doublure se tient lui aussi dans l'ombre. Il porte un bouquet de roses à longue tige, dont les immenses pétales roses, jaunes et pêche exhalent un parfum puissant, comme si les fleurs avaient été plongées dans un bain désodorisant.

Il avance d'un air désinvolte et m'embrasse sur la joue.

— Mmm. De la lavande.

Je dois certainement rougir, mais mes joues sont invisibles sous l'éclairage feutré des coulisses. Shawn me colle son magnifique bouquet dans les bras.

— Pour rien au monde je ne raterais tes débuts, trésor !

Les larmes qui me guettaient plus tôt dans la journée sont de nouveau prêtes à jaillir.

— Shawn...

Ma voix se brise.

— Arrête un peu ! Tu ne veux quand même pas foutre en l'air ton maquillage.

Je tente d'étouffer mes émotions en enfouissant ma tête dans les fleurs.

— Ces roses sont vraiment merveilleuses. Tu n'aurais pas dû.

Il remet une branche égarée de gypsophile dans la présentation.

— Je n'aurais jamais dû me conduire comme je l'ai fait hier.

Il lève les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de son infamie.

— Je n'arrivais pas à croire que tu aies fait ce dont nous avons parlé si souvent. Tu as eu le courage de te débarrasser de Martina, alors que moi, je reste en coulisse !

— Shawn, tu sais bien que je n'ai pas fait ça !

Il secoue la tête avec un sourire malicieux.

— Bien sûr que non. Je ne dirai pas un mot. Je resterai muet comme une carpe.

Il mime le geste de tourner une clé dans une serrure.

— Shawn...

— Chut ! Félicitations, trésor. Je sais que tu vas tous les avoir !

La gorge sèche, je réponds :

— Merci. Je vais mettre ces fleurs dans l'eau.

Il me reprend les roses des mains.

— C'est moi qui m'en charge. Les doublures, ça sert à ça un soir de première, non ?

— Shawn...

— Chut !

Il fait trois pas de danse jusqu'aux loges et se retourne.

— Erin, mon chou... un dernier mot : m... !

Je commence à protester, mais il éclate de rire. Mais, bien sûr, c'est ce bon vieux mot censé porter bonheur ! Et voilà mon complice – je devrais plutôt dire mon acolyte spécialisé dans les potins de coulisses – qui disparaît derrière le décor.

Je ne suis pas encore tout à fait prête quand la régisseuse appelle les comédiens à prendre leurs marques. Les lumières du théâtre baissent, et le public se tait. Puis les lumières s'éteignent, et tous les comédiens s'empressent de rejoindre leur place attitrée sur scène et de prendre la pose pour la scène d'ouverture.

Le rideau se lève.

Mes premières répliques m'attendent comme de vieilles amies tout excitées d'apprendre que je me suis enfin décidée à leur rendre visite. Pendant que je parle, mon corps se souvient des déplacements que je dois faire. Instinctivement, je sais très exactement à quel moment je dois me retourner pour regarder mes partenaires et comment partager la scène avec eux.

Le public est de mon côté dès le départ. Je l'entends reprendre son souffle après une réplique cinglante, rire après un intervalle comique. Les applaudissements qui crépitent après ma première chanson me procurent une sensation incroyable. Jamais je ne m'étais rendu compte de la force de cette ballade et de l'empathie qu'elle peut engendrer parmi les spectateurs. Je me fige sous la lumière du projecteur, acceptant cet hommage, m'imprégnant longuement de ce moment intense avant que la pièce ne reprenne.

Tandis que le projecteur s'éteint, me laissant libre de filer dans les coulisses, je jette un coup d'œil sur le public. Et là, je n'en crois pas mes yeux ! J'aperçois Amy et Justin assis au tout premier rang, mais quelle n'est pas ma surprise de voir Teel à côté d'eux, arborant la superbe tenue de son personnage de médecin. Je me demande comment le directeur du théâtre a fait pour lui trouver une place, pour avoir subitement un billet disponible, mais je ne me pose pas la question bien longtemps.

Lorsque je regarde à gauche de Teel pour repérer Timothy, je constate qu'il brille par son absence. Pas de Timothy non plus à droite d'Amy.

Mon euphorie retombe.

Mais, avant d'avoir le temps de déplorer l'absence de Timothy, la porte s'ouvre au fond du théâtre. Avec la fosse d'orchestre, le public de la salle et les projecteurs dans les yeux, je suis incapable de distinguer les traits de la personne qui s'est glissée dans le théâtre. J'aperçois juste la lampe de poche d'une ouvreuse qui place un retardataire sur le côté.

Mais il y a quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui ne cherche pas de place dans la salle pleine à craquer. Il se tient juste devant la porte, parfaitement immobile. Sa silhouette se détache sur la lumière bleue et douce du foyer pendant une fraction de seconde, le temps que la porte se referme discrètement.

Je connais cette silhouette. La première fois que je l'ai vue, c'était dans la cour du Jardin dans la ville. C'est tout juste si je ne sens pas l'odeur du thé Earl Grey que Timothy buvait ce soir-là, la première fois que j'ai pénétré dans son domaine.

Timothy est dans la salle. Debout au fond du théâtre, il a refusé de s'asseoir, mais il est là. Pour me voir, pour me soutenir. Pour me regarder jouer le rôle de ma vie.

Les applaudissements du public ont cessé. Les machinistes ont changé le décor. Je suis censée être dans les coulisses pour écouter Amanda et Tom se livrer une nouvelle et interminable bataille de scorpions. Dans un instant, les lumières vont se rallumer, et révéler mon erreur aux yeux de tous. Une fille de l'équipe technique souffle mon nom. Surgie de l'obscurité des coulisses, elle me fait des signes.

Je secoue la tête pour essayer de comprendre, faisant fuir la joie soudaine qui s'est emparée de moi au point de m'étouffer, et qui m'a figée sur place. Timothy est là, et le spectacle peut reprendre. Les mots tragiques de Tennessee Williams sont portés par un nouveau numéro musical.

Les deux heures suivantes s'écoulent à une vitesse folle. Je voudrais que la pièce ne finisse jamais. Je voudrais rester pour toujours sur cette scène, ressentir les émotions contenues de Laura, exprimer sa passion désespérée sans jamais m'arrêter.

Mais le final arrive bien trop tôt : le chant, la danse, la libération purificatrice dans l'esprit torturé de Laura. Avant même d'avoir pleinement intégré que le spectacle touche à sa fin, je fais un pas en avant pour saluer le public pendant la fermeture du rideau. Toute la troupe applaudit derrière moi, au mépris des convenances, pour me féliciter de ma prestation. Puis le rideau plonge sur la scène, et je suis assaillie par mes partenaires. Ken participe à cette joyeuse pagaille en faisant des sauts de cabri pour manifester son enthousiasme. Chacun cite des extraits de la pièce, récite à haute voix des indications scéniques, retraçant chaque seconde du grand classique que nous venons de jouer.

— Erin !

La voix d'Amy met un terme aux clameurs. Je cours à sa rencontre et je la serre dans mes bras, riant et pleurant à la fois en l'entendant dire à quel point nous avons tous été merveilleux.

Justin aussi me serre très fort en disant :

— Tatie Erin, c'est la meilleure pièce que j'aie jamais vue.

En énonçant ce verdict, il a les yeux grands comme des billes. Je n'ai pas le cœur de lui faire remarquer que c'est aussi sa toute première pièce !

Le Dr Teel s'avance vers moi. Un sourire illumine son visage, accentuant la couleur poivre et sel de ses cheveux. Rien ne serait plus naturel pour moi que de le laisser me prendre dans ses bras et me donner un baiser passionné, comme il l'a déjà fait dans le passé, me laissant dans la plus grande



confusion.

Je recule imperceptiblement en posant une main sur son bras. Aux yeux de tous les gens présents dans la pièce, j'aurai l'air d'accueillir un ami, un peu paralysée peut-être par l'intensité de mon interprétation de ce soir. Mais une petite lueur dans les yeux de Teel me fait savoir que lui a bien compris mon geste, qu'il y a vu autre chose. Il sait que je suis en train de lui faire passer un message. Que je lui indique quel chemin je veux suivre.

Je me force à rire, puis je regarde derrière mes trois visiteurs en demandant :

— Où est Timothy ?

Amy se détend de façon perceptible.

— Timothy ? Nous ne l'avons pas vu. Notre bus est arrivé en retard au terminal de Port Authority. Nous sommes arrivés au théâtre deux minutes environ avant le début du spectacle.

Deux minutes. C'est sans doute ce qui explique que le directeur du théâtre ait donné mon troisième billet à Teel. Mais je suis certaine d'avoir vu Timothy au fond du théâtre. Il était là, j'en suis sûre.

Je regarde autour de moi, désespérée. Mais je n'ai pas le loisir de m'inquiéter longtemps de son absence. Mes partenaires traversent la scène dans un tourbillon, nous poussant les uns contre les autres, ma famille, Teel et moi. Et soudain, quelqu'un nous fixe rendez-vous au bar du coin pour prendre un pot. Amy et Teel sont d'accord pour m'accompagner. Justin est tout excité à l'idée de pouvoir se joindre à nous, les adultes. Quatre-vingt-quinze pour cent de son enthousiasme est dû, selon moi, au fait qu'à cette heure il devrait déjà être au lit depuis longtemps. Les cinq pour cent qui restent, c'est parce qu'il se réjouit d'avance en pensant à l'inévitable cerise au marasquin qui décorera son Roy Rodgers.

Je leur demande de m'excuser pour aller me passer un peu d'eau sur le visage et enfiler ma tenue de ville. A chaque pas vers ma loge, je suis arrêtée par une personne associée de près ou de loin au spectacle. L'état de tous ces gens finit par déteindre sur moi. Lorsque je m'empare de mon fourre-tout et que nous nous pressons tous sur le trottoir pour aller au bar, je ris comme une bécasse.

Teel commande une tournée générale. Je le vois extraire un portefeuille de la poche de sa veste à la coupe impeccable. Avant même qu'il glisse la main dedans, je me dis que son portefeuille doit être vide, mais il exhibe plusieurs grosses coupures en garantie de sa générosité.

Je ne perds pas de temps à me demander si l'argent de mon Génie est vrai ou faux. Je lève mon verre avec mes amis comédiens, et nous rions de notre succès. Je trinque avec Ken, avec le chorégraphe et le fantôme de Tennessee Williams.

J'arrive presque à me convaincre que je ne garde pas un œil rivé sur la porte, que je ne suis pas en train d'attendre, d'espérer, de prier pour que Timothy Brennan se joigne à notre petite fête. Mais il ne vient pas. Même après plusieurs coups de fil de ma part. Quatre, pour être précise, jusqu'au petit matin. Mais Timothy Brennan reste introuvable.

## 16

Le matin suivant, je sors de mon lit juste avant le lever du soleil, et j'allume mon ordi.

Trente secondes me suffisent pour faire le tour des premières critiques du spectacle. En ce qui concerne les grands noms – le *New York Times* et le *Washington Post* –, ils ne publieront pas leur compte rendu avant la semaine prochaine.

Mais il y a déjà des tas de commentaires sur internet. Premier passage obligé : le site ShowTalk. Je m'y arrête automatiquement, comme je le fais quotidiennement, pour jeter un œil sur les potins du jour, pour voir quelles sont les nouvelles auditions en vue. Mais, ce matin, je tape sur mon clavier les yeux fermés. Je suis terrifiée à l'idée de ce que mes collègues comédiens ont pensé de *La Ménagerie*.

J'inspire un grand coup pour me donner du courage et je me force à regarder l'écran de mon ordi.

Et j'ai la réponse. Là, devant moi, en noir et blanc, les commentaires se succèdent : ils ont adoré le spectacle, le concept, l'interprétation et, par-dessus tout, ils ont adoré ma prestation.

Je ne peux retenir un petit cri. De toute évidence, je fais un peu trop de bruit car Tabitha déboule dans la pièce au triple galop pour voir quelle proie elle a pu rater. Je la prends sur mes genoux et je continue de parcourir les pages.

Plusieurs personnes mentionnent mon remplacement de dernière minute, précisant que je suis une doublure convoquée le tout dernier jour. Quelques personnes disent être incapables de donner un avis, d'autres qu'elles n'ont jamais vu une avant-première de superproduction musicale avoir un tel impact. Quelqu'un – qui sera désormais ma meilleure amie à vie – déclare qu'hier soir j'ai été ce qu'on trouve de mieux sur scène à New York dans la catégorie des comédies musicales, à Broadway ou ailleurs.

Je rougis. Et je poursuis ma lecture.

D'autres sites sont tout aussi élogieux. La pièce a réussi à toucher les gens, à faire resurgir chez certains le souvenir d'avoir été toute leur vie des marginaux. Presque tous les intervenants parlent d'une époque où ils ont été considérés comme des parias, où ils ont été exclus d'un groupe qui représentait tout pour eux. Les gens rivalisent d'éloquence pour décrire leurs rapports familiaux difficiles, les défis de leur adolescence, face à l'incompréhension de leurs parents, ou de leurs frères et sœurs. Ils se souviennent de leurs amours passées, de leurs rendez-vous manqués.

*La Ménagerie* est ancrée dans le réel. Et ça fonctionne. Même en dépit des réajustements suggérés par Martina dans les dialogues, le spectacle s'empare du public et ne le lâche plus. Et c'est en partie grâce à moi.

Je lis les commentaires jusqu'à 8 heures, heure à laquelle je peux me rendre au Jardin dans la ville pour mettre la main sur Timothy. Je me fais du souci pour lui depuis sa disparition soudaine. Je m'inquiète pour lui.

Après avoir clos le chapitre « Vivre sur internet les délicieuses retombées d'un succès théâtral », c'est tout juste si j'ai la patience d'attendre l'ascenseur du Bentley. Dans la rue, les gens sont agités. La ville se prépare à affronter un vendredi d'été caniculaire. Je sens déjà la chaleur monter de l'asphalte noir de la chaussée. D'ici au coucher du soleil, ce sera une vraie fournaise.

Malgré tout, je marche vers le Jardin dans la ville en pressant le pas. C'est tout juste si je ne pars pas en petites foulées. Je souris en arrivant devant le panneau qui indique le chemin du restaurant. On dirait un vieil ami, une main accueillante qui m'indique la bonne direction.

Aucun bruit dans la cour, une cour poussiéreuse qui donne une impression de vide, de dépouillement. Il me faut une minute pour me rendre compte que les tables de l'extérieur ne sont plus là. Pas poussées de côté ou enchaînées pour éviter les vols. Elles ont disparu.

En m'approchant, je vois une pancarte affichée à la fenêtre. Une pancarte sur laquelle est grossièrement écrit :

« CUISINE DE RESTAURANT À LOUER ».

Un numéro de téléphone se détache en bas de l'affichette.

Je vacille et je fais un pas en arrière.

J'ai envie de secouer la tête, de pousser la porte, d'arracher la pancarte de la fenêtre, d'affirmer que le restaurant ne peut pas être à louer puisque le bail de Timothy n'a pas pris fin. C'est alors que je me souviens de la date.

1<sup>er</sup> août.

Pendant que je me préparais pour la première de *La Ménagerie*, je n'ai pas vu passer le temps. Quand suis-je venue ici pour la dernière fois ? Il y a trois mois ? A l'époque, Timothy croulait sous les papiers d'Amy, se débattant avec le **business plan** qu'elle avait conçu spécialement pour lui. Je ferme les yeux au souvenir de cette conversation. Il était fatigué. Enervé.

Mais il avait des tas d'idées, de ressources. De rêves. Il a eu largement le temps de mettre en œuvre un nouveau concept de restaurant pour devancer l'ultimatum de son propriétaire.

J'ai beau protester en disant n'importe quoi, je suis suffisamment lucide pour me reprendre. Il aurait eu le temps de le faire. Mais Timothy a passé son temps au théâtre. Il était toujours fourré avec nous pendant les répétitions. Il nous a préparé des buffets fastueux, puis il est venu voir le spectacle. Il est venu me voir, **moi**.

Je prends conscience soudain de la raison pour laquelle il ne s'est pas assis au milieu du public, hier soir. Il se tenait au fond du théâtre comme il l'a fait pendant les répétitions, jour après jour, pour pouvoir se dépêcher de revenir dans son restaurant. Pendant que Teel offrait des tournées générales après le spectacle, pendant qu'Amy et moi passions notre temps à rire, et que Justin dormait en position fœtale sur le banc peu confortable d'un box de restaurant, Timothy était ici en train de travailler. Seul.

Pendant que nous reprenions en chœur des airs du spectacle, Timothy était en train de fermer son restaurant, définitivement. Il enterrait ses rêves.

Je traverse la cour à toute vitesse et j'essaie de faire tourner le bouton de la porte, mais il ne bouge pas d'un millimètre. Je frappe du poing sur la porte, je tape sur la vitre avec la paume de ma main en criant : « Timothy ! »

Naturellement, il ne répond pas. Il n'est pas là. Il n'a plus le droit de mettre les pieds ici.

Le visage plaqué au carreau, je mets mes mains en paravent sur des yeux pour me protéger de la réverbération. Toutes les tables ont été poussées le long des murs, dépouillées de leurs nappes en papier. Les chaises ont été empilées n'importe comment. L'une d'elles est tombée par terre, et elle est étendue comme un corps au milieu de la pièce.

Je crie de nouveau :

— Timothy !

Mais je sais très bien que ça ne sert à rien. Je me tourne et je m'affale le dos à la porte, glissant peu à peu jusqu'à me retrouver assise sur la marche en carrelage, devant le restaurant qui a cessé d'être.

Pendant des semaines, j'ai concentré toute mon attention sur moi. J'ai brandi mon master plan entre Timothy et moi, l'utilisant comme un bouclier. Je me suis interdit de penser à lui, de m'appesantir sur ce qu'il pouvait faire, parce que j'étais accaparée par mes misérables histoires d'amour, par mes minables expériences avec les mecs, par mes aspirations aussi stupides qu'égoïstes.

Je ne mérite pas Timothy.

Alors que je regarde mes genoux, une sorte de lueur attire mon attention. L'espace d'une seconde, je me dis que c'est un insecte, une aile irisée planant à la limite de mon champ de vision. Mais ce n'est pas ça.

Ce qui a attiré mon attention, c'est un tatouage en forme de flamme, et des marques en forme de plume sur mon index et mon pouce droits.

Je connais toutes les raisons qui me poussent à garder un vœu en suspens. Justin n'a que cinq ans : inutile de dire quels dangers peuvent le guetter. Derek est toujours en Europe : qui sait quelles catastrophes peuvent se produire pendant qu'il fait son service militaire ? En libérant Teel, je risque de réveiller le petit démon qui se cache derrière mon innocent neveu.

J'ai des dizaines de raisons de ne pas énoncer mon quatrième vœu. Mais, soudain, je me rends compte qu'aucune d'elles n'a d'importance.

Je presse mon pouce contre mon index en disant :

— Teel !

Aussitôt, il y a comme un frisson dans l'air. La cour entière se remplit de bijoux, de minuscules éclats de rubis et d'argent, de saphir et d'or. Inconsciemment, je m'attends à les voir fusionner pour faire apparaître le Dr Teel. Je ne suis pas déçue.

Avant même que l'énergie bouillonnante ne soit retombée, Teel prononce mon nom.

— Erin...

Sa voix de baryton est pleine de vitalité, d'énergie. Il jette un coup d'œil par-dessus ma tête et aperçoit la porte fermée du restaurant, la pancarte sur la fenêtre.

— Si le Jardin dans la ville est fermé, il y a des tas d'autres endroits pour prendre son petit déjeuner. Vous n'avez pas besoin d'un Génie pour vous dénicher un restaurant sympa, dans cette ville.

— Très drôle !

Il s'approche d'un pas nonchalant de la marche où je suis recroquevillée, au bord du désespoir.

Il remonte les jambes de son pantalon et se baisse pour prendre place près de moi.

— Si je comprends bien, le diagnostic n'est pas la faim.

En l'entendant utiliser un terme médical, je fais la grimace.

— Pas exactement, non.

— Alors laissez-moi deviner.

Il pose le revers de sa main contre mon front, comme s'il prenait ma température. Puis il emprisonne mon poignet de ses longs doigts fins en hochant la tête, faisant mine de prendre mon pouls. Mais lorsqu'il tente de me regarder dans les yeux, j'esquive son regard avec un soupir d'exaspération, mal à l'aise. Il se contente de secouer la tête en murmurant :

— L'examen médical met en évidence des signes très nets de dysphorie chez la patiente.

Je rétorque aussi sec :

— Je ne suis pas votre patiente. Et vous n'êtes pas médecin.

Il hausse les épaules.

— Ça ne vous a pas spécialement perturbée jusqu'à maintenant.

Il y a des tonnes de non-dits derrière ces mots. Aussitôt, je rougis en repensant au lit étroit que nous avons partagé à l'hôpital. Aujourd'hui encore, je ressens la magie de son baiser, cette sensation de bien-être qui m'a envahie. Le Dr Teel est l'incarnation même du charisme. De la virilité à l'état brut.

Je me surprends à me pencher vers lui. J'ai le souffle court à la seule pensée de ses lèvres fiévreuses sur les miennes. Je me sens sur le point de céder à la tentation.

Mais Teel s'est servi de ses pouvoirs magiques pour se rendre séduisant. Il a façonné ce personnage de médecin pour arriver à ses fins : entrer dans le Jardin. Et il s'est dit qu'il y parviendrait plus rapidement en créant un lien entre lui et moi. Un lien affectif. Comme un engagement.

Et moi, je suis entrée dans son petit jeu depuis bien trop longtemps. Je me suis raccrochée à ce stupide **master plan** en me disant que, quoi qu'il puisse arriver entre Teel et moi, ça ne comptait pas parce que c'était hors du monde réel. Ça n'avait rien à voir avec ma vraie vie.

Et puis c'était plutôt sympa de l'embrasser.

Lorsque je le regarde de nouveau, le lien magique qu'il a noué entre lui et moi se rompt. Teel est toujours aussi beau, bien sûr. Et je ne peux oublier à quel point ses baisers m'ont touchée, m'ont fait chavirer, m'ont brûlée comme aucune homme ne l'avait encore fait.

Mais ça suffit. Ce n'est pas un humain, et il ne le sera jamais. Il ne connaît qu'une seule règle du jeu : la sienne. Il n'a pas débarqué dans mon appartement avec des œufs et du fromage pour me concocter une omelette en pleine nuit. Il n'a pas sacrifié son sort au mien.

Je pousse un soupir. Et je demande :

— Jaze est-il toujours dans le Jardin ?

Une poussée d'énergie s'empare de Teel. Soudain, il semble comprendre pourquoi je l'ai fait venir, et ce que je lui demande. Il hoche la tête en guise de réponse, sans dire un mot. Je ne me doutais pas qu'il pouvait être envahi par l'émotion et en rester bouche bée, incapable de parler.

— Parfait.

Je réfléchis à ce que je vais lui dire. Il faut que le choix de mes mots soit parfait. Si je me plante, je n'aurai aucune possibilité de les corriger, de rectifier le tir. Car je n'aurai plus aucun vœu à faire, plus aucune solution pour mettre fin à ce chaos insensé qui préside à ma vie.

Je plonge mon regard dans les yeux étonnamment bleus de Teel, et je dis :

— Je souhaite que le restaurant le Jardin dans la ville connaisse un immense succès sans trahir les idéaux de Timothy et sans que le propriétaire fasse quoi que ce soit pour lui mettre des bâtons dans les roues.

Teel demande :

— C'est tout ?

Je me demande si je dois ajouter quelque chose. Dois-je forcer Timothy à m'inclure dans l'idée

qu'il se fait du succès ? Dois-je l'obliger à m'aimer, une fois qu'il aura obtenu la satisfaction professionnelle dont il a toujours rêvé ? Dois-je faire en sorte qu'il soit lié à moi, maintenant et à jamais, avant que Teel ne disparaisse définitivement ?

Non. Timothy a déjà fait ses preuves à mes yeux. Il a déjà fait ce qui était bien. Il a toujours été là, sur mon chemin, à chaque étape, avec une fidélité immuable, un respect constant des règles et des limites idiotes que je m'imposais. Oui, il a cru en moi, même lorsque j'ai pété les plombs. Il m'a fait confiance, sachant que je reviendrais à la raison. Le moins que je puisse faire, c'est d'avoir confiance en lui pour agir de même.

— Oui. C'est tout.

Il hoche la tête et se remet debout. Il me tend la main, et je me sens dans la peau d'une reine accompagnée de son chevalier servant, comme au Moyen Age.

Dès que je me retrouve face à lui, il me dit :

— La lampe... Si vous la transmettez à quelqu'un pendant que je suis dans le Jardin, la magie ne fonctionnera pas.

— Combien de temps resterez-vous là-bas ?

— Selon vos propres normes temporelles ? Je n'en sais rien.

— Mais comment saurai-je que vous n'y êtes plus ? Et que le temps est venu de transmettre la lampe à la personne suivante ?

— Si le cuivre est toujours brillant...

Il s'interrompt pour s'éclaircir la gorge et poursuit :

— ... c'est que j'aurai d'autres choses à faire. Le métal se ternira lorsque je serai de nouveau disponible pour exaucer de nouveaux vœux.

— Bien.

J'imagine la lampe, cachée dans la boîte que Becca m'a donnée il y a des mois. Je n'ai aucune idée de ce que je vais en faire, j'ignore à qui je vais la donner. Le temps que je me décide, je suppose que Teel et Jaze seront de retour tous les deux en ce bas monde.

Teel recule d'un pas et porte la main à son oreille.

— Attendez ! Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait. Pour Amy et moi. Merci beaucoup.

— Mais de rien !

Il a répondu d'un ton sérieux, je dirais même solennel. Mais on sent une nervosité derrière ces mots, un sentiment d'urgence. Teel aspire de tout son être à retrouver ce Jardin, et cette liberté qui lui a été si longtemps refusée.

Mais je ne peux pas le laisser partir sans en finir avec ce que je veux, ce que j'ai besoin de lui dire.

— Merci surtout pour Justin. Il avait besoin de vous plus que quiconque.

Teel hausse les épaules, comme s'il n'était pour rien dans le changement radical de comportement de mon neveu.

— C'est un bon garçon. Il se souviendra de ce que nous avons partagé. Et il sera plus fort en attendant le retour de son père.

Lorsque j'entends ces mots, allez savoir pourquoi, je le crois. Et, curieusement, j'ai beaucoup de mal à le laisser partir.

— Bon, eh bien... merci. Et bonne chance. J'espère que vous trouverez dans ce Jardin tout ce dont vous rêvez.

Pour toute réponse, Teel porte de nouveau la main à son oreille.

— Comme vous voulez.

Il tire deux fois sur le lobe de son oreille.

Le choc électrique est plus violent que je ne m’y attendais. Je ressens la secousse jusque dans la moelle de mes os. Il traverse mon cœur, m’enflamme jusqu’au bout de mes doigts. Je ferme les yeux sans le vouloir, comme pour filtrer la lumière, le bruit, le brusque regain d’énergie que Teel a mis en œuvre pour exaucer mon dernier vœu. Et lorsque je rouvre les yeux, tout a changé.

La cour s'est changée en plateau de cinéma. Des chaises longues en toile sont disposées en demi-cercle sur les dalles. De gros projecteurs inondent l'espace d'une lumière vive, et d'immenses parapluies blancs renvoient cet éclat sur la porte d'entrée du Jardin dans la ville. Une demi-douzaine de personnes se pressent sur les dalles. Toutes portent des casques et un boîtier électronique fixé à la ceinture.

Je jette un coup d'œil sur la fenêtre du restaurant. La pancarte « A Louer » n'est plus là. Envolée, comme si elle n'avait jamais existé.

Quelqu'un réclame un test de son. Un autre demande le déplacement d'un éclairage dans un autre coin de la cour. Les membres de l'équipe s'affairent. Personne ne semble avoir remarqué ma présence. J'ai l'impression d'être invisible, comme perdue au cœur d'un kaléidoscope dessinant des motifs qui se font et se défont au gré de la lumière.

Je m'approche lentement de la porte du restaurant. Comme personne ne me hurle de garder mes distances, j'essaie de tourner le bouton de la porte. Pas de problème. Quelqu'un a ouvert le restaurant. Je me glisse à l'intérieur avant que quiconque ne m'en empêche.

L'intérieur est un havre de paix, comparé à la pagaille qui règne dehors. Les tables sont en ordre de bataille pour le dîner. Elles sont toutes recouvertes d'une nappe en papier. Quelqu'un s'est chargé de disposer les assiettes et les couverts au hasard : sur chaque table, tout est dépareillé. Et pourtant l'impression générale est parfaitement équilibrée, ordonnée. Des fleurs fraîchement coupées ornent chacune des tables. Je note avec un soudain pincement au cœur que ce sont des brins de lavande.

Une femme de l'équipe technique avec un casque vissé sur la tête passe près de moi au pas de course, de la cuisine à la cour. Elle plisse le front en me voyant. Je m'attends à une remontrance, mais elle se contente d'approcher le micro de ses lèvres et d'annoncer : « Ils sont prêts dans quinze minutes maxi. » Je fais un bond de côté, de peur de l'empêcher de passer. Elle ferme la porte derrière elle, suffisamment fort pour la faire claquer.

Je m'aperçois que la jumelle de la femme est restée dans la salle à manger. Elle fait le tour des tables, repositionnant çà et là des couverts déjà parfaitement disposés. Elle échange un couteau contre un autre, passe un linge sur un verre pour le faire briller, tourne une présentation florale légèrement vers la droite, une autre vers la gauche.

Je suis hypnotisée par ses gestes. Son travail consiste apparemment à créer l'illusion de la perfection. Et je constate qu'elle le fait très, très bien.

Au-delà de ce calme étrange et inquiétant, des bruits me parviennent de la cuisine. La voix de Timothy glisse vers moi comme du sirop d'érable sur des gaufres. Douce et ferme, même si elle trahit



l'anxiété du chef. Je jette un coup d'œil par la fenêtre qui donne sur la cuisine et j'aperçois deux inconnus qui se pressent près de l'îlot central en Inox, celui qui était il y a peu recouvert de feuillets, le malheureux business plan d'Amy.

Au moment où je tourne la tête pour avoir un meilleur angle de vue, je m'aperçois que je connais ces deux personnes : d'abord Lena, la sans-abri qui occupait la table à deux places lors de ma toute première visite ici. Ses cheveux sont relevés en une queue-de-cheval informe et son visage rond semble vulnérable. Ses doigts sont agrippés au tablier noir qu'elle porte par-dessus un T-shirt blanc uni et un jean miteux.

Ayant reconnu Lena, je mets moins de temps à identifier Peter, l'homme qui a fait fuir Sam du restaurant au pas de course. Il a rasé sa barbe négligée, sans doute ce matin même, si j'en crois la couleur rose vif de ses joues. Lui aussi porte un tablier noir.

Lena et Peter arborent de grands couteaux, les préférés des chefs de cuisine et des tueurs en série. Alors que j'avance prudemment, j'aperçois Timothy. Il tient lui aussi un couteau, mais ses doigts manient le manche avec plus de dextérité. On dirait qu'il est né une lame au poing. Il extrait une carotte d'un filet à provisions, en coupe les deux extrémités d'un geste précis, puis transforme le légume en une pile parfaite de pièces orange tout en commentant ses gestes : les changements d'angle, sa façon de plier les doigts pour tenir la carotte, et de guider la lame du couteau. Je suis ébahie par la vitesse avec laquelle il opère.

Puis il s'exclame :

— Et voilà ! A votre tour, maintenant.

Il tend une carotte à chacun de ses élèves. Ils vont beaucoup moins vite que lui, bien sûr. Et leurs piles de pièces n'ont certes pas la régularité des bijoux créés par Timothy. Ce qui n'empêche pas ce dernier de s'exclamer :

— Excellent ! En quelques semaines, vous avez fait d'énormes progrès ! Maintenant, reprenez quelques carottes et exercez-vous. Gardez en tête qu'il s'agit d'un exercice d'échauffement avant l'arrivée de l'équipe de tournage.

Un exercice d'échauffement. Comme ceux que j'ai faits au théâtre avant d'entrer en scène. En entendant cette expression qui m'est si familière, j'ai dû pousser une exclamation ravie car Timothy lève la tête vers moi.

Le sourire qui illumine son visage me fait trembler de la tête aux pieds.

— Erin !

Il pose son couteau, s'assurant en bon professionnel que la lame est bien à plat sur le plan de travail pour ne blesser personne. Puis il tend le filet de carottes à Lena et Peter, et s'empresse de faire le tour de la table.

— Et voilà ! Nous avons une star de Broadway parmi nous !

Je rougis.

— Je ne dirais pas ça.

— C'est pourtant ce qu'on lit sur ShowTalk.

— Comment le savez-vous ?

Ce site est privé. Seuls les gens du théâtre y ont accès.

— C'est Dani qui me l'a dit quand je suis allé chercher des carottes en début de matinée.

Il fait un geste du menton en direction de la table en Inox.

— Elle se sert des codes d'accès de son fils. Elle voulait savoir ce qu'on disait de vous, pour savoir si elle avait une célébrité en face de chez elle !

Son fils. C'est sûrement Ryan, le dramaturge qui est parti en Afrique avec Becca depuis

plusieurs mois. Leur voyage m'a ouvert la voie en me permettant d'emménager au Bentley. Et d'hériter de la lampe de Teel.

Je fais un geste vers Lena et Peter.

— Que font-ils ici ? Et qui sont ces gens dans la cour ?

— C'est pour l'émission **New York Eats**, sur le câble. Vous vous souvenez ? Ils vont présenter le Jardin dans la ville le mois prochain.

Je dois toujours avoir l'air perplexe car Timothy s'approche de moi pour quelques explications.

— Nous avons été choisis pour illustrer leur thème du mois, « La cuisine verte », en raison de notre collaboration avec Dani et les Guérilleros grisonnants, et de la formation professionnelle que nous dispensons à Lena et Peter.

J'ai envie de lui demander quand tout ça est arrivé. De le cuisiner sur les détails, de découvrir à quel moment précis il a été contacté par les producteurs. Je veux savoir à quand remonte l'action magique de Teel et combien de souvenirs mon Génie a manipulés pour faire en sorte que le rêve de Timothy devienne réalité.

Et, pourtant, je ne dis rien. Il n'y a aucune raison de questionner Timothy ni de tester la puissance du pouvoir magique de mon Génie sur la mémoire humaine.

Je me contente de dire :

— Ah, d'accord.

Ma voix est un peu trop fluette à mon goût. C'est comme si les mots s'effaçaient sous le coup de la surprise et de l'étonnement que j'éprouve en constatant que Teel a vraiment fait du bon boulot.

— Ça va ?

Avant que j'aie le temps de répondre, Timothy jette un coup d'œil vers Lena et Peter par-dessus son épaule, et leur lance :

— Vous vous en tirez super-bien ! Quand vous en aurez fini avec les carottes, vous pourrez préparer la vinaigrette pour la salade. C'est la même recette que celle de la semaine dernière. Je reviens dans une minute.

Tandis que Peter hoche la tête et que Lena pose son couteau de chef, Timothy m'agrippe par le bras et me conduit dans la salle de restaurant, dans le coin où j'étais assise avec Amy, Teel, Shawn et Justin il y a six semaines. Une éternité. J'ai l'impression que des siècles se sont écoulés depuis que nous nous sommes réunis ici. Il y a tellement de choses qui ont changé, dans ma vie. La mienne, mais aussi celle de Timothy, apparemment.

Il s'adresse à la fille de l'équipe technique toute de noir vêtue.

— S'il vous plaît ! Pourriez-vous nous laisser une minute ?

La femme semblait sur le point de refaire le tour des tables pour s'assurer que tout était parfait, sous tous les angles possibles et imaginables.

— Bien sûr, monsieur Brennan.

Mais je l'entends marmonner quelque chose dans son micro en sortant discrètement.

Timothy attend à peine que la porte se referme derrière elle pour me dire :

— Je suis désolé.

Il tend la main vers mon visage, accrochant une mèche de cheveux qui s'était échappée de derrière mon oreille et qui s'enroule autour de ses doigts. Je sens le duvet qui les recouvre effleurer ma joue.

— Je suis désolé de n'avoir pu être des vôtres après le spectacle, hier soir. J'ai dû rester avec eux jusqu'à 3 heures du matin pour passer le menu en revue pour le tournage, décider qui servirait à table, et réfléchir au moyen de mettre en valeur l'histoire de Lena et celle de Peter.

— Ne soyez pas désolé, vraiment !

En fait, j'ai du mal à croire à ce que je dis. Je me souviens de l'état dans lequel j'étais ce matin même, lorsque je me suis retrouvée dans la cour déserte. Quel choc de découvrir la date butoir et de prendre conscience que j'avais perdu Timothy et qu'il ne restait plus rien du Jardin dans la ville.

Comparé à cette perte énorme, le fait que Timothy ne nous ait pas rejoint après le spectacle me semble bien peu de choses. Surtout qu'apparemment il se prépare à devenir une grande star médiatique.

Mais Timothy interrompt le cours de mes pensées.

— Si, j'ai des raisons d'être désolé ! Je sais à quel point la soirée d'hier était importante pour vous.

Ses doigts abandonnent ma mèche de cheveux rebelle pour se poser sur ma nuque. Je sens la chaleur de sa paume me pénétrer. Sa force tranquille me calme et son regard accroche le mien.

— Je savais que vous pouviez le faire, que vous étiez capable d'interpréter ce rôle. Mais j'aurais quand même dû être là-bas pour fêter votre succès.

Il le savait. Il en était certain au moment même où moi, je doutais. Il avait toute confiance pendant que moi, je déprimais.

— Timothy...

J'ai tellement de choses à lui dire à mon tour. Merci de m'avoir apporté à manger, merci d'avoir répété mon texte avec moi. Merci de m'avoir laissé du thé, un petit déjeuner, de la lavande, de l'exfoliant. Merci de m'avoir attendue, alors que j'ai passé ces deux derniers mois à échafauder des plans ridicules et immatures pour maintenir une distance entre nous, pour vous éloigner de moi.

Je sens que nous sommes sur la même longueur d'ondes et je perçois la promesse silencieuse de sa caresse. Je ressens la puissance, l'énergie, la force qui m'ont attirée vers lui chaque jour depuis que j'ai franchi pour la première fois le seuil de son restaurant.

Chaque fois qu'il s'approchait de moi, je m'éloignais de lui. Chaque fois qu'il m'offrait quelque chose – des framboises, un dîner, un feu d'artifice digne des dieux –, je me réfugiais dans un coin, sur la défensive. Je l'ai laissé dans le flou, vulnérable, en ignorant ce que je pouvais attendre de la vie avec un homme comme lui, un homme droit.

Je me suis dit – et je lui ai dit à lui – que je devais impérativement obéir aux règles de mon **master plan**. Mais je me mentais, comme je lui mentais, à lui. Je me suis servie de ce plan parce que j'étais une poule mouillée, pour m'empêcher de me laisser aller à mes émotions, d'accepter la sensation de vertige et la notion de risque qu'il y a dans tout engagement. Quand on tombe amoureux.

— Timothy...

Je franchis la distance qui nous sépare encore.

Ce baiser n'est au départ que l'expression d'une tendre amitié. Après tout, Timothy est l'homme qui a su jusqu'ici se maîtriser, se retirer, qui a su respecter les limites que je lui imposais, mes principes, mes choix.

Puis je mêle mes doigts à ses boucles rebelles et je l'attire tout contre moi, les lèvres entrouvertes. Une façon de lui faire comprendre sans dire un seul mot que je suis prête.

Alors il se réveille. Ses lèvres se font plus pressantes sur ma bouche. Il se laisse aller à ses pulsions. Ses mains m'attirent à lui et me plaquent contre son corps dur comme de la roche.

Ce baiser est totalement différent des autres. Il balaie les barrières qu'il y avait entre nous et me fait vibrer, des lèvres jusqu'au creux du ventre. Je sens mes genoux fléchir et je m'agrippe aux épaules de Timothy, toute tremblante. Mais j'ai beaucoup de mal à garder mon équilibre. Nous rions en nous embrassant, et il prononce mon nom, le murmure à mon oreille en écoutant battre mon pouls.

Je chuchote :

— Je suis vraiment désolée...

Je regrette tout le temps passé loin l'un de l'autre, toutes les initiatives que j'ai prises pour l'éloigner de moi.

Il m'empêche de prononcer les mots qui sont en gestation dans ma tête. Ses mains se chargent de me faire oublier tout le reste en descendant le long de ma colonne vertébrale et en jouant avec la ceinture de mon pantalon. J'essaie de nouveau de parler, mais il m'ordonne le silence d'un grognement.

J'ignore combien de temps nous restons là, à explorer toutes les choses que nous aurions pu nous dire pendant ces derniers mois, que nous aurions dû nous dire. Et nous sursautons tous les deux lorsque la porte du restaurant s'ouvre violemment. Une onde de chaleur, la chaleur de l'été, s'invite dans la salle, suffocante. Un homme décharné surgit sur le seuil de la porte, jetant un regard circulaire comme s'il était le propriétaire des lieux. Deux assistants le suivent de près, malmenant leur smartphone tout en parlant dans leur casque.

Je sais reconnaître un réalisateur ou un metteur en scène quand j'en vois un. Après tout, je suis une professionnelle confirmée.

Timothy soupire en desserrant son étreinte. Il penche son front en avant jusqu'à toucher le mien. Nous nous efforçons de reprendre ensemble notre respiration, de donner le spectacle d'un semblant de normalité. Timothy me prend la main et mêle ses doigts aux miens, puis il effleure mon poignet des lèvres, en écoutant le battement de mon cœur là, à travers mon pouls.

Il murmure :

— Je dois y aller.

— Je sais.

— Repassez plus tard. Après le spectacle de ce soir ? Je vous préparerai à dîner.

Je vois dans ses yeux bien plus que la simple promesse d'un bon dîner.

— D'accord.

En passant près du réalisateur pour rejoindre le monde réel, je sens le regard brûlant de Timothy dans mon dos.

Les répétitions sont terminées, Teel est parti, et tout est parfait pour moi : il est temps de reprendre contact avec la vraie vie. D'aller faire mes courses chez l'épicier, de payer quelques factures, d'effectuer je ne sais combien de ces petites tâches quotidiennes que j'ai totalement négligées dans la panique des répétitions.

J'en meurs d'impatience.

\* \* \*

Le soir, le spectacle se déroule à la perfection. Je regrette de ne pas avoir d'invités exceptionnels dans le public, mais ce sera mon lot pendant un certain nombre d'années. Je suis capable de me concentrer sur l'énergie qui naît entre mes partenaires et moi, sur la magie de cet esprit de corps dont nous nous nourrissons mutuellement.

A la fin de la représentation, nous passons tous un bon moment à papoter dans les loges. Nous nous démaquillons et nous enfilons nos tenues de ville.

En rentrant chez moi à pied, je pense un instant à appeler Amy. Pendant la journée, nous nous sommes laissé des messages, et même si nous n'avons rien d'extraordinaire à nous raconter, je suis habituée à entendre sa voix. Mais il est tard – presque minuit – et il est exclu que je prenne le risque de réveiller Justin.

En empruntant l'allée qui mène au Jardin dans la ville, mon cœur se met à battre plus vite. Mes

doigts frémissent et mes jambes tremblent un peu. Bref, je ne tiens pas en place.

Je fais une pause dans le passage couvert de lierre, juste avant d'apercevoir la cour. Puis je prends une longue inspiration, tout en me disant que je suis une idiote, que je me conduis comme une écolière, mais en laissant libre cours à mon impatience. Puis j'expire lentement, en comptant jusqu'à dix.

Et voici que le monde disparaît autour de moi.

Je me mets à hurler :

— Teel !

J'envoie valser tout semblant de calme aux quatre vents. Si tant est qu'il y ait du vent dans le Jardin invisible, ce dont je doute fort. En tout cas, je n'en ai jamais senti jusqu'ici, dans cet immense vide, dans ce douloureux néant. Je baisse les yeux sur le brouillard gris là, sous mes pieds, cet espace indistinct qui me donne soudain le vertige et me fait chanceler. Je me retourne brusquement et je me retrouve face à mon Génie, furieuse de constater qu'il a encore ce pouvoir sur moi, alors que j'ai fait mon dernier vœu et que je l'ai libéré.

C'est alors que je vois le Jardin.

Il s'étale devant moi dans sa perfection, tout en couleur, lumineux derrière ses barreaux en fer forgé chargé d'ornements. Un ciel bleu s'étend à perte de vue, si brillant que j'en ai mal aux yeux. Une étendue d'herbe luxuriante couleur d'émeraude monte jusqu'en haut de la clôture. Je peux en distinguer chaque brin, chaque détail, comme si la scène devant moi était restituée sur un écran large haute définition.

J'avance maladroitement et je bute contre les barres de fer de la clôture. Elles sont solides, et tièdes au toucher car le soleil qui les chauffe est à son zénith. J'approche mon visage du métal et je respire à pleins poumons la bonne odeur d'herbe fraîchement tondue, de lilas et de chèvrefeuille.

Des oiseaux gazouillent sur un arbre, là, tout près. Je ne reconnais pas leurs chants, sans doute n'y en a-t-il pas de cette espèce à New York. En me concentrant, je peux entendre la brise glisser sur les buissons qui m'entourent. Un ruisseau chante quelque part sur ma droite. Je ferme les yeux pour mieux me concentrer sur ce son.

— J'ai pensé que vous aimeriez voir tout ce qui est ici mais, de toute évidence, c'était une erreur.

La voix – une voix de femme – m'est inconnue. Je cligne les yeux pour distinguer la personne qui se tient de l'autre côté de la clôture. Elle semble rayonner en puisant son énergie dans le Jardin qui l'entoure. Grande, environ un mètre quatre-vingts, et mince. Ses cheveux châains ondulent jusqu'à sa taille ou presque. Elle porte en guise de couronne une guirlande de trèfle violet, et un grand collier de trèfles autour du cou.

Je prends conscience qu'elle est nue. Je devrais être surprise, mais sa peau nue est d'une perfection absolue, comme il se doit dans ce Jardin. Sur son poignet droit, j'aperçois un tatouage, des flammes rouge, orange et or qui s'entremêlent avec une énergie que je n'ai jamais ressentie sur aucun autre déguisement de mon Génie. Le tatouage n'est pas ordinaire. L'encre coule, se déplace, se transforme à chaque battement de son cœur. Mes yeux sont attirés comme par un aimant, et je tends mes doigts à travers la clôture, avec une envie désespérée de toucher ce feu.

Je murmure :

— Teel ? C'est vous ?

Elle répond :

— Naturellement.

Son rire m'autorise à contempler une fois encore son visage.

— Est-ce que Jaze est ici ?

Elle prend un air boudeur.

— Il joue les timides.

Pas étonnant, s'il est aussi nu que Teel. Mais je n'ai pas l'intention de discuter de ce point. Je préfère demander :

— Comment se fait-il que je puisse voir tout ça ? Vous voir, vous ? Je croyais en avoir fini avec la magie.

Teel hausse les épaules. Un mouvement plein de grâce désinvolte.

— J'ai décidé de vous accorder un vœu.

— Je n'ai pas demandé à venir ici.

Nouvelle moue.

— Je croyais que vous le feriez. Si vous pensiez être en droit de le faire.

Elle s'approche un peu plus près de la clôture, penche la tête vers moi et me murmure d'un ton de conspiratrice :

— En plus, je devais vous laisser voir ce que vous avez rendu possible.

Elle éclate de rire, comme si la splendeur de ce Jardin allait bien au-delà de ce qu'elle pouvait contrôler, et même de ce qu'elle pouvait imaginer. Puis elle ajoute, toujours sur le ton de la confiance :

— Et je vais vous révéler quelque chose que j'ignorais avant d'arriver ici. Avant que Jaze ne me l'apprenne.

Je lui demande, en baissant la voix d'un ton pour l'imiter.

— Quoi donc ?

— Quand on est à l'intérieur du Jardin, on peut exaucer un nombre illimité de vœux.

— Comment ça ?

Ce que Teel me dit n'a aucun sens. Ça dépasse en tout cas mon entendement. Je n'arrive pas à comprendre. J'ai l'esprit confus, rivé sur ce tatouage aux flammes dansantes, submergé par les parfums, les sons et le spectacle de ce Jardin qui nous entoure.

— Nous autres, Génies, pouvons exaucer un nombre illimité de vœux. Pas de contrat. Aucune obligation. Nous faisons ce que nous voulons, pour aider les gens que nous avons envie d'aider.

Totalement perdue, je lui demande :

— Mais pourquoi feriez-vous ça ? C'est un peu comme partir en vacances et continuer à téléphoner au bureau, non ?

— C'est là où je veux en venir. Je n'ai pas de bureau et je n'ai aucune obligation vis-à-vis de qui que ce soit. Mais si j'ai envie de faire quelque chose, je peux le faire. Juste pour le plaisir.

C'est un peu comme Timothy, qui a choisi de me préparer un dîner alors qu'il n'était pas tenu de le faire.

— Donc vous avez souhaité que je vienne ici.

Teel sourit, et la courbe de ses lèvres illumine son visage. On dirait une déesse des Moissons contente d'elle et éclatante d'énergie.

— J'ai voulu que vous veniez rien que pour voir l'expression de votre visage, et pour savoir ce que vous direz lorsque j'exaucerai l'autre vœu.

— L'autre vœu ?

Je me sens vraiment nulle. Teel me semble infiniment plus mûre que moi, infiniment plus sage aussi. Je suppose que j'avais déjà cette sensation lorsque j'étais enfant et que mes parents épelaient des mots qui me dépassaient totalement pour m'empêcher de découvrir je ne sais quels secrets que

tous deux partageaient.

Teel ferme les yeux et inspire longuement par son nez parfait, puis exhale l'air par ses lèvres parfaites. Elle lève la main jusqu'à son oreille en forme de coquille, accaparant de nouveau mon attention par l'incessant ballet de flammes. Puis elle se met à psalmodier :

— Je souhaite qu'après avoir rempli sa mission à l'étranger Derek Carlson rentre chez lui indemne et sans encombre.

— Teel !

J'ai crié son nom, incrédule. Je n'en crois pas mes oreilles ! Jamais je n'ai osé faire ce vœu. Je n'étais pas certaine que ce soit une bonne idée, car je ne savais pas si Derek serait heureux chez lui. Bien sûr, il adore Amy et Justin, je n'en ai jamais douté. Mais il est également fier de sa carrière de militaire, fier d'être au service de son pays.

Teel se contente de sourire, comme si elle était certaine que Derek souhaite rentrer chez lui. Et, devant cette certitude, mes doutes s'envolent. Il ne peut en être autrement, il ne peut y avoir une autre vérité. Teel porte les doigts à son oreille et tire par deux fois sur le lobe.

Je me prépare à recevoir un choc électrique accompagné d'un bruit strident qui me secouera de la tête aux pieds. Mais rien ne se passe. Pas de secousse brutale, pas de bourdonnement persistant.

Je m'exclame :

— Ça n'a pas marché.

Je suis surprise d'entendre ma voix trembler. Je suis au bord des larmes. Comme puis-je être aussi bouleversée à l'idée de perdre quelque chose que j'ignorais pouvoir posséder il y a une minute à peine ?

Teel se met à rire.

— Bien sûr que si ! Ça a marché. Vous n'avez rien ressenti parce que ce n'était pas votre vœu, mais le mien.

— Mais pourquoi ce vœu ?

— Parce que j'en avais envie. Parce que j'aime bien Justin et que j'ai apprécié les moments que j'ai passés avec lui. Il fait tellement d'efforts pour être sage ! Je n'en dirais pas autant de la plupart de vous autres, humains...

Elle hausse ses épaules incroyablement délicates et répète d'un ton ferme :

— Oui, j'ai fait ce vœu parce que j'en avais envie.

— Je vous remercie.

J'ai du mal à imaginer ce que pourrait changer le retour de Derek. Amy serait de nouveau heureuse, elle redeviendrait elle-même : une femme solide. Elle ne serait pas aussi obnubilée par ses cours. Peut-être même qu'elle laisserait tomber son jargon d'école de commerce. Justin serait heureux, lui aussi. Il persévérerait dans la nouvelle voie qu'il a prise sous la tutelle de Teel. Il continuerait à grandir et deviendrait un bon garçon en parfaite santé. Quant à Derek... eh bien je dois faire confiance à Teel. Car tout le reste a parfaitement fonctionné.

Une chouette ulule dans un buisson, là, tout près. Teel lève les yeux au ciel en riant.

— C'est Jaze. Elle se croit subtile car elle est persuadée que vous ne remarquerez pas la présence d'une chouette pendant la journée, me confie-t-elle avant de se tourner vers la chouette. Jaze chérie ! Juste une minute de patience !

Elle ? Lorsque je suis arrivée, Teel parlait de Jaze au masculin ! Je ne me ferai jamais à cette facilité avec laquelle les Génies changent de genre.

De toute façon, je n'aurai plus jamais l'occasion d'en être témoin.

Je croise le regard de Teel.

— Vous ne devriez pas la faire attendre. Ne perdez pas votre temps dans ce Jardin.

Teel se met à rire, un rire en cascade qui ressemble au tintement de minuscules clochettes d'argent sous l'effet de la brise.

— Merci, Erin.

— De quoi ?

— D'avoir fait votre quatrième vœu. De m'avoir libéré. De m'avoir permis de venir ici. Je sais que vous étiez réticente, que vous aviez peur.

Tout ça me semble déjà si loin. Je secoue la tête.

— Non. Merci à vous.

La chouette se fait de nouveau entendre, avec un peu plus d'impatience cette fois. Teel jette un coup d'œil vers le buisson entouré de chèvrefeuille, puis porte la main à son oreille et demande :

— Prête ?

— Prête.

Elle tire deux fois sur son lobe. Aussitôt, mes yeux se ferment comme sous une déferlante. L'énergie prodigieuse du néant me comprime la poitrine. Je trébuche sur le sol devenu invisible et, lorsque j'ouvre les yeux, je suis de retour dans l'allée qui mène au Jardin dans la ville. La chaleur étouffante de cette nuit d'été m'opprime. Je tape du pied par terre pour m'assurer que je suis bien à New York, dans la vraie vie. Le monde des humains. Le mien.

Mon portable sonne au fond de mon fourre-tout. Je reconnais la sonnerie. C'est Amy. Mais à quoi bon répondre ? Je sais déjà ce qu'elle va dire. Je sais qu'elle vient d'apprendre, par le commandant de la base militaire ou par Derek lui-même, que son mari est en route pour la rejoindre chez eux, à New Brunswick. Nous aurons bien le temps de fêter ça ensemble demain.

Je me redresse, et je tourne au coin de l'allée pour me retrouver dans la cour du Jardin dans la ville. Les chaises en toile ont disparu, tout comme les éclairages et les membres de l'équipe de tournage qui couraient dans tous les sens. Les quatre tables en fer du restaurant sont plongées dans l'obscurité. A l'intérieur, la lumière est tamisée. C'est à peine si on en voit la trace sur les dalles de la cour. Je repense à la première fois que je suis venue ici. A l'époque – et ce soir encore –, j'ai eu l'impression de pénétrer dans un conte de fées, un endroit aussi magique que le Jardin de Teel.

— Il fait trop chaud pour manger dehors, non ?

La voix de Timothy me parvient de l'obscurité. Je me rends compte que je m'y attendais. La première fois que j'ai découvert son restaurant, Timothy m'a fait sursauter de la même façon. Mais, aujourd'hui, je sais à quoi m'attendre.

Timothy sort de la pénombre, et je reconnais la tenue qui m'est si familière, à présent : le jean et la chemise de travail sombres, le tablier négligemment attaché à la taille. Je souris en voyant ses cheveux rebelles, qui refusent toujours de se soumettre à un peigne. Je lutte contre l'envie folle de passer mes doigts sur sa barbe rugueuse.

Il tient un mug en grès, et je sens l'arôme de l'Earl Grey... avec la même pointe de bergamote que celui qu'il m'a laissé, le matin de la première. Dire que ce n'était qu'hier !

Il hausse les épaules.

— Désolé. Je ne voulais pas te faire peur.

C'est ce qu'il m'a dit le premier soir où je suis venue ici. Sauf qu'aujourd'hui il me tutoie.

— Mais non, tu ne m'as pas fait peur.

J'ai l'impression de lire un texte. Mais je m'en éloigne en franchissant la distance qui nous sépare, en m'agrippant à sa chemise pour l'attirer tout contre moi, pour essayer de ne faire qu'un avec son corps.



Il enfouit son visage dans mes cheveux et s'imprègne de mon odeur en ronronnant de plaisir comme un chat.

— Ça sent bon le chèvrefeuille.

Je l'attire à moi, savourant la caresse de ses mains dans mon dos. Je sens ses doigts s'accrocher à mes hanches.

Il finit par me murmurer, alors que nous reprenons notre souffle :

— Il est tard. Tu dois mourir de faim.

Je souris, cachée par l'obscurité. Puis je fais un geste vers la porte.

— J'espère que tu as quelque chose à manger, là-dedans.

Vous savez ce qu'il me répond ?

— Que ton vœu soit exaucé !

Il s'écarte pour m'escorter jusqu'au restaurant. Je me mets à rire. Timothy ne saura jamais pourquoi les mots qu'il vient de prononcer sont si drôles. Mais c'est très bien comme ça, il n'a pas besoin de savoir. Teel est sorti de ma vie pour toujours.

Timothy verrouille la porte derrière nous.

— Je pense que je trouverai bien quelque chose pour toi.

Tandis qu'il me prend la main pour me conduire dans la cuisine, je me dis *in petto* : « Et d'une ! »

A partir de maintenant, ce sont les événements heureux que je vais comptabiliser. Et je suis prête à parier qu'il y en aura bien plus de trois.

*TITRE ORIGINAL* : TO WISH OR NOT TO WISH

*Traduction française* : F.M.J. WRIGHT

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink®

sont des marques déposées du Groupe Harlequin

Illustration couverture :

VIRGINIE JACQUIOT

© 2010, Mindy I. Klasky.

© 2012, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7742-6

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

# Petit guide de survie pour New-Yorkaise en déroute !



Vous connaissez l'adage : un malheur n'arrive jamais seul ? Eh bien, j'en suis la preuve vivante ! D'abord, j'ai loupé l'audition du siècle, un rôle qui aurait fait de moi la nouvelle Scarlett Johansson. Ensuite, j'ai été injustement virée de mon job. Et, pour couronner le tout, Sam, mon petit ami, s'est volatilisé quand il a cru que j'étais enceinte, sans même me laisser le temps de le détromper – fausse alerte ! Quand je vous disais que j'avais la poisse ! C'est aussi ce que je pensais jusqu'à ce que ma sœur Amy vole à mon secours, que ma copine Becca me prête son superbe appartement dans West Village et que je décroche un nouveau job dans un petit restaurant italien. Un restaurant où, croyez-moi ou non, Timothy, le chef, est beau comme un dieu... Bref, je ne sais pas ce que vous en pensez mais moi, je crois que ma chance vient de tourner. Il ne me reste plus qu'à décrocher mon étoile sur Hollywood Boulevard pour devenir... Miss Veinarde !



On ne présente plus Mindy Klasky, l'auteur du fameux *Comment je suis devenue irrésistible* ? publié dans la collection Red Dress Ink. Dans ce nouveau roman, elle nous raconte toujours avec le même talent et le même humour les mésaventures d'Erin, une héroïne comme on les aime : attachante, drôle et pleine de ressources !